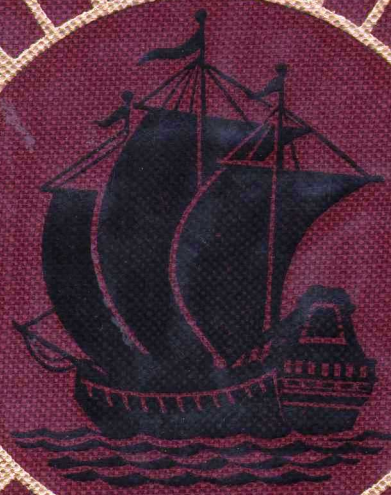


CONNAISSANCE DE L'AFRIQUE
LE SAHARA AVANT LE PÉTROLE

106-130
131

100

CONNAISSANCE

DE

L'AFRIQUE

2

LE SAHARA

AVANT

LE

PETROLE

CONNAISSANCE

DE

L'AFRIQUE

LE SAHARA

AVANT

LE

PÉTROLE

LES PRODIGES DES CHASSEURS DE FAUVES

LES CONFIDENCES DES EXPLORATEURS

LES MYSTÈRES DE LA FORÊT VIERGE

LE SECRET DES FÉTICHEURS

LES ÉNIGMES DES RELIGIONS PRIMITIVES

AMOURS

MARIAGES

MORT

. . .

ANTHROPOLOGIE

ARCHÉOLOGIE

BEAUX-ARTS

ETHNOGRAPHIE

FOLKLORE

GÉOGRAPHIE

HISTOIRE

SOCIOLOGIE

TOURISME

ZOOLOGIE

Le présent volume fait partie
de la collection

CONNAISSANCE DE L'AFRIQUE

et en constitue l'édition originale

Ce tirage hors commerce est exclusivement réservé aux :

BIBLIOPHILES DE L'AVENTURE

CONNAISSANCE DE L'AFRIQUE

LE SAHARA AVANT LE PÉTROLE

par

GUY LE RUMEUR

64 planches hors texte en héliogravure
8 planches hors texte en couleurs
17 cartes et croquis dans le texte

SOCIÉTÉ CONTINENTALE
D'ÉDITIONS MODERNES ILLUSTRÉES
25, quai des Grands-Augustins Paris 6e

DU MÊME AUTEUR

L'Imprévu dans les Dunes

L'Ame de Sirré-Somba ..... *(épuisé)*

Le Grand Méhariste *(Berger-Levrault)*

Grand prix littéraire de L'A.O.F. 1935

© 1960 SCEMI - PARIS

DÉPÔT LÉGAL ÉDITEUR
2e TRIMESTRE 1964 Nº 7
DÉPÔT LÉGAL IMPRIMEUR
Nº 6825
PRINTED IN FRANCE

A la mémoire de mes frères coloniaux, le Lieutenant Henri Le Rumeur, mort à Port-Étienne (Mauritanie) en 1925, le Sous-Lieutenant Pierre Le Rumeur, mort en Tunisie en 1937.

A la mémoire de celui qui m'appela son frère avant de mourir sous un épineux, au Tibesti, en 1926, le Lieutenant Paul Le Corre, lui aussi de " l'arme de toutes les abnégations et de tous les sacrifices ". (Lyautey).

AVANT-PROPOS

De très nombreux auteurs ont comparé le désert à une mer de sable; jadis le géographe Strabon, hier le professeur Monod (1). On a même supposé autrefois que le Sahara était un ancien fond marin et on a été jusqu'à nommer le chameau « vaisseau du désert ». Les points de comparaison ne manquent pas. De même que le navigateur, loin des côtes, se trouve au centre de l'immense circonférence que forme l'horizon, le méhariste, au milieu du Ténéré ou du Tanezrouft, est entouré du cercle parfait où s'arrêtent ses regards. Le flot des dunes, dans les ergs, évoque les vagues; la tempête de sable qui assaille la caravane fait songer au navire en détresse sous l'ouragan; et l'esprit fait parfois un rapprochement entre les survivants du radeau de la Méduse qui avaient subsisté en mangeant de la chair humaine, et les rescapés de la mission Flatters qui en avaient fait autant.

Dans le cadre désertique, les puits deviennent des escales où l'on fait le plein d'eau douce, les oasis des îles, le guide un pilote. Le premier Français qui ait traversé le Sahara était un marin, Paul Imbert, et il nous dit : « Dans la mer de sable, on se gouverne par les remarques du lever et du coucher du soleil, ou par la considération des étoiles, ou par la boussole ou cadran ».

L'océan avait ses pirates, le Sahara ses razzieurs.

(1) Th. Monod. Méharées.

On aura achevé la comparaison lorsqu'on se sera rappelé que la monte du chameau a réputation de donner le mal de mer et que le colonel Carbuccia, lorsqu'il eut à former, en 1843, un corps de troupe monté à chameau, sut choisir ses soldats parmi ceux ayant le mieux supporté la traversée de la Méditerranée. De plus, par une coïncidence étrange, c'est un officier de marine qui, le premier, a eu l'idée de créer des unités méharistes en Afrique occidentale française.

Pour certains, de tels rapprochements prêtent à sourire, et pourtant ils n'hésitent pas à parler des *rives* du Sahara. Pour d'autres, et en particulier pour ceux qui, ayant vécu au cœur du grand désert, se sont senti, dans leur solitude et sous le poids de leur responsabilité, seuls maîtres après Dieu, elles conservent une certaine valeur.

En fait, les différences entre une traversée et une méharée, entre la mer et le désert, on le sait, sont nombreuses et importantes. Il n'est que de citer les deux plus caractéristiques. Tout d'abord, dans son indéniable monotonie, bien que le Toubou du Tchad puisse se sentir à l'aise au cœur de la Mauritanie et que le Targui du Ténéré ne soit pas dépaysé au pays des Chaamba, le désert présente presque autant de diversités qu'on en peut rencontrer en pays européen, végétation et cités en moins évidemment. Ensuite, et c'est là le plus important, des hommes vivent au Sahara.

Aux yeux du voyageur, la mer montre ses marsouins qui accompagnent les navires, ses poissons volants, ses cachalots, ses requins, ses baleines, ses oiseaux qui, fatigués, se reposent un moment sur une vergue et repartent; le désert a ses autruches, ses fennecs, ses chameaux, ses serpents et ses oiseaux, mais, avant tout, il a ses humains et seuls ceux-ci permettent d'en apprécier la beauté ou le charme. Tant que le désert recèle un peu de vie qui ne soit animale ni végétale, le chamelier ou le méhariste s'y trouve heureux; dès qu'il s'éloigne de cette vie, surtout s'il est seul, son isolement prend corps, le pays devient hostile, c'est parfois l'oppression, l'angoisse et la souffrance. Le bled sans eau et sans humains s'appelle alors « le pays de la soif » ou « le pays de la peur ».

Je tenais à le souligner au début de ce livre. Tant que le Sahara a été fait de « ces terres légères », à nous abandonnées par Albion, tant que nous n'y avons trouvé que des difficultés dans la pénétration, difficultés dues à l'éloignement, à l'ignorance, au manque de ressources, aux fatigues, aux maladies, aux combats, il a été le Sahara français. Et, effectivement, il semblait très français puisqu'on n'y récoltait que de la gloire. Mais dès le jour où l'on a eu la certitude que des richesses s'y trouvaient cachées, des nations étrangères, et la France elle-même, se sont mises à reconsidérer la question. Alors, au moment même où les peuples noirs aspiraient

à l'indépendance, on a dit : faisons de ce Sahara un territoire vraiment français, il n'appartient à personne.

A personne? Maures et Regueïbat, Touareg et Berbères, Toubous, Chaamba et tribus arabes si variées, forment une population de près de deux millions d'habitants sur un territoire grand comme dix fois la France, ce qui est peu, évidemment, mais ils y sont, ils y naissent, vivent, aiment, meurent; et chacun sait qu'au désert un simple chamelier qui apparaît dans l'horizon visuel du touriste en route vers Bidon V, prend autant d'importance que n'en aurait aux yeux de ce même touriste, un régiment défilant avenue des Champs-Élysées! Ce sont tous ces nomades ou sédentaires qui font de ce Sahara ce qu'il est aujourd'hui, et qui, avec nous, feront le Sahara de demain; ce sont peut-être leurs aïeux qui, comme sur un livre de pierre, y ont inscrit une partie de leur histoire et de celle de l'Afrique noire.

Que ces hommes soient donc toujours présents à notre pensée : il n'est point de ksour qui n'aient été construits par des hommes; de puits qui n'aient été creusés par des hommes; de chameaux qui n'aient été montés par des hommes. Ce sont ces hommes qui gardent les troupeaux, qui fécondent les dattiers femelles par les fleurs mâles, qui désensablent les foggaras, exploitent les salines, cueillent la gomme arabique, coupent l'alfa, chargent les camions, s'affairent autour des derricks et, plusieurs fois par jour, se mettent le front dans la poussière pour adorer leur Créateur.

Et même dans les endroits effrayants de désolation, où l'on ne découvre plus de squelettes blanchis depuis que le commerce des esclaves a été supprimé, que la paix et la sécurité ont été établies, le vent de sable soulève encore la poussière des os de leurs aïeux.

Non! Le Sahara n'est pas un « no man's land », car il n'est pas tout à fait désert. C'est pourquoi il est exaltant d'y vivre et intéressant de le connaître.

Pour Hérodote, c'est-à-dire 450 ans avant J.-C., le désert commençait par une élévation sablonneuse qui s'étendait de l'Égypte au détroit de Gibraltar, sur laquelle on rencontrait, à des distances d'environ dix journées de marche, du sel sur des tertres, au sommet desquels jaillissait une eau fraîche et douce. Alentour habitaient des hommes. « Au delà vers le midi et à l'intérieur de la Libye (1), le pays est désert, sans eaux, sans animaux, sans pluie, sans bois, et dépourvu de toute humidité ».

(1) Le mot Libye, qui désigne aujourd'hui un territoire limité par des frontières, signifiait alors et signifia longtemps, tout le désert africain.

Franchissons 22 siècles, et lisons l'Encyclopédie de Diderot publiée en 1765 : « Ces vastes déserts de Barbarie ne contiennent que des lieux arides, sablonneux, inhabitables, où l'on fait quelquefois 50 milles sans trouver un verre d'eau. Le soleil y darde ses rayons brûlants et les marchands qui partent de Barbarie, pour aller dans la Nigritie, ne mènent pas seulement des chameaux chargés de marchandises, mais ils en ont d'autres qui ne servent qu'à porter de l'eau. Indépendamment de cette précaution, ils ne font leurs voyages qu'après les pluies pour trouver du lait et du beurre sur la route. Ils souffrent encore quelquefois, en chemin, des coups de vent horribles qui transportent, avec eux, des monts de sable dont les hommes et les chameaux sont suffoqués. Un vent étouffant souffle une chaleur épouvantable de la fournaise dont il sort. Le voyageur est frappé d'une atteinte mortelle. Le chameau, fils du désert, accoutumé à la soif et à la fatigue, sent son cœur desséché par ce souffle de feu. Tout à coup, les sables deviennent mouvants par le tourbillon qui règne; ils s'amassent, obscurcissent l'air; le désert semble s'élever, jusqu'à ce que l'orage enveloppe tout. Si le fatal tourbillon surprend pendant la nuit les caravanes plongées dans le sommeil à l'abri de quelque colline, elles y demeurent ensevelies ».

Laissons-les y ensevelies, oublions un instant le chameau au cœur desséché et, si vous le voulez bien, remettons l'Encyclopédie sur son rayon et rendons-nous au vrai Sahara.

Première Partie

LE SAHARA

LES LIMITES DU SAHARA

Les déserts ne sont pas tout à fait déserts.

Ceci est surtout vrai pour les territoires autres que le Sahara, car chacun sait que les pays secs et arides sont plusieurs sur la planète. Pour le moment, constatons que, dans les deux hémisphères, il y a des terres sans eau lesquelles nous intéressent aujourd'hui dans la mesure où elles nous permettent d'affirmer que celle qui a nom Sahara, et que certains écrivaient jadis Ssahhrâ, est, en comparaison du Kalahari, de l'Arabie, de l'Australie, un désert achevé.

Il est le plus stérile : le nombre d'espèces végétales qu'on y rencontre, par rapport à sa surface, est le plus faible. Il est le moins peuplé : les neuf dixièmes de sa superficie sont vides et les habitants du dixième restant sont les plus misérables qui soient au monde, du fait d'une aridité due à une sécheresse excessive, non seulement parce que c'est la région du globe où il tombe le moins d'eau, mais aussi parce que l'évaporation y est la plus forte. La sensation de chaleur y est étonnante. On disait autrefois que Podor était « le four de l'Afrique », le point le plus brûlant du globe. Mais en ce temps-là, on n'avait pas encore pénétré au cœur du Sahara. On a depuis lors constaté qu'on y relève les plus hautes températures de l'univers et nombreux sont les Sahariens d'Afrique du Nord, ou du Soudan, qui ont connu 55° à l'ombre.

Toutes ces anomalies donnent au Sahara sa personnalité, mais avant de voir son aspect physique, il est bon de connaître ses contours.

Il ne s'agira que du Sahara dit français, car le Sahara entier est bien plus vaste, puisqu'il englobe le Sahara espagnol à l'Ouest, et qu'à l'Est il s'étend jusqu'à la Mer Rouge. Nous lui donnerons pour limites au couchant l'Atlantique et la frontière du Rio de Oro; au levant celles de la Tunisie, du Fezzan, de la Libye et du Soudan; au Nord la frontière du Maroc, Béni Ounif, Laghouat, qui est grosso modo la limite Nord des palmeraies et qui correspond d'ailleurs à un changement total du relief. C'est la limite des géographes, c'est aussi, à peu de chose près, celle choisie

par l'O.C.R.S. (Organisation Commune des Régions Sahariennes). Son intérêt diminue du fait que tout le monde s'accorde pour l'adopter.

Mais, au Sud, c'est une toute autre histoire. Alors qu'à l'El Kantara, aux célèbres gorges, on a la certitude de dominer le désert, que des certitudes semblables s'offrent à ceux qui quittent Colomb-Béchar en direction du Sud ou au voyageur qui, du Maroc méridional, débouche de l'Anti-Atlas, il n'existe aucun sentiment analogue chez celui qui, sur l'autre rive du Sahara, venant du pays des Noirs, progresse vers le Nord. Là les limites sont discutables et discutées. J'ai, sous les yeux, une carte qui met Nouakchott, nouvelle capitale de la Mauritanie, et Tidjikja, où fut assassiné le pacificateur Coppolani en 1905, hors des limites du vrai Sahara et pourtant, dans les régions exclues, dunaires ou rocheuses, qui se trouvent au Sud, un Européen ne pouvait se déplacer sans guide et sans réserves d'eau et, à ma connaissance, deux détachements méharistes y moururent de soif à l'époque héroïque.

Plus à l'Est, au Niger, au Sud-Ouest d'Agades, je vois hors Sahara une région dunaire, abandonnée dès le mois de mai par les troupeaux caméliens, à cause des puits taris et des pâturages torréfiés.

Plus à l'Est encore, au Sud de cette limite, non loin de Zinder, existe un endroit où mourut de soif un petit sergent parti à la chasse. Bien plus tard, on retrouva son squelette et le métal de son fusil dont le bois avait été mangé par les termites. Quelques tornades y accouraient chaque année, il y poussait des herbes qui jaunissaient vite et duraient quelques mois; les petits épineux y étaient nombreux, mais c'était aussi une région qui avait les caractéristiques du désert : le manque de pluies. Les gazelles y vivaient, en bandes, mais les hommes ne s'éloignaient guère des rares points d'eau.

Encore plus à l'Est, au Tchad cette fois, je revois l'endroit où je découvris le désert. Venant d'Abéché, j'avais voyagé par petites étapes, à cheval, en direction de Fada, mes bagages étant portés par des bœufs et j'avais atteint Oum Chalouba. Je n'admettais pas être parvenu au désert, du fait d'une telle monture et de tels animaux de bât. Mais là je dus en changer et commettre ma première méharée. Pour comble, les indigènes à qui j'avais confié ma jeunesse et mon inexpérience n'avaient pas pris assez d'eau! (à moins qu'ils n'aient eu l'intention de me faire avaler un plus grand nombre de kilomètres quotidiens). Au bout de 48 heures, en présence de peaux de bouc vides et du paysage désolé, j'eus la certitude d'être au désert, et je l'ai encore. Et pourtant, ce n'était pas le Sahara des géographes.

Je n'écris pas ceci pour critiquer une carte irréprochable, mais pour faire comprendre, en ce qui concerne la limite Sud du Sahara, que toutes

les discussions sont possibles. Oui, le vrai désert, le désert pur, commence là où croît le had, là où finit le cram-cram. Le had n'a pas besoin d'eau pour verdir, le cram-cram l'exige pour germer, mais j'ai connu le Tchad et le Borkou-Ennedi à une époque où faute de pluies (je n'en vis qu'une ondée d'une minute en deux ans), la limite du cram-cram était reportée bien au Sud.

Pour mettre des bornes à ce Sahara méridional, on peut s'appuyer sur bien des bases. Beaucoup choisissent la ligne des villages de sédentaires où se pratiquent les cultures, ce qui, d'ailleurs, correspondrait à une isohyète; on pourrait s'arrêter aussi à l'habitat des nomades, à celui du chameau, du cheval, du bœuf, mais, de toute façon, on ne s'arrêterait pas de discuter.

Aussi, un peu arbitrairement, nous adopterons comme limites Sud du Sahara la frontière méridionale de la Mauritanie qui suit le fleuve Sénégal sur quelques centaines de kilomètres, et nous la prolongerons jusqu'au fleuve Niger. Nous réunirons le point ainsi déterminé à celui où la frontière nord du Territoire du Niger coupe le fleuve, afin que les Touareg qui nomadisent au Sud de la boucle soient dans notre Sahara. Nous irons ensuite en ligne droite jusqu'au lac Tchad dont nous relierons la rive nord à Arada.

Cette limite est en dessous de celle du vrai Sahara; elle englobe les nomades, rejette les sédentaires et donne aux régions arides d'influence française qui s'étendent sur 4 500 kilomètres en longitude et 2 000 kilomètres en latitude, une superficie analogue à celle de l'Europe. La bande la plus méridionale est le Sahara sahélien où il tombe annuellement de 15 à 20 centimètres d'eau. Cette zone de transition a toutes les caractéristiques des zones arides, dont la plus importante est l'absence d'écoulement régulier. Notons ensuite que, dans son ensemble, cette limite est celle que donnait Léon l'Africain à la Libye, laquelle allait du royaume de Oualata à celui de Gaogao et soulignons enfin, qu'à partir du Niger, elle n'est guère éloignée de celles établies par les accords entre l'O.C.R.S., d'une part, les républiques du Niger et du Tchad, d'autre part.

ASPECT PHYSIQUE DU SAHARA

LE SABLE ET LES DUNES

Le sable

Le Sahara avait, aux siècles derniers, réputation d'être une mer de sable : la carte de Rennel (1798) nous le montre clairement. Cette réputation n'était pas surfaite si l'on considère qu'il apparaissait sous cet aspect aux navigateurs qui longeaient la côte Atlantique, aux trafiquants des escales du fleuve Sénégal qui savaient que les pays maures du Trarza et du Brakna étaient formés de dunes mortes, ou aux colons et aux militaires d'Algérie qui avaient connaissance de ces grands ergs quasi-impénétrables au delà desquels était l'inconnu.

Si l'on jette à nouveau un coup d'œil sur une carte où sont représentés les massifs dunaires, on doit reconnaître qu'ils ne couvrent qu'une partie du Sahara. On admet qu'un cinquième du désert en est formé, mais il y a du sable presque partout. Celui qui a parcouru ces pays à dos de chameau ou en automobile a pu traverser ou voir six catégories de terrains : la dune, la montagne, les regs, les hammadas, les sebkras et dayas, les oueds.

La montagne, il faut le reconnaître, n'est pas très sableuse et pourtant le sable s'y rencontre à l'abri d'une roche, dans un creux, une faille, formant parfois des traînées. Il m'est arrivé une fois, au Tibesti, de courir derrière des voleurs qui, se doutant qu'ils allaient être poursuivis, « prirent le caillou », c'est-à-dire qu'ils choisirent un itinéraire où la sole du pied de leurs montures ne puisse laisser sa trace. Effectivement, durant parfois des kilomètres, leur sillage était invisible, mais il y avait suffisamment de sable pour qu'il puisse être, de temps en temps, retrouvé par ces observateurs remarquables que sont les guides sahariens. Si les voleurs ne purent nous « semer », au moins réussirent-ils à nous faire perdre beaucoup de temps.

Les regs sont d'immenses arènes ou de grandes étendues plates recouvertes de graviers, que la déflation du vent a laissés en surface. Sous ces graviers, il se trouve du sable.

Les hammadas sont formées de plateaux rocailleux, d'un parcours souvent difficile pour les chameliers et les automobilistes, infranchissables lorsqu'ils sont faits de grosses pierres ou de blocs. Toujours, entre les pierres, se trouve le sable.

Vue prise de Nouakchott, capitale de la Mauritanie, située hors du Sahara des géographes. Il y tombe en moyenne 16 cm d'eau par an.

Formations dunaires (massif, chapelet, barkhanes).

Les dayas et sebkras sont des dépressions où s'accumulent les eaux de pluies lorsqu'elles sont suffisantes. *Les dayas*, une fois remplies, s'assèchent avec une rapidité étonnante, mais les nomades utilisent un moyen d'asséchement bien plus rapide en y faisant boire leurs troupeaux sans fatigue. Au bout de quelques semaines, la daya n'est plus qu'une surface faite d'alluvions fendillées où le sable ne se voit guère.

Quant aux *sebkras*, qui peuvent apparaître sous forme de vastes zones de terres salées ou sous l'aspect de salines éblouissantes s'étendant à perte de vue, elles ne recèlent d'autre sable que celui qui est mélangé aux alluvions séparant diverses couches de sel gemme, ou celui que le vent a déposé à la surface boursouflée ou craquelée.

Les oueds, lorsqu'ils ne coulent pas, présentent généralement deux aspects. Parfois, ce sont de véritables fleuves, rivières ou ruisseaux de sable dont il suffit de creuser le lit, aux endroits choisis, pour trouver une eau limpide, naturellement filtrée. Il existe aussi des lits rocheux ou rocailleux. Parfois, au contraire, leur lit, très plat, comme celui du Bahr el Ghazal au Tchad, de l'Azaouak au Niger, de l'oued Mya dans le département des Oasis, atteint des kilomètres de large, et, constamment balayé par le vent, ne laisse apparaître qu'une couche dure d'argile. Mais, même en ces circonstances, il y a du sable sur le sol.

Qui dit Sahara dit sable.

Si ce n'est aujourd'hui, demain le vent soufflera. Même si ce n'est pas le vent de sable, il chassera les plus légères particules minérales et en apportera d'autres. Si vous marchez, il entrera dans vos yeux; malgré vos précautions, il envahira votre chevelure, vos aliments, il affectera le mécanisme de votre fusil et, rentré en France, vous serez surpris d'en trouver des pincées au fond de vos bagages, comme vous avez été surpris, lors de votre premier contact avec le désert, d'en trouver quelques grains au fond du récipient où vous aviez bu du lait de chamelle. Le Sahara entier est saupoudré de sable et ce n'est pas sa moindre originalité.

Il est normal, devant un phénomène d'une telle ampleur (un massif de dunes d'un seul tenant, comme le Grand Erg oriental couvrirait la moitié de l'Espagne) de se demander d'où provient ce sable.

La formation du sable est un phénomène de désagrégation qui se produit partout, mais au Sahara le cas est particulier pour deux raisons. D'abord, par son intensité, puis par les difficultés d'évacuation. Alors qu'un pays comme l'Europe est couvert d'un système hydrographique si ramifié qu'il draîne le sable vers les mers, le Sahara actuel, où il ne pleut guère, a un système hydrographique grossier et fragmentaire, n'aboutissant généralement pas à la mer, créant en certains lieux des dépôts sableux d'alluvions qui sont à l'origine de massifs dunaires. Le

vent est faiseur de sable mais il en est surtout le véhicule, les autres faiseurs de sable étant la pluie et le soleil.

Il règne au désert de si fortes chaleurs qu'il n'est pas rare de trouver des températures telles que l'homme ne puisse, malgré l'habitude, poser le pied sur le sol. Les animaux eux-mêmes, à l'heure de la canicule, ne tolèrent pas le sable brûlant. D'autres jours, au contraire, selon l'époque ou l'altitude, il fait assez froid pour que l'eau gèle. De tels écarts font éclater les roches.

A cette désagrégation mécanique s'ajoutent les altérations chimiques, mais le principal facteur de la formation du sable est, de beaucoup, le facteur éolien lorsque le vent est lui-même chargé de sable. Si l'on marche sur un reg, on a les chevilles frappées par des grains. Passant jusqu'au-dessus de la tête du méhariste, siffle le vent chargé de particules plus fines. Plus haut, ce sont les poussières. Lorsque ce vent passe sur des roches dures, il les polit, ce qui forme, en partie, la patine du désert mais ne concourt que dans une faible mesure à la formation du sable. Lorsqu'il souffle sur des roches hétérogènes comme le granit et surtout sur les grès très répandus au Sahara, et souvent très tendres, son action est plus efficace. C'est d'ailleurs ce phénomène de corrosion qui produit ces immenses champignons de pierre, semblant parfois faits au tour, assez vastes pour abriter du soleil des dizaines de personnes.

Les dunes

Le sable apparaît surtout sous forme de dunes. Les massifs en sont si divers, les aspects si variés, les silhouettes si changeantes, que de nombreux Sahariens ont étudié de près ces questions, auxquelles plusieurs spécialistes s'intéressent aujourd'hui.

Les plus jolies formations que l'on puisse rencontrer sont les chapelets dunaires. On se déplace parfois sur un reg et, soudain, à l'horizon on aperçoit une ligne jaune. On s'en approche. Ce sont des dunes isolées, dites en croissant ou en faucille, qui sembleraient faites au moule si l'une d'elles ne présentait une crête un peu plus haute et des ailes plus évasées ou plus allongées. On les rencontre parfois en bordure ou en avancée de massifs, comme les surgeons qui seraient issus de vieux troncs. C'est cette dune, la plus naturelle, la plus simple, appelée barkhane, qui est la plus représentative du Sahara et qui a été à l'origine de presque toutes les autres. Elle est caractérisée par sa symétrie, une face en pente douce du côté d'où vient le vent, une autre presque à pic du côté où il souffle, toutes deux se rencontrant à la crête ou cif. Le spectacle d'une telle

dune par tempête est très beau. Le vent balaye la pente douce, poussant, comme des fumées, le sable vers le sommet et les extrémités. La crête s'auréole d'un panache qui retombe, aussitôt renouvelé, sur la pente abrupte. La dune « fume ». Elle avance ainsi parfois très rapidement, selon la vitesse et la fréquence du vent. Là où celui-ci souffle peu, sa progression est de quelques mètres par an. Dans les endroits durement balayés, comme c'est le cas en hiver au Borkou (Tchad), elle peut être de plusieurs dizaines de mètres. La barkhane se forme et subsiste dans les régions où souffle un vent dominant; son profil est celui qui offre le moins de résistance, d'où sa silhouette aérostatique.

Chose curieuse, de telles dunes peuvent protéger du vent car il s'y trouve un foyer de calme où il ne se fait pas sentir. On risque seulement d'y être saupoudré d'une fine poussière, ce qui est sans importance si l'on n'y séjourne qu'une nuit d'hiver pour se mettre à l'abri du froid que le vent aiguise.

Ces dunes en croissant ensevelissent parfois des dattiers qui meurent, mais si les palmes les plus élevées réussissent à émerger, l'arbre survit. Elles passent aussi sur des puits. Ceux-ci, souvent peu profonds, étant implantés dans les zones phréatiques, les indigènes creusent de nouveaux puits qui semblent reculer devant la dune puis, lorsque celle-ci a comblé et franchi le premier, ils abandonnent le dernier, une fois ensablé, et reviennent à l'ancien, quitte à recommencer à l'avance d'une nouvelle dune.

On citait (1), il y a quelques années, le cas du méhariste Hamou Ben Mabrouk qui, envoyé à la recherche de chameaux, dans l'oued Rharbi, s'égara, abandonna ses bagages et sa rahla, puis sa monture épuisée. Il mourut de soif dans les dunes où il avait sans doute été rechercher de l'ombre. Comme la tempête de sable était passée par là, il ne put être retrouvé par ceux qui étaient partis à sa recherche quelques jours après en suivant ses traces jusqu'au massif dunaire. Trois ans plus tard, son cadavre fut découvert, émergeant à flanc de dune.

Il serait possible de multiplier à l'infini des cas analogues concernant les dattiers, les puits ou les hommes, mais je crois qu'aucun exemple de progression de dunes n'est aussi caractéristique que celui de Faya, au Tchad. Un vent sec, violent, y souffle du Nord-Est au Sud-Ouest du mois d'octobre au mois de mai, avec des interruptions soit dans la journée, soit au cours des mois. Ce vent est différent de la mousson qui, provenant du Golfe du Benin et de l'Afrique humide, peut apporter des

(1) Bulletin de Liaisons Sahariennes, n° 16.

pluies en juin, juillet, août. Il fait progresser les dunes de plusieurs dizaines de mètres chaque année, une soixantaine disent certains. On le croira lorsqu'on saura que, durant deux jours de tempête, une dune vive a pu avancer de 3 mètres 50 (1).

Le Fort Berrier-Fontaine

L'exemple du Fort Berrier-Fontaine illustrera, mieux que des chiffres, les ravages que peuvent faire les dunes vives. Ce fort se situait à Faya qui figure maintenant sur les cartes sous le nom de Largeau. Sa vie fut une histoire invraisemblable dont certains détails peuvent sembler incroyables. Son ensevelissement a duré 15 années au cours desquelles il s'est trouvé sous le commandement d'une dizaine de chefs qui s'y succédèrent, y vécurent, supportèrent les inconvénients du vent, eurent chaque hiver la hantise de lutter contre le sable et, pendant le reste de l'année, le loisir de faire des plans de sauvetage du fort, ainsi que des projets d'implantation d'un nouveau poste hors de l'atteinte des dunes.

La première idée qui peut venir à l'esprit est la suivante : pourquoi, à l'origine, avait-on construit en un lieu menacé? Ce lieu avait été choisi, en 1903, par les Senoussi qui y avaient bâti la zaouia qu'ils abandonnèrent devant notre arrivée en décembre 1913. L'année suivante, le chef de bataillon Tilho construisit un fort au même emplacement, c'est-à-dire qu'il implanta des constructions en banco, entourées d'une enceinte et de bastions, dont l'ensemble prit le nom de Fort Berrier-Fontaine en mémoire d'un lieutenant tué à la prise d'Aïn Galakka. Il n'y avait pas de dunes aux environs, il n'y en eut pas durant les années qui suivirent la première guerre mondiale, si l'on en juge par une photographie de l'époque.

Seulement, le poste était bâti dans une clairière, et celle-ci se trouvait dans un immense couloir de direction Nord-Est Sud-Ouest coupant en deux, dans sa longueur, la vaste palmeraie de Faya, située dans la dépression de Woun bordée de falaises et de regs. Le vent dominant, canalisé par la forêt dense des palmiers, soufflait dans ce couloir.

Si, du poste, on regardait vers le Nord-Est où la vue était limitée par des palmiers isolés, aucune dune caractéristique n'était visible, mais un peu partout le sol était ensablé.

La première alerte eut lieu en 1920. L'un des murs du poste, haut de 5 mètres, se trouvait orienté perpendiculairement à la direction du vent. Le sable s'y heurta, s'y accumula et la violence du vent le transporta

(1) Constatation faite en janvier 1922, à Faya, par le capitaine Ogier. Plus récemment le commandant Ladurelli a noté un parcours de 13 mètres en 6 mois, ce qui semble plus normal.

dans les cours intérieures. Il se produisit une brèche, le sable s'entassa, des cases furent envahies, certaines s'effondrèrent.

Construire un nouveau poste ailleurs, avec de la main-d'œuvre militaire et des briques de banco, poste pour lequel un crédit de quelques milliers de francs eût servi à acheter des poutres et des nattes pour faire les terrasses, ne fut pas envisagé alors. La part de la dune fut faite, il lui fut laissé un coin du poste et on fit le projet de modifier l'enceinte de façon que l'angle des murs se présente au vent comme une étrave. Ce projet ne put se réaliser, des cases durent être évacuées, la dune grossit, progressa, submergea le mur et d'autres cases qui s'écroulèrent en 1922. C'est alors qu'on jugea nécessaire d'évacuer les tirailleurs entassés et de leur faire construire un camp extérieur ce qui devait nécessiter un millier de francs!

A la fin de la même année, si l'on montait sur la dune, on dominait ce qui restait du poste, mais le vent avait pu être canalisé, tous les tirailleurs avaient passé des mois à évacuer le sable et les chefs étaient optimistes. Il y avait bien encore deux autres dunes qui s'étaient formées et qui marchaient vers le poste, mais on prévoyait qu'elles ne feraient que l'effleurer. Le problème urgent consistait à achever la lutte contre la première dune et, à cet effet, 70 à 80 bourricots, chaque jour, évacuaient le sable. Le vent qui soufflait souvent en tempête s'engouffrait dans un couloir formé entre la dune et le mur et contribuait ainsi à l'évacuation.

Sans doute devait-il alors régner une certaine allégresse au Fort Berrier-Fontaine dont le responsable, plein d'espoir, écrivait que la construction d'un nouveau camp de tirailleurs n'était plus à envisager, que le poste de Faya n'avait plus rien à craindre des dunes, même dans un avenir éloigné, et que la dernière tempête de sable avait démontré que les trois dunes suivantes, progressant du Nord-Est au Sud-Ouest, passeraient au moins à 1 kilomètre en dehors du poste.

Celui qui s'exprimait ainsi ne pensait sans doute pas que le vent pouvait être capricieux et que de nouvelles dunes allaient naître. A Fort-Lamy, l'optimisme était moins vif. Le colonel répondit à son subordonné : ne vous pressez pas d'affirmer que le poste est sauvé, gardez votre crédit de 1 000 francs et cherchez un nouvel emplacement de poste.

Effectivement, la dune que l'on avait détachée de la face Est et qui maintenant glissait le long de la face Sud, se faisait à nouveau menaçante et créait, en 1924, une nouvelle brèche dans le mur. On y remédia.

Lorsque j'eus personnellement le plaisir de voir cette dune, je venais de l'Est à dos de chameau, et j'abordai le poste par l'arrière, c'est-à-dire par sa face vaincue. Mon premier souvenir est celui du spectacle

qui s'offrit à moi : des ruines puis une haute dune qui, ayant infléchi vers le Sud, avait dévoré un coin du fort et poursuivait sa route en s'appuyant sur la face Sud. Cette dune était parcourue par une masse de tirailleurs munis de paniers qu'ils remplissaient de sable et qu'ils transportaient ailleurs. J'étais loin, alors, de me douter de ce qui allait arriver un mois plus tard. Un soir, je me trouvais dans ma case hors du poste lorsque j'entendis un sourd grondement. Inquiet, je courus au fort : le mur de la face Sud, malgré les piliers et les cases qui l'étayaient, s'était écroulé. Il avait 1 mètre 10 d'épaisseur sur 6 mètres de hauteur; par une brèche de 26 mètres, le sable, comme un fluide, s'était écoulé dans le poste.

Le drame, malheureusement, ne s'arrêta pas là. Il y eut en 1926 une quatrième brèche et, en 1927, le poste fut littéralement étouffé par les dunes et le sable qui venait se heurter à l'obstacle qu'il formait. Ces dunes venaient-elles de loin? Se formaient-elles dans le couloir qui divisait la palmeraie? Il est étrange que des chefs, à une certaine époque, écrivent qu'il n'y a plus rien à craindre et qu'en 1927 un commandant affirme que le poste est sur la route des dunes venant du Nord-Est et se suivant à de courtes distances.

Mais déjà le fort n'en est plus un. L'intérieur où des constructions nouvelles sont venues remplacer celles détruites, donne l'impression d'un souk arabe à ceci près que le sable encombre les ruelles. Européens et Africains s'y entassent à l'étroit. Il est, de plus, indéfendable, puisque les dunes le dominent. Son entretien occupe la garnison entière. D'autres dunes le menacent. On a vu qu'en hiver l'une d'elles avait progressé de 3 mètres 50 en deux jours. Si celle qui, depuis des années, accrue par de constants apports éoliens, se contente maintenant de fuir pour aller dévorer d'autres constructions et ensevelir le cimetière, de nouvelles barkhanes s'approchent rapidement. « Déjà la deuxième ligne moutonne à 200 mètres du camp : elle l'atteindra vraisemblablement l'hiver prochain ». Deux cents mètres par an! C'est exagéré, mais nous sommes loin, quand même, des avis modérés sur la progression des dunes au Sahara.

Bref, on vivra encore des années dans ce fort de plus en plus grignoté et bientôt enseveli. Un nouveau poste sera créé assez tard, faute de crédits peut-être, faute de pouvoir s'accorder sur un emplacement idéal. Les projets et devis ne firent pas défaut. Enfin, au début de 1933, un plan définitif fut approuvé, un emplacement choisi à 1 500 mètres du premier et un crédit de 20 000 francs accordé. A cette époque, en France, on pouvait acheter une maisonnette avec une telle somme. On fabriqua des briques de banco à tour de bras et la première fut posée en mai. L'année suivante, le sable s'étant rapidement amoncelé sur un tas de briques

approvisionnées en ce lieu, le plan du nouveau poste fut légèrement modifié afin qu'un angle fit face au vent! (1)

Quant à l'ancien poste ensablé, il est devenu l'une des curiosités touristiques de Largeau.

Les massifs dunaires

Mais si la dune est une chose, les massifs en sont une autre et leur répartition sur le socle saharien laisse rêveur. Comment de tels massifs se sont-ils formés? N'est-ce pas étrange qu'à des milliers de kilomètres les uns des autres, ils aient tous une même orientation, qu'ils semblent tous progresser dans une même direction, exactement comme si, étant nés au Nord-Est, leur destinée fut d'aller se jeter dans l'Atlantique au bout d'un nombre considérable de millénaires?

Si on longe la côte, de Dakar à Port-Étienne, on constate en effet que des troupeaux de dunes, venant du Nord-Est, sont venus mourir à l'Océan en mélangeant leurs sables à ceux des rivages : dunes mortes dans le Sud, sur la côte sénégalienne et sahélienne, mais dunes vives plus au Nord : celles de l'Akchar et de l'Azefal, bien connues jadis des navigateurs à voile à qui elles servaient de repère.

Le ruissellement a certes eu la part principale dans la formation de ces massifs, qui, à l'origine, étaient sableux et non dunaires, mais il semblerait aussi que les vents y aient contribué; il semblerait même que les dunes pour naître, croître, se mouvoir, aient besoin de vastes étendues plates, ce qui tend à exclure les zones montagneuses. Les dunes fuient les grands obstacles, méprisent les petits, en contournent d'autres. Rien n'est curieux comme de voir une armée de dunes, en rangs serrés, venant d'un plateau, descendre la falaise qui domine la dépression d'une palmeraie tout en conservant leur forme de barkhane, traverser l'oasis aux dépens des puits et des dattiers, grimper la falaise opposée et poursuivre leur destinée sur le plateau. La curiosité réside dans la difficulté qu'elles trouvent, et surtout celle que les premières ont rencontrée. Pour monter sur la falaise, elles ont dû renoncer à elles-mêmes et mourir en une masse de sable que le vent, peu à peu, pousse sur la hauteur au delà de quoi les dunes vives se reformeront à neuf.

Il arrive surtout que les dunes grimpent les unes par-dessus les autres et s'accumulent. Le champ des dunes devient un massif qui prend de la hauteur et seules celles qui émergent continueront à progresser, parfois

(1) La plupart des renseignements sur le poste de Faya-Largeau ont été extraits d'une étude inédite du lieutenant Sérole. Les plus récents renseignements de 1960 indiquent que le nouveau poste, lui aussi, s'ensable.

0
500 Km
ATLANTIQUE
OCÉAN
MADÈRE
ILES CANARIES
MER MÉDITERRANÉE
ALGER
PHILIPPEVILLE
BIZERTE
TUNIS
CONSTANTINE
TANGER
ORAN
RABAT
CASABLANCA
MOGADOR
AGADIR
MOYEN ATLAS
GRAND ATLAS
ANTI ATLAS
HAUT ATLAS
LIMITE NORD DU SAHARA
MAROC
ALGERIE
TUNISIE
IFNI
SAHARA ESPAGNOL
RIO DE ORO
MAURITANIE
SÉNÉGAL
GUINÉE
HAUTE VOLTA
SOUDAN
NIGER
NIGÉRIA
TCHAD
LIBYE
TRIPOLITAINE
CYRENAIQUE
FEZZAN
DÉSERT DE LIBYE
TRIPOLI
BENGHAZI
GABES
LAGHOUAT
EL OUED
MZAB
GHARDAIA
SOUF
TOUGGOURT
OUARGLA
BENI ABBES
TABELBALA
TAFILALET
FIGUIG
COLOMB BECHAR
TIMMIMOUN
GOURARA
ADRAR
TADEMAIT
TOUAT
REGGAN
AOULEFT
IN SALAH
TIDIKELT
EGLAB
FORT TRINQUET (Bir Moghrein)
RALLAMAN
KARET
FORT GOURAUD
VILLA CISNEROS
PORT ETIENNE
ADRAR
CHINGUETTI
AKJOUJT
MAJABAT (ex Djouf)
TIDJIKJA
NOUAKCHOTT
TAGANT
TAMCHAKETT
AFFOLÉ
TRARZA
BRAKNA
ROSSO
ST LOUIS
DAKAR
Sénégal
TICHITT
HODH
AZAOUAD
TOMBOUCTOU
KIDAL
GAO
TIMIAOUINE
TIMETRINE
ADRAR DES IFORAS
Es Souk (Tademekka)
TAMESNA
AIR
TENERÉ
AGADEZ
TEGAMA
DAMERGOU
ZINDER
NIAMEY
BAMAKO
OUAGADOUGOU
KOUKA
FORT-LAMY
MANGA
KANEM
BORKOU
DJOURAB
EGUEI
ENNEDI
TIBESTI
KAOUAR
FAYA LARGEAU
SOBOROUM
EMI KOUSSI
DJADO
TOUSSIDEI
GATROUN
MOURZOUK
HOGGAR
TAMANRASSET
FORT MOTILINSKY
DJANET
FORT POLIGNAC
FORT FLATTERS
GHADAMES
TOUMMO
ORIDA
SEGUEDIN
ITCHOUMA
DIRKOU
BILMA
FACHI
AGADEM
BIDON V (Poste Cortier)
TAOUDENNI
TANESROUFT
KHENACHICH
ACHEGOUR
ARLIT
IFEROUANE
ANESBARRAKA
TESSALIT
TIN ZAOUATEN
IN GUEZZAM
IN AZAOUA
IN TEZENTES
TAHOUA
MADAOUA
ZINDER
MAO
ABÉCHÉ
OUADAI
DARFOUR
Lac Tchad
Mt Baguezan
Erg Iguidi
Erg Chech
Erg de Mourzouk
Erg d'Edeyen
Hammada el Homra
Gd Erg Occidental
Gd Erg Oriental
Chott Melghir
Chott Djerid
Chott Tigri
Chott Fedjedj
Chott Mekerghin
Chott Ech Chergui
Chott Tarfaya
Chott Attaouri
Falaises de Hank
Falaises de Tademaït
Oued Dra
Oued Saoura
Oued Guir
Oued Ziz
Oued Rhir
Oued Righ
Oued Mya
Oued Igharghar
Oued Tafassasset
Oued Tamanrasset
Oued Tafidet
Oued Amguid
Oued Tarat
Oued Tafassasset
Oued Tanezrouft
Oued Tilemsi
Oued Azaouak
Oued Dallol Bosso
Oued Dallol Maouri
Oued Tarka
Oued Milo
Oued Koulfo
Oued Ouham
Oued Chari
Oued Logone
Oued Bahr el Ghazal
Oued Bahr el Arab
Oued Kadéi
Oued Kadéi
Oued Kadéi

en désordre, sans que la courbure des cifs soit toujours dans le même sens. A la façon dont le sable attire et retient le sable, les dunes retiennent les dunes. Dans ces questions de sables, de dunes, de massifs se déplaçant sous l'action du vent, il est bon de retenir, qu'indépendamment des dunes, le vent transporte dans tout le Sahara, et en direction générale Nord-Est Sud-Ouest, des tonnes de sable qui volent à de très grandes vitesses; il les dépose sur des dizaines de lieues, les reprend lors d'une tempête suivante et véhicule ainsi, en peu de temps, le sable de la Libye jusqu'à l'Atlantique. C'est, pour Éole, un travail facile que de faire voler ces milliards de grains de sable isolés. (1)

Plus dur, plus lent est le déplacement d'une dune, car elle fait masse. Tous les grains de sable sont soudés les uns aux autres, il y a un coefficient de frottement qui doit être vaincu, la dune a une grande force d'inertie.

Excessivement dure, excessivement lente, est l'avance d'un massif de dunes, le plus souvent chaotique. L'inertie du massif est incommensurable, le vent ne réussit qu'à déplacer la pellicule extérieure de sable sans avoir aucune prise sur la masse qui s'accumule parfois sur des dizaines et des dizaines de mètres d'épaisseur. Par tempête sur un massif, des centaines de milliers de mètres cubes de sable s'envolent ou rampent sous forme de dunes sur les flancs et à l'avancée du massif dont elles ont vaincu la force d'inertie, à la façon dont des animaux plus agiles, se détachant et s'évadant d'un lent troupeau, prennent leur indépendance. Ainsi, l'extrême pointe du massif de dunes de l'Iguidi est-elle formée de barkhanes isolées; ainsi un guide targui m'a-t-il un jour égaré en cherchant, au Soudan, un puits qu'il avait connu en bordure d'un erg, quinze ou vingt ans plus tôt, mais dont la pointe s'était depuis émancipée et avait dépassé le point d'eau.

N'y a-t-il pas, dans le domaine du sable et des dunes, des phénomènes de magnétisme et d'attraction? Un jour, la géomorphologie, comme le dit Th. Monod, percera le secret, si mystérieux encore, de la vie des sables et des lois de l'édification et de la marche dunaires.

Il y a aussi de petites dunes appelées nebkas, généralement liées à la végétation herbacée, et il existe enfin, surtout en zone sahélienne plus humide des dunes mortes dites séniles, formant aussi des massifs. Une dune vive, une barkhane, prend sa forme par les vents et la perd s'ils se contrarient. La vie la quitte par la pluie. Celle-ci l'écrase, la tasse, l'humidifie et la fixe par de la végétation. Mais avant d'être sénile, la dune a vécu, ce qui permet de penser que le Sahara méridional a connu des

(1) Les tempêtes de sable ne soufflent pas toujours dans le même sens, mais la composante générale des forces dues aux vents sahariens est orientée vers la côte occidentale.

sécheresses plus grandes que la sécheresse actuelle. (D'autres indices, au contraire, montrent que le Sahara a connu localement, et dans son ensemble, des périodes pluviaires où il était moins désert).

Il arrive souvent que des massifs de dunes mortes revivent, soit naturellement lorsque le vent forme et pousse des troupeaux de barkhanes sur un massif sénile comme en certaines zones de l'Akchar et de l'Azefal en Mauritanie, soit à cause des hommes qui, par leurs déplacements ou leurs travaux, remuent le sable ou en suppriment la végétation. On cite comme exemple les postes de Boutilimit et de Méderdra, en Mauritanie. Il en existe d'autres au Soudan, au Niger et au Tchad, mais le plus typique me semble être Boumdeit, situé aussi en Mauritanie, entre Kiffa et Tidjikja.

Il y a 20 ans, un marabout inspiré s'y arrêta. Il ne s'y trouvait qu'une zone d'épandage, un puits et des dunes séniles fixées par des herbes et des arbustes. C'est aujourd'hui une communauté de plus d'un millier de personnes, bâtie sur une dune initialement morte, mais parcourue par de nombreuses dunes vives aux formes caractéristiques. Les hommes ont ressuscité les dunes.

LE RELIEF MONTAGNEUX

Le Sahara est un ensemble de roches cristallines formant un socle qui affleure en beaucoup d'endroits : Mauritanie, Azaouad, Timetrine, Adrar des Iforas, Eglab, Hoggar, Aïr, Kaouar, Tibesti, le reste étant recouvert de sédiments ou d'alluvions.

Le profane qui se déplace au désert, d'une façon générale, se dit : « C'est bien plat! » Point de plissements récents comme en Europe. Une autre réflexion qui se fait est : « C'est bien nu! » non seulement par l'absence de végétation, mais par le manque de terre végétale, parce que l'eau et le vent ont décharné le sol. Les pentes d'éboulis semblent abruptes, les formes rocheuses sont simples, les paysages durs, les monts découpés : c'est un modelé-carcasse où le détail apparaît, où le géologue peut facilement lire le terrain dont le dénuement semble encore accru par la limpidité de l'air qui rapproche les distances et donne aux lointains une netteté inconnue sous les climats plus humides.

Plat et nu, dans l'ensemble, tel est le Sahara. Cependant, des montagnes y émergent, mais inégalement réparties.

C'est en Mauritanie que l'on rencontre les plus basses altitudes. Au Nord, les plateaux gréseux de *l'Adrar* (830 m) s'étendent vers les falaises du Hank à partir de la Koedia d'Idjil, et vers le Sud, sur 500 kilomètres.

Au centre se trouve le *Tagant* (300 m), d'où partent des falaises vers Tichitt, Oualata et Néma. Au Sud, les massifs de *l'Affolé* et de *l'Assaba*, séparés par la dépression de Kiffa, culminent à 250 mètres.

En dehors de ces zones rocheuses, tout est plat, sauf là où courent les dunes et où émergent des pitons appelés guelbs (cœurs). Dans les vallées, croissent des palmeraies, très nombreuses, mais généralement de faible étendue.

Pour celui qui voyage à dos de chameau, le Soudan semble plus plat. Fini ces « guelbs » mauritaniens sur lesquels s'orientent les guides; moins de falaises dont l'abrupt donne à l'observateur une impression de dénivellement accrue par la difficulté des passes qui les franchissent. Et pourtant, le Soudan est plus montagneux que la Mauritanie. Quelques falaises, certes, comme celles de Khenachich que connaissent si bien tous ceux qui sont allés à Taoudeni avec la caravane de sel ou comme celle du Timetrine, mais surtout *l'Adrar des Iforas*. Adrar, en arabe, signifie montagne mais, comme l'Adrar mauritanien, l'Adrar des Iforas n'est qu'un plateau, bien qu'étant de formation différente. Son altitude moyenne est 600 mètres et on n'y ressent guère, quoique en pays de roches, ces impressions de montagne qui marquent indiscutablement les massifs voisins.

Parmi ceux-ci, *l'Aïr* n'est pas encore le plus caractéristique. C'est la montagne du territoire du Niger, partie du bouclier saharien où ont surgi des massifs éruptifs récents. Assez humide, grâce à l'importance de ses hauteurs et à sa position méridionale, elle donne, malgré la rareté des palmeraies, par des vallées relativement boisées et des « kori » qui coulent chaque année, une impression de fraîcheur qu'on ne voit pas au Hoggar.

Il semblerait que l'Aïr ait été autrefois plus humide qu'aujourd'hui. Les livres de l'explorateur Barth, en particulier, et l'illustration du récit de son voyage, nous le laissent supposer. L'Aïr atteint 1 900 mètres au Tares Indoukalen, dans les Baguezan; le pays est peuplé de Touareg assez métissés et commandés par un sultan de couleur.

Au Sud de l'Aïr s'étendent, d'Est en Ouest, les importantes falaises du Tégama. D'autres falaises, nombreuses, fort intéressantes par leurs couches géologiques où l'on relève des fossiles de dinosauriens, d'huîtres, d'oursins et de coquillages marins, font de l'Ouest de l'Aïr une zone de prédilection pour les chercheurs.

A l'Est du territoire du Niger se trouve celui du Tchad où domine l'important massif volcanique du *Tibesti*. Là, plus encore qu'en Aïr, dont il est séparé par le *Kaouar*, on a la sensation d'être en montagne, les « enneris » sont parfois encaissés comme celui de Tégaham, à l'Est

de Zouar lequel, entre deux hautes murailles gréseuses, coule sur plus de vingt kilomètres; les vallées sont pittoresques, mais le reste du pays, très varié, est rude et sauvage. La montagne n'y bénéficie guère de pluies et elle est aride. Mais que de beauté et de curiosités! Le point culminant du Sahara, l'Emi Koussi, de 3 415 mètres, est un cratère de 12 kilomètres de diamètre. Un autre cratère, le Trou au natron, sur les flancs de Toussidei, a un diamètre deux fois moindre mais une plus grande profondeur. A 700 mètres au-dessous de ses bords se trouvent trois petits cônes éruptifs entourés d'une couche de carbonate de soude. L'excursion que l'on peut faire dans ce gouffre, dont les parois ont peut-être abrité des troglodytes, est quelque chose de fantastique. Enfin, il existe au Tibesti des solfatares et des sources chaudes, à Soboroum, lesquelles nous ont valu une partie des explorations de l'Allemand Nachtigal. Pour les Toubous, les eaux de Soboroum qui, à 37°, se rassemblent dans une baignoire naturelle, guérissent de tous les maux, et ils n'hésitent pas à faire de longs voyages pour des séjours dans cette région magnifique et infernale où le sol gronde, où les vapeurs de soufre prennent à la gorge.

Le Tibesti, placé au cœur de l'Afrique, presque à égale distance de la Méditerranée, de la Mer Rouge et du Golfe de Guinée, est une région peu arrosée. Les palmeraies, plus importantes que celles de Mauritanie, du Soudan et du Niger, ne peuvent rivaliser avec celles de l'ancienne Numidie. Le plus beau fleuve de palmes du Sahara méridional se trouve sur les contreforts sud du Tibesti, de Faya-Largeau à Aïn Galakka, non sans interruptions, sur 80 kilomètres ; on y rencontre trois ou quatre petits villages de nattes. En Afrique du Nord, au contraire, les jardins, les palmeraies et bouquets de dattiers se suivent sur des centaines de kilomètres, comme ceux des vallées de la Zousfana, de la Saoura et du Touat, que des centaines de ksour jalonnent de Figuig à Adrar.

Le Tibesti est entouré de bastions : au Nord, où affleure le socle cristallin et surtout au Sud-Est où *l'Ennedi*, moins sauvage et plus humide, a davantage de ressources et de vie.

Le Hoggar, appelé encore Ahaggar, est la pièce maîtresse du relief montagneux saharien. Sa célébrité lui vient d'avoir été connu de longue date grâce aux mystérieux Touareg qui y vivaient, d'avoir été un objectif lors de la pénétration par le Nord, d'avoir été parcouru et étudié par le célèbre ermite de l'Asekrem, de s'être trouvé sur une des principales voies transsahariennes, en quelque sorte à la portée des explorateurs, des touristes, des sportifs, des voyageurs et des écrivains, dont certains, lorsqu'ils le découvraient, n'avaient pas encore entendu parler du Tibesti alors peu connu.

Cette célébrité du majestueux Hoggar, peut-être surfaite, mais si répandue par l'écran et la chanson, concerne cependant un pays très beau et très prenant malgré ses paysages ruiniformes, un massif étrange et prestigieux que dominent les 2 600 mètres de l'Atakor. Charles de Foucauld, qui avait ce grandiose spectacle sous les yeux lorsqu'il vivait dans sa misérable case sur un sommet dénudé et rocailleux, le décrivait ainsi : « La vue est merveilleuse, le regard embrasse le massif de l'Ahaggar qui va descendant vers le Nord et vers le Sud jusqu'aux immenses plaines désertes. Dans les plans rapprochés, c'est l'enchevêtrement le plus étrange de pics, d'aiguilles rocheuses, de roches à formes fantastiques amoncelées ».

Il n'y existe guère de palmeraies, mais on a la surprise d'y rencontrer (lorsqu'on vous y conduit) un cyprès et des oliviers sauvages, vieux souvenirs d'un lointain passé.

Le massif du Hoggar, volcanique, est bordé au Nord par des plateaux gréseux nommés Tassili : *l'Ahnet*, l'Emmidir ou *Mouidir* et le *Tassili-n-Ajjer*, relativement riches en points d'eau, quoique faiblement peuplés. Les terrains y sont peu praticables, les villages rares, mais les vallées souvent pittoresques.

Plus au Nord encore, ce sont les plateaux calcaires du *Tademaït*, prolongés par ceux du *Mzab*, découpés par des oueds, bordés d'oasis richement arrosées par un remarquable réseau de foggaras à l'Ouest, des puits artésiens à l'Est. Enfin, à l'Occident, retiré, resté presque inconnu, sauf des méharistes, jusqu'à la découverte du fer de Gara Djibilet, le massif de *l'Eglab* entre les dunes de l'Iguidi et l'Erg Cheiche.

De toutes ces régions montagneuses, les plus belles mais aussi les plus misérables — à l'exception de l'Eglab inhabité — sont le Hoggar et le Tibesti. Cette misère affecte, naturellement, leurs habitants qui réagissent de façons différentes. Les Toubous — je veux parler des vrais, des gens du « tou », de la montagne — se contentent de leur sort et, devant la famine, réagissent tant bien que mal, tandis que les Touareg Hoggar fuient leurs montagnes avec leurs troupeaux pour aller vivre dans des terres plus clémentes selon l'époque : l'Aïr, l'Adrar des Iforas, et jusqu'au Tademaït.

HYDROGRAPHIE

Toutes ces montagnes émergeant du socle saharien sont accompagnées de leurs inséparables rivières, disons plutôt des oueds, réels, fictifs ou temporaires.

J'ai écrit, à propos du sable, que le lit apparent de ces prétendus cours d'eau était, en général, soit une surface plane argileuse que le vent

balaye, soit un fond de cailloux, soit un lit de sable fin que remplit, durant quelques jours ou quelques heures, un orage lointain. Ainsi, il me souvient d'être allé à dos de chameau d'In Gall à Agadès en Aïr, et d'avoir traversé un kori à pied sec avant d'y arriver. Je restai 48 heures au poste, durant lesquelles un orage éclata dans la montagne, sans nous atteindre. Nul n'y aurait fait attention si une multitude de corneilles, d'oricous et de gypaètes n'avaient plané au Nord de la ville. A peine quelques lointains grondements se faisaient-ils entendre. Mais, sur le chemin du retour, j'entendis le bruit sourd d'un torrent et je trouvai mon chemin barré par le kori où roulaient des eaux jaunes venues de la montagne. Un Targui, tenant une corde par précaution, tenta la traversée et y réussit en un endroit où les rives n'avaient pas été rendues trop abruptes. Nous pûmes passer en masse, en aval des chameaux plus lourds et plus stables. Ainsi sont beaucoup d'oueds sahariens. Pierre Benoit l'avait fait connaître aux Français par *l'Atlantide*, à une époque où ceux qui servaient en Afrique blanche n'avaient pas oublié des noyades de militaires surpris par la venue subite des eaux d'oueds algériens, ni la mort d'Isabelle Eberhardt, à la suite d'une crue de l'oued d'Aïn Sefra qui avait détruit sa case. La première eau qui coule ainsi n'est qu'une masse jaune écumeuse charriant une multitude de débris, des branches d'épineux, parfois des palmes.

L'aspect des rives des oueds est infiniment variable. Parfois une simple ondulation de terrain les signale; d'autres fois, il n'y a rien mais on devine un lit, par un changement dans la végétation grâce à l'humidité souterraine, suffisante pour permettre la croissance de petits épineux ou de touffes de paille. Dans la montagne, ce sont de véritables gorges, d'impressionnants à-pics, toujours pittoresques.

Il est des oueds qui ne coulent jamais; leur large lit est suffisamment encombré de dunes ou de sable pour que celui-ci puisse absorber les pluies éventuelles. D'autres seraient invisibles, comme au Niger l'oued Tadiss sous un massif dunaire, si des arbustes au creux des dunes ne permettaient d'en supposer le cours; comme aussi l'oued de Tombouctou, resté tant d'années insoupçonné, jusqu'au jour où une photographie aérienne, prise quelques semaines après une pluie, permit de découvrir, noyé par des dunes, un ruban sinueux et déchiqueté où poussait de l'herbe, que l'on reconnut par la suite être un oued fossile dans lequel les nomades, à plusieurs journées au Nord, avaient creusé de rares puits (1). Parmi ces oueds encombrés qui ne coulent plus, certains ont conservé, des der-

(1) On admet que là où se trouve cet affluent fossile, se trouvait jadis le cours réel du Niger apportant ses eaux au centre du Sahara, avant la capture d'un de ses bras, à Tosaye.

nières pluies, peut-être centenaires, une série de lits gigognes creusés dans le sable.

Quelques rivières sahariennes se jettent dans la mer, comme l'oued Draa, l'oued Noun, la Séguiet el Hamra (1). D'autres sont tributaires en chômage de fleuves permanents, comme le Gorgol et le Kora-Koro, affluents du Sénégal, qui coulent une partie de l'année; comme l'oued de Tombouctou, le Tilemsi qui rejoint — en pointillés — le Niger à Gao, le Tesselaman, descendu du Hoggar et de l'Aïr pour rejoindre également, et de même façon, le Niger par le Dallol Dosso et le Dallol Maouri; le Bahr el Ghazal qui coulait du Tchad dans la dépression du Bodelé, à 40 mètres au-dessous du niveau du lac. Ce ne sont là que des exceptions et elles concernent le Sahara atlantique et le Sahara méridional. Tous les autres oueds du Sahara ont rarement une source, jamais d'embouchure : ils meurent dans des dépressions lorsqu'ils ont la force d'y parvenir. Ainsi l'oued Taffassasset sur l'aboutissement duquel tant de méharistes et de spécialistes se penchent depuis des dizaines d'années; l'oued Ighargar et l'oued Mya qui semblent se réunir invisiblement sous le Grand Erg, pour engendrer l'oued Rhir; l'oued Guir et l'oued Zousfana qui, réunis, donnent la Saoura et l'oued Messaoud; de nombreux oueds descendant les pentes Ouest du Hoggar, une infinité de rivières venues de l'Atlas saharien et n'ayant aucun débouché vers la mer, dont la principale est l'oued Djedi; l'oued Namous, l'oued Rarbi qui vont donner leurs eaux souterraines à Timmimoun, l'oued Segueur à El Goléa. Et surtout, dans le Sahara entier, de Biskra à Tombouctou et de Port-Étienne à Fada, des milliers de vallonnements, de dimensions variables, dont la forme générale sur la carte est celle d'un bacille.

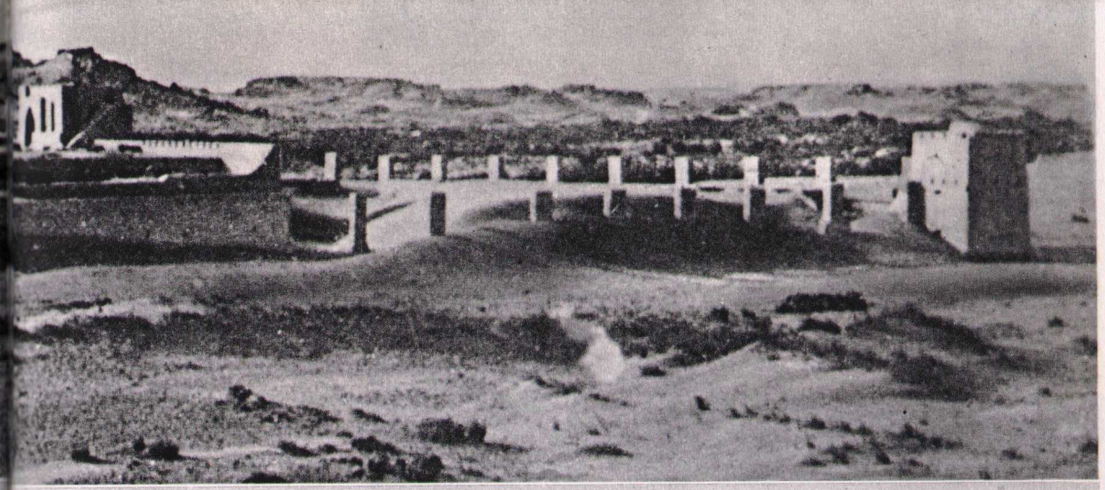
Nous savons que la formation des massifs dunaires est due à l'accumulation du sable dans des dépressions, à la suite du ruissellement, ce qui laisse supposer qu'un débouché vers la mer en eut au moins réduit l'importance. Remarquons que les massifs dunaires du Sahara méridional, où précisément les eaux pouvaient jadis plus facilement gagner la mer, sont moins importants que ceux du Sahara blanc.

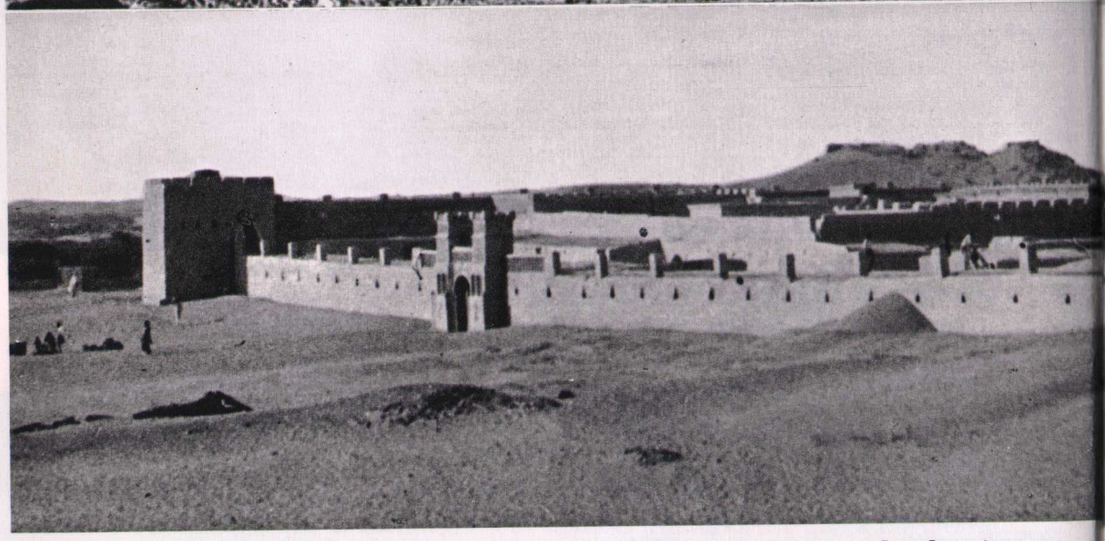
Sans doute existe-t-il des rivières souterraines au Sahara comme il peut en exister dans tous les terrains calcaires et, dans ce cas, l'eau y coule. Mais, en général, l'eau souterraine ne coule pas à proprement parler : elle imbibe le sable et les roches poreuses. Si elle peut s'écouler (inféro-flux), ce n'est, jusqu'à sa libération, qu'avec une lenteur extrême,

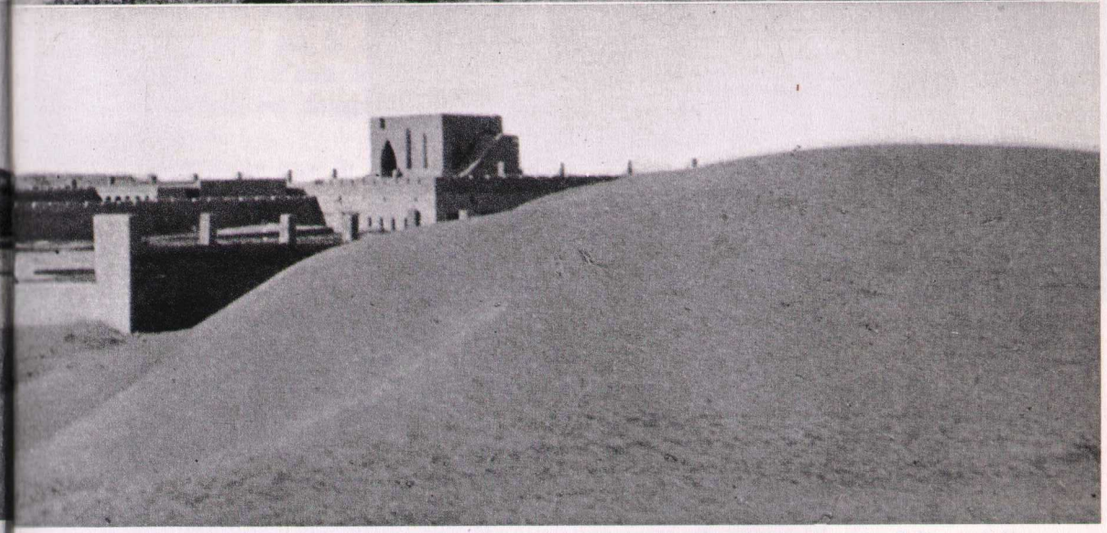
(1) La carte ancienne en couleurs de la page 168 place au cœur de la Mauritanie une belle rivière dont on supposait jadis l'existence sur le vu de son embouchure. Mais au-delà de celle-ci, appelée aujourd'hui Baie de Saint-Jean, on ne rencontre qu'une vallée fossile encombrée par les sables.

Reg.

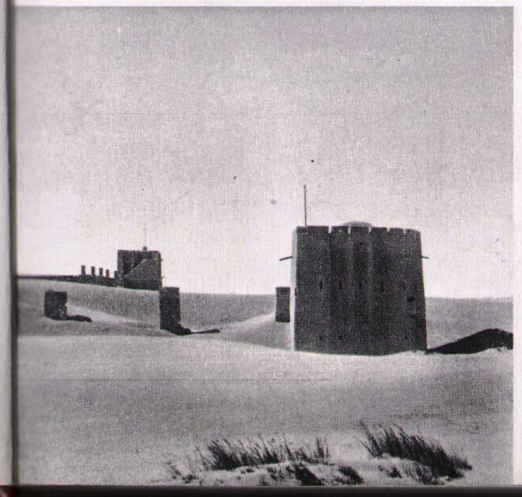
Nebka.







Le Poste de Faya. En haut : 1923, une partie du poste est abandonnée aux sables. La porte monumentale n'est pas encore construite. Au-dessous : 1925, la dune a progressé et grossi. En bas : le mur s'est effondré ; la corne Sud-Est est mangée ; en 1950, il ne reste que la porte monumentale.



Piste automobile sur le reg.

Pâturages sahariens.

soit pour remplir un puits creusé dans le sable ou la roche, que l'on vient de vider, soit pour abreuver une foggara, soit pour descendre à un niveau plus bas. Il y a quelques années, des recherches faites en Mauritanie pour approvisionner en eau les mines d'Akjoujt, ont porté sur la région de Seguelil où débouche l'oued d'Atar, c'est-à-dire à un niveau bien inférieur à celui de cette ville. Si ces recherches avaient été suivies d'exploitation, c'eût été au détriment des palmeraies d'Atar et de ses habitants.

Ces mouvements d'eau souterraine ont parfois une ampleur étonnante. Aux périodes de crues du lac Tchad alimenté par les pluies d'Afrique équatoriale (Chari et Logone) l'eau monte dans les puits de Faya-Largeau situé à 700 kilomètres, malgré une dépression intermédiaire. Non moins remarquable est le chemin souterrain parcouru par les pluies de l'Atlas qui gorgent d'eau les grès albiens et, après 1 000 ou 1 500 kilomètres, alimentent les foggaras et les puits artésiens du Nord des départements sahariens.

Retenons que le sous-sol saharien est assez riche en eau puisqu'il suffit d'un forage pour en déceler au cœur du Tanezrouft. Il existe d'immenses nappes phréatiques que les techniques récentes ont permis de circonscrire et parfois d'exploiter. Ainsi, les trois nappes artésiennes de l'oued Rhir fournissent plus de 5 mètres cubes d'eau à la seconde. Le Sahara des méharistes était celui des eaux superficielles, le Sahara industriel sera celui des eaux fossiles ou quasi fossiles.

Les points d'eau qui intéressent les nomades (foggaras et puits artésiens n'intéressent que les sédentaires) peuvent se classer en cinq catégories : les sources, généralement permanentes comme Beni Abbès dans le Saoura, Irigi en Mauritanie, irigi voulant d'ailleurs dire source en maure, Aïn-Galakka au Tchad, aïn voulant dire source en arabe et galakka ayant la même signification en toubou, Tegguidda au Niger. Le fait qu'elles soient ainsi nommées, sans plus, est l'indice de leur rareté. Viennent ensuite les puits, perennes ou temporaires, souvent creusés avec soin et coffrés, les puisards qui ne sont que des trous dont les parois sont retenues par de la paille torsadée ou des branchages, les mares, éphémères mais très recherchées au temps des tornades, les redir qui sont des mares subsistant dans les oueds après leurs crues et enfin, ces poches d'eau appelées gueltas par les Arabes et aguelmans par les Touareg, qui contiennent parfois des poissons (il en existe onze espèces au Borkou-Tibesti-Ennedi) et même de petits crocodiles. On en a trouvés dans un aguelman de l'oued Imirou à 50 kilomètres au Nord de Djanet. La présence de crocodiles au Tassili fut signalée par le Baron H. Aucapitaine. Plus tard Duveyrier les signala à son tour comme il signala ceux du Tibesti, par renseignements. Von Bary chercha vainement à les voir. Il ne découvrit

que leurs traces et leurs trous, d'où les Touareg, armés de perches, ne purent les expulser. Le laboratoire de zoologie générale de la Faculté des Sciences de l'Université d'Alger en possède un spécimen d'environ 1 mètre 10. Il fut découvert en 1934, grâce à un méhariste qui avait laissé tomber son mousqueton au fond d'une partie encaissée de l'oued. En reprenant son arme, il a vu trois ou quatre crocodiles et en a tué un qu'il a ramené à Djanet. Il en existe également dans la mare d'Archeï au Tchad (d'où jadis, après des essais infructueux, le chef de poste de Fada put faire transporter des poissons dans une mare de sa palmeraie). On en trouve enfin à Matmata, près de Moudjeria, à la mare de Dendaré près de Néma et, très nombreux, à l'Est de la barrière du Tagant, à Boumdeit, où quelques rares spécimens des gueltas voisines ont pu se reproduire grâce aux eaux retenues par un barrage en vue de cultures. Durant la sécheresse, ces crocodiles se réfugient dans des trous d'où les premières pluies les font sortir.

Il y a aussi des crevettes à Djanet. On a trouvé des méduses près d'Atar à la guelta de Molhomar et la mission Carl et Petit (Tibesti 1957) a rapporté de semblables spécimens de la guelta de Totouss située à 4 000 kilomètres de la première, où le médecin-lieutenant Mauric les avait observées en 1940.

L'eau du désert n'est pas toujours de qualité, pour des causes naturelles ou fortuites et la définition « d'inodore, incolore et sans saveur » est, en tous lieux, l'objet de commentaires de nouveaux arrivés. A la saison des dayas, les nomades abandonnent les puits et, lorsqu'on veut à nouveau s'en servir, on y trouve une eau recouverte d'une épaisseur de purin dû aux crottes de chameaux ou de chèvres que le vent y a fait tomber durant des semaines, sauf lorsque le puits a une margelle, ce qui se voit de plus en plus. Ailleurs, c'est un détachement assoiffé qui se hâte vers un point d'eau. L'odeur est nauséabonde : il y fermente un chacal. Psichari, dans « Les Voix qui crient dans le désert », nous cite le puits de Maïteg où, avec ses Maures, il parvint un certain jour. Un cadavre humain y pourrissait. Dans de tels cas, on vide le puits, on le cure, on laisse l'eau revenir, on y fait boire les chameaux et on y remplit les guerbas.

Certaines eaux sont natronnées mais les chameaux les apprécient. A l'Ouest de Faya, au delà de la palmeraie, près du piton rocheux de Fallé, appelé aussi rocher de Mao, il existe une source jaillissante (1). L'eau, une fois décantée, y est bonne, mais ce n'est qu'un bouillonnement de sable venant d'une grande profondeur, tandis qu'aux environs immédiats de petits oglats d'eau natronnée permettent un facile et rapide abreuvage des chameaux. Cette coexistence de deux eaux est étrange. On le constate aussi à Atar. Il y a quelques lustres, presque tous les puits donnaient de l'eau douce; aujourd'hui, la plupart sont saumâtres et il faut aller dans des coins choisis de la Batha — oued éphémère — pour y trouver de l'eau potable. De telles choses sont très fréquentes au Sahara d'Afrique du Nord.

(1) J'ai appris récemment qu'une dune vive l'avait recouverte.

Avant de quitter le domaine de l'eau saharienne, je citerai deux souvenirs. Le premier est mauritanien. Un détachement poursuit un razzi jusqu'à la frontière du Rio de Oro et s'en retourne bredouille mais assoiffé. C'était, par bonheur, au temps de la mousson et, sur un reg, il rencontra une mare de la dernière pluie. Toutes les peaux de bouc et les tonnelets furent remplis. L'eau était terreuse et âcre, mais excellente. Hélas, le lendemain elle avait le goût de poisson pourri, dû à la présence de bestioles d'un à deux centimètres de long, dont nous ignorions tous la nature et le nom (1). Le second souvenir est du Soudan. En un lieu habituellement aride, un orage crée une immense daya qui s'étire au pied d'une falaise. Un détachement y parvient et il dresse ses tentes, à l'ombre desquelles se réfugient des légions de moustiques, si voraces qu'il lui faut bien vite lever le camp. Ces petites choses laissent perplexe le profane, car dans le premier cas, la mare s'évaporait en quinze jours au maximum, dans le second cas en moins de deux mois. Il restait donc, jusqu'à la prochaine saison des pluies, une période de plus de dix mois durant lesquels le sol, déshydraté puis surchauffé et porté par les rayons solaires jusqu'à 70°, conservait des larves vivantes, à la façon, d'ailleurs, dont les graines restent des années dans les sables jusqu'à ce que la première humidité déclenche leur germination.

Toutes les eaux sahariennes sont saines et nul méhariste de l'époque héroïque ne les filtrait. Les eaux sahéliennes sont moins recommandables et donnent quelquefois le ver de Guinée.

SINGULARITÉS ET LÉGENDES

Cratères et météorites

En plus des volcans du Hoggar, du Tibesti, qui n'ont rien à envier à ceux des autres continents, il existe au désert de petits cratères, généralement peu élevés. Lorsqu'on les aborde, on grimpe quelques dizaines

(1) Il s'agit certainement des bêtes molles et membraneuses, mi-crevettes, mi-limaces, Branchiopodes Notosbracis de la famille des Apodidae, dont Th. Monod parle dans « Méharées ».

de mètres, on franchit les lèvres et on voit l'intérieur généralement ensablé où poussent de maigres épineux.

Ces cratères sont soit des volcans avortés, soit, le plus souvent, des impacts dus à la chute d'importantes météorites, ce qu'on reconnaît par la présence de sable vitrifié. Ils sont nombreux en Mauritanie : Témimichat-Rallaman, Aouelloul, Ténoumer, Gour Regagda près de Mreiti. Celui de Daïet el Maadna, à 120 kilomètres Est-Sud-Est de Laghouat serait, par son importance, l'un de ses axes mesurant 2 kilomètres 300, l'un des plus grands du monde.

Parmi les météorites, celle de Chinguetti a longtemps défrayé les conversations. Elle avait été décrite avec précision par son inventeur, le capitaine de réserve Ripert, administrateur, comme une énorme masse métallique, de forme parallélépipédique, d'une quarantaine de mètres de hauteur et d'une centaine de mètres de côté, émergeant des dunes au Sud-Est de Chinguetti. Cet officier en avait rapporté en France un échantillon de 4 kg 500. L'opinion scientifique internationale s'intéressa à cette découverte. D'autres officiers aidés de nombreux tirailleurs, puis M. Bruneau de Laborie et Théodore Monod (1), la recherchèrent vainement, tandis que certains voyaient dans les déclarations de M. Ripert « le résultat d'une imagination surchauffée par le soleil saharien ».

La retrouvera-t-on un jour? ou bien est-on en présence d'une lointaine mystification analogue à celle qui avait conduit un chef de poste facétieux à signaler la chute d'une météorite puis, devant l'annonce de la venue prochaine d'une mission d'étude, à télégraphier : « Inutile déplacer mission : bolide reparti »? Je suis persuadé que M. Ripert a dit vrai. Un forgeron de Tagant n'a-t-il pas déclaré au capitaine de Linarès que ceux de Chinguetti recueillaient du « fer de Dieu » au Sud-Est de ce lieu? Sans doute retrouvera-t-on un jour cette célèbre météorite.

Monuments anté-islamiques

Il existe, dans tout le Sahara, des tombeaux datant d'avant l'hégire. Dans celui de Tin-Hinan, la principale chambre fouillée par MM. Gauthier et Reygasse contenait un squelette bien conservé, des débris d'un lit en bois et cuir, divers objets et bijoux. D'autres sont moins importants, comme le tombeau de l'étrier sarrazin au Tibesti ou les milliers de tumulus qui bordent les grands oueds quaternaires ou encore les sépultures dont le Père de Foucauld voulait faire percer le secret par Motylinski.

Il existe aussi d'étranges monuments. Ce sont des croissants de cailloux accumulés dont les pointes sont séparées par une vingtaine de mètres.

(1) Th. Monod. Le problème de la météorite de Chinguetti. Bulletin de la direction des mines, nº 15.

Leur hauteur est d'environ 1 mètre 50. Ils sont parfois accompagnés de tombeaux ou de pierres levées comme de petits menhirs. D'autres monuments sont dessinés sur le sol par deux cercles tangents jalonnés de grosses pierres ou des cercles concentriques. Le monument d'Edjereh a 118 mètres sur 35 mètres.

Les monuments funéraires les plus courants sont de simples amas de roches ou des tumulus plus importants. Leurs dimensions sont variables mais ce sont surtout les formes qui diffèrent : pyramides, cônes, cylindres, parallélépipèdes, construits souvent à l'aide de pierres choisies. La plupart du temps, il s'y trouve une cavité centrale qui contient un ou deux squelettes dans la position foetale. Au Tibesti, les habitants disent que ce sont des tombes de Blancs.

Si le désert saharien détient divers records négatifs, il détient positivement celui des tombes anciennes visibles, ce qui est normal étant donnée l'absence de terre végétale et l'abondance des cailloux. C'est d'ailleurs pour cette première raison qu'il détient aussi le record des pierres taillées et polies.

Bois silicifiés

Les terrains secondaires sahariens sont assez riches en bois silicifiés. Ils n'ont pas les coloris extraordinaires de certains bois silicifiés du nouveau monde, ils ont, au contraire, l'avantage d'avoir conservé la couleur du bois naturel. L'effet est surprenant de ramasser une bûche et de s'apercevoir qu'elle a la lourdeur de la pierre. On y distingue l'écorce, l'aubier et les cercles concentriques indiquant l'âge de la branche ou du tronc. C'est Horneman qui, le premier (1798), signala l'existence des bois pétrifiés au Sahara.

Il m'est arrivé, au Niger, sur une hauteur rocheuse, à proximité du puits d'In Tézentès, de découvrir un grand arbre, aux nombreuses ramifications, couché sur le sol et entièrement brisé comme se serait morcelé, en tombant, une colonne de marbre. Chaque fragment formait une bûche ou un morceau de branche et, de toute évidence, l'arbre s'était silicifié debout. Pour une cause inconnue, il s'était abattu et brisé. « En France, on ne me croira pas », pensais-je... jusqu'au jour où, feuilletant « Voyages dans l'intérieur de l'Afrique » de l'explorateur précité, je lus ceci : « Plusieurs Arabes m'ont informé qu'en traversant ces déserts, on trouvait souvent des arbres pétrifiés debout, et comme s'ils croissaient encore dans la terre ».

Roses des sables

C'est une curiosité de voir le sol, en beaucoup d'endroits du Sahara d'Afrique du Nord, produire des roses des sables. El Goléa y a trouvé

son surnom (1). Il ne faut pas confondre la rose des sables, qui est une concrétion calcaire, avec la rose de Jéricho, qui n'est pas une rose, mais une petite crucifère des sables qui possède la propriété de revivre, après avoir été séchée, si on lui donne l'humidité nécessaire. La rose des sables, aux pétales bien dessinés, se rencontre dans le Sahara du Nord (jamais dans le Sahara noir).

Fulgurites

La propriété qu'a le sable siliceux, mêlé de sels de potasse ou de soude, de donner le verre par fusion, se manifeste souvent au Sahara. S'il s'agit de la foudre, elle laisse dans le sol sableux des tubes vitrifiés d'un centimètre de diamètre, formé d'un verre grossier à l'extérieur duquel adhérent des grains de sable.

Me déplaçant entre Fada et Faya, au Tchad, il y a longtemps, j'ai rencontré sur le sol, sans y prêter l'attention que je lui aurais donnée aujourd'hui, une zone de plusieurs mètres carrés d'où sortaient des tubes irréguliers de plusieurs centimètres de diamètre, comme si le vent avait dégagé le sable qui les entourait primitivement. C'étaient peut-être des fulgurites mais, à cette époque, j'ignorais leur existence.

Vents de sable

Que les vents se nomment simoun, sirocco, khamsin, harmattan ou irifi, ils ne sont pas aussi terrifiants qu'on le prétend, et ils n'empêchent pas toujours de se déplacer. Le vent qui a la force d'arracher une tente n'est pas un obstacle insurmontable à la marche d'un homme ou d'un chameau. On risque simplement de s'égarer. Tout dépend du guide qui, s'il croit ne pouvoir s'orienter, demande d'ajourner le départ.

Malheureusement, quelques Sahariens d'antan, voulant accroître leurs mérites, ont exagéré. On a parlé de caravanes enfouies par le simoun. Cela ne serait possible qu'au milieu des dunes vives et à condition que chameaux et chameliers aient d'abord péri par la soif.

La littérature moderne continue à répandre ces erreurs. Sans doute est-ce inspiré par elle qu'un jeune Saharien m'a récemment confié que là-bas, au Sahara du pétrole, lorsqu'on voit accourir le simoun, on plante solidement de gros piquets dans le sable et on s'y attache non moins solidement les pieds! Il est vrai qu'au Sahara, la tradition continue peut-être à exiger que l'on fasse des farces aux nouveaux arrivés!

Je n'ai jamais vu de tempêtes de sable aussi fortes qu'au Borkou. J'ai dormi bien des nuits d'hiver sous un violent ouragan, la tête à l'abri

(1) Charles Le Goffic. La rose des sables.

de ma bassour, (1) le corps dans un trou de sable, entièrement recouvert d'un faroua, c'est-à-dire d'une couverture faite de peaux de mouton du pays, le poil étant en dedans, le cuir à l'extérieur. Au réveil, le sable que le vent avait apporté et qui s'était déposé ne me recouvrait pas car il avait glissé sur le cuir du faroua pour s'accumuler autour de mon corps. Il y en avait une dizaine de centimètres, ce qui n'est déjà pas mal, et non une montagne qui eût transformé mon lit en tombeau.

Il semble bien que les vents les plus dangereux du désert soient les vents chauds. En Mauritanie, l'irifi analogue au sirocco, atteint parfois une telle température que les objets métalliques qui s'y trouvent exposés, même à l'ombre, comme un cadenas maure en cuivre, donnent l'impression de brûler les doigts lorsqu'on s'en saisit. Un tel vent est supportable à condition de beaucoup boire et de transpirer, ce qui maintient l'épiderme à une température normale. En une journée de marche à chameau au soleil, par vent d'irifi, une dizaine de litres d'eau sont facilement absorbés. Dans le cas où l'eau est en quantité insuffisante, le corps ne transpire plus, sa température s'élève et les accidents sont à redouter.

Trombes de sable

Avec le simoun, les trombes de sable étaient un des fléaux du désert. La littérature et l'image les ont rendus redoutables. Effectivement, les tourbillons sont fréquents au Sahara. On aperçoit au loin une étrange colonne de poussières qui tournoie et progresse à la façon d'un microcyclone. En passant sur un camp méhariste, elle peut renverser une tente, emporter à tout jamais quelques papiers; mais elle ne pourrait pas disperser une caravane.

Les mirages

On a prétendu, dit, redit et publié qu'au Sahara, parfois, les voyageurs voyaient apparaître à l'horizon ou dans le ciel, des palmiers, des eaux vives, des cités. On a cru cela et on a cherché à l'expliquer. On a donc pensé que divers phénomènes de réfraction et de réflexion dans des couches atmosphériques permettaient à l'image de lointains objets d'apparaître ainsi. Lorsque la petite Tanit Zerga et Saint-Avit (2) perdus au Sud du Hoggar, après avoir fui Antinéa, voient monter à l'horizon les tours, les palmiers de la ville fantastique de Gao, ils sont à 1 000 kilomètres du Niger et, si le mirage était le phénomène d'optique supposé, Gao, à une telle distance semblerait minuscule. D'ailleurs, comment se faisait-il

(1) On appelait ainsi, au féminin, la selle des Toubous.
(2) Pierre Benoit. L'Atlantide.

que les mirages concernaient toujours des lieux habités ou cultivés? Si le mirage avait été un phénomène vrai, naturel, il eût pu tout aussi bien faire apparaître des amas de roches ou des dunes, plus répandus que les cités.

Il existe effectivement des mirages et ce sont des phénomènes explicables. Il suffit de se déplacer en été sur une route goudronnée de France pour entrevoir, dans de légères dépressions, des couches d'air surchauffé où se reflète le ciel. Elles disparaissent ou se déforment lorsque l'on avance, Il en est de même au Sahara, à une plus grande échelle. Mais point de mirages dans les dunes où il n'existe pas de vastes terrains plats, point de mirages en hiver lorsque le sol n'est pas surchauffé, point de mirages le matin ou le soir lorsque la température est clémente.

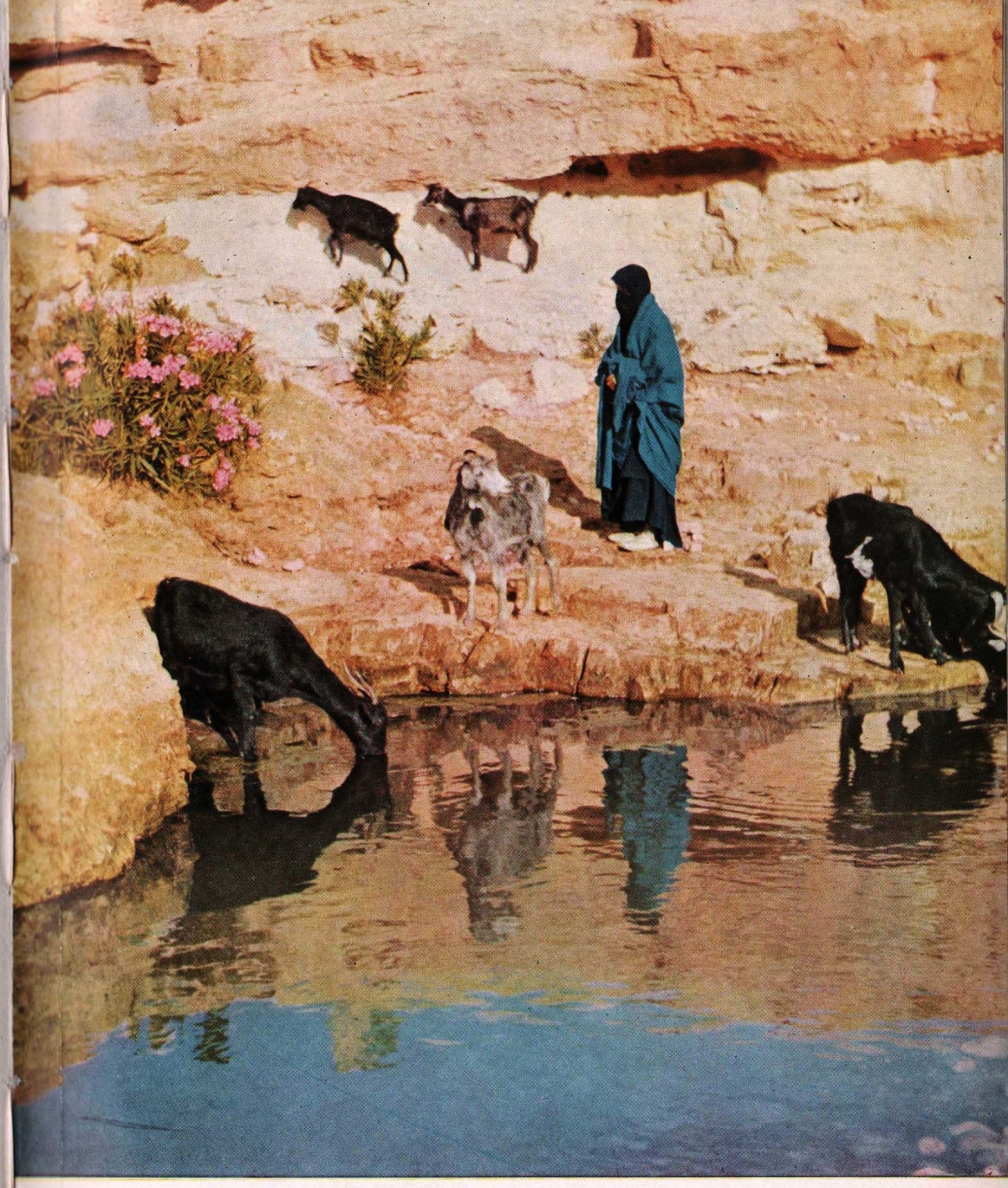
En revanche, sur un beau reg, par forte chaleur, il est fréquent d'apercevoir comme d'immenses mares d'azur, où les guides parfois se reflètent, où des touffes de had se mirent, déformées, où les dunes isolées sont comme rongées, sur les côtés, par l'air brûlant qui vibre et leur donne des aspects étranges, tours ou falaises parfois aériennes. Mais le Saharien ne s'y trompe pas. Au fur et à mesure qu'il avance, l'angle sous lequel lui parviennent les images n'est plus le même. Celles-ci changent, se reportent plus loin dans d'autres légères dépressions, disparaissent, tandis que les objets réels : dunes, roches ou végétation, tombent directement sous le regard.

Il est possible qu'un homme assoiffé ait pu prendre ces nappes d'azur pour de vraies mares, mais sans doute était-il égaré, au sens figuré comme au sens propre. Lenz, il y a bien longtemps, nous avait déjà dit : « Ce que l'on raconte de lacs, de villes, de châteaux, de navires... suspendus dans les airs ne repose que sur la fantaisie audacieuse de narrateurs et sur les contes que les Arabes ne se lassent jamais de répéter ».

Le tambour des dunes

Des dunes vives ont la réputation de faire du bruit — les uns disent qu'elles chantent, qu'elles grondent, qu'elles résonnent comme un tambour. Ce n'est pas là une légende. Le sable meuble, sur la pente abrupte de la barkhane, s'écroule sans doute jusqu'à la base, faisant ainsi vibrer la dune. Lenz fut très impressionné dans l'Iguidi par ce qu'il appelait « les sables sonores ».

Il existe, dans la dépression de Gouro. des dunes qui chantent ainsi. J'y ai passé cinq mois et ne les ai jamais entendues mais peut-être n'était-ce pas la bonne époque.



CL. LE RUMEUR.

Abreuvage des chèvres à une guelta du Sahara blanc.

Ruines et vestiges de cités

Alors que, dans les pays tempérés, la terre cache d'innombrables vestiges, inconnus, du passé, le Sahara révèle un grand nombre de sites dont l'inventaire est à peine entamé. Certains, connus par la tradition ou les écrits anciens, sont à retrouver. Citons simplement Azougui, à l'Ouest d'Atar (1), Aoudaghost, Teghazza, És-Souk, Koumbi Saleh (Ghana), la cité sous-jacente de la zaouïa d'Aïn Galakka, dont la mission Hoggar-Tibesti a dégagé une porte voûtée en 1957.

(1) Cf. Th. Monod. Sur quelques constructions anciennes du Sahara occidental.

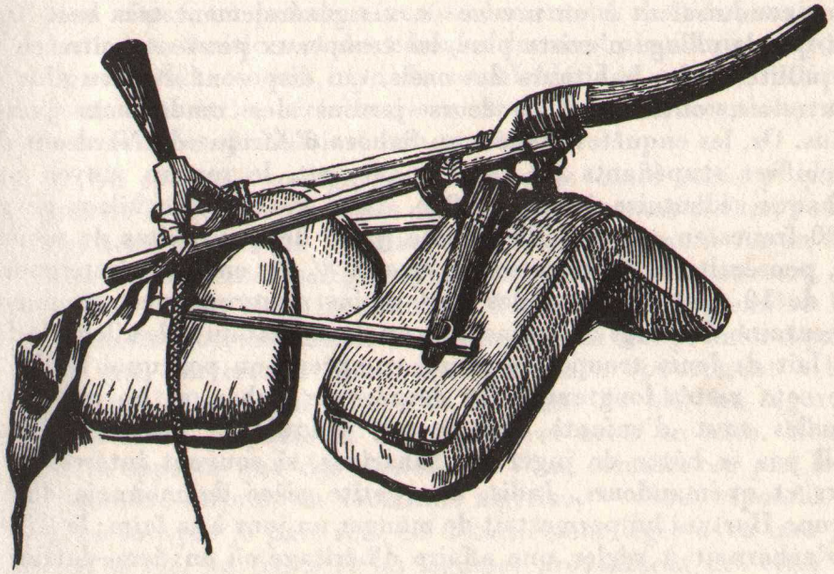


Figure 2. — *Selle touboue (que les Méharistes complètent par un farouа et une couverture).*

LES PAUVRES RICHESSES

Faute d'eau, le Sahara a toujours été un pays très pauvre. Point de végétaux sans eau, point d'animaux sans pâturages donc sans pluies. Toute la vie saharienne dépendait de l'eau, mais elle dépendait aussi du chameau, du captif, du palmier-dattier et du sel.

Sans le chameau, aucun transport possible, point de lait de chamelle, nourriture essentielle du nomade saharien; sans le palmier-dattier, la disette endémique eût été famine; sans le captif, qui eut tiré l'eau des puits, creusé les foggaras, gardé les troupeaux? Seul le sel était un produit excédentaire.

Il y avait évidemment autre chose dans l'économie du désert : bœufs, moutons, chèvres, céréales, fruits, mais toutes les ressources mises bout-à-bout conduisaient à un niveau de vie généralement très bas. Aujourd'hui que le pillage n'existe plus, les troupeaux peuvent paître en toute tranquillité, et les habitants des oasis, qui disposent de bien plus d'eau qu'autrefois, obtiennent de leurs jardins des rendements jadis inconnus. Or, les enquêtes menées au Sahara d'Afrique du Nord ont donné des chiffres stupéfiants (1). A Tamanrasset, le revenu moyen annuel de chaque sédentaire était, en 1946, d'une centaine de kilogs de grains et 600 francs en espèces. En somme, juste de quoi éviter de mourir de faim, penserait-on, si on ne savait que 30 % des enfants n'atteignent pas l'âge de 10 ans! Les nomades sont moins pauvres, avec, en moyenne, une centaine de kilogs de grains, une ou deux centaines de kilogs de dattes, et le lait de leurs troupeaux. Aussi comprend-on pourquoi le thé et le sucre sont restés longtemps des denrées de riches, et les raisons pour lesquelles tant d'enfants restent nus jusqu'à la puberté. Aussi ne faut-il pas se hâter de juger les Sahariens, si souvent intéressés, palabreurs et quémandeurs. Jadis, une petite pièce de monnaie donnée à un jeune Hartani lui permettait de manger un jour à sa faim; le Tibestien qui s'acharnait à régler une affaire d'héritage où un demi-dattier était en litige, cherchait simplement à s'assurer quinze jours de nourriture, tandis que le khammès, établi à son compte dans une palmeraie du Touat, qui réclamait contre la dévaluation de l'eau de la foggara, voyait simplement sa misérable récolte un peu compromise, et son ventre plus creux.

(1) Capot-Rey. Genre et niveaux de vie au Sahara (Cahiers Charles de Foucauld, volume 38).

Avant de nous attendrir sur la triste odyssée du captif et de nous arrêter à cet animal sympathique qu'est le chameau, voyons la place du dattier et du sel dans l'économie saharienne.

LE DATTIER

Il ne faut pas imaginer que le dattier puisse pousser partout au Sahara. S'il croît à merveille dans l'ancienne Numidie, on ne le rencontre guère en montagne ni du côté de l'Océan. Un déplacement dans l'Ouest mauritanien permet de constater le caractère peu conventionnel de ces terres arides où le dattier serait totalement absent si les bâtisseurs du poste Coppolani, près de Nouakchott, n'avaient construit la case principale autour de deux palmiers poussés là on ne sait comment! D'une manière générale, cet arbre vit plus difficilement dans le Sud du Sahara que dans le Nord.

Le mot oasis est inconnu dans le Sud. Une oasis est un lieu fertile, bien arrosé, où poussent non seulement les dattiers, mais à leur ombre des arbres fruitiers et des céréales donnant ainsi trois étages de cultures. Dans le Sahara noir, rien de semblable. Les arbres fruitiers sont quasi inexistants et les céréales assez rares. De plus, beaucoup de palmeraies sont formées de dattiers non arrosés.

Un souvenir soulignera la différence entre oasis et palmeraies. En janvier 1929, les méharistes mauritaniens venant d'Atar, et les méharistes algériens venant de Tabelbala, se rencontraient à Aïoun Abd el Malek. Deux détachements légers partaient aussitôt, de concert, vers le puits de Bel R'zem alors inconnu des Français. A la première halte, vers le milieu du jour, les officiers se réunirent pour leur premier repas et s'assirent sur une couverture. Bientôt les Chaamba apportèrent à leurs chefs la galette de kesra faite avec de la farine de blé, les légumes desséchés hâtivement préparés et des fruits secs cuits en hâte. Mon ordonnance ne m'apporta que des dattes. — Vous commencez par le dessert? me demanda, surpris, un camarade algérien. — Non, répondis-je, c'est mon repas lorsque je pars seul en détachement léger avec mes goumiers. En fait, le blé, les fruits et les légumes provenaient des oasis d'Afrique du Nord où se ravitaillaient les méharistes du Touat; mes dattes avaient été récoltées dans la palmeraie d'Atar. Lorsque les Mauritaniens voulaient manger des abricots secs ou des légumes déshydratés, ils s'adressaient à une grande épicerie parisienne!

Ceci ne veut pas dire qu'il n'y ait pas d'exception à la règle : à Atar, on cueille quelques tomates, du blé et du mil; il y pousse des légumes

ainsi qu'en Aïr; les jardins du Tibesti produisent du blé; Faya a de la vigne. De même, toutes les palmeraies du Sahara blanc, ne sont pas des oasis; ainsi les palmiers non arrosés de Ouargla occupent une superficie double ou triple de celle des autres et ne font pas partie de l'oasis. C'est Capot-Rey qui le souligne et cela marque bien la différence (1).

Une autre différence provient du système d'arrosage. Notons tout de suite que si le dattier a besoin d'eau — il se contente d'eau salée — il n'a pas toujours besoin d'être arrosé : c'est le cas à Faya où, à certaines périodes de l'année, l'eau affleure; c'est le cas des cultures en creux que les ksouriens pratiquent par un procédé fort original. Dans la Saoura, ils creusent le lit de l'oued et dans les fosses ainsi obtenues, dont le fond est proche de la nappe, ils plantent des surgeons de dattiers et font de petits jardins renouvelés après les crues annuelles. C'est un procédé analogue qui a fait l'originalité du Souf. Le Souf est la région qui entoure El Oued en bordure du Grand Erg oriental, où la nappe d'eau est proche. En creusant le sable d'une quinzaine de mètres et en plantant des dattiers, on obtient des jardins-entonnoirs, les ghouts, qu'il faut constamment dégager du sable qui coule. En plus des dattiers, on y trouve quelques légumes, du tabac... et parfois des roses des sables!

Il existe au Sahara cinq principaux systèmes d'arrosage. Le plus simple est celui constitué par l'homme tirant directement du puits, au moyen d'un delou — récipient en cuir — attaché à une corde, l'eau qu'il répand aussitôt dans un bassin à l'origine d'un canal principal qui va en se ramifiant.

Moins pénible est le système à balancier, perfectionné parfois grâce à la présence d'un enfant qui se déplace sur le fléau. Quelques pas du côté du grand bras et le delou vide descend seul; un mouvement du côté opposé, qui est celui du contrepoids, et le delou remonte plein. Sans se fatiguer, un deuxième personnage, le jardinier n'a qu'à veiller au remplissage du delou et au versement de son contenu. Ce système est employé à Chinguetti et à Ouadane, en Mauritanie.

Vient ensuite le traction animale, plus répandue lorsqu'il s'agit de faire l'abreuvage de troupeaux à des puits profonds. L'animal peut être l'âne, le bœuf ou le chameau.

Le quatrième procédé est une des grandes curiosités sahariennes. Les foggaras sont soit à ciel ouvert, comme au Hoggar, soit souterraines. Celles-ci sont constituées par des galeries drainant l'eau qui suinte de leurs parois et la conduisant par une faible pente jusqu'aux terres à arroser. Elles sont jalonnées par une succession de puits, ou « regards »,

(1) Capot. Rey. Le Sahara français.

qu'elles relient et qui ont permis l'évacuation des déblais. L'eau aboutit à un bassin où le mesureur d'eau, le kiel-el-ma, la répartit grâce à un peigne, dalle percée de multiples trous de tailles différentes, destiné à laisser passer la part qui revient à chacun.

Les foggaras sont utilisées dans tout le Sahara blanc, mais principalement en bordure du Tademaït, dans les oasis du Tidikelt, du Touat, de la Saoura, du Gourara. Elles furent, dit-on, l'œuvre des Juifs ou de Berbères judaïsés. Ce qui est certain, c'est que récemment encore elles étaient creusées et entretenues par la population noire sédentaire : les Harratin, à qui ce travail pénible rapportait leur nourriture. Rien qu'au Touat, il y a plus de 150 kilomètres de foggaras et des milliers de « regards » dont certains sont profonds de 50 mètres.

Enfin, le dernier système pour retirer l'eau du sol est le puits artésien que l'on rencontre dans le Tidikelt, à El Goléa, dans le Mzab et surtout dans l'oued Righ. Le voyageur arabe El Ayyachi qui traversa ces régions en 1662, nous signale qu'ils existaient déjà à cette époque. Pour les puits artésiens, il faut des nappes captives qu'un orifice et la pression puissent libérer. Il y a un siècle que nous avons commencé à multiplier les plantations, accroissant l'importance des cultures et quintuplant le nombre des palmiers en certains endroits.

Il y a actuellement 5 500 000 palmiers dans le Sahara algérien constitué par les deux départements des Oasis et de la Saoura. Toutes les palmeraies sont soit dans des trouées de l'Atlas, soit en bordure des ergs ou des massifs montagneux. Il y en a près d'un million au Sahara tchadien, autant dans le Sahara de l'ex A.O.F., mais tandis que ceux du Nord sont le plus souvent productifs, bien peu le sont dans le Sahara méridional et la qualité des dattes n'est pas la même. Il est vrai que dans le Sud on ne fume guère les palmiers, tandis que dans le Nord, nous dit El Ayyachi, les jardiniers couraient jadis derrière les caravanes pour ramasser les crottes de chameaux. Dans les départements, un dixième de la récolte est formé de « deglet nour » ou doigts de lumière, dattes fines destinées à l'exportation, et les seules connues des Français qui vivent en France, et des étrangers.

Il en existe d'autres variétés, moins sucrées peut-être, moins poisseuses, et dont les saveurs présentent autant de différence que dans maintes espèces d'autres fruits. On n'imagine pas un homme vivant quinze jours en ne mangeant que des dattes de confiserie : il serait vite écœuré, tandis que certaines dattes sèches, à l'aspect de glands racornis, peuvent être prises comme seule nourriture. On consomme également la datte sous forme de pâte, parfois énuclée mélangée à du beurre et conservée en peaux de boucs.

La récolte des dattes est un événement important qui rassemble dans les palmeraies tous les nomades possesseurs de dattiers, ceux qui désirent s'approvisionner et ceux qui, simplement, veulent faire une cure de dattes fraîches, à la façon dont certains Maures se rendent sur les côtes mauritaniennes pour une cure de poisson séché. Il n'y a pas seulement l'intérêt de la récolte : il y a le plaisir de revoir des amis, de faire bonne chère, de danser, sans compter l'attrait particulier des villes du désert dont toutes les filles ne sont pas des prix de vertu.

La récolte, appelée guettia en Afrique du Nord, guetna en Mauritanie, yeguédi au Tibesti, se fait à des périodes variables selon la latitude : octobre-novembre pour le Sahara blanc, juin-juillet pour le Sahara méridional.

Dans le Nord, c'est une extraordinaire activité qui règne dans des régions comme celles des grandes oasis du coude de l'oued Draa, du Tafilalet, de l'oued Righ (Touggourt), du Souf (El Oued) et de l'oued Djedi où la datte est l'objet d'un commerce actif ; dans le Sud, la guetna est suivie de transactions, et de nombreuses caravanes des pays humides apportent sur place le beurre (en peaux de bouc ou cous de chameaux) et le mil.

De même que le chameau semble avoir été créé pour le Sahara, le dattier est adapté au désert. Il aime le soleil, aussi violent soit-il, et résiste aux grands froids, ses fleurs exceptées. Il se contente de n'importe quel sol et de n'importe quelle eau, aussi salée soit-elle. Sa fleur est monosexuée, c'est-à-dire que les fleurs mâles et femelles sont portées par des pieds différents. Les insectes, allant des fleurs mâles aux femelles, devraient produire la fécondation, mais les insectes ne fréquentent que les fleurs mâles. Reste le vent. Il m'est arrivé, venant de régions désolées, d'approcher d'une palmeraie en fleurs, face à la brise. L'air embaumait, et combien il était doux de sentir un parfum dans ces terres desséchées où rares sont les odeurs. Mais comme le vent est insuffisant pour la fécondation, l'homme y pallie. Il coupe les spathes qui renferment les fleurs mâles et en dépose quelques brins dans la fleur femelle, immédiatement après l'ouverture de cette dernière, car la période de fécondité est très brève. L'opération, qui semble très simple, est délicate et elle nécessite une connaissance parfaite de toutes les variétés femelles.

Le dattier se reproduit par deux procédés. Le premier consiste à mettre un noyau dans le sol ou, mieux, une datte. Dans le cas du noyau, disent les nomades du Tchad, il ne pousse que des arbres mâles ce qui manque d'intérêt car pour la fécondation un mâle est suffisant pour cinquante palmiers. En réalité, en semant un noyau, on ne connaît pas la variété de fruit que donnera l'arbre. L'excédent de mâles est cependant

intéressant car son tronc, utilisé comme poutre, est plus résistant, et on peut le « saigner » sans compromettre la récolte, car tout arbre dont on atteint le cœur pour recueillir la sève est vite condamné. Dans le cas où le noyau est entouré de sa pulpe, il y a une chance sur deux disent les Toubous pour que la pousse soit femelle. Des indigènes prétendent même qu'il suffit d'enlever le cœur d'un palmier mâle de deux ou trois ans pour qu'il devienne femelle.

L'intérêt du procédé qui consiste à planter un noyau est que la semence est facile à trouver, celle-ci étant sans valeur sauf en période de sécheresse où, écrasée, elle sert à la nourriture des bêtes, parfois des hommes. Plus efficace et seul vraiment valable est le procédé qui consiste à planter des rejets prélevés à la base des dattiers femelles.

Le palmier-dattier est un arbre providentiel. Strabon prétendait qu'il y avait 360 manières d'utiliser ses produits. Son fruit, doux et nutritif, est employé par les pauvres gens pour sucrer leur thé; le tronc donne des poutres, de méchantes planches, des canalisations pour l'eau; l'étoupe comprise entre la base des branches et le tronc, appelée lif, sert à la fabrication des coussins de selle, et de cordes; les feuilles sont tressées en nattes et tissées en objets de sparterie; les palmes sont employées à la fabrication de clôtures, tandis que leurs nervures deviennent bâtons, trépieds, stores grossiers appelés seccos et lits appelés taras. La sève, nommée lakbi ou aguichi, est agréable au palais et enivrante lorsqu'elle est fermentée; son cœur, ainsi que les choux palmistes, est savoureux, et l'on a même vu des Toubous, par temps de famine, ce qui était jadis assez fréquent, se nourrir de troncs de dattiers! Les longues fibres du bois sont séparées, séchées, battues doucement jusqu'à ce qu'il s'en détache une farine brune, sucrée et assez agréable au goût. Le lieutenant Laboubée nous dit que pour un tronc entier de palmier adulte, la quantité de farine obtenue est appréciable et qu'elle représente plusieurs repas d'une famille évidemment peu gâtée (1).

Un vulgaire dattier donne 10 à 15 kilos de dattes, un bon, en terrain fumé, 50 à 100 kilos ; on a même vu des Deglet nour en donner deux quintaux.

LE SEL

Le Sahara est un pays de « sols à croûtes ». L'eau de ruissellement contient des sels après avoir lessivé les roches. Elle se rassemble dans des dépressions, s'évapore et s'infiltre, remonte à la surface par capillarité et abandonne les sels qu'elle a dissous. L'un des phénomènes qui en résultent, en certains terrains, est la concrétion de cristaux de gypse,

(1) Le dattier au Borkou. Tropiques nº 352.

dont la rose des sables. Lorsque l'on marche sur certains terrains de croûtes, on a une sensation analogue à celle qu'éprouve un doigt qui écrase une meringue. Ce sont les croûtes qui font dire aux voyageurs qu'ils ont traversé des terrains pourris, nommés fech-fech. Les sebkras sont des croûtes salées et il n'est pas bon au méhariste de les traverser à pied lorsque le froid lui a crevassé l'épiderme (les méharistes sont pieds nus dans des sandales) sauf s'il a pris la précaution de soigner ses crevasses en en cousant les lèvres, ce qui est facile tant la peau devient épaisse par les marches à pied.

Nul n'ignore que jadis le sel était la denrée la plus recherchée de l'hinterland africain : *l'or blanc*. Un dicton du Souf dit que le premier nègre a été troqué contre 5 litres de sel. Au Soudan, quelques poignées suffisaient pour le troc d'un esclave. Nachtigal ayant pu échanger quelques poignées de sel pour une méchante aiguille, cela mettait vraiment le captif à bas prix. Au Sud du Sahara sahélien, point de sel, mais l'eau de la mer ou les cendres des végétaux; au Nord, le sel du désert, très répandu mais pas toujours exploitable. Mais là où son exploitation était facile, il était une source de troc, de richesses, de vie, de mouvements caravaniers et de razzia. Je ne veux pas dire que les pillards étaient tentés par le sel, ils ne l'étaient que par les animaux qui le transportaient et qui, rapidement délestés de leur précieux chargement, étaient entraînés hors de poursuite. C'était même pour les razzieurs un travail sans gros danger. Leurs risques n'existaient qu'à l'instant même de l'attaque de la caravane, tandis qu'en cas du vol des chameaux d'un campement, ils risquaient, en plus d'un abordage souvent dangereux, d'être poursuivis par les propriétaires. Les proies faciles sont tentantes. En 1909, un razzi attaqua les 20 000 chameaux de l'azalaï de Bilma; il n'y eut pas moins de 400 fusils de Tripolitains et 700 Toubous pour une telle agression. Ces chameaux si nombreux rassemblés pour les caravanes de sel étaient un objectif si attirant, qu'après notre pénétration nous dûmes assurer leur sécurité ce qui, durant de très nombreuses années, donna beaucoup d'activité à nos méharistes du Soudan et du Niger.

Les salines sont très inégalement réparties. Le Nord en connaît peu. Dans le Sahara de l'ex A.O.F., au contraire, elles sont légion. En Mauritanie, Idjil, Nterert, Ndagamcha. Au Soudan, Teghazza et Taoudeni. Au Niger : Tegguidda-n'Tecum, Bilma, Fachi et Seguedine. Au Tchad : Bedo, Gouro, Ounyanga, Arouelli, Demi, Tekro, Nteguedei, Ikeski.

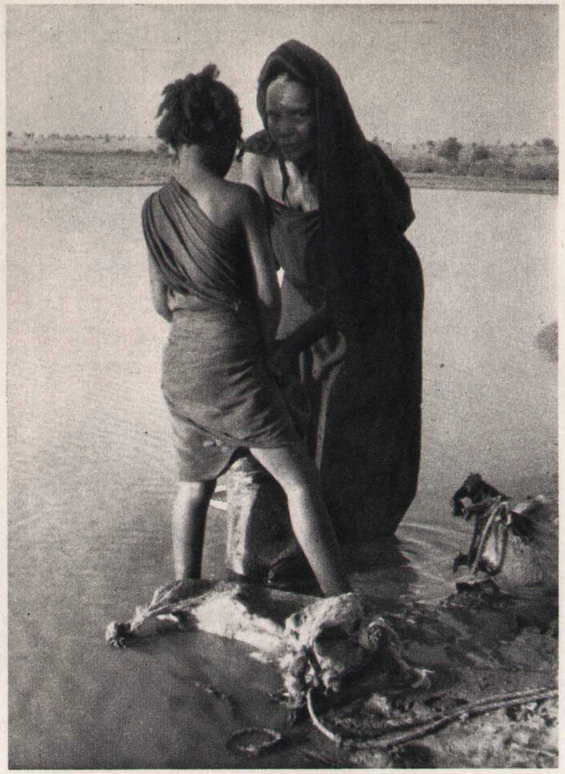
Toutes les salines se ressemblent un peu, mais ce qui surtout les distingue, c'est la nature du sel emporté et la façon dont il doit être transporté.

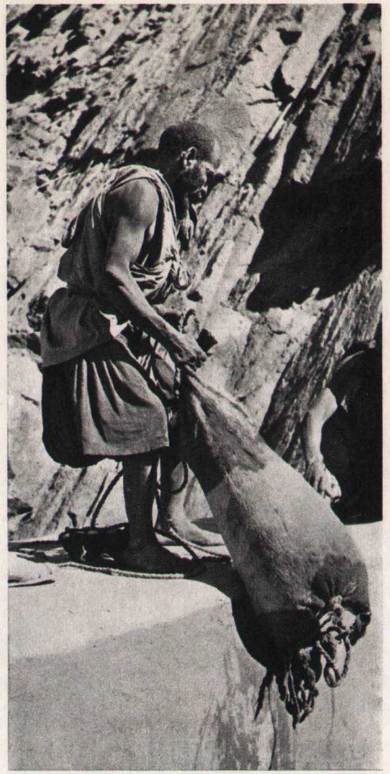
La passe d'Amokjar permettant d'accéder au plateau de l'Adrar (Mauritanie).

Guelta aux environs de Tamanrasset.

Le col de Botoum et le Trou au Natron (Tibesti).

Le Souf. Cultures en entonnoirs (Ghout).





Remplissage des guerba à une daya et dans une guelta.

Puits dans le Tamesna (Niger).

Le long de la côte mauritanienne, non loin de la capitale, en un lieu nommé Ndagamcha, existe une saline qui est une vaste étendue couverte d'une croûte blanche que l'on râcle et que l'on ensache.

C'est cette sorte de sel que donnent les sebkras ordinaires, celles de l'Aftout en bordure de la mer où les crues du Sénégal, remontant parfois jusqu'à Nouakchott, et plus simplement les pluies, inondent les dépressions salées. A la saison sèche, le sel se cristallise à leur surface. De telles salines sont d'un faible rendement : quelques milliers de kilos chaque année.

Celles du Trarza, généralement appelées les salines de N'terert, à l'Ouest de Mederdra, englobent diverses sebkras dont celles de Touidermi et de Moudjéran. Sous un revêtement de vase argileuse mêlée au sable, le sel se présente en couches compactes, au nombre de quatre, séparées par quelques centimètres de boue. La première couche étant enlevée, l'eau envahit la fouille qu'il faut écoper pour atteindre les autres et, en particulier, la dernière, la plus épaisse qui peut atteindre 25 centimètres. Ces salines sont exploitées par des serviteurs de l'Emir du Trarza et du Cadi de Méderdra, qui peuvent en retirer 6 000 tonnes par an, lesquelles sont évacuées par chameaux mais surtout à dos de bourricots.

Ce genre d'exploitation est analogue à celui d'Idjil où la saline est cependant plus importante quoique moins exploitée. Au milieu de l'immense plaine blanche où enfoncent les pieds du chameau ou les pneus de l'auto, des huttes de paille abritent quelques Azarzirs qui vivent là, en solitaires, n'ayant guère de distractions en dehors du passage des caravaniers. Ils creusent des tranchées de la profondeur d'un homme jusqu'à la couche de sel gemme qu'ils découpent en dalles d'environ 1 mètre de longueur, 40 centimètres de large, et dont l'épaisseur, variable selon le lieu de l'extraction, est d'environ 10 centimètres. Ils emploient pour ce découpage une sorte de bêche tranchante qu'ils utilisent à la façon d'un pic. La dalle étant découpée, ils en rectifient le contour à la hache et la décapent d'une couche de sel granuleux et terreux. Ils stockent ces dalles dans l'attente de la clientèle. Lorsque j'ai visité ces salines, une caravane de douze chameaux chargés s'en éloignait et, le lendemain, je dépassais une centaine de dromadaires également chargés qui semblaient se diriger vers Atar. Les animaux portaient sept dalles de sel d'une vingtaine de kilos, trois à gauche, trois à droite et l'autre posée sur le bât. La sebkra d'Idjil peut fournir annuellement 600 tonnes de cet or blanc, c'est-à-dire dix fois moins que le Trarza lorsqu'il est convenablement exploité. Mais l'exploitation de N'terert s'amenuise. De près de 7 000 tonnes en 1951, elle est progressivement descendue à 1 200 tonnes.

Entre la saline d'Idjil et celle du Soudan, il n'y a pas beaucoup de ressemblances. Taoudeni est un village, un misérable village fortifié qui abrite de nombreuses personnes absolument isolées du reste du monde. Le sel s'y exploite en profondeur dans des fosses carrées et boueuses, caves à ciel ouvert où l'on descend par des marches taillées dans le sol. Les dalles de sel qu'on y détache sont analogues à celles de Mauritanie. Toutes celles que les pauvres mineurs, bien organisés d'ailleurs, découpent à longueur de journée, sont stockées en plein air, et elles seront prises par les chameaux de l'azalaï. Les barres sont généralement plus lourdes que celles de Mauritanie et la production est cinq fois plus importante qu'à Idjil. Certaines années, elle atteint 3 000 et 4 000 tonnes, moins que Nterert au temps de sa splendeur.

L'azalaï se fait deux fois l'an, en mars et novembre. Elle part de Tombouctou; certains éléments d'Araouan; d'autres caravanes viennent en tous temps de l'Adrar des Iforas. Le trajet Tombouctou, Araouan, Taoudeni, est un trajet très dur à cause de la rareté des points d'eau et de l'absence de pâturage, aussi les caravaniers préfèrent-ils le faire en hiver. Pour que leurs chameaux puissent l'effectuer sans fatigues excessives, ils emportent au départ une vulgaire paille qui les nourrira. Ils se chargent également de quelques denrées qui permettront aux indigènes attachés aux mines de subsister jusqu'à la prochaine azalaï.

Non loin de Taoudeni, Tenioulig, qui, depuis 1934, fournissait un sel meilleur aux habitants de la région du Hodh, a été abandonné dix ans plus tard.

Au Nord-Ouest de Taoudeni se situent les célèbres salines de Teghazza, abandonnées.

Ibn Battouta, qui les avait vues, avait noté les maisons et la mosquée bâties en pierre de sel, et les toits faits avec des peaux de chameaux.

Les salines soudanaises de Teghazza étaient jadis convoitées par les sultans marocains. De temps immémoriaux, les Noirs du Soudan s'y ravitaillaient et, par le commerce qui en résultait, elles avaient fait la vraie richesse de Tombouctou, et contribué à celle des États soudanais les plus forts, d'abord le Ghana, puis le Mali et le Songhoï.

Au XV^e^ siècle, alors que Taoudeni n'était pas encore exploité, le Sultan du Maroc avait émis des prétentions sur ces salines qui dépendaient de l'Askia de Gao. Celui-ci avait répliqué en envoyant 1 000 méharistes touareg qui saccagèrent une ville du Sud marocain. En 1578, sous l'Askia Daoud, le Sultan Ahmed el Mansour, le Doré, loua les mines pour une année, puis il voulut se les approprier, mais l'importante expédition qu'il dépêcha dans la région de Teghazza fut décimée par la soif et la faim. Une nouvelle expédition, en 1585, de 200 Marocains armée d'armes à feu,

s'empara des salines. C'est alors que les Soudanais, chassés de Teghazza, exploitèrent Taoudeni, mais les Marocains ne s'en tinrent pas là. Le Sultan Ahmed el Mansour dirigea sur le Soudan une armée de 3 000 hommes qui, après 7 mois de marche à travers le désert, atteignirent le Niger au nombre d'un millier. Cette armée était surtout une armée de renégats espagnols et d'Européens esclaves, capturés par les corsaires barbaresques, et conduits par l'Espagnol Djouder qui devint le fameux Pacha de Tombouctou, car ils n'eurent aucune peine, étant donnée la supériorité de leurs armements, à vaincre l'armée de Gao, forte pourtant de 12 000 cavaliers et 30 000 fantassins qui n'avaient jamais vu ni entendu d'armes à feu. Djouder s'installa à Tombouctou et se rendit maître du fleuve jusqu'à Djenné. Les pachas qui lui succédèrent furent nommés par le Sultan du Maroc. Ils avaient sous leurs ordres des caïds qui administraient Djenné, Tombouctou, Bamba et Gao. La domination marocaine fut effective pendant une vingtaine d'années jusqu'à ce que les pachas, choisis parmi les conquérants blancs ou leurs descendants, les Arma, issus de leur union avec des femmes du pays, fussent élus sur place. Puis la division régna du fait des caïds qui tous avaient leurs troupes, et le pays fut exploité. La peste et quelques famines ajoutèrent au malheur des populations de la boucle du Niger. La domination marocaine, directe ou non, dura près de deux siècles. Vers 1770, les Touareg s'emparèrent de Gao et pillèrent Tombouctou. Puis, peu à peu, les traces de l'invasion marocaine disparurent.

Retenons que c'est le hasard d'une relève des troupes marocaines qui conduisit à Tombouctou le premier Français qui y soit allé : le marin Paul Imbert devenu esclave.

★

En parcourant le Sahara méridional d'Ouest en Est, nous avons vu successivement les salines de Mauritanie et du Soudan, dont les produits s'évacuaient dans des sacs ou par dalles. En allant plus à l'Est, nous allons voir des genres d'exploitation différents dans leur ensemble. Au Niger, sur les marchés du Sud, on ne rencontrera plus de morceaux de sel gemme, mais des pains dont la forme et la couleur permettent d'en deviner l'origine.

La première saline que l'on rencontre au Niger est la moins importante. A Tegguidda-n'Tecum, au Nord-Ouest d'In Gall, en bordure de l'Aïr, les exploitants creusent le sol jusqu'à une profondeur supérieure à celle de l'homme, jusqu'à une nappe aquifère saturée de sel qui, par évaporation, donne un sel que l'on moule en pains.

Plus riches sont les autres salines du Niger : Séguédine, au Nord du Kaouar, Fachi à la lisière du Ténéré et surtout Bilma où la grande plaine salifère de Kalala entoure la palmeraie. Le procédé d'extraction est analogue à celui de Tegguidda n'Tecum. Le travail est bien organisé. Du fond des bassins des femmes remontent des paniers de sel, des hommes le piétinent, d'autres le moulent et déposent les pains aux pieds de vieilles femmes qui en tassent la base qu'elles entourent de sable. Après quatre à six jours de séchage, le sel est disponible en pains d'une quinzaine de kilos.

Deux fois l'an, l'azalaï nigérienne part du Damergou, formée de Touareg Kel Gress. Les Touareg Kel Ouï de l'Aïr s'y joignent et se rendent d'abord à Fachi que l'on atteint après la traversée du désert qui dure cinq jours. Au milieu du bled se trouve un arbuste isolé dans les sables, seul repère des guides et sujet numéro un pour les voyageurs photographes. C'est l'arbre du Ténéré, au pied duquel un puits d'une quarantaine de mètres fut creusé en 1939, un second quelques années plus tard.

L'arrivée de l'azalaï à Fachi et Bilma est toujours un événement car elle donne lieu à maintes réjouissances au cours desquelles les Touareg font montre de leurs beaux atours et de leurs qualités de méharistes, tandis que les spectatrices, dont la coutume, durant quelques jours, fera des prostituées de beaucoup d'entre elles, exhibent leurs plus jolis pagnes et tous leurs bijoux.

Lorsque les échanges sont terminés, la caravane reprend le chemin inverse. A l'aller, beaucoup d'animaux étaient chargés de paille pour leur nourriture; au retour certains d'entre eux, les plus fatigués ou ceux qui appartiennent aux gens les moins pauvres, sont chargés d'une luzerne que des jardiniers de l'oasis cultivent dans ce but.

Les salines de Fachi, de Séguédine et de Bilma exportent aussi vers Gouré et Nguigmi. A elles trois, elles ont deux fois moins d'importance que celles de Taoudeni.

★

Le Tchad, lui aussi, est riche en sel gemme. La région d'Ounyanga est privilégiée par ses gisements et ses importants lacs salés. De nombreuses dépressions contiennent du chlorure de sodium, souvent pur, mais aussi de qualité et de couleur variables. Le sel d'Ounyanga est grisâtre, celui d'Arouelli et d'Ikeski presque blanc, celui de Demi et de Tekro rouge et celui de Nteguedei blanc, d'excellente qualité. Ce sel est en surface ou à peu de profondeur, en couches gemmées de cinq à six centimètres d'épaisseur. Il suffit de le casser et de le ramasser.

Toutes ces salines donnent lieu à un commerce intense. Les Arabes Mahamides et les Ennediens prennent chaque année des milliers de charges de ce sel qu'ils vont vendre à Abeché ou au Darfour; les Tibestiens le transportent à Faya où ils l'échangent avec des commerçants du Sud, ceux-ci allant parfois le chercher jusqu'à Bedo où il se vend en pains que les femmes font à la main, demi-boules de deux kilos ou demi-lunes d'environ 200 grammes.

Ces salines se trouvant au cœur de l'Afrique, leurs produits subissent moins la concurrence du chlorure de sodium venu à la côte par cargos ou fabriqué non loin de l'Océan, comme c'est le cas à Kaolack. Le Tchad pourrait produire autant de sel que le reste du Sahara, mais N'Teguedei, Arouelli, Ineski sont presque abandonnés, Tekro l'est tout à fait, et en se basant sur la surveillance des caravanes par les méharistes, ces trois dernières années, on atteint 1 000 tonnes seulement à Demi, 300 tonnes à Bedo, 50 tonnes à Ounyanga, plus quelques tonnes dans les autres salines pour la seule satisfaction des besoins locaux.

Dans le Sahara algérien, le sel ne manque pas, il est même souvent un fléau pour les cultures. Seules deux salines valent d'être citées. Celle de Tindouf, à 50 kilomètres à l'Est de ce centre, où s'approvisionnaient les Marocains du Sud. Les réserves sont très importantes mais, depuis les troubles de 1956, elles sont abandonnées.

En revanche, les salines d'Amadror sont exploitées depuis des siècles. Ce sont deux salines dont la plus ancienne serait épuisée depuis quelques dizaines d'années. L'exploitation se fait dans des fosses de 4 mètres sur 4 mètres, profondes de 2 mètres 50, où le sel forme cinq couches dont l'ensemble fait 1 mètre 50 d'épaisseur. Les dalles extraites font 50 kilos; leurs dimensions sont 1 mètre, 50 centimètres, 20 centimètres et on en retire chaque année trois ou quatre cents tonnes.

En plus des salines dont les produits servent à l'alimentation des hommes, il faut citer celles qui profitent au bétail, Tichitt, en Mauritanie, par exemple, et les terres salées où les pasteurs du Niger conduisent chaque année leurs troupeaux. Au Tchad, c'est surtout le natron, ou carbonate de soude, qui est distribué aux animaux.

Sans doute viendra-t-il un jour, très lointain, où ces salines ne seront plus exploitées. Elles présenteront quand même un intérêt car les couches de sel qu'on y trouve, dont certaines sont intactes, ont été accumulées au cours de millénaires, par les pluies, qui ont lessivé les roches. A chaque couche de sel, séparée de la précédente par une couche de dépôts terreux, correspond une période de sécheresse; à chaque couche argileuse une période humide.

LE CHAMEAU

Le chameau saharien n'a qu'une bosse et son nom est dromadaire. De temps en temps, des gens bien informés disent : ce n'est pas un chameau, il n'a qu'une bosse. Mais les gens bien informés se succèdent et l'on appelle presque toujours le dromadaire chameau. Pourquoi cette erreur? Sans doute parce que le chameau vit dans un milieu de chamelles et de chamelons et qu'il est ainsi facile de désigner sa femelle et son rejeton. Si l'on avait conservé le mot dromadaire, on aurait parlé du petit du dromadaire et de la femelle du dromadaire, ce qui eût été compliqué. On n'imagine pas un touriste disant : je voudrais bien goûter au lait de la femelle du dromadaire.

A première vue, un chameau est disgracieux mais l'œil, bien vite, s'y accoutume, exactement comme des personnes laides qui ne vous le semblent pas si elles vous sont sympathiques. Mais, vraiment, le chameau est laid. Et il sent mauvais. Cela ne l'empêche pas d'être photogénique, et encore... sous certains angles, car il est si démesuré que la perspective le déforme en gros plans. On en est réduit à le prendre d'assez loin, ou alors de profil, sans quoi on n'obtient qu'une forte arrière-main et une petite tête au bout d'un long cou, ou l'inverse.

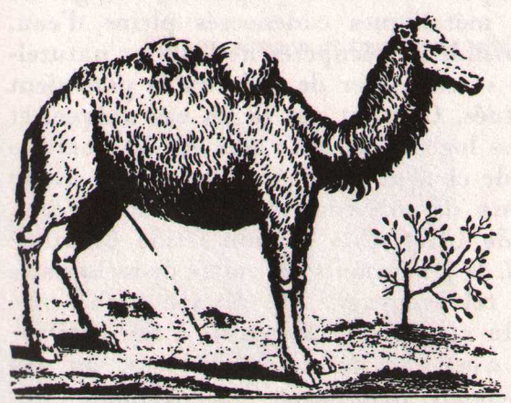
C'est une bête apocalyptique, dit-on souvent. Comme si le chameau avait quoi que ce soit en commun avec les bêtes symboliques de l'Apocalypse! Sans doute veut-on dire une bête préhistorique. Il est probable que si le chameau n'avait pas été un animal historique et si seule la paléontologie nous l'avait fait connaître par un quelconque squelette fossile d'un Muséum, nous n'aurions pas été surpris de voir ses ossements voisiner avec ceux du Diplodocus.

(Ce rapprochement me rappelle un souvenir. A deux reprises, à l'Ouest de l'Aïr, à une époque à laquelle les Hoggar ne fréquentaient pas encore le Tamesna, le hasard d'une nomadisation méhariste fit que mes 250 chameaux foulèrent aux pieds, dans leur marche, deux gisements d'os fossilisés de Dinosauriens dont je signalai alors l'existence. Depuis, des gisements analogues furent étudiés par l'abbé de Lapparent.)

Il faut d'ailleurs remarquer que le dromadaire a conservé l'estomac et les pieds des premiers ruminants de l'époque tertiaire, ceux-ci différant de ceux de tous les autres animaux. Un biologiste pourrait les décrire en quatre pages : qu'il nous suffise de savoir qu'ils apparaissent comme des coussinets circulaires protégés, en dessous, par une semelle cornée de quelques millimètres d'épaisseur. Parfois elle s'use, comme c'est le cas lorsque des chameaux, habitués à vivre dans la plaine sableuse, font de longs parcours en montagne. Le pied saigne. Le remède consiste

en un morceau de cuir que l'on découpe convenablement et que l'on coud sur le pourtour. C'est beaucoup plus facile que de ferrer un cheval. (A noter que dans les régions de sable du Sahara méridional, les chevaux ne sont pas ferrés; en revanche, les bœufs porteurs le sont.)

Dans le pied sont deux doigts, terminés par deux ongles destinés à les protéger contre le choc des pierres; ce qui revient à dire que le chameau n'a point de sabots comme beaucoup l'imaginent, tel un certain graveur dont voici l'histoire. Un jeune officier méhariste, tout fier d'un beau commandement et par surcroît relativement riche du fait de sa vie simple et frugale, commanda à son libraire du papier à lettre où il voulait que soit gravé un joli méhari. Il en fit le dessin. Le graveur le reproduisit bien, sauf les pieds, et le méhariste reçut sa commande où le noble animal avait quatre jolis petits sabots! J'ai d'ailleurs vu, dans sa « Relation d'un voyage en Afrique » que le Père Labat écrivit en 1728, une gravure qui montre qu'au Sénégal, malgré la proximité des déserts mauritaniens, le dromadaire était peu connu puisqu'on lui attribuait deux bosses et des sabots. Il est vrai que le Père Labat avait écrit son livre par renseignements. Son chameau comportait une autre erreur, aussi criante, comme l'indique la reproduction de la gravure, car tous les Cameliens urinent en arrière. Ce n'était qu'une erreur de 90 degrés!



Les pieds du chameau ne forment pas sa seule singularité. Là où ses membres touchent le sol lorsqu'il baraque, il a des callosités et, chose moins ordinaire, il possède sous le thorax une callosité sternale qui semble une sorte de support artificiel.

Il a enfin sa bosse, d'autres animaux aussi. C'est une précieuse réserve de graisse sur laquelle l'organisme de la bête se nourrit en période de disette. Ainsi qu'il en est de l'argent, cette graisse est facile à dépenser, difficile à gagner, à économiser. Il faut à cette bosse bien plus de temps pour grossir que pour fondre. Comme le reste de l'animal, elle est comestible. On cite le cas d'un Toubou affamé qui ébossa sa monture, en mangea, mit le reste dans sa sacoche, resella l'animal et poursuivit son chemin. L'histoire ne dit pas si ce fut à pied ou en selle. C'est possible, encore faut-il connaître les Toubous pour y croire.

Une autre originalité du chameau — ou plus exactement du mâle — c'est d'avoir un voile du palais qu'il gonfle lorsqu'il est en colère. La protusion de cette sorte de vessie (qu'il accompagne d'un cri étrange lorsqu'il est en rut), fait penser à un gamin gonflant une baudruche.

Reste enfin la chose la plus extraordinaire, cette faculté qu'a le chameau de faire des réserves d'eau. On cite des nomades de l'Iguidi qui emmenèrent avec eux des chamelles gavées d'eau, dont ils avaient coupé la langue ou attaché la bouche pour qu'elles ne ruminent point, afin de les tuer aux moments les plus difficiles et récupérer ainsi leur viande et leur eau. Un fait analogue, mais chez les Touareg, est également cité par le Père Richard, au siècle dernier (1).

Nombreux sont les Sahariens qui ont évité la soif en profitant de l'eau du chameau, à condition d'avoir le cœur bien placé, car il ne s'agit pas de trouver de l'eau potable dans un quelconque organe digestif de l'animal mais, celui-ci étant tué, de lui ouvrir le corps, chercher le rumen, le fendre, verser dans un récipient la nauséabonde bouillie verte qui s'y trouve, la passer dans un linge et se désaltérer. On pourrait d'ailleurs tout aussi bien faire semblable opération sur un bœuf, mais là où il y a des bœufs, il y a de l'eau. En 1925, au combat de Treyfia, au cours duquel le Groupe Nomade d'Atar se défendit plus de deux jours contre un fort razzi réguébat, l'eau vint à manquer. De leurs poignards, les gardes assoiffés trouèrent des tonnelets métalliques cadenassés pleins d'eau, d'où gaspillage. L'eau qu'il fut possible de récupérer ne leur fut naturellement pas réservée et ils durent se contenter de celle qu'ils pouvaient extraire du rumen des animaux tués. Ce n'est pas là un cas unique, et l'aventure arrivée au maréchal des logis Hepp à la tête de 30 hommes dont 22 tombèrent de fatigue et de chaleur est digne d'attention. Hepp et ses Chaamba ne moururent pas de soif car un méhari fut abattu, duquel on retira une douzaine de litres d'un liquide fétide distribué ensuite par petits verres à thé (2). Je n'ai jamais rencontré de méharistes ayant été obligés d'absorber un tel breuvage. Th. Monod a fait une expérience de ce genre à l'aide du contenu de la panse d'une antilope addax. « J'ai bu de ce liquide : c'est très vert, un peu épais, un peu douceâtre peut-être, mais nullement répugnant et, en fait, très potable » (3).

Le Saharien assoiffé n'a pas à être trop difficile puisqu'il s'agit de survivre et mieux vaut encore cela que de boire son urine, ce qui est arrivé à plusieurs Européens dont le lieutenant Cortier.

(1) Journal de route. Travaux de l'I.R.S. Tome V, 1948.
(2) Commandant Blaudin de Thé. Historique des Compagnies méharistes.
(3) Cahiers Charles de Foucauld, vol. 38.

Mirage, simoun et trombe de sable, d'après de vieilles gravures.

La récolte des dattes (Tibesti).

Palmeraie et ksar de Chinguetti.

Répartition de l'eau à l'aide de « peignes » dans une oasis du Tidikelt.

Arrosage par le système du balancier.

Salines d'Idjil. Azarzir décapant une dalle de sel.

Salines de Ndagamcha.

Un chameau peut rester longtemps sans boire mais, lorsqu'il s'abreuve, il boit comme un trou : le tiers de son poids en dix minutes! Seul l'âne qui, au Sahara, reste, lui aussi, longtemps sans boire et se nourrit à la rigueur de ses crottes sèches, peut atteindre un tel record. Il est normal de voir un jeune chameau avaler 50 litres d'eau et un vieux 100 litres. Mademoiselle Hilda Pilters, de l'Université de Fribourg-en-Brisgau, a constaté qu'un mâle castré de dix ans avait bu 94 litres en une première ingestion, 92 en une seconde, soit au total 186 litres. Il est donc nécessaire que les profanes envisagent la sobriété du chameau sous un aspect nouveau.

Le chameau boit donc beaucoup. S'il s'en dispense, c'est qu'il fait froid ou qu'il mange des pâturages aqueux, mais par grande chaleur, il doit être conduit au puits tous les deux ou trois jours. Si l'histoire des poches stomacales contenant une réserve d'eau est une légende qui date de Pline, quelle est la vérité? Elle fut assez récemment découverte et c'est le docteur Knut Schmidt Nielsen, professeur de géologie à Duke Université (E.-U.) étudiant comme Mademoiselle Pilters pour l'Unesco, qui nous en instruit.

Il est faux que le chameau mette de l'eau en réserve, mais il transpire peu, son pelage le protège contre la chaleur, il ne perd guère d'eau par respiration, son débit urinaire est faible et ses excréments relativement secs. Il se déshydrate donc lentement, ce qui est un don exceptionnel, surpassé par une faculté encore plus extraordinaire : il supporte la déshydratation au delà des limites normales. Monsieur F. Bernard, professeur à la Faculté des Sciences d'Alger, nous dit avoir su par le docteur précité, que le dromadaire supporte jusqu'à 13 % de perte d'eau sanguine, alors que les autres mammifères ne peuvent subir une perte de plus de 3 % sans mourir (1).

Je ne pense pas qu'il y ait d'animaux aimant le sel autant que le chameau peut l'aimer, friand d'eaux salées, même lorsque les pâturages le sont. Depuis que j'ai appris que le chlorure de sodium fixait l'eau en solution dans les tissus, je me suis demandé si ce goût particulier du chameau n'était pas une autodéfense contre la déshydratation.

Si le chameau a besoin de boire, il a aussi grand besoin de manger. Le fait qu'il fournisse de gros efforts avec l'estomac vide est trompeur : c'est simplement l'indice d'une grande résignation et d'une extrême bonne volonté, dont les conséquences, soudain, sautent aux yeux, lorsqu'on n'arrive plus à le faire se lever ou quand il baraque fréquemment en cours de route. Ne pas prévoir la nourriture des chameaux revient

(1) Bulletin de Liaison Saharienne, nº 22.

à jalonner de carcasses les itinéraires. Aussi, dans bien des cas, les caravaniers se munissent de réserves de paille et donnent même à leurs montures des boules de farine ou des dattes.

Mais le chameau préfère les pâturages verts, le had, les mimosées. Dans ce dernier cas, il lui arrive d'arracher et d'avaler des branchioles et leurs épines, ce qui n'a pas manqué d'engendrer une nouvelle légende, car les épines de talhas, par exemple, servaient jadis aux artisans d'Agadès pour assembler le cuir des rahlas qu'ils fabriquaient. Pour un peu, le chameau serait devenu un mangeur d'épingles! Il avale des épines, certes, mais celles de l'extrémité des branches, peu dures.

Son repas normal est une promenade d'une demi-journée au milieu des touffes dispersées, allant de l'une à l'autre, arrachant, sectionnant, dégustant en connaisseur, évitant les endroits souillés, les végétaux déjà broutés, pour rentrer, en fin de journée, avec un abdomen sphérique.

Un chameau n'a ni l'intelligence du cheval, ni celle de l'éléphant et ne montre guère d'attachement à son maître. Il est cependant possible de le dresser et les Touareg ne s'en font pas faute. Lors des mariages, ils font de remarquables carrousels sur des bêtes bien obéissantes et lorsqu'ils se rendent à l'azalaï de Bilma, ils savent, devant toutes les femmes du pays rassemblées, obtenir de leurs montures toutes sortes de figures élégantes, voire des déplacements en cadence, l'animal avançant parfois les deux genoux à terre. Les Égyptiens, eux — c'est Léon l'Africain qui nous le relate — savaient faire danser les chameaux au son du tambourin. Ils emprisonnaient l'animal dont les quatre pieds reposaient sur une dalle de métal chauffée. Sous la douleur, la pauvre bête levait alternativement les pattes par un mouvement que des musiciens accompagnaient. Après ce dressage répété, les mêmes musiciens pouvaient obtenir du chameau grossièrement leurré le même mouvement de danse.

La chair du chameau est comestible et fort appréciée. Elle ressemble à celle du bœuf et, maintenant que la paix règne au Sahara, depuis que les caravanes se sont effacées devant les transports automobiles, nombreux sont les nomades qui élèvent des chameaux pour la boucherie. Ainsi, Goulimine a toujours été un marché de chameaux où s'approvisionnait le Sud marocain et, à part quelques animaux réservés au portage (bois, paille, grain), ou à la charrue, ils étaient destinés à la consommation. Mais cette consommation se faisait généralement dans le Nord, et hors Sahara, où les gens étaient plus riches car, de façon générale, les oasiens, pauvres, mangeaient peu de viande. Depuis le pétrole, la consommation a beaucoup augmenté.

J'ai cité quelques traits concernant le chameau en général. Il en est d'autres qu'il est curieux de connaître tant ils sont singuliers. Le chameau mâle entier, le faal, est parfois méchant, et les Arabes en profitaient pour organiser des combats de chameaux où le plus faible recevait de graves blessures, mais ces rencontres ne se voient plus. Bien des hommes ont été tués ou blessés par des faals coléreux. Il me souvient d'avoir été très impressionné, étant jeune méhariste, alors que je dessinais une chamelle baraquée, en voyant venir vers moi le mâle du troupeau, blatérant (le terme propre pour ce cri est ibokbok) et faisant sortir son voile du palais. L'intervention rapide d'un berger armé d'un gourdin, alerté par le cri de la bête, fit avorter cette offensive et me permit d'achever mon croquis.

Les mâles sont peu nombreux car, dans tout le Sahara, les indigènes pratiquent la castration par des procédés très variés, très barbares et généralement efficaces.

Souvent le vulgaire chameau castré est mécontent lorsqu'on le selle et il se détourne vers l'homme en blatérant rudement, bouche grande ouverte, à quoi les nomades pratiques remédient par une poignée de sable, avant qu'il ne leur souffle à bout portant un volumineux bol alimentaire vulgairement appelé plat d'épinards. Lorsqu'il est jeune et qu'on le charge, il lui arrive de manifester en refusant de se lever. Il est alors — mais c'est l'exception — plus têtu qu'un âne. Lorsque tous les moyens de coercition ont échoué, les nomades placent un peu de paille sous sa queue et y mettent le feu. Le résultat est aussi brutal que le procédé et, dans un tel cas, il est bon que l'animal soit bien sanglé et les bagages parfaitement arrimés. Mais, d'une manière générale, le chameau est un animal docile et placide, qui laisse les corbeaux à la recherche de tiques ou de vers dans ses plaies, lui picorer le garrot ou la bosse, au point de lui faire de profondes blessures. Il est si obéissant et si résigné qu'il en meurt, illustrant de façon parfaite la formule « marche ou crève ».

A l'inverse de ce qui se fait au Moyen-Orient, la chamelle n'est guère montée en Afrique, les indigènes ne l'utilisant que pour la reproduction et la consommation de son lait. Elle est à la base de la vie des nomades et ceux-ci ont un vocabulaire spécial pour la désigner lorsqu'elle est jeune, vieille, à la recherche d'un mâle, pleine, lorsqu'elle vient de mettre bas, qu'elle allaite, qu'elle est bonne ou mauvaise laitière, stérile, prolifique. Par exemple, en maure, la naga tassi est la chamelle qui fournit assez de lait pour permettre d'en offrir, le soir après la traite, à un voyageur qui surviendrait à l'improviste (1).

(1) Leriche. Vocabulaire du chameau en Mauritanie. Bulletin de l'I.F.A.N., tome XIV.

La chamelle donne du lait pendant une période qui varie de trois à sept mois, mais les Maures ont, pour prolonger la lactation, des procédés qui sortiraient du cadre et surtout du ton de ce chapitre. Il arrive parfois que l'on soit obligé de faire téter une chamelle par un petit qui n'est pas le sien, soit qu'elle ait perdu son rejeton, soit que le chamelon ait perdu sa mère. Les Maures emploient alors, selon le cas, divers procédés pour forcer une chamelle à adopter ce petit, ou à donner son lait à celui qui veut la traire, soit qu'ils communiquent à la tête du chamelon l'odeur des parties de la chamelle, soit qu'ils empaillent le petit qu'ils présentent habilement avant chaque traite, soit qu'ils fassent croire à une chamelle laitière qu'elle vient de mettre bas. Mais alors, quel raffinement! Au moyen d'un lien, ils lui serrent le cou jusqu'à l'étouffer, puis ils lui ferment complètement l'anus de façon barbare. La bête se gonfle pour pouvoir respirer et s'évanouit. On en profite alors pour lui amener le tout jeune chamelon qu'elle croira avoir mis bas lorsqu'elle reviendra à elle (1).

L'extrême bonne volonté du chameau fit qu'à l'origine, bien des méharistes européens constatèrent, au cours de tournées, qu'un grand nombre de leurs bêtes, soudain, mettaient beaucoup trop d'ensemble à ne vouloir plus ni manger, ni boire, ni avancer. Elles mouraient simplement, d'avoir trop marché et de n'avoir pas été assez nourries. Ces accidents étaient moins fréquents dans le Sahara blanc car, lors de la pénétration, les autorités françaises engagèrent, pour combattre, des Chaamba qui s'enrôlaient avec deux montures qu'ils soignaient. Évidemment, il y eut aussi des transports organisés qui provoquèrent des hécatombes. L'inexpérience de la Mission Foureau-Lamy en matière camelienne se traduisit par des pertes ahurissantes qui maintes fois compromirent le succès de l'entreprise.

Cette ignorance du chameau se renouvela sporadiquement et, au cours des années, il se trouva, surtout sur l'ensemble des méharistes du Sahara noir, un ou deux qui commirent de graves bévues, tandis que d'autres, par réaction, avaient tendance à mettre leurs montures « dans du coton » ce qui, sans présenter le même danger, offrait l'inconvénient d'avoir de bonnes bêtes domestiques inaptes aux rudes poursuites inopinées.

Il fallut aussi un certain temps pour que de nombreux débutants se rendissent compte de la nécessité de faire longuement reposer les animaux après des tournées fatigantes, et de l'intérêt de laisser les animaux « se refaire la bosse », faute de quoi il arrivait des désastres.

(1) Leriche. Vocabulaire du chameau en Mauritanie. Bulletin de l'I.F.A.N., tome XIV.

De la connaissance du chameau par le méhariste résultait sa vie en station; il était l'esclave de ses animaux car son principal souci était de les conserver en forme. Si, par désir de détente, il se rapprochait des postes ou des palmeraies, ses chameaux, nourris dans de mauvais pâturages, s'affaiblissaient; si pour des raisons analogues en A.O.F. et en A.E. F. il nomadisait trop au Sud, les maladies décimaient ses troupeaux; si, par paresse ou manque d'allant, il restait trop longtemps dans la même région, hésitant à déplacer son « carré » ou sa « zériba », les bêtes rentraient avec des ventres plats car elles n'aiment ni les pâturages souillés, ni même les pâturages entamés.

Un méhariste doit connaître les qualités du chameau, mieux qu'un cavalier celles de son cheval car, en plus de son métier de « soldat monté à chameau », il est chargé de la remonte de son troupeau, il doit chaque jour panser les bêtes blessées et soigner ses malades.

Il n'aura, pour cela, aucun conseil de vétérinaire. Sans doute, en un demi-siècle, a-t-on vu quelques vétérinaires venir dans les groupes nomades et les compagnies sahariennes. Dans l'ensemble du Sahara noir, ils n'ont guère laissé de traces de leur passage, hormis le vétérinaire Amiet qui, à la tête d'un détachement méhariste, repoussa victorieusement une attaque en 1908, et le vétérinaire Boiron, dont on retrouve dans les archives des unités méharistes nigériennes une étude sur le chameau, mais dont surtout le nom nous est connu car il mourut en 1910 au combat de Daffa, dans la région de Bilma. Vétérinaires, oui, mais soldats tout autant.

Ces spécialistes ont cependant laissé des moyens très simples pour soigner quelques maladies.

Malgré cela les unités méharistes chargées de l'ordre et de la paix, « consommaient » pas mal de chameaux, du fait de la remonte et de l'inexpérience d'Européens. Les missions, les convois, le ravitaillement des postes en tuaient également beaucoup; les razzia, les combats, étaient aussi une cause de l'amenuisement du cheptel, la dernière cause résidant dans l'insécurité elle-même qui obligeait les nomades à se contenter d'une petite nomadisation, hors de portée des ennemis.

Par moments, la situation semblait catastrophique. Ainsi, les colonnes effectuées en 1900 par les divisions d'Oran et d'Alger avaient nécessité la réquisition de 34 000 chameaux dont près de 24 000 succombèrent (1).

En 1925, alors que les deux rives du Sahara n'étaient pas encore reliées, le commandant Cauvet, Saharien notoire, auteur de deux importants livres sur le chameau, achevait son œuvre par ce cri d'alarme :

(1) Capitaine Augiéras. La pénétration dans le Sahara occidental.

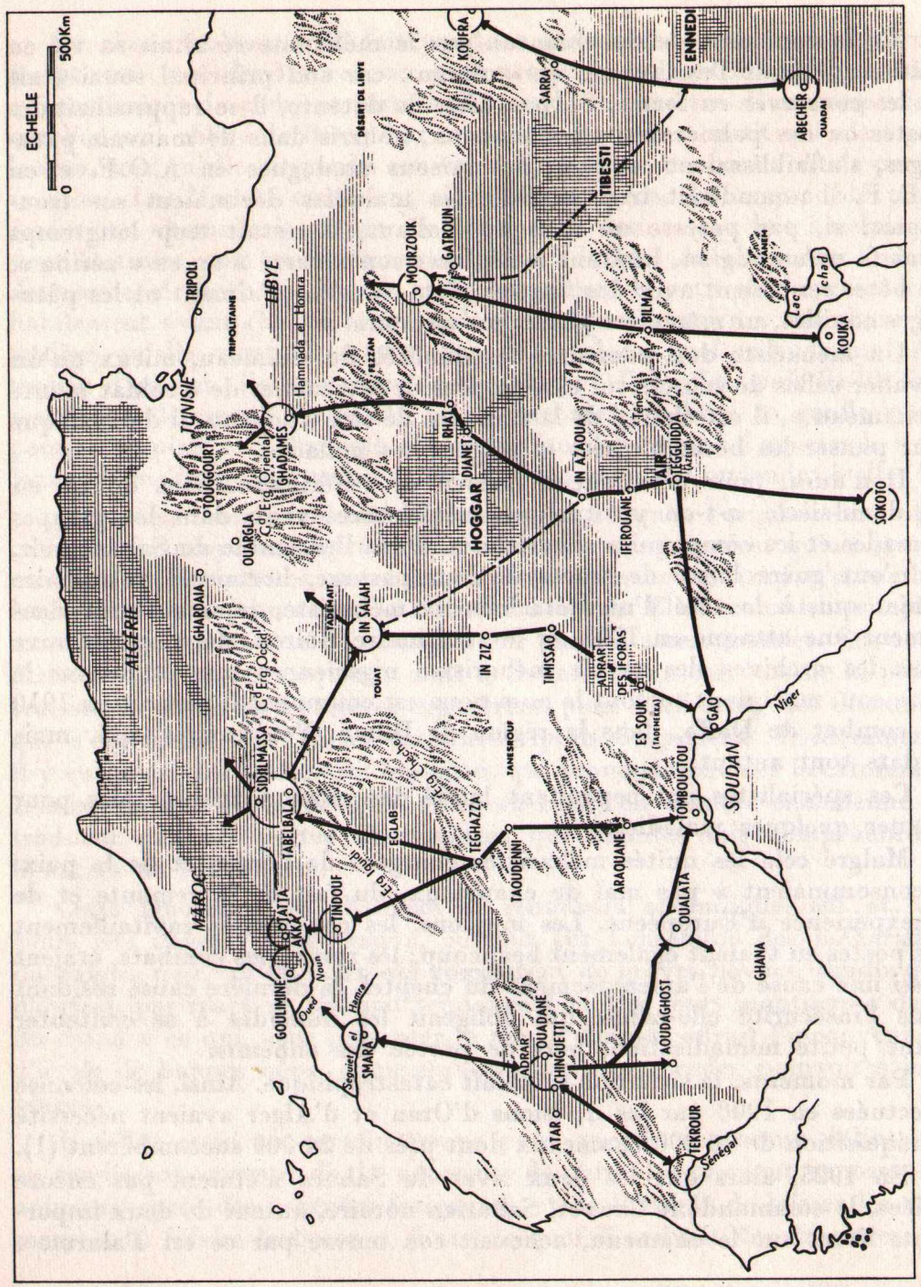


Figure 4. — *Principales voies caravanières*

« Assez d'hécatombes de chameaux. Notre progression dans le Sahara nous en a déjà trop coûté et les efforts que nous faisons pour nous relier au Soudan nous en coûteront, sans doute, encore beaucoup, si on ne se hâte de faire le Transsaharien ».

Le Transsaharien n'est pas encore là.

Mais la paix est venue, les chameaux ont été mieux connus, les troupeaux, en sécurité, ont pu profiter de tous les pâturages sahariens, les nomades, jusqu'alors relativement groupés, se sont dispersés, tandis que l'automobile prenait à sa charge les transports et les déplacements de missions. Aux périodes désastreuses d'antan succédèrent des années florissantes. Actuellement on peut évaluer le cheptel camelien à 150 000 têtes en Sahara du Nord, 300 000 en Mauritanie, 250 000 au Niger, 95 000 au Soudan et 300 000 au Tchad.

Ces animaux assurent encore des transports caravaniers; le lait des chamelles nourrit les familles des nomades; de nombreux animaux sont livrés au boucher; le poil qu'ils perdent en hiver sert à la confection de sacs, de tentes et de cordes et on en est arrivé quand même à estimer cette situation imparfaite. En effet, nombreux sont les nomades, Chaamba et Mozabites en particulier, qui se plaignent de ce que le commerce intérieur soit en grande partie aux mains des possesseurs de camions. Les ressources qu'ils retiraient jadis des transports et qu'ils employaient à l'achat d'étoffes, de sucre, de dattes et de grains, ils doivent les chercher ailleurs et ils ne peuvent les réaliser qu'en vendant une partie de leur cheptel.

En revanche, des chameliers nés comme les puissants Regueïbat, les plus grands nomades du Sahara, possesseurs de plus de 50 000 têtes d'une belle race camelienne, continuent comme par le passé, et même mieux, à mener une parfaite vie nomade.

C'est dans le pur Sahara que l'on trouve les meilleurs et plus beaux chameaux. Pour s'en rendre compte, rien n'est édifiant comme de traverser le désert et d'ouvrir les yeux. Les premières bêtes que l'on rencontre dans les villes du Nord sont sales, tristes, pitoyables. Souvent elles semblent dépaysées. Au cœur du Sahara, on a l'impression de races nouvelles, mais la qualité diminue lorsqu'on est rendu dans le Sahara sahélien. Plus au Sud, on a affaire à un ruminant très domestiqué. Il suffit de voir les gros mâles qui transportent les arachides à Louga, ou la paille d'arachide à Saint-Louis, pour être pris de pitié. Ils sont sales, portent des grelots aux genoux, parfois des gris-gris au cou et, comme leurs propriétaires non Sahariens ne se hasardent pas à les castrer, leur nuque suinte une liqueur noire du plus vilain effet.

Le cheptel camelien subira des hauts et des bas, quelle que soit l'évolution de l'industrialisation; il n'est ni en voie de disparition, ni susceptible de disparaître, mais en voie de diminution dans quelques régions. Il est nécessaire à la vie des vrais nomades, et il restera toujours au Sahara d'immenses zones de terrains inaccessibles à l'automobile, où seul il pourra passer, sans compter qu'il ne donne guère de soucis à celui qui s'en sert et sait s'en servir.

Malgré le progrès, le cheptel camelien subsistera et il est peu probable qu'il subisse des fluctuations aussi graves que le cheptel hippique en certains pays européens, ou que les troupeaux de moutons du Sud de l'Atlas, à la merci d'une sécheresse. Longtemps encore nous verrons se profiler sur les dunes l'étrange silhouette des méhara (singulier: méhari. Celui qui traduisit les œuvres de l'explorateur Clapperton écrivait maherhic), et sans doute restera-t-il longtemps encore l'objet de discussions au sujet de son origine, de l'époque de sa venue en Afrique et de son arrivée au Sahara.

Depuis que les Français ont appris à le monter, ce qui reporte à 60 ans en arrière, il a vécu quatre périodes différentes : celle où on le razziait, celle où il mourait en convoi, puis la belle époque transitoire où on ne le volait plus et où il ne mourait plus sous le faix. Il vient de vivre l'époque du déclin des caravanes commerciales et il entre pour une part dans la cinquième période, la moins noble, celle du chameau de boucherie.

Dans un tout autre domaine, les uns verront en cet animal un bel exemple de l'adaptation des espèces au milieu; ils le considéreront comme un aboutissement de l'évolutionnisme chez les camélidés, après domestication. D'autres, qui ne peuvent imaginer qu'une callosité sternale, véritable support du thorax de la bête lorsqu'elle est baraquée, lui soit poussée au cours des millénaires, à la façon dont une racine aérienne de ficus descend d'une branche vers la terre, seront obligés, surtout s'ils ont vécu au désert, de reconnaître dans le chameau, une merveille de la Création.

LE CAPTIF

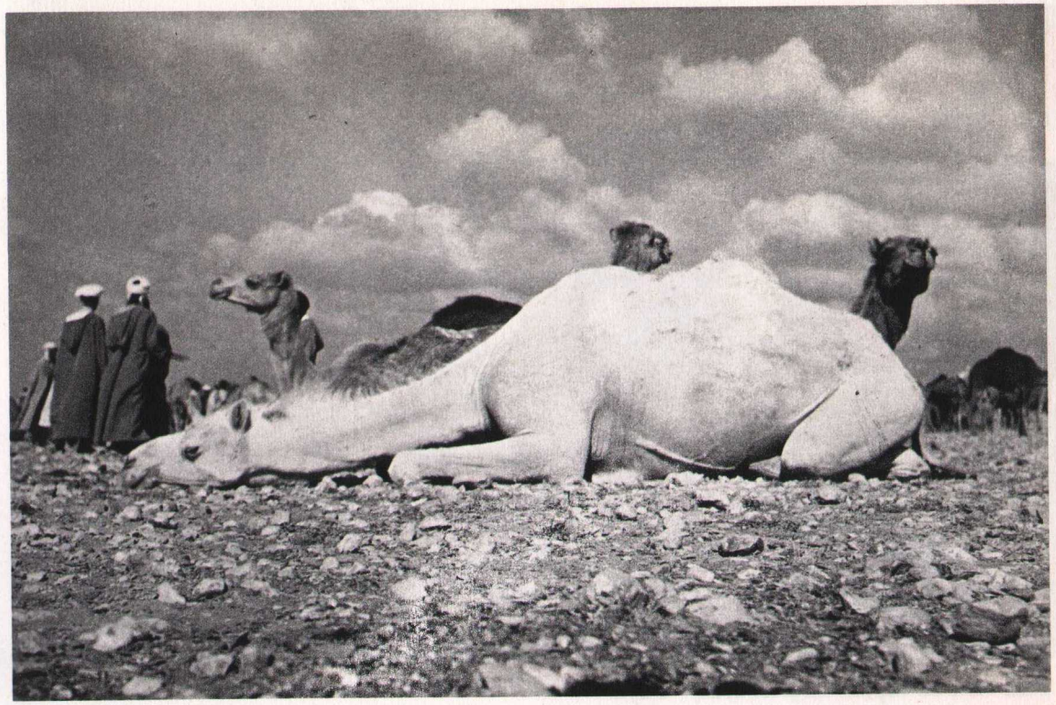
Dans l'économie saharienne : eau, palmier-dattier, chameau, sel et captif, chaque élément, le sel excepté, occupe une place telle que si on l'avait supprimé, l'équilibre eut été dangereusement ou totalement rompu. Parmi ces éléments, le captif tient une place dont on n'imagine pas l'importance. Si, aujourd'hui, cette place n'est plus que celle d'un travailleur salarié, elle fut jadis celle d'une richesse commercialisée.

Transport des dalles de sel.

Pains de sel aux salines de Bilma.

Abreuvage.

Castration d'un chameau au Niger.



Chameau se reposant (Goulimine).

Abreuvage à une source. Fallé près de Faya (Tchad).

Tam-tam de captifs libérés. 1925 - Faya.

Convoi d'esclaves. Gravure du XIX^e siècle.

La chasse aux esclaves et leur vente eurent pour théâtre toute l'Afrique noire. La traite se fit sous deux formes : par voie de mer, comme le faisaient les négriers qui achetaient leur cargaison sur la côte pour aller la vendre aux Antilles, et par voie de terre. Dans ce dernier cas, le trafic des esclaves à travers le Sahara était généralement abominable, à un degré qui dépasse l'imagination.

Pour se procurer des esclaves, les tribus musulmanes pourvoyeuses faisaient la guerre et s'attaquaient aux plus faibles. De nombreux explorateurs nous l'ont révélé. Mais aucun, je crois, ne le fit avec autant de réalisme que le docteur Nachtigal qui assista à des scènes atroces, en pays baghirmien, aux abords du lac « Tsad ». Parmi celles-ci, le siège d'un groupe d'habitants réfugiés sur des kapokiers fait frémir. Ces pauvres gens, hommes, femmes et enfants furent « descendus comme des moineaux », « abattus comme des perdrix », jusqu'au moment où le plomb et la poudre firent défaut. Ce carnage ne rapporta aux bourreaux qu'une cinquantaine de captifs.

Ces expéditions guerrières se renouvelant, le résultat fut une baisse du prix des esclaves au marché de Kouka. Les sujets d'âge avancé ne se vendaient plus que 4 thalers Marie-Thérèse soit 15 francs, les jeunes filles se vendaient à la moitié du tarif normal; quant aux petits enfants on les donnait presque pour rien. Nachtigal découvrit les corps calcinés de 27 nourrissons que les mères avaient sacrifiés pour qu'ils ne tombent pas aux mains des esclavagistes.

La vente locale du bétail humain, venant après leur capture, était le deuxième épisode de la vie de ces pauvres gens qui avaient perdu leur bien le plus précieux : la liberté. Venait ensuite leur calvaire. Voici ce qu'en dit Nachtigal : « Les forces manquèrent à un certain nombre d'esclaves de la caravane; ni coups de bâton, ni coups de fouet à lanière en peau d'hippopotame ne purent les faire avancer plus loin; il fallut les abandonner sur place ». Nachtigal, humain, s'en réjouissait car ils avaient ainsi une chance de survivre, mais c'eût été un mauvais exemple pour leurs compagnons. Aussi, « quand, malgré les coups de gourdin, un esclave mâle ou femelle ne pouvait décidément plus avancer, et se laissait choir d'un air résigné, sans que nulle violence le remit sur pied, son maître, le plus décemment du monde, restait alors un peu en arrière, puis, tirant tranquillement son couteau, il coupait la gorge au traînard et lui ouvrait les veines ».

C'est ainsi que toutes les grandes voies caravanières du Sahara furent, au cours des siècles, jalonnées par des squelettes d'Africains de race noire. La relation de la traversée du Sahara en 1822 par Clapperton est, à ce sujet, éloquente : « A Mechrou, il y avait autour de notre campement

plus de 100 squelettes humains. Durant la journée de marche du 18 décembre, on compta plus de 107 squelettes... durant les deux derniers jours nous avons vu 80 à 90 squelettes par jour; il était impossible de compter ceux qui entouraient les puits à El Hammar ».

Nachtigal qui passa à Mechrou (entre le Fezzan et les monts Tummo, au Tibesti), 45 ans plus tard, y vit un spectacle analogue d'ossements humains et, à demi-enfouis dans le sable, les cadavres momifiés de plusieurs négrillons.

Les survivants de ces trafics aboutissaient généralement à des centres commerciaux d'Afrique du Nord. Mais d'abord les esclaves, volés sur toute la rive Sud du Sahara, rejoignaient par différentes voies convergentes d'importants centres comme Tombouctou, Kouka, Abéché, d'où groupés, ils traversaient le désert jusqu'en un puits à partir duquel, soit parce que la sécurité était plus grande ou que les points d'eau, plus nombreux, permissent l'adoption de plusieurs itinéraires, la grosse caravane éclatait; la plus importante fraction se rendant cependant au centre commercial de la région : Akka, dans le Sud marocain, supplanté par Tindouf, Tata où le marché est encore visible et bien conservé, In Salah et Ghadamès, et surtout Mourzouk qui avait l'avantage d'être relativement proche du pays des Noirs (il y a, à vol d'oiseau, 1 200 kilomètres du Tchad à Mourzouk, contre 2 000 du Sénégal au Sud marocain ou du Niger au Mzab).

S'il s'agissait d'esclaves isolés appartenant à un propriétaire qui voulait s'en défaire, leur sort n'était pas toujours très cruel, car l'acquéreur qui avait fait l'emplette d'un nègre qu'il destinait au travail, avait intérêt à le soigner. De même, celui qui s'était rendu possesseur d'une jeune négresse pour le service de sa maison, ou pour en faire sa concubine, avait quelques soins pour elle. Voici comment le voyageur arabe Mohammed el Tounsi qui parcourut le Ouadaï au début du XIX^e siècle, s'attendrit sur la mort d'une de ses esclaves :

« J'achetai une esclave abyssinienne et j'en fis ma concubine. C'était une fille charmante, belle, douce, et qui prit soin de mes intérêts. D'un cœur bon et aimant, elle n'avait d'autres goûts, d'autres joies, d'autres volontés, d'autres chagrins que mes chagrins, mes joies, mes goûts, mes volontés. Je la gardai pendant six ans, et je ne vis jamais en elle que le désir et l'intention de me plaire et de mériter mon amour. Elle mourut de la peste en 1237 de l'hégire (1821-1822, ère chrétienne). Jamais perte ne me causa plus de tristesse et de douleur que la mort de ma belle Abyssinienne, que Dieu la comble de ses miséricordes! »

Mais ce n'était là que des cas particuliers. Dans l'ensemble, les Noirs étaient traités comme du bétail jusqu'au jour où ils échouaient quelque part, soit dans les oasis sahariennes, soit dans tout le bassin méditerranéen, de Tanger à Constantinople. Eunuques, serviteurs, bergers, puisatiers, jardiniers, c'était là leur destinée. Au cours des siècles, il y eut de nombreux métissages par suite surtout d'unions entre les Arabes, les Berbères et leurs concubines noires ce qui explique pourquoi tant de Nord-Africains ont le teint foncé et les cheveux crépus. Mais au Sahara, et surtout dans les oasis septentrionales, les descendants d'esclaves, mêlés peut-être à d'autres Noirs dont l'origine est discutée, formèrent une population à part, population de sédentaires comme les Harratin, les khammès, cultivateurs métayers, et les djelbat, tireurs d'eau, conservant souvent leur langage, leurs coutumes: musiques, danses, chants, telles les confréries noires du Mzab, des groupements du Touat ou de la région de Colomb-Béchar.

Dans ce commerce d'esclaves, les populations les plus proches de l'Afrique noire étaient les premières servies. Maures, Touareg et Toubous savaient attaquer les caravanes ou simplement exiger des droits de passage. Ils savaient mieux encore descendre en rezzou vers le Sénégal, le Niger et le Tchad pour s'approvisionner en bétail humain, au point que les Noirs se sont si fortement intégrés dans la société de ces nomades qu'il fut impossible de les en séparer complètement sans troubles graves.

En 1815, au Congrès de Vienne, la traite des Noirs fut interdite non sans échecs, mais c'est en 1848 que l'esclavage fut aboli par la France. En bien des lieux cette mesure ne fut que théorique et l'on dut procéder prudemment, par étapes; sans compter que rien ne changeait dans les pays que nous pouvions difficilement contrôler, comme le cœur du Sahara qui était encore représenté par de grands blancs sur les cartes, au premier quart de ce siècle.

Le problème, d'ailleurs, était beaucoup plus un problème d'éducation humaine, de civilisation qu'une question d'autorité. Il ne sert à rien de dire à des nomades : libérez vos serviteurs noirs et, à ceux-ci, vous êtes des hommes libres, si les premiers n'ont aucune notion de ce qu'est le respect de la personne humaine et si les seconds, nés dans la servitude, n'aspirent pas à la liberté.

Or, les nomades n'ont pas changé entièrement de mentalité depuis notre pénétration en Afrique. Tout récemment, j'ai entendu un étudiant d'une race saharienne dire à un jeune Noir, en lui montrant ses mains : « Regarde mes mains, elles sont blanches. Les tiennes sont noires et sont faites pour travailler. Tu sais très bien que si les Blancs n'étaient pas venus en Afrique, tu travaillerais pour moi! »

Ce problème d'émancipation touchait aussi à la religion car, en pays arabes, l'esclavage est autorisé par le Coran qui, reconnaissons-le, considère l'émancipation d'un esclave comme une œuvre pieuse.

Qu'on n'imagine donc pas que ces questions fussent déjà résolues au siècle dernier, puisqu'elles ne le sont pas encore totalement. Elles ne l'étaient pas ces dernières années. Voici des exemples qui le montrent, à côté desquels il est facile d'imaginer des cas innombrables, inconnus des Français, et bien d'autres cas encore dont les commandants de cercles et de subdivisions, au Sahara méridional, ont depuis longtemps enrichi leurs archives.

En Mauritanie, en 1928, un officier méhariste va faire boire ses troupeaux à un puits voisin de la frontière du Rio de Oro. Une tribu maure s'y trouve. L'officier s'approche des puits pour voir le niveau de l'eau et allume une cigarette. Quelle n'est pas sa surprise lorsqu'il entend dire : — Mon lieutenant, tu n'as pas une cigarette? A cette époque, dans les tribus de l'Adrar, personne n'était assez instruit pour pouvoir parler ainsi. C'était un jeune cireur de chaussures de Casablanca qui avait été volé, vendu et revendu à des tribus du Rio de Oro. A la même époque, de temps en temps, des Noirs étaient volés sur les rives du Sénégal et, après quelques longues nuits de marche, leurs ravisseurs leur faisaient passer la frontière.

Au Soudan, en 1923, un razzi descend du Sud marocain sur la région de Tombouctou. Il défait une section méhariste à Dayet en Nahara et, profitant de cette victoire, razzie toute la région du lac Faguibine et s'empare de 300 captifs qu'il tente vainement de ramener vers le Nord.

Au Niger, vers 1933, un officier est l'objet de graves ennuis pour sévices à l'encontre d'un indigène. Qu'avait-il eu à lui reprocher? L'indigène transportait de jeunes Noirs qu'il allait vendre en pays méditerranéen et, pour éviter d'être pris à proximité des postes, il mettait les enfants dans des sacs de cuir qu'il ficelait et qu'il accrochait de part et d'autre de chameaux de bât.

Au Tchad enfin, au Tibesti où les Toubous coupaient les tendons d'Achille des esclaves qui avaient tenté de s'évader, il existait à Faya un village de liberté comme en bien d'autres points d'A.E.F. ou d'A.O.F. Mais pour un être libéré, il y avait, en montagne, dix qui ne l'étaient pas. Passe le grand voyageur qu'était M. Bruneau de Laborie, lequel découvre dans une lointaine palmeraie une négresse captive qu'il fait conduire à Faya où son maître vient la réclamer. La femme accepte de repartir avec lui et le chef de la circonscription y consent car telles étaient les instructions du gouverneur. Un tirailleur de même race l'apprend, la tête lui tourne, il prend son fusil... Il s'en fallut de peu pour que cette histoire de captive n'engendrât un drame sanglant.

Et il y en a des milliers dans ce genre.

La conséquence de tout ceci, c'est que d'une rive à l'autre du Sahara, il y a des villages entiers de serfs ou d'anciens serfs, il y a des captifs appelés serviteurs, il y a des Harratin, tous gens de couleur. Beaucoup parmi ceux-ci auraient été des esclaves affranchis en masse, pour devenir tributaires, et en même temps auxiliaires de leurs maîtres pour la défense contre les rezzou, en Mauritanie particulièrement. Ces villages font des cultures ou de l'élevage au profit de maîtres blancs, surtout dans les régions sahéliennes de l'ex-A. O. F. Aujourd'hui, ces gens sont libres, du moins en théorie, mais la liberté ne convient pas à tous, car bien des serviteurs, après y avoir goûté, et s'être aperçus qu'elle entraînait des obligations et des responsabilités qui leur pesaient (comme des enfants qui s'éloignent de leur famille où tous leurs besoins étaient assurés) l'ont abandonnée pour revenir à leurs habitudes anciennes, c'est-à-dire faire le travail de leurs pères, sous les dattiers ou au milieu des troupeaux, en échange de la nourriture et de quelques pièces d'étoffe annuelles pour leur habillement.

D'autres, au contraire, ont su profiter de tous les avantages que leur donnaient les Français, du progrès et des idées nouvelles, pour prendre la place de leurs anciens maîtres. C'est le capitaine Moureau, victime de la flambée nationaliste sud-marocaine, dont le martyre restera longtemps environné de mystère qui, dans une remarquable étude sur les Harratin, montra comment ceux-ci avaient pris conscience d'eux-mêmes, de leurs possibilités de travail rétribué, soit dans les palmeraies, soit sur des chantiers. Ceux qui abandonnèrent la terre furent nombreux et les cultures périclitèrent. Les anciens maîtres n'ayant plus guère de moyens d'existence durent vendre leurs jardins et leurs palmiers à leurs anciens serviteurs qui devinrent ainsi les plus importants propriétaires des oasis et traitèrent d'égal à égal avec eux. L'instruction, l'aisance, des mariages avec des femmes d'un autre milieu firent le reste pour la promotion sociale de la basse classe des anciens esclaves. Ainsi évoluèrent beaucoup de Noirs qui, à l'origine, n'avaient été qu'une marchandise, puis une main-d'œuvre quasi-gratuite, et dont l'effectif, dans certaines oasis, dépassait parfois 50 % de la population sédentaire, allant même jusqu'à constituer la totalité des villages de culture au Hoggar.

AUTRES FACTEURS DE L'ÉCONOMIE

Les facteurs de l'ancienne économie saharienne, tels que nous les avons envisagés, doivent être complétés par divers éléments. Il y a au Sahara d'autres élevages que celui du chameau : chèvres un peu partout et moutons à poil ras élevés beaucoup plus pour leur lait que pour leur

viande (on n'en tue qu'aux grands jours, pour honorer un visiteur, à l'occasion d'un mariage ou d'une fête religieuse, et surtout le jour de l'Aïd el Kébir, ou fête du mouton). L'élevage est cependant suffisamment important pour permettre des exportations, généralement de la zone sahélienne vers le Sud (Sénégal, Soudan, Niger, Tchad), soit aussi vers le Nord comme le font les Kounta de la boucle du Niger, vers le Touat et même, à une échelle moindre, des Toubous vers le Fezzan. Il y a aussi le vrai mouton à laine, animal très peu saharien, que l'on rencontre surtout sur les hautes plaines en bordure de l'Atlas où ils font la richesse des petits éleveurs, mais où les risques d'élevage sont graves à cause d'imprévisibles sécheresses, surtout si l'on tient compte que le mouton doit trouver au même lieu son eau et ses pâturages. (Certains nomades, pour profiter de pâturages éloignés, utilisent le chameau pour transporter l'eau nécessaire à leurs brebis). Ainsi, c'est par dizaines de milliers que les moutons vivent en bordure du Sahara blanc.

Enfin, dans les steppes du Sud, si peu sahariennes, les bœufs font la richesse de quelques tribus maures, touarègues, arabes ou touboues, qui vont les vendre plus au Sud. Autrefois, ce cheptel avait l'avantage de ne pas tenter les grands pillards, faute de ne pouvoir rester plus de 48 heures sans boire.

En définitive, le Sahara, du fait de sa pauvreté, n'a jamais exporté grand'chose : bœufs, chèvres et surtout sel dans le Sud, chameaux, moutons et dattes principalement dans le Nord; le reste de la production étant absorbé par la consommation locale.

Avec les importations de produits européens ou africains : sucre, thé, étoffes, mil, beurre, huile, arachides, toutes ces denrées auxquelles il faut ajouter des produits manufacturés européens (quincaillerie) ou de fabrication locale (tapis, couvertures), le henné, le tabac, donnent lieu à des transactions, à des mouvements caravaniers, à des transports automobiles, caractérisés par les grandes distances parcourues hors de proportion avec l'importance du commerce. Les céréales sont généralement consommées dans les oasis d'origine.

Parmi les produits importés, le sucre et le thé sont en constante augmentation, ce qui est l'indice d'un niveau de vie plus élevé depuis le règne de la paix française. Il y a trente ans, les Toubous ne connaissaient pas le thé vert; ils utilisaient une plante de la montagne, le baki, dont ils sucraient l'infusion avec du jus de dattes. Aujourd'hui, le thé et le sucre sont connus au Tibesti et l'usage du thé à la menthe tend à devenir traditionnel. Introduit au Maroc au XVIIe siècle, il s'est d'abord répandu en Sahara blanc, puis au début de ce siècle, en Mauritanie d'où sa consommation s'est étendue vers l'Est.

La piste Rosso, Atar, Tindouf, Agadir, de 3 500 kilomètres, qui unissait le Sénégal au Maroc et qui, sous les vocables successifs de « Piste impériale n° 1 », « Piste intercoloniale n° 3 » et « Route fédérale n° 3 », conservait les mêmes difficultés de parcours, était d'une indéniable utilité. Même après la dernière guerre, nombreux étaient les camions qui la parcouraient en venant du Nord. Ayant voulu l'utiliser, il y a quelques années, pour me rendre d'Agadir à Atar, cela me fut impossible. Seuls deux tronçons étaient régulièrement parcourus, le premier du Nord au Sud vers Tindouf, le second du Sud au Nord vers Atar et même Fort-Gouraud. Durant des mois, le sable qui saupoudrait la piste restait vierge de traces de pneus. La voie impériale se mourait. Pourquoi? Parce que c'était aussi la route du thé vert par laquelle ce produit se répandait jusqu'au Sénégal... sans droits d'importation. Vint le moment où le service des douanes voulut y mettre le holà! A partir de ce jour, le thé vert emprunta la voie maritime et d'incontrôlables pistes caravanières du Rio de Oro, tandis que la piste, sans autre fret, était biffée par le vent du désert entre Tindouf et Bir Moghrein.

La pêche et la chasse interviennent aussi dans l'économie. La pêche, très peu, car elle n'intéresse que les Imraguen de la côte atlantique. Du Nord de Saint-Louis à Port-Étienne, ils sont quelques centaines qui forment une douzaine de petites fractions, parfois sédentaires, mais le plus souvent nomades, dans la mesure où ils peuvent trouver de l'eau potable, lesquels guettent le passage de bancs de poissons, particulièrement de mulets. Ils n'ont généralement pas de barques et utilisent le procédé de pêche qu'utilisaient leurs ancêtres azenègues : des filets individuels fabriqués par eux, qu'ils plient sur un long bâton. Ils encerclent les poissons dont ils ont guetté le passage et, par deux ou isolément, ramènent au rivage leurs engins lourdement chargés. Ils peuvent exporter vers l'intérieur, chaque année, à dos de bourricots ou de chameaux, quelques tonnes de poisson sec fort mal préparé, ou vendre aux usines de Port-Étienne les œufs de mulets qui, déshydratés et enrobés de cire, étiquetés du mot « poutargue », se retrouveront à Paris.

Port-Étienne est un important centre de pêche où existent plusieurs usines qui emploient une main-d'œuvre autochtone, mais elles sont surtout alimentées par les pêcheurs canariens et espagnols.

Quant à la chasse, elle a très peu d'influence sur l'économie du Sahara Elle se pratique en Mauritanie par les chasseurs nemadi dont les chiens sont la fortune. La dot pour une fiancée s'évalue en chiens et ceux-ci permettent à l'homme de faire vivre sa famille. Les Nemadi vont dans les déserts au Nord de Tichitt chasser l'adax et l'oryx et, durant des mois, abandonnent femmes et enfants à proximité d'un puits. Ils par-

tent ainsi avec leur meute, un chameau (qui ne leur appartient pas et qu'ils ont peut-être loué pour une demi-charge de viande séchée), leurs peaux de bouc d'eau et leurs poignards. Ils opèrent seuls ou par petites équipes.

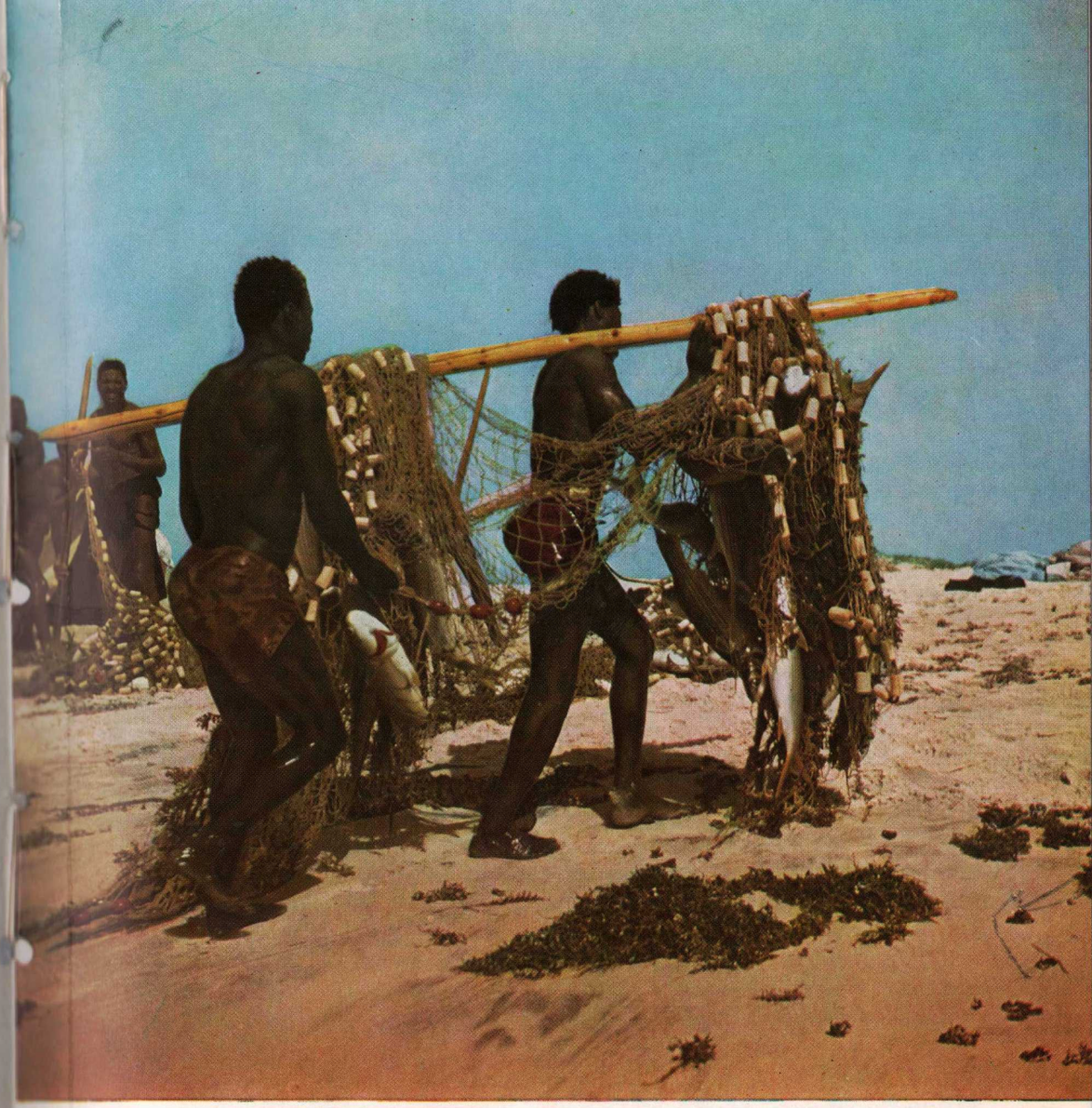
La chasse des Azza est plus importante. Elle se fait dans le Ténéré, parfois selon la méthode des Maures, mais le plus souvent à l'aide de filets. Comme chez les Némadi, ce sont les oryx et les addax qui sont recherchés. Il faut aux chasseurs un important matériel formé de solides piquets et de filets de la hauteur d'un homme. Une fois les antilopes découvertes, il faut mettre en place plusieurs rangées de filets, disposer à leurs abords des piquets garnis de vieilles étoffes ou peaux en guise d'épouvantails, complétés par des aides qui se lèveront en criant si les bêtes veulent en franchir la ligne. Puis il faut cerner le troupeau, l'effrayer et le poursuivre avec chiens, chevaux ou chameaux. En quelques mois de chasse, une vingtaine d'hommes peuvent tuer une centaine d'antilopes dont ils revendront la viande séchée et les peaux. Celles des mâles sont si épaisses, surtout au cou, qu'on en fait des cordes incassables, des fouets inusables, des sandales épaisses, en les mettant à tremper dans du sable mouillé d'urine de chameau, en les martelant et en les graissant.

D'autres chasseurs opèrent au Tchad, dans l'Egueï, entre Faya et Mao (1). Ils chassent les mêmes antilopes, bien plus rares, mais surtout les gazelles qu'ils forcent à cheval; enfin, au Mourdi, on chasse également au filet, mais à petite échelle.

Citons pour mémoire la chasse au faucon à Laghouat et en quelques autres lieux du Sahara algérien. Ce n'est point de la chasse mais du sport.

Le résultat de tous ces efforts locaux entre pour une bien faible part dans l'économie du Sahara, dont toutes les richesses, hormis celles du sous-sol, restent de pauvres richesses.

(1) Depuis quelques années, la zone la plus giboyeuse est devenue la Réserve de Salal.



CL. LE RUMEUR.

La pêche aux mulets au Cap Timiris.

Deuxième Partie

LES POPULATIONS

LA PRÉHISTOIRE

Lorsque le commandant Tilho explora le Tchad au début de ce siècle, il recueillit des témoignages d'indigènes lui affirmant que, vers la fin du XVIIIe siècle, des pêcheurs boudoumas purent encore se rendre en pirogue du Tchad aux confins du Borkou, en suivant les méandres du Bahr el Ghazal submergé. Ce fleuve mort fut à nouveau en eau en 1871 au point que les autochtones crurent que les communications navigables avec le Borkou allaient se trouver rétablies.

Avant lui, Nachtigal nous avait dit : « Il y a des vieillards qui, dans leur jeunesse, ont entendu raconter par leurs pères ou leurs grands-pères le récit d'expéditions en bateaux sur le Bahr el Ghazal ».

On sait que dans certaines régions d'Afrique des rivières semi-permanentes conservent une faune aquatique. Lorsqu'elles se dessèchent, des poissons suivent les derniers courants jusqu'au fleuve dont elles sont les affluents; d'autres se réfugient dans des mares permanentes qui subsistent dans leur lit; d'autres enfin, comme les siluridés, s'enfouissent dans la vase qui peu à peu durcit et se craquèle. Ils y séjournent jusqu'au retour des pluies qui redonneront vie à la rivière. Ce fut le sort de tous les silures du Bahr el Ghazal tchadien et de ses affluents, à ceci près que la sécheresse persista, qu'ils se desséchèrent et qu'on les retrouve aujourd'hui dans le banco que le vent décape, sous forme d'une chair momifiée entourant leurs arêtes.

Ayant trouvé semblables vestiges entre le Tchad et Faya, à une époque où je n'avais pas encore lu Tilho, je fus obligé de supposer que le Sahara n'avait pas toujours été aussi sec.

Quelques années plus tard, j'eus l'occasion, dans une vasque de l'oued Seguelil, au Sud d'Atar, de voir évoluer de petits poissons gros comme le doigt. Puis, quelques mois plus tard, j'attrapai des silures dans une guelta à l'Ouest de ce même centre.

Ce genre de découvertes était banal, mais en 1932, dans la colonie du Niger, je rencontrai à Taferjit, à Tamaya-Mellet (et ultérieurement

au Soudan) des ateliers préhistoriques où, en plus de fléchettes de silex, de haches polies, de divers objets lithiques et de débris de poteries, je ramassai des vertèbres de poissons, des coquillages, des harpons en os (1) semblables à ceux des pêcheurs boudoumas, ainsi que des dents de crocodile, d'hippopotame, et d'autres choses encore.

Ces simples rencontres ont donné au profane que j'étais la certitude qu'autrefois les oueds sahariens coulaient et abritaient une faune importante. D'ailleurs, l'examen d'ossements rapportés de ces gisements, dont certains présentaient un état de silicification avancé, a permis de déduire qu'ils avaient séjourné longtemps dans l'eau, montrant par là que d'autres périodes pluviales avaient succédé à l'époque où des hommes préhistoriques pêchaient au harpon, ou à la ligne (à l'aide d'hameçons en os) et capturaient de jeunes hippopotames d'une espèce aujourd'hui disparue.

Quels étaient les hommes qui vivaient en ces régions? On n'en sait pas grand'chose. Tout au plus peut-on faire une relation entre ces industries lithiques et osseuses et celle qui existe dans les sites de Khartoum (Soudan ex-anglo-égyptien) et de Fayoum (Egypte).

La présence de traces de civilisations anciennes au désert, visible partout sur le sol, où le vent dégage par dizaines de milliers des objets de pierre comme les haches polies, les « coups de poing », les grattoirs, les fléchettes, les meules dormantes, les broyeurs, les mortiers, les pilons, et de nombreux fragments de poteries, est complétée par un art rupestre d'une richesse inimaginable. Les premières gravures se rencontrent à proximité de l'Atlantique, dans le Ghat Attaoui, et se poursuivent dans tout le Sahara montagneux, par l'Adrar, le Tagant, l'Eglab, l'Adrar des Iforas, le Hoggar et le Tassili, l'Aïr, le Tibesti et l'Ennedi, au Djebel Ouénat et au delà, alternant avec des peintures bien conservées et si nombreuses qu'il faudra encore beaucoup de temps pour qu'elles soient inventoriées, étudiées et comparées. Quoique d'une très grande importance, les trouvailles faites jusqu'à présent, sur les 4 500 kilomètres qui séparent les deux extrêmes du Sahara français, n'en sont qu'à leurs débuts, car lorsqu'un chercheur avance au Sahara, il ne voit qu'une faible partie du terrain parcouru sur un itinéraire figurant comme une ligne fine tracée sur des surfaces démesurées, malgré les renseignements qu'il peut obtenir sur place. Même une mission richement équipée, comme

(1) A titre anecdotique, signalons que H. Lhote, dans le Bulletin de la société préhistorique française, indique un gisement analogue, découvert plus tard, à In Guezzam. Les personnes qui tenaient le bordj-hôtel de l'endroit y avaient recueilli des harpons en os qu'elles vendaient, cousus sur des cartons, aux touristes ou aux fonctionnaires de passage!

Dans le même ordre d'idées, au marché de Saint-Louis du Sénégal, des Maures vendent des silex destinés aux briquets, ramassés dans le bled. Il est facile d'y découvrir des pierres taillées et même de jolies fléchettes intactes.

la mission Berliet-Ténéré, qui, durant deux mois déplaça au désert ses 14 voitures accompagnées d'un hélicoptère, ne peut tout découvrir, se contentant même, souvent, d'exploiter des renseignements locaux. Mais, dès maintenant, on peut être assuré que l'histoire humaine du Sahara sera un jour connue avec précision. D'ores et déjà le passé s'entrevoit. A ce sujet Capot-Rey écrit : « Deux voies ont pu être suivies alors par les courants de civilisation : une voie septentrionale par le Djebel Ouenat, le Tibesti ou le Fezzan, le Tassili des Ajjer et l'Ahaggar, route des chasseurs et des pasteurs de bœufs; une voie méridionale par le Kordofan, le Bahr el Ghazal (1), le Tchad, l'Azaouak et le moyen Niger, par des populations de pêcheurs et de cultivateurs ».

Sans doute y eut-il aussi au Sahara, à des époques plus récentes mais appartenant toujours à la préhistoire, d'autres voies, telles celles qui amorcées au Nord du Sahara, d'Est en Ouest, se seraient rabattues vers le Sud par les routes des chars. L'une que l'on pourrait nommer la route centrale signalée par H. Lhote, formée par un très grand nombre de sites à chars rupestres, qui partirait de Tripolitaine pour aboutir à Gao, par le Tassili des Ajjer, le Hoggar et l'Adrar des Iforas, l'autre la route occidentale signalée par R. Mauny, partant du Moghreb pour aboutir au Sénégal et au Niger.

C'est par dizaines de milliers que se chiffre aujourd'hui l'inventaire saharien des rupestres, le plus riche du monde, et il est probable qu'au grand nombre de peintres et de graveurs primitifs qui manifestèrent ainsi leur art sur la pierre, correspond une humanité nombreuse qui a séjourné au Sahara avant l'ère chrétienne, peut-être au début de celle-ci. Cette abondance de rupestres, fort heureusement, compense de l'absence de sources écrites anciennes. Les sources récentes, en caractères libyco-berbères ou arabes, n'ont jusqu'à présent rien révélé d'extraordinaire. Ce qui est assuré, c'est qu'en ce temps le Sahara n'était pas désert.

On a découvert au Hoggar des dépôts contenant des pollens d'arbres méditerranéens que l'on a datés de quelques millénaires, grâce au carbone 14 et l'on trouve encore dans le Sahara une flore résiduelle : figuiers sauvages au Hoggar, au Tassili et au Tibesti, cyprès et oliviers (2) au Tassili et au Hoggar, bruyères au Tibesti.

Il est évident que les hommes qui ont gravé et peint les roches vivaient dans un Sahara humide.

(1) Il s'agit naturellement du Bahr el Ghazal du Soudan, ex-anglo-égyptien.

(2) L'expédition alpine française du Hoggar 1935, découvrit, sur la Garet-el-Djnoun, sommet jusqu'alors accessible aux seuls mouflons, quelques oliviers sauvages. (Cahier Ch. de Foucauld n° 1).

La plupart des préhistoriens sont d'accord pour le classement de ces gravures et peintures en différents étages. Leur désaccord n'existe que sur l'ampleur de la datation.

Le plus ancien étage, de 5 à 7 000 ans d'âge, est caractérisé par une faune sauvage : le bubale antique, l'éléphant dont on a trouvé quelques ossements au Sahara (1), le rhinocéros, l'hippopotame (dont plusieurs squelettes ont été découverts en 1938 dans d'anciens lits d'oueds ou fonds lacustres du Hoggar méridional), la girafe, l'autruche (qui a disparu du Sahara septentrional il y a moins de cent ans, mais que l'on rencontre encore dans le Sahel et même dans le Nord de la Mauritanie) et de nombreuses antilopes. L'étage du bubale ne comporte que des gravures.

Un second étage, plus récent, remontant au moins à 3 000 ans, est celui des pasteurs. Plus de bubales mais des bovidés représentés ici en gravures, là en peintures, coexistant avec des animaux sauvages dont l'éléphant. Les hommes des deux premiers étages sont nus.

Le troisième étage s'est sans doute épanoui durant le millénaire qui a précédé l'ère chrétienne. C'est celui des chars peints ou gravés, surtout celui du cheval qui a nettement devancé le chameau. Les hommes de l'étage chevalin étaient curieusement vêtus en forme de diabolo.

En dernier lieu, vient, indiscutablement, l'étage du chameau. Cet animal s'est substitué au cheval et cette substitution progressive se fit sans doute à une période de sécheresse durant laquelle son emploi se répandit, tandis que les chevaux se réfugiaient au sud, dans les zones restées humides, ou au Moghreb. On pense que cette substitution n'est pas antérieure à l'ère chrétienne, mais le dernier mot n'a pas été dit sur la question. L'art rupestre apporte ainsi son poids dans la discussion touchant à l'ancienneté du chameau au Sahara. On sait qu'il existait en Égypte au temps d'Abraham, à l'état domestique naturellement. Connu en Tunisie dès le 1er siècle avant J.-C., il se serait répandu au Sahara par la Tripolitaine, au IIIe siècle selon E.F. Gautier et par le Soudan oriental au Ier siècle selon Huard.

Si nous avons la certitude que des hommes peuplaient le Sahara au temps où il était plus humide, nous n'avons guère de renseignements sur ces hommes, dont on retrouve sur la pierre les silhouettes, la nudité parfois, les vêtements, la parure, les outils et l'armement. S'il est possible de faire des rapprochements, comme celui des femmes du site de Mertoutek avec certaines tribus soudanaises, celui du masque nègre du Tassili avec ceux de la Côte d'Ivoire; s'il est plausible de faire une relation entre

(1) La dernière trouvaille est l'éléphant fossile de Garet-et-Tir (Cercle d'El Oued) découvert en 1959 par le lieutenant Merle. Les défenses ont 2 mètres 50.

le nombre important de bovidés peints ou gravés et la permanence, en zone sahélienne, de la race peule qui ne vit que par ses troupeaux et pour ses troupeaux; si enfin, on croit reconnaître, sur des gravures récentes, des types de Sahariens actuels, et si même, on imagine les Garamantes d'Hérodote faisant la chasse aux Ethiopiens troglodytes (Toubous sans nul doute) sur leurs chars à quatre chevaux, on ne peut, dans l'état actuel des choses, que conclure par des points d'interrogation et faire confiance à la pléiade de savants et de chercheurs, français et étrangers, qui se penchent sur ces questions (1).

Le seul élément vraiment probant que l'on détienne sur les races qui ont peuplé le Sahara est celui-ci : l'homme-fossile d'Asselar, exhumé par la mission Angiéras-Draper dont faisaient partie M. Bernard et Th. Monod, était négroïde et remontait sans doute à l'origine du néolithique. Mais qui pourrait, avec certitude, dater l'origine du néolithique saharien?

LES GRANDS MOUVEMENTS DE POPULATION

LE PEUPLEMENT DU SAHARA SEPTENTRIONAL

Le Sahara septentrional est aujourd'hui peuplé de Maures Regueïbat, d'Arabes, de Berbères, de Touareg et de Juifs.

Le cas des Regueïbat est très simple. Ils forment un tout homogène qui, sans une frontière arbitraire, eût pu dépendre de la Mauritanie. Celui des Touareg est simple également; il s'agit des Touareg Hoggar et Ajjer qui pourraient être rattachés au bloc targui de l'ex A.O.F. Nous verrons plus loin le cas des Juifs. Restent les Arabes et les Berbères.

Ce n'est même pas un écheveau embrouillé. Ce sont deux écheveaux mêlés, de couleurs différentes, mettons l'un jaune, l'autre d'un vert très déteignant, dans lesquels on aurait donné de grands coups de ciseaux. On a ainsi des fils enchevêtrés ou non; on réussit à identifier ceux restés bien jaunes ou très verts mais, pour les autres, c'est un puzzle, d'autant plus que bien des tribus ont construit le point de départ de leur généalogie.

L'ancienne Numidie était peuplée de Berbères, venus d'Asie, signalés au Ve siècle avant J.-C. par Hérodote comme étant les plus anciens et les seuls habitants de la Libye. Ils subirent marginalement, durant des

(1) M. Amadou Hampaté Ba, directeur de l'I.F.A.N. de Bamako, a reconnu sur les fresques d'époque bovidienne, la plupart des thèmes initiatiques des pasteurs peuls d'Afrique occidentale.

siècles, les civilisations punique et romaine sans se laisser absorber. Ils formaient deux grands groupes : au Nord les Zenètes, au Sud les Sanhadja. Avant l'ère chrétienne, les Berbères pénétrèrent au Sahara atlantique et se répandirent en Mauritanie centrale, au Hodh et dans l'Azaouad. Ils portaient le voile et l'avaient encore au XVe siècle, si l'on en croit Ca Da Mosto. Ils fondèrent le royaume d'Aoudaghost, ville située à hauteur de Oualata, peut-être entre Kiffa et Tichitt et, plus tard, donnèrent naissance à la fameuse secte des Almoravides.

D'autres Berbères venus comme les précédents du Maroc méridional poussèrent jusqu'au Niger, au Tilemsi, au Hoggar, en Aïr même comme les Kel Gress; d'autres comme les Kel Ouï vinrent de Libye au pays Ajjer qu'ils abandonnèrent pour l'Aïr d'où ils chassèrent les premiers. Ils conservèrent leur voile.

La plupart de ces groupements berbères avaient trouvé leur terrain de vie lorsque se produisit le premier flux arabe.

Il est difficile d'évaluer le nombre des Berbères de l'Afrique du Nord lorsqu'il se produisit, mais on peut supposer qu'il se situait entre cinq et dix millions d'habitants.

La pénétration arabe ne fut pas, à proprement parler, une invasion, mais une conquête effectuée par de petites armées. Il y eut ainsi une minorité de militaires et de fonctionnaires qui s'établirent dans les villes et qui, comme toujours, épousèrent des femmes indigènes. Tous leurs descendants étaient donc des Arabo-berbères et, quatre cents ans plus tard, lorsque se produisit l'invasion hilalienne du XIe siècle, le sang arabe avait été, en quelque sorte, partiellement digéré par le sang berbère et, dans l'ensemble, les groupements berbères restaient purs. Certaines tribus s'étaient enfuies vers le Sahara, d'autres dans les montagnes où elles se trouvent encore aujourd'hui. Vers 710, la conquête arabe avait atteint l'Atlantique et la religion se répandait lentement, surtout chez les Berbères mauritaniens. Rappelons que le mouvement arabe s'étendit jusqu'en Espagne. Les Sarrasins vinrent, on le sait, jusqu'à Poitiers où Charles Martel en délivra la France en 732. Notons enfin que, selon Ibn Khaldoun, les Berbères s'enrôlèrent de bonne heure dans les armées musulmanes.

En même temps que le début de l'invasion du XIe siècle, se place la fantastique aventure des Berbères Almoravides.

Un des premiers chefs berbères du Sahara occidental qui résolut de répandre l'Islam fut Yaya ben Ibrahim. Au retour d'un pèlerinage à La Mecque, il était accompagné d'un savant prédicateur berbère. Abdallah ben Yassine. Tous deux ayant eu des désillusions dans leur prosélytisme se réfugièrent avec quelques fidèles dans une île (du Sénégal

ou de la côte mauritanienne), pour y mener une vie érémitique. C'est alors que les conversions affluèrent. La secte des Almoravides était fondée et ses adeptes convertirent leur entourage, blanc et noir, de gré ou de force. En peu de temps Adballah ben Yassine imposa son autorité spirituelle du Sénégal au Tafilalet, Yahia ben Omar, successeur de Yaya ben Ibrahim, étant le chef militaire. Celui-ci reprit Aoudaghost qui avait été conquis par les Noirs, mit fin à l'Empire de Ghana. Dans le Nord il enleva Sidjilmassa aux Zenètes. Ces Almoravides fondèrent Marrakech en 1063, prirent Fez en 1069, pénétrèrent en Espagne et entrèrent à Séville en 1086. L'empire était immense. Fondé en soixante ans, il disparut aussi vite, laissant sur place la religion lorsqu'elle ne s'y trouvait déjà. C'est des Almoravides que date le début de l'islamisation de l'Afrique noire.

Au temps du déclin de l'empire almoravide qui disparut sous les coups des Almohades, il n'y avait pas encore d'Arabes au Sahara, hormis les Berabich, nomades non islamisés qui avaient quitté l'Asie pour s'établir au sud du Maroc où ils vivaient au voisinage des Berbères. Sous la poussée musulmane, ils s'enfuirent au désert, s'emparèrent des mines de sel de Teghazza et servirent de guides et de convoyeurs entre le Maroc et le Niger. Ils ne furent véritablement islamisés qu'au XVIIe siècle par les Kounta. Ceux-ci, du Moghreb, passèrent au Touat puis au Soudan, et on les rencontre aujourd'hui dans le Hodh, l'Azaouad, à Tombouctou, jusqu'en Aïr, et dans l'Adrar des Iforas où ils sont encore une vingtaine de mille.

L'invasion hilalienne fut le fait de tribus arabes originaires du Hedjaz et cantonnées dans la Haute Égypte, commandées par Hilal et Soleim. Les uns disent qu'il s'agissait de 200 000 tentes, d'autres de 200 000 âmes, mais cette fois les envahisseurs étaient accompagnés de femmes et d'enfants, ce qui ne se traduisit pas par un très gros apport de sang malgré les violences exercées par les conquérants. La Berbérie, moins qu'à demi-soumise, le fut, cette fois. Au XIIe siècle, l'invasion était terminée mais le mouvement se prolongea jusqu'au XIVe siècle. De nombreuses tribus berbères résistèrent aux envahisseurs, le retardèrent, mais beaucoup furent déplacées, s'enfuirent au Sahara (ce fut le cas de nombreux Zénètes) et même se firent nomades.

La première conquête avait apporté la religion laquelle, on le sait, est une religion de langue arabe (1); les Hilaliens apportèrent leur langue devant laquelle la faible langue berbère s'effaça lentement. A la fin du XIVe siècle, Ibn Khaldoun nous dépeint le Moghreb qui, en dehors des

(1) La plupart des musulmans n'acceptent pas l'authenticité d'une traduction du Coran.

cités, parle le berbère dans sa quasi-totalité, mais à partir du XV^e siècle, grâce à l'apport des Andalous chassés d'Espagne, leur langage va se répandre.

Il en résulte que de nombreuses tribus, aujourd'hui arabes, sont de pure origine berbère. La religion et le langage ont été les deux facteurs de leur profonde transformation, en sorte qu'on est conduit à ne considérer que des arabophones et des berbérophones, un doute subsistant souvent sur l'origine des premiers.

S'il est relativement facile de voir clair dans les races qui peuplent le Sahara noir, il n'en est pas de même dans les deux départements sahariens. Il y a au Sahara blanc 650 000 habitants comprenant 2 % d'Européens, 38 % de nomades et 60 % de sédentaires. Les nomades sont des arabo-berbères; les sédentaires ou oasiens sont dans l'ensemble des harratin, c'est-à-dire des hommes de couleur, auxquels se sont accolés des arabo-berbères, semi-nomades sédentarisés, parfois même sédentaires.

Les Regueïbat qui sont d'anciens Berbères sont au nombre de 25 000; les Touareg, au nombre de 10 000, sont des Berbères. Quant à l'ensemble arabo-berbère, il comprend de nombreuses tribus dont les plus importantes sont les Rebaïa du Souf, les Doui Ménia, les Chaamba, les Arba de Laghouat et un grand nombre numériquement moins fortes comme les Ouled Sidi Cheikh, les Ouled Gherir, les Mekhadma, les Ouled Naïl, les Mzabites, parmi lesquelles les sédentaires sont nombreux.

Les sédentaires peuplent les oasis, mais il ne faut pas les imaginer disséminés sous les dattiers ou seulement aux abords des palmeraies. Ils vivent surtout dans les villes, lesquelles caractérisent le Sahara septentrional. Alors que dans le Sahara noir les principales cités sont si faiblement peuplées qu'elles atteignent difficilement les dix milliers d'habitants (Atar la plus grande ville de Mauritanie a 4 500 habitants, Tombouctou 7 000, et si Niamey atteint 30 000 âmes, c'est parce qu'elle est très peu saharienne et capitale de la République du Niger). Celles des départements sahariens ont plus d'importance avec Colomb-Béchar 23 000, Touggourt 18 000, El Oued 19 000, Laghouat et Ghardaïa 17 000, Ouargla 15 000.

Le Nord du Sahara est aussi le pays des zaouïas ou centres religieux, auxquels sont inféodés la plupart des musulmans de rite malékite, mais d'où s'éloigne la jeunesse des Oulémas aux idées modernes.

Certains groupes humains tranchent sur les autres. Ainsi le Souf qui fut jadis un lieu de refuge en dehors des voies caravanières, se distingue d'autres oasis car la population est blanche dans son ensemble, s'adonnant à la culture des dattiers et du tabac, et aux plantes textiles. Au Mzab les

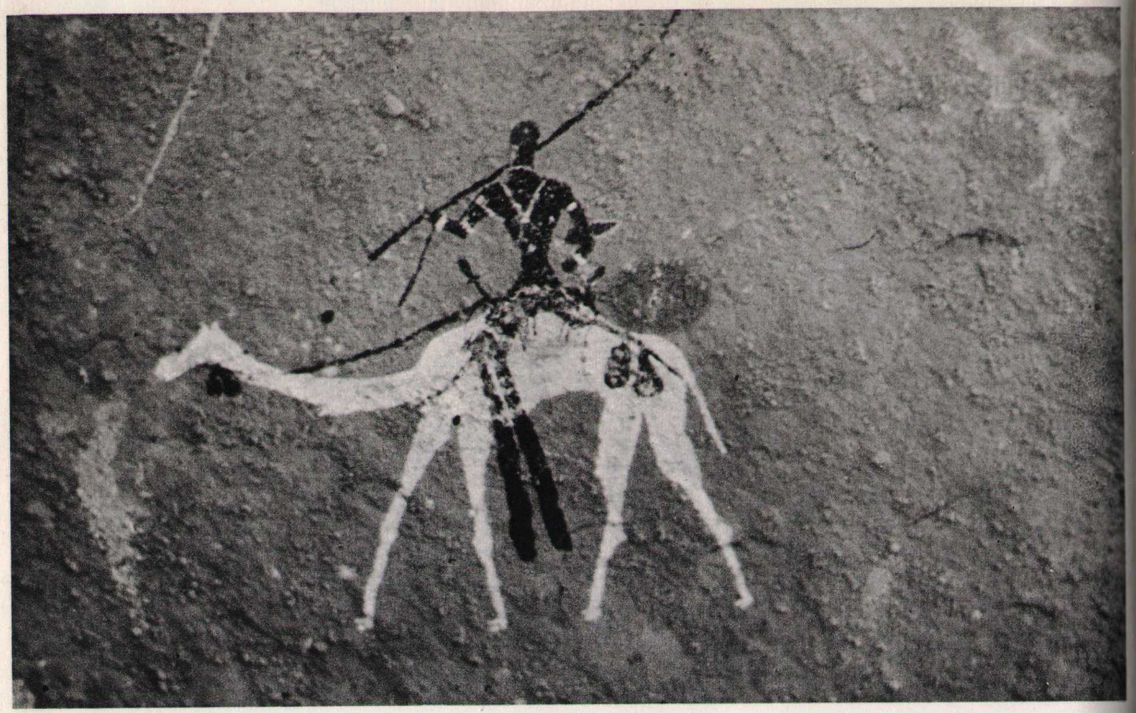
Pêcheur Imraguen.

Rivages mauritaniens. Vue prise d'El Hadjra, seul éperon rocheux entre Saint-Louis et le Cap Timiris. Au fond la dune de coquillages de Chedala au sommet de laquelle se trouvent d'anciens tombeaux.

Au centre d'élevage de Tadmit.

Objets préhistoriques ramassés dans le bled et restés en usage (Mauritanie).

Char gravé près de Foum el Hassan.



Peintures rupestres découvertes et photographiées en 1935 à Gonéké (Tibesti) par d'Alverny.

habitants sont les derniers descendants d'une grande secte de l'Islam, les Kharedjites, et leur type physique de Berbères a été protégé et développé par des siècles de repliement.

Dans l'ensemble arabo-berbère, il est encore possible d'identifier des groupes berbères, bien que beaucoup d'entre eux ne parlent plus leur langue d'origine. La carte des densités humaines au Sahara, établie par l'O.C.R.S., donne les chiffres suivants : Zousfana 10 000, Saoura 1 500, Gourara 8 000, Touat 4 500, Mzab 30 000, Oued Rirh 51 000.

La pénétration la plus typique fut, en Mauritanie, celle des Arabes Maqil ou Hassan, venus du Maroc en Adrar mauritanien. Ils y opprimèrent longtemps les Berbères. Un exemple caractéristique de cette oppression nous est donné par les relations du Morave Joâo Fernandes qui, en 1445-46, passa six mois en Mauritanie (1). Il nous dit que les Azenègues (Berbères) se vêtent de peaux sans quoi les Alarves (Arabes) leur voleraient les étoffes. Ceux-ci, lorsqu'ils vont chez leurs voisins berbères du littoral, couchent avec leurs femmes et leurs filles dans leurs propres demeures, et ils les font périr sous les coups en cas de refus.

Dans de telles conditions, les descendants des Almoravides qui, après la chute de leur empire, étaient tombés dans l'anarchie, retrouvèrent leurs instincts guerriers et se révoltèrent contre leurs oppresseurs. Il s'ensuivit une guerre — Char Bouba — qui dura trente ans, de 1644 à 1674, à l'issue de laquelle ils furent vaincus, quoique plus nombreux. Il se déroula alors, durant trois siècles, un phénomène d'assimilation fantastique. Arabes et Berbères ne forment plus aujourd'hui que la société maure, très hiérarchisée, où d'une manière générale les Hassan tiennent la première place. Les lointains descendants des Almoravides ont perdu jusqu'à leur langage berbère, sauf une dizaine de milliers d'individus d'une tribu du Sud-Ouest. Ils sont dans l'ensemble marabouts et pasteurs, leurs nobles conquérants arabes les protégeant.

Ainsi se peuplèrent, dans les grandes lignes, le Sahara algérien, le Sahara occidental et le Sahara central.

Quant au Sahara tchadien, c'est un pays d'Arabes et de Toubous. Dans le Sud, les tribus arabes, métissées, parlent un langage très altéré. Elles sont venues par l'Est, voie qu'emprunte aujourd'hui la propagande panarabique. Il y a ainsi, dans les steppes qui font transition entre les pays humides et les déserts, entre les tribus noires du Sud et les Toubous, des Arabes Choas, au nombre d'environ 350 000 venus par l'Égypte ou l'Arabie méridionale, comme les autres populations arabes du Darfour, la plupart hors Sahara.

(1) Valentin Fernandes. Description de la côte d'Afrique de Ceuta au Sénégal, 1938.

Plus près du Tchad, au Kanem, vivent les Ouled Sliman, blancs, parlant un langage assez pur, installés depuis plus d'un siècle. Leur exode fut la conséquence des luttes entre Turcs et Arabes au Fezzan et en Tripolitaine, et de la défaite des seconds en 1842. Ils ont été rejoints en 1929 par leurs frères de race chassés de Tripolitaine à la suite de la pénétration italienne.

Quant aux Toubous, nomades négroïdes, débordant du Tibesti vers la Libye jusqu'à Mourzouk et Koufra, vers l'Ouest jusqu'aux zones de parcours des Touareg, vers l'Est jusqu'à l'Ennedi, vers le Sud jusqu'au lac Tchad et la région d'Arada, leur origine ethnique et géographique est encore discutée malgré leur teint foncé. Quelques indices font penser qu'il s'agit de Berbères mais il suffit de les regarder pour penser qu'il n'en est rien. Nous saurons peut-être ce qu'ils sont après l'étude de leurs groupes sanguins. Quant à connaître d'où ils viennent, ce qu'on en sait se résume en une hypothèse basée sur les écrits d'Hérodote, lesquels laissent penser que les Troglodytes contre qui les Garamantes, nation très nombreuse qui occupait sans doute les oasis du Fezzan, faisaient la chasse, n'étaient autres que les habitants du Tibesti. « Ces Garamantes font la chasse aux Éthiopiens troglodytes sur des chars à quatre chevaux : car ces Éthiopiens troglodytes sont les plus rapides à la course à pied de tous les hommes dont nous avons entendu parler. Ces Troglodytes se nourrissent de serpents, de lézards et d'autres reptiles; ils parlent une langue qui ne ressemble à aucune autre, mais aux cris des chauves-souris ».

Ce cri mis à part, tous ceux qui connaissent les Toubous de la montagne, lesquels aux époques de disette mangent des lézards, dont plusieurs familles habitent encore des cavernes, et qui sont indiscutablement les plus agiles d'Afrique, n'ont aucune difficulté à faire le rapprochement.

Un profane qui examine la silhouette des femmes touboues trouve à certaines d'entre elles l'allure des Égyptiennes des Pharaons; s'il porte attention aux hommes, il ne pense ni aux Berbères, ni aux nègres, mais aux Somaliens.

A part ces Toubous, dont l'origine est imprécise, on voit donc en gros, au cours des siècles, les grands mouvements arabes venus de l'Est peupler l'Afrique du Nord et, comme une marée, isoler les noyaux berbères, en refouler d'autres, couler vers le Sud leurs principaux courants, par le Sahara occidental, la Lybie et la vallée du Nil, contournant le Sahara et le traversant parfois, se rabattant les uns vers l'Est, les autres vers l'Ouest, ou se répandant tout simplement vers le Sud comme les Chaamba, pour aboutir à la situation actuelle : un désert peuplé de Blancs, dont la frange nord se colora surtout par le trafic des esclaves

dont les descendants peuplent la plupart des oasis, et la frange sud par les métissages : Maures-Porognes et Touareg-Bellahs.

Un problème reste entièrement en suspens : avant ces grands mouvements ethniques, qu'y avait-il au Sahara? Quelles peuplades taillèrent le silex, polirent les haches, gravèrent les œufs d'autruche et couvrirent les pierres de dessins et de peintures? Il est plausible de penser que ce furent des peuples de couleur dont l'exode se fit vers le Sud, chassés non par un envahisseur mais par la sécheresse, sauf des noyaux comme les Bafour mauritaniens, certains Harratin des oasis et sans doute quelques éléments épars dans le Hodh, l'Adrar des Iforas et l'Aïr. Ce qui est sûr, c'est qu'ils ont eu des descendants que les spécialistes retrouveront un jour.

Pour terminer, mentionnons la présence de Juifs en plusieurs endroits du Sahara. Rien ne permet de supposer que lors de l'exode des Hébreux d'Égypte vers la terre promise, conduits par Moïse, certains d'entre eux soient restés, et partis vers l'Ouest où ils auraient fondé des colonies; au contraire. En revanche, des Juifs marocains, se disant les plus anciens Juifs, issus de la tribu d'Ephraïm, prétendent que leurs aïeux ont fui la Palestine tombée aux mains de Nabuchodonosor, ce qui se situerait environ 600 ans avant J.-C. (1). Effectivement, des Juifs se répandirent en Afrique après la première prise de Jérusalem. De plus, en 320 avant J.-C., 100 000 Juifs furent déportés en Cyrénaïque après la seconde prise de Jérusalem. En 118 avant J.-C., les Romains en massacrèrent et la persécution les fit se répandre dans toute l'Afrique du Nord. Au VI^e siècle, des Zénètes juifs vinrent au Sahara; certains se répandirent en Aïr et au Hoggar où l'on retrouve leurs traces chez les forgerons. D'autres se réfugièrent dans les oasis. En 1391 vinrent des Juifs d'Espagne, d'autres en 1492. Le Génois Antonio Malfante en vit au Touat en 1450. « Il existe beaucoup de Juifs. Ils vivent bien, car ils relèvent des divers chefs d'agglomération et chacun de ceux-ci défend énergiquement ses administrés. Ils mènent donc une existence paisible. Tout le commerce repose entre leurs mains et beaucoup d'entre eux jouissent d'un haut degré de confiance ». Ils étaient nombreux à Sidjilmassa, où les Arabes leur imposaient les plus vils métiers. En 1492, un pogrom entraîna leur massacre et celui des Juifs de Tamentit dans le Touat. Les survivants furent arabisés, tandis que d'autres se réfugiaient en Mauritanie où ils s'intégrèrent aux tribus locales, se faisant forgerons ou orfèvres. En 1506 Joâo Fernandes en signala à Oualata, riches, opprimés, commerçants

(1) Les Juifs sahariens artisans du désert par A. Pasotti (Sciences et Voyages, n° 162).

ou joailliers. D'autres, dit-on, moins qu'on ne le suppose (1) descendirent jusqu'en Afrique noire où ils furent absorbés.

Dans le Sahara occidental, on ne rencontre pas de communautés juives, mais les types sémites se sont transmis, tandis qu'au Sahara blanc, de nombreuses communautés subsistent, à Touggourt, à Ouargla, dans le Souf et la Saoura, mais les trois quarts des Juifs ont émigré en Palestine, imités par le tiers de ceux de Ghardaïa et de beaucoup d'autres.

LES RACES

Les groupes ethniques du Sahara ne cadrent guère avec les frontières actuelles, hormis les Arabes du Nord et les Chaamba qui, avec les Harratin plus nombreux, peuplent presque entièrement les deux départements sahariens. Les Maures sont à cheval sur la Mauritanie, le Rio de Oro, l'Ouest algérien. On en trouve même au Soudan et au Maroc. Les Touareg peuplent en partie le Soudan, le Niger, le département des Oasis et l'Ouest libyen. Les Toubous, nous l'avons vu, sont eux aussi à cheval sur plusieurs pays : le Niger, le Tchad et la Libye. Ceci revient à dire que lorsqu'un de ces peuples sahariens, qui commencent à peine à prendre conscience de leur existence en tant que races, se sera rendu compte de sa dispersion et de son découpage par des frontières artificielles, lorsqu'il éprouvera un besoin d'unité qu'une simple propagande extérieure peut faire naître, il surgira au Sahara de nouveaux problèmes internationaux.

Il est assez difficile de dénombrer les populations sahariennes; d'abord parce que les recensements ont toujours été erronés et surtout parce que la limite sud du Sahara, telle que nous l'avons tracée, ne correspond à aucune limite administrative.

Il y a, en Sahara algérien, environ 650 000 hommes, dont plus de 10 000 Touareg et 25 000 Regueïbat; en pays mauritanien 650 000 habitants (2); en pays targui de l'ex-A.O.F. 450 000 Touareg, en pays toubou environ 150 000 individus et un grand nombre d'Arabes du Tchad soit

(1) R. Mauny. Le Judaïsme en Afrique occidentale. Bulletin de l'I.F.A.N., 1949, nos 3 et 4.

(2) Parmi tous ces chiffres, seuls ceux qui concernent les deux départements sahariens sont exacts car ils sont le résultat d'un recensement de l'année 1960; le chiffre de 800 000 habitants avancé par le gouvernement de la République islamique mauritanienne semble exagéré; quant à celui des Toubous, il comprend la population des tribus apparentées et les 128 000 Teda-Dazza qu'Annie Lebeuf signale dans son livre « Les populations du Tchad ».

en tout, grosso modo, 2 000 000 d'habitants pour le Sahara tel que nous l'avons défini.

LES CHAAMBA

Nous avons vu que le problème des races en Sahara du Nord était assez complexe. Mais s'il se limitait aux données principales : Arabes, Berbères, Juifs, Harratin, et si les premiers ne formaient qu'un bloc, il serait encore relativement simple.

Les Harratin peuplent l'ensemble des palmeraies. Ce sont des sédentaires de couleur qui jadis cultivaient jardins et dattiers au profit de leurs maîtres blancs, qu'ils fussent nomades ou non, ce qui revient à dire que la plus grosse partie des récoltes allait aux moins nombreux. Car les Harratin, sédentaires, pullulent et, dans ce Sahara où certaines densités de population sont zéro au kilomètre carré, ils peuplent les oasis, villes comprises, où la densité atteint le chiffre effarant de 1 666 habitants (1). Les oasis ne peuvent les nourrir. Nous avons indiscutablement accru les cultures, mais parallèlement la population s'est accrue à une vitesse plus grande. L'effort agricole peut être encore plus développé grâce à une judicieuse politique de l'eau, et à l'exploitation de la fameuse nappe du « continental intercalaire » dite albienne qui aurait une superficie proche de celle de la France. Mais les nappes d'eau fossile ne sont pas inépuisables et, pour mettre le sol en valeur, il faut une main-d'œuvre qui, précisément, se dérobe, attirée par les hauts salaires résultant de la mise en valeur du sous-sol.

L'avenir des Harratin est un problème angoissant. Le père était esclave sous-alimenté et couchait sur la dure. Certains de ses fils mangent à satiété, dorment dans un lit, dans une chambre conditionnée. Cela sans transition, ce qui peut être désastreux pour l'individu, sa famille, les structures sociales.

Ces Harratin, groupés dans les oasis surpeuplées, sont de loin entourés d'Arabo-berbères, leurs anciens maîtres. Les plus proches sont les semi-nomades qui, durant la moitié de l'année nomadisent et l'autre moitié, laissant leurs troupeaux à la garde de bergers, restent à l'oasis ou en bordure. Ils ont en quelque sorte un pied au désert l'autre dans la palmeraie. Mais durant cette sédentarisation, ils ne se mélangent pas avec les populations de couleur. Vivant dans des cases ou sous la tente, ils conservent leurs habitudes ancestrales. Tous ces semi-nomades

(1) Chiffre établi par M. Calcat, ingénieur en chef des services agricoles.

tendent à devenir sédentaires, par suite de l'amenuisement de leurs troupeaux, de la diminution du nombre des caravanes qui leur permettaient quelques gains par la location de leurs bêtes, et aussi de la salubrité des oasis d'où le paludisme, qu'ils supportent plus difficilement que les Noirs, a été vaincu.

Parmi toutes ces fractions, il en est une qui fait parler d'elle, bien qu'elle ne forme pas le vingtième de la population totale du Sahara blanc. Cela parce que certains de ses représentants furent toujours à nos côtés au cours de la pénétration, mais aussi parce qu'aujourd'hui ils se sont répandus dans tout le Sahara. Il s'agit des Chaamba. Ce sont des Arabes qui nomadisent dans le Sud du Souf, au Sud-Est de Ouargla, dans le Mzab et dans la région de Metlili. Leur nom leur viendrait du lieu Cha'Anbaria où ils campèrent lors des invasions hilaliennes. D'autres pensent qu'ils descendraient d'une femme qui s'appelait Chaghnaba, tandis qu'une opinion fort répandue dans le Souf dit que leur grand'mère possédait une slouguia (levrette) qui avait nom Amba. Dès qu'elle voulait la lancer sur le gibier, elle lui criait : Icha Amba! (1)

Ils sont au Sahara blanc depuis un millier d'années. Ils s'opposèrent peu à notre pénétration, mais ne la facilitèrent pas non plus, au contraire, surtout au début. Lors de la première Mission Flatters, ceux qui en faisaient partie se montrèrent sourdement hostiles et les guides de la deuxième mission nous trahirent. Mais peu à peu ils s'apprivoisèrent et furent de valeureux artisans de la pacification du Sahara. Leur réputation de méharistes s'étendait dans tout le désert et, sous le commandement de cadres français, ils accomplirent des exploits qui restent inscrits au livre de gloire des compagnies sahariennes. C'étaient des soldats exemplaires. Ils avaient un statut spécial et lorsque quelque chose n'allait pas, leur sentiment du devoir les faisaient cependant obéir, quitte à venir ensuite trouver leur chef, en grande tenue, et lui donner leur démission (2).

C'est en grande tenue qu'ils étaient lorsque je les vis, pour la première fois, s'approcher en ordre sur leurs lourds méhara pour faire la liaison avec le Groupe Nomade d'Atar qui, en 1929, les attendait à Aïoun Abd el Malek. Ils m'ont cependant laissé l'impression de commerçants avisés car, en quelques jours de contact, ils avaient vendu ou échangé, avec les Maures, les tirailleurs et les Européens de Mauritanie, toutes sortes de produits ou de denrées, depuis le paquet de cigarettes jusqu'au tapis de selle en feutre, si précieux pour protéger le garrot des chameaux de

(1) Caïd Zoubeidi Hocine — Généalogie des Chaamba, B.L.S. nº 21.
(2) Lt col. Ferry — Les Chaamba.

selle. Par un curieux hasard, je rencontrai l'un de ces mêmes Chaamba, vingt ans plus tard, en un lieu habituellement peuplé de Tadjakant et de Regueïbat : Tindouf. Quelques minutes de conversation nous ramenèrent dans le passé et dans le Nord mauritanien. Quoique intéressante pour moi, une telle rencontre n'aurait pas valu d'être mentionnée si l'homme n'avait été l'un des rares boutiquiers du lieu. Je fus obligé d'en conclure que ces valeureux guerriers ne manquaient pas d'un sens commercial assez développé et je ne m'étais pas trompé car, par la suite, j'appris que les Chaamba commercent dans tout le Sahara d'Afrique du Nord et même au delà puisqu'on en rencontre à Agadès, Zinder, Niamey, Kidal, Gao, Bourem et Tombouctou. Ils n'en sont pas restés au stade du chameau de bât; leurs caravanes sont motorisées et le deviendront plus encore étant donné le développement routier consécutif aux découvertes minières et pétrolières.

S'ils n'étaient que commerçants, ce serait parfait mais un commerçant, en ces pays, est aussi un petit banquier. Un grand nombre de leurs clients s'endettent. L'affaire se règle par un bout de jardin, quelques dattiers et, chose plus grave, des parts d'eau.

Tous ne s'adonnent pas au commerce, loin de là. Beaucoup sont d'anciens militaires retraités qui se sont fixés dans les oasis où ils ont servi et s'y sont mariés avec des filles des sédentaires, achetant palmiers et chameaux. L'ensemble forme donc des tribus bien étalées ayant antennes jusqu'aux pays des Noirs. Nul, plus qu'eux, n'est apte, par cette dispersion et les voyages d'un grand nombre, à répandre les idées que n'importe quel poste radio peut capter; et sans doute ces idées ne nous sont-elles pas toujours favorables puisqu'à l'époque où le Maroc avait des prétentions sur Tindouf, un certain nombre de méharistes chaamba de l'endroit passèrent la frontière, comme le firent plus tard ceux de Timmimoun après avoir supprimé leurs cadres français. Mais ce ne sont là que des cas particuliers qui ne diminuent en rien la fidélité de la masse.

Les Chaamba observent la religion islamique et, à ce titre, professent leur foi en récitant la fatiha, jeûnent, pratiquent l'aumône, font s'ils le peuvent le pèlerinage à La Mecque et leurs cinq prières journalières au fedjeur (point du jour), au dohor (début de l'après-midi), à el aâsser (milieu de l'après-midi), au moghreb (coucher du soleil) et à el eucha (vers 8 heures du soir) ignorant bien souvent que la première est due à Adem (Adam), la seconde à Brahim (Abraham), la troisième à Yonness (Jonas), la quatrième à Issa (Jésus-Christ) et celle du soir à Moussa (Moïse). Beaucoup de Français sont loin de soupçonner cela, comme ils sont également loin de soupçonner que la religion musulmane n'a jamais

été contre les « gens de l'Écriture », chrétiens et Juifs et qu'elle reconnaît sans erreur Myriam qui n'est autre que Marie.

Comme beaucoup de musulmans, les Chaamba sont polygames dans la limite des quatre épouses que leur permet le Coran. Bien qu'ils soient individualistes et de caractère indépendant, ils conservent l'esprit familial, l'autorité du père s'exerce sur sa femme et ses enfants, mais la famille déborde le cadre étroit de la famille occidentale et plusieurs familles restreintes forment une famille patriarcale groupée sous l'autorité d'un pater familias commun. Plusieurs de ces familles forment une fraction habitant un douar sous les ordres d'un cheikh. Une tribu n'est qu'un ensemble de fractions et il y a chez tous la croyance en un ancêtre commun. On est fils de un tel, de un tel, de un tel, ce qui fait que les noms des Chaamba, comme ceux d'autres Arabes ou de Berbères sont assez longs, le nom de chaque ancêtre étant lié à celui de l'ancêtre précédent par la formule « fils de ». On a ainsi des Ouled et des Ben chez les Arabes, des Aït et des Ida chez les Berbères. Un caïd commande l'ensemble et, naturellement, il est originaire de la tribu. Sa nomination, d'ailleurs, doit être la conséquence d'une autorité déjà établie mais ce n'est plus toujours le cas. Il est assisté d'un conseil nommé djemaa.

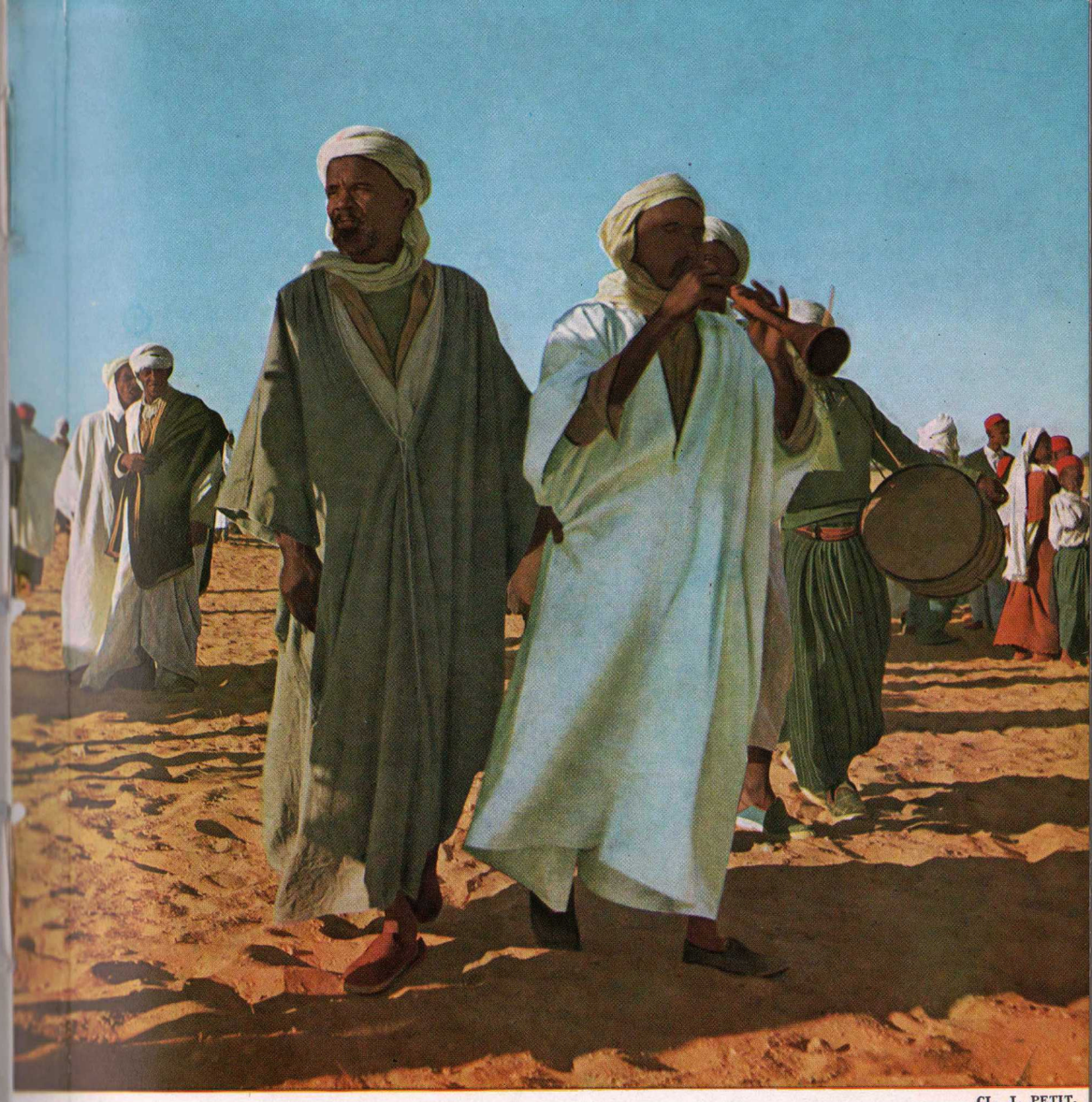
Tant que les Chaamba ont été des nomades, ils ont mené, malgré leur individualisme, une vie collective qu'exigeait le bien commun : pacage dans une même zone de nomadisation, forage de puits, organisation de caravanes, défense contre les rezzou, mais leur sédentarisation progressive a affaibli cette vie communautaire.

Comme la plupart des Arabes, le Chaambi ne se livre pas. Marqué par sa religion plus que tous les nomades du Sahara noir, y compris les Maures, il voit encore « le roumi » chez l'Européen, mais il sait le juger et il est toujours sensible à sa bonté, son autorité et sa justice.

Comme tous les Arabes musulmans, il est hospitalier et généreux.

LES MAURES

L'Europe connut les Maures avant les autres races sahariennes grâce aux contacts des premiers navigateurs. Les Portugais doublèrent le Cap Bojador en 1434. Après s'être installés aux îles d'Arguin, ils pénétrèrent jusqu'à Ouadane. Ce sont eux qui fondèrent Portendik dont on retrouve difficilement la trace. Arguin et Portendik devaient durant longtemps être les principaux points de contact entre l'Europe et le Sahara, suivis par les comptoirs du fleuve Sénégal, où se faisaient les trocs. L'Europe donnait ses produits manufacturés, les Maures la gomme et des esclaves.



CL. J. PETIT.

Musiciens Ngoussi (région de Ouargla).

Ces contacts entre Maures et navigateurs n'étaient pas toujours pacifiques et ne le furent guère au cours des siècles. C'est Gonzalo de Cintra qui, en 1442, appela Rio de Ouro, rivière de l'or, un golfe qui s'enfonçait à six lieues dans les terres, mais il n'y avait pas d'or au Sahara, il venait du Bambouk. Gonzalo de Cintra en reçut, avec dix nègres en plus, pour la rançon de deux prisonniers. Les vieux récits fourmillent d'affaires de ce genre, mais ils ne nous font pas pour autant connaître les Maures, sauf celui de Joâo Fernandes. Plus tard, plusieurs naufragés et commerçants apportèrent sur cette race de nombreux renseignements peu favorables. On les considéra comme des hommes terribles. Ils l'étaient aussi, en particulier les Ouled Delim, pilleurs de caravanes et massacreurs de voyageurs.

Dans son récit de captivité chez les Maures, Douls nous dit les circonstances dans lesquelles les Ouled Delim égorgèrent 25 Ouled Tyderarin, partagèrent les biens de la caravane et tirèrent au sort femmes et enfants. Le 14 juin 1908, ayant surpris le détachement méhariste que commandait le capitaine Georges Mangin, à El Moinan, ils ne laissent qu'un survivant, un Sénégalais, qu'ils envoient porter la nouvelle dans le Sud, mains liées, mais avec la tête de Mangin pendue à son cou.

Les exemples abondent. Leur mauvaise réputation dura longtemps et P. Loti, dans son roman d'un spahi, les considère comme la pire race qui soit au monde. Loti se trompait; sans doute avait-il été influencé par des récits de guerre entre les troupes de Faidherbe et celles de Mohamed El Habid et n'avait-il pas lu, sous la plume de l'abbé Boilat, cette anecdote charmante et... surprenante puisqu'il s'agit d'un Maure musulman; elle a plus de cent ans d'existence.

« On avait dit au désert que M. X... avait une femme d'une rare beauté. C'en fut assez. Les esprits s'exaltèrent, la poésie fut mise en mouvement; cinq Maures firent deux cents lieues pour avoir le bonheur de contempler cette superbe créature. Ils arrivèrent à Saint-Louis. C'était un dimanche; Madame était à la messe; ils s'y rendirent et, cherchant des yeux, ils eurent bientôt distingué celle qu'ils avaient cherchée sans la connaître; ils allèrent aussitôt s'asseoir à côté d'elle et la regardaient à tout moment en disant : Bissimilaï! (1) La messe finie, ils la suivirent dans les rues, en faisant des exclamations et en disant que rien au monde n'était plus admirable » (2).

Mais les tribus maures étaient nombreuses, beaucoup d'entre elles ne songeaient qu'à leurs chameaux et au Coran. Au fur et à mesure que

(1) Dieu soit loué.
(2) P.D. Boilat — Esquisses sénégalaises.

la paix s'étendit en Mauritanie, les groupements, jusqu'aux plus reculés, devinrent plus policés. J'ai personnellement constaté, en 25 ans, un changement surprenant et le vieux dicton des Noirs : « Si tu rencontres un Maure et une vipère, tue d'abord le Maure », est anachronique. Il faut quand même le comprendre car, durant des siècles, les Maures ne se firent pas faute de s'acharner sur les Noirs pour les réduire en esclavage. Ils ne manquaient certainement pas de moyens de coercition pour avoir si rapidement inculqué à des villages entiers leurs coutumes, leur habillement, leur langage, leur religion, à tel point que les Noirs descendant de ces villageois se considèrent comme des Maures. Entre eux, les Maures, qui sont blancs, s'appellent les Beïdanes; la Mauritanie est le Trab el Beïdan, le pays des hommes blancs, mais j'ai entendu un jour un Porogne du plus beau noir, issu d'un de ces villages de culture, me dire : « Nous les Beïdanes... ».

Vivre de pillages comme le firent, durant des siècles, les tribus guerrières, enlever un troupeau, détrousser une caravane, rafler des bergers noirs et, dans les tribus côtières, arracher aux épaves leur dernier morceau de cuivre, aux naufragés leurs derniers boutons, n'est pas sans marquer une race. Est-ce cette habitude de prendre qui fit du Maure un être si quémandeur? Est-ce la misère? Mon premier contact avec une tribu guerrière du Trarza, voici longtemps, me semble assez significatif : — Donne-moi ton fusil! — Tu plaisantes! — Alors, donne-moi des cartouches — Je n'en ai pas de trop. — Tu en as, chacun sait que les Français en ont plein des caisses. — Elles appartiennent au gouvernement. — Alors, donne-moi ton draa!

Mon draa était le vêtement maure que je portais. Devant tant d'insistance, je donnai un draa d'étoffe blanche au chef des guerriers avec qui je buvais le thé — mon thé. J'aurais pu me croire quitte. Non! Le pain de sucre dont un des siens avait sucré le breuvage, après en avoir détaché des fragments par le choc du fond d'un solide petit verre, disparut sans que je m'en aperçusse.

De telles habitudes s'atténuent, dit-on. Je les avais crues localisées chez les guerriers mais ces dernières années, à Saint-Louis du Sénégal, je reçus maintes visites de personnages assez importants qui égrenaient leur chapelet en me demandant des cartouches, mon ceinturon, des couvertures.

En revanche, il m'arriva à plusieurs reprises d'être reçu chez des marabouts et des guerriers. Grands seigneurs, leur générosité me remplit toujours de confusion, non seulement par les vivres qu'ils me firent porter pour ceux qui m'accompagnaient, mais en tuant moutons et chameaux, et en m'obligeant à accepter des souvenirs de prix.

Le Maure est un être courageux, mais il n'a pas la mentalité « Messieurs les Anglais, tirez les premiers ». Il a vécu des siècles dans un pays où fortune, gloire et noblesse, appartenaient à celui qui avait un fusil et savait s'en servir: aux guerriers aux longs cheveux. Malheureusement, les cartouches étaient rares. S'il s'agissait de tuer une gazelle pour en manger la viande, il fallait viser juste et approcher l'animal au plus près. La chasse était une opération qui eût rempli d'admiration nos meilleurs Nemrod. Il en était de même de la guerre, mais les ruses ne sont pas aussi simples lorsqu'on tire des hommes ou des gazelles. Ainsi, une petite caravane revient de Saint-Louis à destination du Rio de Oro; des goumiers maures s'en approchent et entament la conversation du haut de leurs chameaux. Soudain les caravaniers sortent leurs armes et tirent. Le drame fut rapide. Plus tard — c'était en 1932 — le lieutenant Mussat est assis sous un léger abri qui le protège du soleil, en compagnie de l'Emir de l'Adrar, douteux, qu'il doit reconduire vers le Sud. A ses côtés, un garde du corps de l'Emir fait semblant de nettoyer son mousqueton qu'il tient en travers des genoux, assis sur le sable. Il appuie sur la détente et Mussat est tué.

Au combat, le Maure est aussi courageux que n'importe quel guerrier d'une autre race, mais ses réactions ne sont pas les nôtres.

Il n'hésitera pas, si c'est son intérêt, à rompre le combat et à s'enfuir, ce que nous n'arrivions pas à comprendre, nous, Français, car nous étions marqués par ce vieil atavisme qui nous accrochait au sol. Nous défendions nos êtres, certes, mais aussi nos familles, nos villages, notre terre. L'honneur était de ne pas reculer d'un pas. Les guerres modernes, en nous donnant des vues plus larges, nous ont permis de comprendre mieux le combat des Beïdanes. Il y avait cependant des cas où le Maure devait, sur place, défendre son campement attaqué et la femme, gardienne de l'honneur, préparait dans une calebasse de l'eau rougie au henné pour en asperger les couards. Ces mêmes femmes, d'ailleurs, savaient encourager les guerriers par leurs chants et leurs cris; elles les ravitaillaient au combat, à Amatil en particulier. C'est là qu'une situation très grave fut sauvée par la cupidité des combattants. Les Maures avaient pénétré dans un bastion improvisé dont le défenseur, l'adjudant Vix, venait d'être tué (1). « Il portait toujours une sacoche de cuir dans laquelle il plaçait son argent; ce jour-là il avait 300 francs en pièces de 5 francs; lorsqu'il tomba, sa sacoche s'ouvrit, laissant glisser les pièces d'argent qui se répandirent sur le sol. Un cri de joie fut poussé par l'un des assaillants : « ouguié » (l'argent); ce fut entendu, répété sur toute la

(1) Général Duboc. Méharistes coloniaux.

ligne, et aussitôt les Maures, abandonnant leurs objectifs, se ruèrent sur le bastion pour prendre part à la curée ».

Aux yeux des premiers Français, le Maure est apparu comme un être de contradiction : courageux et lâche, cruel et magnanime, cupide et généreux, fidèle et félon, quémandeur et grand seigneur, sympathique.

Il n'est pas paresseux, mais il n'aime pas le travail servile, il méprise même ceux qui s'y livrent, et doublement s'ils sont noirs, car il est raciste. Le travail intellectuel, hormis les livres saints chez les marabouts, ne l'attirait pas beaucoup. Il ne s'est décidé à s'y intéresser que lorsqu'il s'est aperçu que son pays, sorti de son isolement saharien, ne pouvait rester à l'écart des autres civilisations — moghrebine et occidentale — et avait besoin d'élites dans les domaines administratif et politique. Si ses enfants ne fournissaient pas ces élites, les postes de commandement seraient occupés par des Noirs. C'est ce qui a conduit à l'école de jeunes Beïdanes qui obtiennent de très bons résultats.

Le Maure n'est pourtant guère attiré par le progrès; la vie simple lui suffit, il s'accommode de privations. Fils des nomades qui, au siècle dernier, faisaient chauffer le lait et cuire la bouillie en y mettant un galet brûlant (1), et dont beaucoup s'habillaient de peaux de bêtes (2), il a conservé le goût d'une vie frugale et je crois qu'au Sahara il est impossible de trouver une race qui soit autant attachées à son mode de vie. En quelques dizaines d'années, les plus gros changements qu'il a été possible de constater ont été l'adoption de tentes en toile blanche, au lieu des tissus en poils de chèvre et de chameau, du modèle ancestral et, chez la femme, la mélafa en étoffe blanche ou bleu clair (3). Les femmes — une sur 20 000 — n'ont pris à l'occident que des chaussures, des sacs à main et des parfums, tandis que seuls les étudiants et quelques politiciens adoptaient des vêtements occidentaux et se coupaient les cheveux. Tous les autres s'habillent comme s'habillaient leurs pères, et comme par le passé, leur peau, rarement lavée surtout chez le nomade, garde la teinte bleue des vêtements.

Jadis le bonheur d'un Beïdane, surtout s'il était Hassan, était d'avoir un bel azouzel (4), une rahla solide, l'illiouich, peau blanche de mouton (venue du Nord) pour la rendre confortable, une agrabe garnie de cartouches, un mousqueton, une tassoufra, sac de cuir colorié, pour ramasser ses quelques affaires, et deux bonnes peaux de bouc. S'il n'avait

(1) Témoignages de Follié, Saugnier et de Brisson au XVIIIe siècle, Bou el Mogdad en 1861, Douls en 1887.
(2) Témoignage d'Adams en 1810, Douls en 1887.
(3) Pièce d'étoffe dans laquelle se drapent les femmes.
(4) Chameau de selle.

pas de thé vert, il trouverait bien quelqu'un pour lui en offrir, et si son côté ne s'ornait pas d'un poignard marocain, courbe, dans sa gaine d'argent ciselé, il conservait l'espoir d'en prendre un jour sur un cadavre ennemi. Il est resté le même, toujours avide de liberté.

La société maure n'est guère homogène et ce qui la caractérisait le plus, c'était la supériorité des guerriers, gens qui avaient tout mais ne possédaient rien, et qui vivaient de la guerre et des pillages avant notre venue, puis du métier des armes durant la pacification et, en tous temps, de tributs qu'ils percevaient sur d'autres fractions. La paix que nous avons apportée a été à l'encontre de leurs intérêts et nos sentiments égalitaires, en les séparant de leurs captifs, en supprimant les impôts féodaux qu'ils levaient, en ont fait des déclassés. On en voit parfois qui travaillent dans les mines ou sur la route : c'est pitoyable. Seuls les marabouts et anciens tributaires qui sont restés attachés à leurs troupeaux — chameaux dans le Nord, bœufs dans le Sud, chèvres et moutons à poil ras partout — ont vu un avantage dans la paix.

Les tribus guerrières sont généralement d'origine arabe (Maqil), parfois berbère (Lemtouna et Masoufa). Si elles ne sont point nobles comme les Hassan, l'usage du fusil est pour elles un titre de noblesse. Après ces guerriers, on trouve des tribus maraboutiques ou Tolbas qui jadis entretenaient les premiers en échange de leur protection. Certaines d'entre elles ont adopté des pratiques guerrières comme les Régueïbat qui furent longtemps les plus redoutables ennemis des habitants de l'Adrar mauritanien. Ce sont aujourd'hui les plus grands nomades du Sahara; ils étaient hier les plus lointains razzieurs puisqu'ils n'hésitaient pas, avec d'autres tribus du Sud marocain, refuge de toutes les dissidences, à parcourir, pour razzier, les 1 500 kilomètres qui les séparaient de la boucle du Niger. Ils ont su accaparer les vastes et riches zones de nomadisation à cheval sur la Mauritanie, le Rio de Oro et l'Algérie, à tel point que pour les mieux contrôler, et pour d'autres raisons, il a été nécessaire de créer, en 1944, un commandement unique des confins du Maroc, de l'Algérie et de la Mauritanie.

Certaines de ces tribus maraboutiques sont d'origine arabe. Elles ont abandonné le fusil pour le Coran. Parfois le changement de camp est le fait d'individus. Ce sont en somme des conversions. Les marabouts sont les plus riches parmi les Maures; ce sont eux qui ont fait le renom de Chinguetti, septième lieu saint de l'Islam.

Après guerriers et marabouts viennent les Zénaga ou Lahma : la viande! Ce sont des pasteurs soumis aux précédents, mais dominant cependant les Harratin, les griots, sortes de troubadours peu considérés

qui se marient entre eux sauf lorsqu'un homme d'une caste supérieure s'éprend d'une jolie griote, et enfin les forgerons, peut-être d'origine juive, très méprisés. C'est sous leurs tentes que se nouent les intrigues.

Il est à souligner que des Harratin, tout en restant tributaires de leurs maîtres, ont été libérés en masse avant que nous ne venions en Mauritanie. Cette liberté et la situation sociale qui en résulta leur permirent de participer à la défense des campements en cas de rezzou.

En plus, il y a dans toutes ces tribus des captifs et, s'accolant à cette société complexe, trois autres groupements qui, par leur spécialisation, ne manquent pas d'intérêt.

Les chasseurs némadi, qui vivent dans l'Est Mauritanien, gravitent autour du puits d'Aguelt Némadi, au Nord de Tidjikja. De race blanche, ils sont peu islamisés. Comme les Zénaga, ils ne s'allient qu'entre eux, sauf lorsque d'autres Maures remarquent leurs filles.

Les Imraguen sont des hommes diversement colorés qui se livrent à la pêche côtière.

Les Azarzirs, tributaires comme les Imraguen, exploitent les salines d'Idjil et semblent assez misérables.

Certaines régions mauritaniennes : Adrar, Trarza, Tagant forment des Emirats, mais à la base de l'organisation on trouve le campement, puis la fraction, puis la tribu, dont les chefs sont assistés d'un conseil de notables connu sous le nom de djeema.

LES TOUAREG

Au siècle dernier, on appelait les Touareg Touariks et Barth prétendait que ce nom leur avait été donné par les Arabes de terekou-dinikoum (ils ont renié leur foi), mais avant cet explorateur, le géographe Cherbonneau disait que Targui venait du verbe taraka qui signifie attaquer la nuit.

Ils ont la réputation de ne manger jamais de varan, animal tabou. En revanche, on cite un vieux Targui qui, malgré la rareté des crocodiles au Sahara, en aurait mangé 20 dans sa vie (1).

Si j'avais fait connaissance de ces nomades dans leur propre pays, il est probable que j'aurais oublié ce premier contact, car je me serais trouvé au milieu de nombreux indigènes, tous aussi mystérieux les uns que les autres, leurs yeux apparaissant dans la fente de leur tidjelmoust, tous semblables ou à peu près par leurs vastes tuniques, leur bracelet

(1) Paul Eydoux aurait eu ce renseignement d'un lieutenant interprète à Fort-Polignac. (Cité par Th. Monod. Sciences Naturelles, 1939).

de pierre au-dessus du coude droit, leurs poignards ou leurs sabres. Mais il arriva que je vis mon premier Targui comme un spécimen égaré en pays toubou et, qui plus est, au marché de Faya où il était absolument impossible qu'il se dissimule à mes regards.

J'eus tôt fait de l'aborder et d'entrer en conversation grâce à quelques mots toubous qu'il connaissait et que parlait aussi un Arabe du Tchad qui m'accompagnait.

— Ils n'enlèvent jamais leur voile? dis-je à celui-ci.

— Oh! non, me répondit-il crument, il aurait honte. Ce serait comme si moi j'enlevais mon serouel!

J'avais compris. Faute d'aliment, la conversation avorta, mais je voulus jeter un coup d'œil sur son épée, la fameuse tacouba à la poignée en forme de croix, que j'imaginais forgée au fond du Hoggar par un vieil Inadan. L'homme voulut bien me la montrer. Je la sortis du fourreau. C'était une fine lame, bien entretenue. Près de la garde je lus, déçu, « Solingen »! Depuis ce jour j'eus l'occasion d'en examiner d'autres, généralement de provenance européenne comme celle-là, mais la plus remarquable que je vis figurait dans les souvenirs d'H. Lhote. On y pouvait lire : « Santissimo Crucifigio » : Le Saint Crucifix.

En plus du poignard et de la takouba, les Touareg portent souvent une lance, longue, assez lourde, en acier parfois incrusté de cuivre. Ils ont aussi un remarquable bouclier en peaux d'oryx orné de dessins harmonieux. Jadis il y avait des Français qui séjournaient à Gao, dans un bureau, et qui, en peu de mois, avaient la possibilité, à l'occasion d'une fête, d'assister à ces duels épiques qui mettent aux prises ces féroces guerriers voilés, chaussés de larges tacalmies. Je n'ai pas eu semblable chance et, en deux années au milieu des tribus touarègues, je n'ai jamais vu de bouclier traditionnel. Sans doute en existait-il sous les tentes, dans les campements, mais les propriétaires n'avaient guère l'occasion de sortir avec ces vestiges du passé.

Les Touareg ont gardé le voile des Berbères. Les Maures et les Toubous, eux aussi, sont voilés, et même les Chaamba, qui se protègent le bas du visage, par vent de sable, lorsqu'ils sont dans le bled, ou tout simplement par vent chaud. Mais tous ces nomades ne sont pas les Ahel el litham, les gens du voile. Celui-ci n'est pour eux qu'un détail vestimentaire, non une obligation. Beaucoup le portent par esprit d'imitation et il se répand dans toutes les tribus sahéliennes et chez les Noirs.

On s'est demandé quelle était l'origine de ce voile et la question n'a pas été résolue quoique un certain nombre de légendes aient été recueil-

lies (1). La première ferait de ce litham un voile d'origine féminine. Un conflit étant survenu entre deux tribus berbères au Sud du Tafilalet, l'une d'elles, sur le point d'être vaincue, fit appel aux femmes. Celles-ci repoussèrent l'ennemi et, fières de leur succès, raillant les hommes, elles prirent leur voile et le leur jetèrent au visage en s'écriant : « A vous maintenant de porter le voile! »

Une seconde légende met en scène deux sœurs qui conçurent du démon des enfants hideux qui ne purent se marier qu'en dissimulant leur laideur. Elle donne à la fois l'origine des Berbères, des Touareg et du voile.

Une troisième légende a pour point de départ un ogre qui dévorait chaque jour une jeune fille d'une tribu arabe. Un étranger nommé Diab ben Oulaken les en délivra en lui tranchant la tête et demanda comme récompense que quarante jeunes filles soient données en mariage aux quarante Arabes qui l'accompagnaient, ce qui fut fait par les habitants de Ghadamés. Au bout de quelques mois, Diab et ses gens décidèrent de s'en retourner chez eux et ils abandonnèrent leurs épouses. Celles-ci étant enceintes, les habitants des oasis, voulant distinguer leurs enfants de ceux qui allaient naître, décidèrent de trancher le nez de la progéniture étrangère, ce qui fut fait. Ayant grandi, les mutilés se voilèrent et furent appelés les Touarik, les abandonnés.

Une dernière légende se situe au Maroc. Deux tribus de Fez, mécontentes du sultan, se soulevèrent contre lui. Il s'ensuivit une sanglante répression et les rescapés se réfugièrent au Sahara. Quelques mois plus tard le sultan envoya une délégation aux fuyards pour les inciter à revenir. Après discussions, ceux-ci se divisèrent en deux clans, l'un qui poursuivit sa route, l'autre qui rebroussa chemin. Mais avant de se séparer, pour ne pas oublier l'affront du sultan, ils s'engagèrent à baisser leur cheiche sur les yeux et sur la bouche.

Le Tarik es Soudan dit simplement qu'ils prirent le voile, comme leurs femmes, pour s'enfuir du Yémen au Moghreb.

El Bekri écrit ceci du voile : « Le voile est une chose qu'ils ne quittent pas plus que leur peau. Aux autres hommes qui ne s'habillent pas comme eux, ils appliquent un sobriquet qui, dans leur langue, signifie « bouches de mouches ».

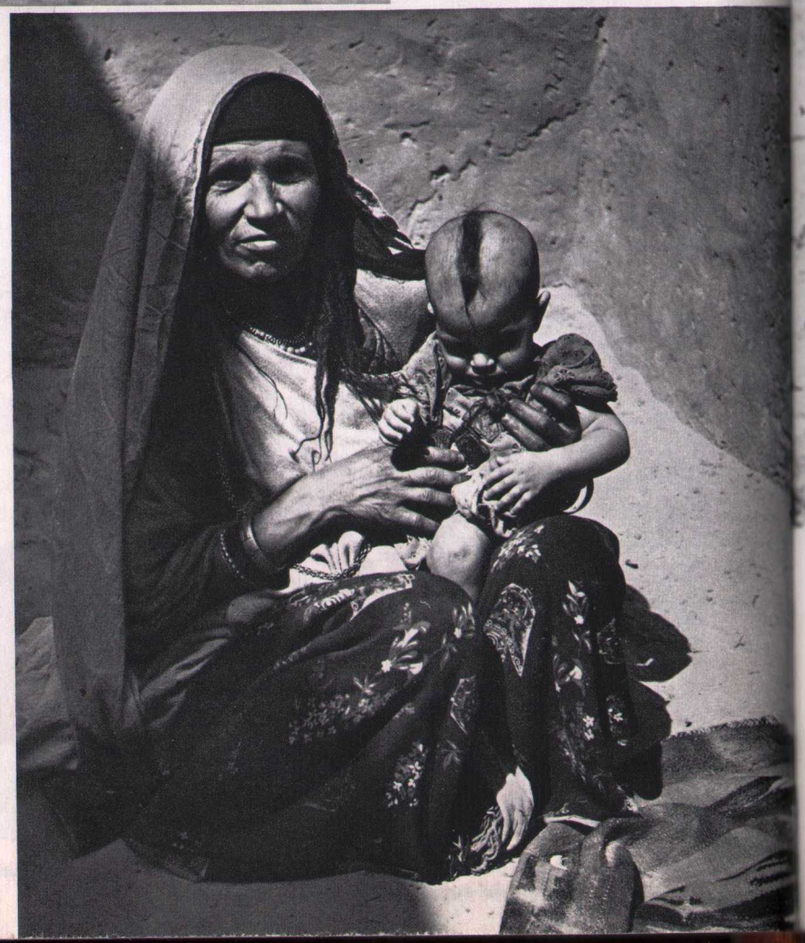
Quant à Ca Da Mosto, il disait en parlant du voile : « La bouche est une vilaine chose par laquelle sortent continuellement ventosités et mauvaises odeurs. Au moyen de quoi on la doit tenir cachée ».

Effectivement, les Touareg dorment, boivent, mangent sans se dévoiler. Une seule fois un Targui a enlevé son tidjelmoust en ma pré-

(1) M. Lesourd. Le voile de la honte. Bulletin de Liaison Saharienne, nº 16.

Méharistes Chaamba - Le Sultan d'Agadès - Groupe de Maures attendant d'être reçus par le chef de subdivision de Moudgéria.

Groupe de Toubous.



Femme arabe du Gourara.

Fillette maure aux environs d'Atar.

Rabbi, Targui du Niger.

sence. Il avait peut-être une trentaine d'années et depuis quinze ans il portait le voile, ce qui lui avait aplati le nez : il avait un visage de boxeur!

Aux yeux de la plupart des hommes, les gens du voile sont les habitants du mystérieux Hoggar, et cette croyance a pour causes la littérature exotique, la chanson, la vie d'ermite de Charles de Foucauld non loin de Tamanrasset et la proximité relative des montagnes qui les rend accessibles aux touristes. Il n'y a pourtant au Hoggar que quelques milliers de Touareg, souvent éloignés, car ce pays est sec, pauvre, vraiment déshérité. Les tribus nomadisent la plupart du temps ailleurs, au Nord parfois, mais surtout sur le territoire du Niger, entre l'Adrar des Iforas et l'Aïr, en particulier au Tamesna. La masse des Touareg se trouve au Niger et au Soudan où elle forme une population de 450 000 habitants très métissés dans leur ensemble. Avec quelques milliers d'Ajjer, fort connus malgré leur minorité, les Hoggar forment le groupe des Touareg du Nord, auxquels se joignent quelques milliers de sédentaires. Ils sont les maîtres des salines d'Amadror.

Les Touareg de l'Aïr sont plus nombreux. Leur organisation politique est assez singulière car le Sultan d'Agadès est, par tradition, un Noir. Il commande aux Kel Oui qui sont généralement plus blancs que lui, ainsi qu'aux Kel Ferouane et aux Kel Tadélé.

Plus au Sud sont les Ouilliminden de l'Est et les Kel Gress, ceux-ci presque tous noirs, vivant en zone sahélienne. Beaucoup de Kel Gress sont sédentarisés et se livrent aux cultures, à l'élevage. Ce sont eux qui chaque année organisent la grande caravane du sel. Ils ne connaissent pas la pauvreté qui caractérise les Touareg du Nord.

Vers le Niger, l'important groupe des Ouilliminden de l'Ouest, plus blanc, nomadise dans des régions où les pluies permettent de beaux pâturages. Ils se livrent à l'élevage des chevaux, des bœufs et des chameaux C'est la fraction touarègue la plus importante dont il convient de séparer les Tademekket de la région de Tombouctou qui, lors de notre pénétration par le Sud, au siècle dernier, nous donnèrent autant de difficultés que nous en avaient donné, au Nord, les Touareg Ajjer et Hoggar. Les Tademekket sont éleveurs de bœufs.

Nous aurons fait le tour du monde targui en arrivant à l'Adrar des Iforas dont les habitants sont gens à part, du fait de leur manque d'homogénéité. Soumis autrefois aux Ouilliminden, ils ont maintenant des liens avec les Hoggar. Certaines de leurs tribus sont maraboutiques.

La société touarègue est hiérarchisée. A la tête viennent les Imajoren, c'est-à-dire les nobles. On les appelle aussi Imochar.

Au-dessous d'eux viennent les Imrad ou vassaux. En troisième position, qu'elles soient nobles ou vassales, sont les tribus maraboutiques comme les Touareg Iforas qui ne prirent les armes qu'occasionnellement, leur pays formant une zone de passage de rezzou.

Plus bas dans l'échelle sociale, sans faire de groupements à part, mais intimement mêlés aux tribus, sont les forgerons ou Inadan.

A un autre étage se placent des tribus noires, libres, comme les Iberoganes du cercle de Tahoua qui groupent 400 tentes.

Enfin, plus nombreux que tous les autres réunis, les Iklan sont les serviteurs noirs, anciens esclaves, appelés Bouzous au Soudan et Bellahs au Niger. A part quelques vieillards portant encore des tatouages de tribus d'Afrique noire, il est actuellement impossible de trouver l'origine de ces Noirs qui se classent en Iklan de cases et Iklan de cultures, les premiers étant aussi des bergers, leurs femmes des servantes.

Les grands groupements touareg ont à leur tête un Aménokal sauf les Ouilliminden dont le chef se révolta en 1917. Chaque tribu noble a son tobol ou tambour qui est l'insigne du commandement.

Comme on le voit, la race des Touareg, comme les Maures d'ailleurs manque d'homogénéité, non seulement par les castes, mais aussi par la couleur, par un nomadisme variable, par les exigences de la vie qui diffère entre le Sahel, pays du bœuf, et le Sahara, habitat du chameau. Un même langage, l'habillement, les coutumes, quoique présentant des différences, font l'unité, celle-ci résultant aussi du sentiment très poussé, même chez les Iklan parfaitement assimilés, de n'être ni nègre, ni Toubou, ni Maure, ni Arabe. J'ai souligné la puissance assimilatrice des Maures; il convient aussi de mettre en relief celle des Touareg : au cœur du cercle de Tahoua, au milieu des Ouilliminden de l'Est existent les tribus arabes des Ahel Moussa Karé, des Eudess et Touajiten. Rien ne les distingue des Touareg, sauf la selle du chameau dont le pommeau n'est pas en forme de croix, et leur voile moins sévère.

Autrefois le mot touareg engendrait surtout l'image de redoutables pillards rançonnant les caravaniers et razziant les troupeaux, jusqu'au jour où la paix s'étant établie dans le désert, il n'évoqua plus qu'un courageux guerrier médiéval armé du bouclier, de la lance et de la takouba, ou un ardent méhariste au fusil redoutable. Ces belles images s'estompent peu à peu. Elles pouvaient d'ailleurs tout aussi bien, folklore mis à part, concerner d'autres races sahariennes. Mais il est diverses raisons qui font du Targui un être à part.

Le Maure et le Chaambi écrivent l'arabe ; le Toubou n'écrit rien, le Targui écrit le tamachek. Il parle tifinar. Il aime la poésie, la musique,

les ahals ou cours d'amour et les carrousels à dos de chameau, ce qu'on ne trouve pas ailleurs.

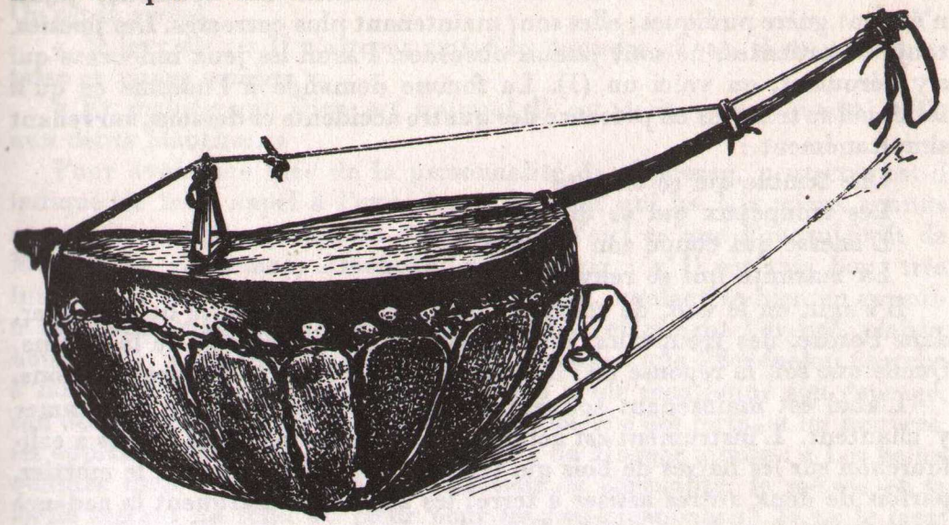


Figure 5. — *Amzad ou violon monocorde des Touareg*

La musique est celle de l'amzad, sorte de violon fait d'un manche en bois et d'une demi-calebasse recouverte d'une peau tendue où sont percés deux trous. L'archet est constitué par une petite branche cintrée tendant une corde en crins de cheval. En Mauritanie aussi il y a des instruments analogues, plus importants, plus sonores, plus nombreux, mais on ne les rencontre qu'entre les mains de griotes. Rien d'analogue au Hoggar, en Aïr et dans la boucle du Niger. Toutes les femmes sont susceptibles de connaître l'amzad; au Hoggar une Targuia sur deux en joue. Cet instrument formait jadis avec le tambourin (ganga) les seules musiques du pays targui. Il faut maintenant y ajouter le tendé, venu sans doute des pays noirs par l'Adrar des Iforas, qui, depuis quelques années se répand jusqu'en Aïr. C'est un véritable tam-tam constitué d'une peau tendue sur un mortier à mil. Avec le tambourin, l'amzad sert à faire danser les chameaux mais il est surtout employé pour l'accompagnement des poésies que les deux sexes improvisent, non sans talent, et que seuls les hommes chantent durant les ahals. Ceux-ci se déroulent la nuit, parfois sous la tente, souvent en plein air. On y raconte des nouvelles, on y pose des devinettes, on y fait de l'esprit, on y récite des poésies. Des femmes jouent des airs de violon que les hommes accompagnent de ho-hôo cadencés. La galanterie est de rigueur et la jalousie proscrite.

Il y a des conventions qui permettent aux hommes et aux femmes de savoir s'ils se plaisent et des liaisons se nouent. Ces réunions, jadis, n'étaient guère pudiques; elles sont maintenant plus correctes. Les poésies, toujours ardentes, ne sont jamais obscènes. Parmi les jeux innocents qui s'y déroulent, en voici un (1). La femme demande à l'homme ce qu'il ferait s'il se trouvait en présence des quatre accidents ci-dessous, survenant simultanément :

Une femme qui se dispute
Les troupeaux qui se dispersent
L'ânesse qui coupe son entrave.
La marmite qui se renverse.

Il s'agit, on le voit, de courir au plus pressé, c'est-à-dire de s'occuper, dans l'ordre, des troupeaux, de l'ânesse, de la marmite et de la femme. Quelle que soit la réponse de l'homme, il y a des rires et des protestations.

L'ahal est maintenant souvent remplacé par le tendé, et les femmes y chantent. L'instrument est actionné par deux jeunes filles assises à califourchon sur les barres de bois qui tendent la peau recouvrant le mortier, parfois de deux autres assises à terre; les assistants marquent la cadence en frappant dans leurs mains. Entre les chants, on bavarde et l'on plaisante. Après le tendé, dans la deuxième partie de la nuit, c'est souvent le tazangaret, véritable danse soudanaise, à laquelle prennent part des Noirs déchaînés ou les Touareg de basse condition.

Le Père de Foucauld, on le sait, a fait sur les Touareg des travaux fort importants : dictionnaires, grammaire et recueils de poésies. La lecture de ceux-ci nous montre que les Touareg célébraient surtout la guerre et l'amour. Voici la traduction d'une poésie intitulée « Départ pour l'Ahal ».

« Mes parents m'ont empêché de partir pour l'ahal, ils étaient, semble-t-il, sans arrière-pensée.

« Je restai, je répandis des larmes, je rentrai sous la tente.

« Je m'enveloppai, je me cachai la figure et me couchai; on eut dit que cela même accroissait mon chagrin.

« Je n'y tins pas : je mis ma ceinture croisée, je parcourus le lieu où étaient accroupis les chameaux.

« J'en fis saisir un bien dressé.

« Je mis sur lui la selle à l'endroit où se termine la crête de poils de la bosse.

« Je me mis bien en équilibre sur lui, je le fis descendre dans la vallée d'Isten.

(1) Benhazera — Six mois chez les Touareg.

« Lorsque je l'arrêtai court, en arrivant près de l'ahal, on me dit : Qu'est-il arrivé..

« Je leur dis : « Il n'est pas arrivé la moindre chose, si ce n'est tristesse et visage sombre ».

« Et maintenant Dieu est unique! Il est écrit que je verrai celle aux dents blanches. »

Pour avoir une idée de la personnalité des Touareg, peut-être est-il indiqué de faire appel à l'expérience de celui qui les a le mieux connus et qui fut tué par quelqu'un d'entre eux. Voici ce que Foucauld dit de Moussa Ag Amastane, Aménokal des Hoggar : « Il est très bon, très intelligent, très ouvert, très pieux musulman, voulant le bien en musulman libéral, mais en même temps ambitieux et aimant l'argent, plaisir, honneurs... » Et, plus tard, après avoir souligné que l'Aménokal cherche à faire régner la paix et la justice, après avoir mentionné son courage, son désir de protéger les faibles contre la violence des forts, et les pauvres, les opprimés contre les injustices, l'ermite du Hoggar ajoute : « Les belles qualités qu'il a excluent-elles l'ambition, la sensualité, le mépris et la haine restant au fond du cœur pour les non-musulmans? Je ne le crois pas... » Et le portrait de ce grand chef targui est achevé par les « choses à dire à Moussa » qui figuraient sur des papiers retrouvés à Tamanrasset:

« Ne pas demander et ne pas accepter de cadeaux »
« Payer ses dettes et ne pas en faire de nouvelles ».
« Diminuer le nombre de ses esclaves ».
« Ne jamais mentir à personne ».
« Ne pas être lent et paresseux ».

Foucauld pensait que les Touareg étaient un peuple « particulièrement intéressant, parce que, musulman de nom seulement, peu fervent, il est très près de nous par ses mœurs, sa vivacité d'intelligence, et sa facilité à s'ouvrir. Malheureusement il est loin de nous par son extrême ignorance, ses préventions et son peu de goût pour l'instruction ».

Depuis, le Targui s'est islamisé et l'on sait que les néophytes ne sont pas les plus malléables.

LES TOUBOUS

Les grands nomades Regueïbat et autres Maures, les Touareg qui parcourent les déserts à la recherche de pâturages, les Chaamba qui sillonnent tout le Sahara sont certes de rudes hommes, résistants à la souffrance, supportant facilement les privations, endurant maintes fatigues, remarquablement adaptés aux plus dures conditions d'existence

qui soient sous les tropiques, mais si on les compare aux vrais Toubous habitant le Tibesti, ils font modeste figure.

Le mot Toubou s'est généralisé. Il devait concerner seulement les Téda, habitants de la montagne, mais on en affuble aussi ceux de la plaine. Au Tchad, les Européens disent « Goranes », le terme étant le mot employé par tous les Arabes, y compris Léon l'Africain qui signale leur présence dans sa « Description de l'Afrique, tierce partie du monde », sous ce nom ou celui de Berdoa.

Le Toubou est assez grand, mince, de teint noir, rougeâtre ou basané. Il a le nez aquilin, les traits assez fins. Les pieds dans de grossières sandales, les jambes dans un serouel relativement étriqué, le corps dans un vaste boubou, il ne ressemble guère aux autres nomades. Le Maure a des cheveux longs tombant sur la nuque, le Targui les porte en tresses, mais lui se rase le crâne qu'il coiffe d'une petite calotte blanche et d'un lourd turban.

De même qu'on ne peut confondre un Targui et un Maure, aucune confusion, malgré le voile, n'est possible entre le Toubou et ses congénères sahariens. Armé souvent d'un poignard de bras dont il sait jouer, de son couteau de jet fort dangereux qui pique ou tranche quel que soit le point par lequel il touche, et de sa longue sagaie, il s'en distingue nettement. Il s'en distingue bien plus encore s'il est monté à dos de chameau, d'abord par l'aspect misérable du harnachement et par l'allure générale due à la selle ou bassour encadrant la bosse. Tandis que les Maures montent dans une confortable rahla en forme de baquet, que les Touareg utilisent leur selle au fond d'assiette et au pommeau en croix, toutes deux placées en avant de la bosse, les habitants du Tibesti emploient un primitif assemblage de deux fourches en bois et de quatre bâtons, qui a surtout l'aspect d'un bât et rappelle la selle égyptienne.

Depuis des siècles, l'existence du Toubou est une lutte pour la vie, un combat contre la faim. Il mange n'importe quoi qui soit tant soit peu assimilable. J'ai vu, un jour, une affiche éditée par un organisme mondial d'entr'aide et de lutte contre la faim, illustrée d'une photographie sans légende. Je l'examinai : c'étaient des Toubous, le choix était parfait car ils étaient du Tibesti. Il ne l'eût été s'il s'était agi des Goranes du Sud. On a moins faim aujourd'hui, car il faut reconnaître que depuis notre occupation, c'est-à-dire depuis moins de cinquante ans, nous avons amélioré le sort des Tchadiens. Mais ce ne fut pas facile! Il me souvient d'une époque où j'avais reçu l'ordre de faire planter, à Gouro, mille surgeons de dattiers. Pour un peu, il eut fallu que ce soit moi qui fasse le travail!

Cette lutte constante contre la faim, contre les intempéries, contre les dangers extérieurs, jointe à un dynamisme naturel a fait de la race touboue ce qu'elle est, un tout homogène, à la façon d'un solide tronc d'arbre dont les fractions périphériques, moins nomades, moins pures, telles celles de Bilma, de Djado, tels les Bideyat, les Zaghawa, les Goranes du Kanem formeraient l'écorce; dont les tribus de la plaine appelés Daza seraient l'aubier et dont le cœur pourrait être constitué par les Teda, de la montagne, dont la faim faisait souvent des bandits et qui, peu à peu, se sont forgé des coutumes peu communes et ont pris les habitudes qui les caractérisent. Il serait intéressant, et c'est encore possible, de rassembler tout ce qui, dans la mémoire des vieux, peut subsister des croyances anciennes, et de ressusciter la religion qu'ils pratiquaient avant l'Islam, c'est-à-dire il n'y a pas longtemps, l'Islam ayant modérément atteint les tribus périphériques depuis peu de siècles et n'ayant pénétré au Tibesti qu'avec les Senoussi, c'est-à-dire récemment, et superficiellement.

Les Toubous musulmans — ils ne sont pas les seuls — conservent des pratiques païennes qu'ils manifestent lors des grands événements familiaux ou sociaux, des interdits nombreux, variables selon les clans, et divers procédés plus ou moins magiques : pierres polies enterrées au pied des dattiers pour qu'ils soient d'un plus grand rapport, ossements attachés aux palmes pour écarter les voleurs, ordalies, répugnants piétinements de chaudes entrailles de chèvre pour échapper à une vengeance, et même « sadagas », qui ne sont qu'anciens sacrifices orientés de nos jours vers Allah. Un caveçon de chameau mis au feu et enterré fait lever le vent qui efface les traces, tandis qu'un caillou ramassé au pied des rochers de Bili par les femmes enceintes de Faya leur dira le sexe de l'enfant.

Les Toubous font, aux Occidentaux, l'effet de gens sans foi ni loi, car le pillage, le vol, le meurtre sont chez eux choses faciles, et ils n'y mettent guère de formes. Bien que mal équipés, ils n'hésitaient pas à entreprendre des expéditions contre des gens mieux armés comme l'étaient les Arabes, ou simplement à les attaquer lorsqu'ils venaient chercher du sel dans les nombreuses salines où s'achèvent les contreforts de leurs montagnes. Ils étaient cependant assez intelligents pour ne pas tuer la poule aux œufs d'or et ils préféraient généralement prélever un tribut sur les caravaniers. Souvent ces derniers arrivaient en force, ce qui explique pourquoi il existe au sommet du rocher-refuge de Gouro, la Mana, des tombes de Toubous pourchassés par des Mahamides venus aux salines.

Dans leur extraordinaire bastion volcanique, coupé de gorges où poussent parfois de petites palmeraies, ils étaient inexpugnables et leurs refuges, installés très souvent à proximité de leurs campements, où ils accédaient au moyen de grossières échelles en troncs de dattiers, étaient quasi inaccessibles.

Mais ces gens sans foi ni loi gardaient cependant un honneur, des conventions. Si un Toubou avait l'intention d'en tuer un autre, il pouvait arriver qu'il l'en prévienne au moyen d'un petit tertre disposé sur son chemin. Se sachant poursuivi par des ennemis, il avait parfois l'élégance d'avertir qu'il allait faire usage de ses armes, au moyen de « l'ortozze », qui n'était autre qu'un trait tracé sur le sable en travers de ses traces, indiquant qu'à partir de cet endroit, il fallait que le poursuivant s'attende à tout. Ainsi, « les bandits qui, après avoir attaqué une caravane au Sud de Largeau, serrés de près par les rapides goumiers du lieutenant Leclerc de Hauteclocque, ne dédaignèrent pas de prévenir ce dernier par des signes tracés à terre : « Attention, nous sommes là, le combat est proche », combat qui vit leur perte » (1).

Longtemps ils surent faire le vide autour d'eux, non qu'ils fussent forts, nombreux, organisés, mais parce qu'ils étaient les meilleurs pillards du désert, passant n'importe où, opérant en petit nombre, très loin avec ruse et patience, en remontrant aux Arabes et aux Touareg auprès de qui ils avaient la réputation d'être gens cruels.

Tout cela, en somme, n'est que la conséquence de la lutte pour la vie, conséquence elle-même d'une si grande pauvreté qu'elle force le Toubou à n'être point hospitalier, à s'accaparer des objets trouvés, à ne pouvoir généralement pas, faute de moyens, respecter certaines coutumes qui semblent faites pour des nomades d'un autre monde. Si dans ce pays les meurtriers sont nombreux — le Toubou est impulsif et vindicatif — rares sont ceux qui peuvent payer le prix du sang ou « dia » : 100 chameaux pour un homme, 50 pour une femme ou un enfant. Aussi se réfugient-ils dans une autre fraction en changeant de nom, assez fiers cependant de rappeler celui qu'ils portaient avant, montrant par là leurs qualités viriles. Ces fuites après assassinats, jointes au fait que les Toubous ne peuvent généralement se marier entre cousins, même éloignés, est une des causes de l'homogénéité de la race due au brassage des clans.

Le Toubou ne craint ni la mort, ni la souffrance, ni la faim, ni la soif, ni la fatigue, ni le froid, ni le vent, ni le soleil. C'est un homme libre, amoureux de l'aventure et des grands espaces. Son honneur ne

(1) d'Arbaumont. Réflexion sur les Toubous. Tropiques, nº 365.

correspond pas au nôtre mais, bien qu'individualiste à l'extrême, il a une dignité familiale très développée dont les femmes sont gardiennes.

Celles-ci, lorsqu'elles sont mariées, souhaitent que leur époux soit vraiment un homme aux yeux de tous. Avant notre occupation, les jeunes filles donnaient leurs préférences à des garçons ayant fait leurs preuves par des vols ou des meurtres. Nous sommes venus restreindre cette coutume et les jeunes gens, maintenant, se contentent de montrer leur valeur par des randonnées extraordinaires qui les éloignent durant des mois de leur férig. Ils partent sans rien sauf quelques poignées de dattes et une guerba d'eau pour revenir parfois avec des animaux, fruits de troc, de commerce ou même de larcins. Ils continuent souvent ces habitudes durant leur vie, tant est vif leur instinct de nomade, en sorte que l'épouse du Toubou vit souvent dans la solitude comme le font les femmes de marins. Elles sont généralement fidèles à l'absent, mais celui-ci se partageant souvent entre les jardins dans des enneris ou des palmeraies, et ses troupeaux sur les tarso, a quelquefois deux femmes, lesquelles ne vivent en paix que parce qu'une bonne distance les sépare. En dehors de ces cas et de celui de chefs relativement riches, pèlerins de La Mecque qui, pour cette raison, s'octroient jusqu'à quatre épouses, le Toubou est monogame.

Le Toubou est plus pasteur que cultivateur. Son habitat, lorsqu'il s'agit des grandes plaines tchadiennes ou des massifs dunaires, est naturellement propice à l'élevage : chameaux, bœufs, chèvres, tandis qu'il ne l'est pas pour la culture. Les régions montagneuses offrent les deux ressources et les plateaux du Tibesti, pour peu qu'il y pleuve, présentent de bons pâturages pour chèvres et chameaux, tandis que dépressions et vallées permettent la culture des dattiers et du blé, celui-ci devant d'ailleurs être régulièrement arrosé. Mais le Toubou est plus porté vers ses troupeaux que vers le travail de la terre qu'il abandonne, le cas échéant, à ses captifs. On ne le voit dans les palmeraies qu'au moment de la récolte des dattes. Il y mange à sa faim, boit le jus fermenté du palmier, s'enivre, se querelle, est heureux. La récolte terminée et les dattes séchées sur de grossiers séchoirs dressés à deux mètres du sol, il les met en silos de pierres ou en sacs, plie les nattes qui forment sa case et retourne à ses troupeaux. Le meilleur moment de l'année est passé : celui des estomacs pleins, des palabres, des mariages, des danses, des coups. Il va falloir commencer à se priver. Mais la nature est là qui va lui apporter son aide et les femmes vont se disperser vers les lieux de cueillette.

C'est d'abord la noix de doum, cet arbre n'étant autre que l'hyphène ou palmier d'Égypte. On écale la noix et on écrase entre deux pierres

la pulpe sucrée, ce qui fait penser aux serfs qui se nourrissaient de glands. Mais d'autres ressources se présentent dans les graminées sauvages cueillies directement ou prélevées dans les fourmilières, ce qui, d'ailleurs, semble assez naturel, car ces graines sont comestibles. Moins naturelle est la consommation du hamdal dont on tire le goudron pour soigner les chameaux galeux. Le hamdal est une coloquinte tonique et amère dont les graines moulues (les femmes touboues écrasent les graines et les céréales dans des meules dormantes semblables à celles laissées dans le désert par les civilisations anciennes), lessivées, bouillies et séchées donnent une farine d'appoint. Tout cela ne permet que de maigres repas. Il arrive qu'ils soient complétés par l'oyu ou fruit du siwak à saveur agréable qui pousse sur des buissons toujours verts aux feuilles poivrées. Le thé sauvage : chaï-baki, sucré au jus de dattes, complète ces dérisoires agapes.

Cette alimentation de secours a tellement d'importance que les terrains où poussent les graminées, les oueds dont les rives sont riches en coloquintes, ont leurs propriétaires et sont souvent l'objet de querelles.

Ainsi, l'économie du pays toubou est basée sur la récolte de dattes, le lait des troupeaux et la cueillette. Elle se complète par le commerce, non pas un commerce dans le genre de celui des Maures qui vont tenir boutique dans les centres, ou celui des Chaamba dont les camions, aujourd'hui, vont de Ghardaïa à Fort-Lamy et de Tindouf à Adrar, mais d'un trafic caravanier, encore que ce dernier mot soit parfois impropre, la caravane évoquant une longue file de dromadaires, ce qui est rarement le cas. Les uns vont à Koufra et à Mourzouk échanger des chèvres contre des étoffes et des dattes, d'autres transportent ces fruits et le sel jusqu'au Kanem et au Ouadaï pour rapporter du mil et du beurre, d'autres enfin, connaissant la valeur de chaque chose dans l'immense quadrilatère Nguigmi, Bilma, Mourzouk, Koufra, Abéché, Ati, Moussoro, choisissent leurs denrées et leurs itinéraires et ne rejoignent le domicile conjugal qu'au bout d'un grand nombre de mois, parfois quelques années.

Plus encore que les Maures, les Chaamba et les Touareg, les Teda ont impressionné les Européens qu'ils ont rencontrés, par leurs coutumes, leurs caractères et leurs dons. Leur personnalité est si étonnante que malgré leurs insupportables travers, ils ont forcé l'admiration de beaucoup de Français.

Le lieutenant Laboubée, qui les connaissait bien, affirmait que personne au Tibesti ne mettait plus de deux jours pour faire 180 kilomètres en montagne. Il disait aussi qu'un Toubou, lâché dans le Ténéré, à égale distance entre Agadès et Bilma, sans vivres et sans monture, trouverait encore un chameau à voler pour retourner chez lui plus riche qu'il n'en était parti. J'ai vu un Toubou, le crâne fendu d'un coup de sabre, cervelle à nu, subir des soins avec indifférence; j'en ai vu un autre, le corps traversé d'une sagaie dont le fer lui était resté dans la poitrine, se faire transporter sur une grossière civière pour venir à Faya « faire constater » et porter plainte en personne. Il n'est pas d'hommes plus endurants, plus rapides, plus agiles; : ce sont de vrais mouflons. L'anecdote suivante est significative : « un chef de poste récemment désigné arrivant à Bardaï avait apporté dans ses bagages un petit singe et avait laissé échapper l'animal que son boy poursuivait. Un Teda qui assistait à la scène, voyant le petit singe grimper à un talha, hors de toute atteinte, se mit à rire et dit à l'officier : « Celui-ci c'est un Teda! » (1).

LES FEMMES DU SAHARA

Il semble que les femmes du Sahara, si diverses, puissent se classer en trois groupes : les femmes arabo-berbères des départements de la Saoura et des Oasis, les femmes du Sahara noir, et les Hartania dont nous ne parlerons pas. Dans l'ensemble, les premières sont des musulmanes qui obéissent au Coran. Elles sont voilées, soumises à leurs maris lesquels souvent sont polygames. Elles ne diffèrent guère des autres femmes arabes, hormis les femmes du Mzab.

Les semi-nomades de la tribu *Ouled Naïl* sont de purs Arabes venus en Afrique du Nord avec les envahisseurs hilaliens et ils ont le privilège d'être les plus connus parmi les tribus sahariennes, non par leur importance — ils sont seulement quelques milliers — ni par leur nomadisme — ils font simplement l'achaba lorsqu'ils ne sont pas sédentaires — mais par les aptitudes particulières de leurs femmes à la danse — dont la danse du ventre — et a une prostitution réputée honnête. Elles sont dans l'ensemble de jolies filles, au visage tatoué de bleu, vêtues d'étoffes chatoyantes, couvertes de bijoux d'or et d'argent. Les Ouled Naïl sont des gens pauvres; leurs filles — du moins certaines — les aident à boucler leur budget. Une fois fortune faite, la danseuse Ouled Naïl qui aura traîné dans des cafés maures de Biskra, dansé lors des fêtes mozabites ou montré aux étrangers le folklore saharien, reviendra au bercail, se mariera et fera une bonne mère de famille.

Les femmes *mozabites* vivent de façon diamétralement opposée, mais pour comprendre leur genre de vie, il est indispensable de savoir ce qu'est le Mzab et ses habitants.

Les Mozabites sont issus de tribus berbères semi-nomades qui vivaient dans le Mzab lorsque la secte arabe des Abadites, descendant des Khared-

(1) Lieutenant Charbonneau — Essais sur le canton de Bardaï.

jites, y acheva son deuxième exode à la fin du XIe siècle. On les appelle les puritains de l'Islam. Ce furent des fondateurs de villes parmi lesquelles Ghardaïa est la plus importante. Alors que dans l'ensemble les autres tribus sont installées dans des dépressions où l'eau est relativement abondante, ils occupent un plateau découpé, la Chebka, où coule l'oued Mzab dans le lit duquel ils ont creusé des centaines de puits nécessaires à l'arrosage de leurs jardins. Tout cela ne leur donne pas la richesse, aussi vont-ils la chercher ailleurs et ils y réussissent parfaitement grâce au commerce pour lequel ils s'expatrient par milliers.

Pendant qu'ils gagnent de l'argent, leurs femmes sont seules, et sans doute sont-elles les moins émancipées de l'Islam.

Les Mozabites sont des musulmans fanatiques, monogames, parfois ascètes. La pureté de la foi et celle de la morale sont à la base de leur société et ils considèrent tous les hommes comme égaux, d'où nécessité d'éviter le luxe qui peut offenser les pauvres. Leurs femmes sont cloîtrées et voilées. Tant qu'elles ne sont point nubiles, elles peuvent sortir mais ensuite elles disparaissent. On les revoit dans les rues lorsqu'elles sont vieilles. Une sorte de règlement religieux et moral, revu tous les ans, leur est imposé sous la férule d'une femme, entourée d'autres femmes « laveuses des morts ». Il sanctionne toutes leurs fautes et, éventuellement, celle qui l'applique excommunie les coupables jusqu'à ce qu'elles se repentent. Leur vie sévère pourrait nous faire penser qu'elles sont malheureuses mais ce n'est pas le cas. Evidemment, leur existence n'est pas toujours agréable, ne serait-ce qu'au début de leur mariage quand, enfants, elles sont parfois livrées à l'homme. Mademoiselle Goichon (1), qui a pu les approcher (et qui nous a livré d'elles de rares photographies où certains visages ont été dissimulés pour répondre au désir d'anonymat des intéressées) s'exprime ainsi : « Pauvres petites mariées dont les parents convoitent la dot! Elles ont huit ans, dix ans, rarement quatorze; elles installent leur poupée dans la maison de leur mari et avec un geste d'enfant câlin jettent leurs bras au cou de la chèvre, leur compagne quotidienne. Bientôt, un tout petit bébé, né trop tôt, mourra auprès d'elles ».

Leur vie s'écoule derrière des murs, sur des terrasses. Bien vêtues, fardées d'antimoine, de henné, de rouge, de dessins bleus sur le front, les pommettes, le bout du nez et le dessous de la lèvre inférieure, et portant de beaux bijoux d'or aux grandes occasions — seules anomalies dans le dépouillement mozabite — elles attendent le retour du mari en tissant, n'ayant pour compagnie que les visites qu'elles reçoivent et ne sortant qu'à la nuit et aux premières pluies, surveillées par la laveuse des morts

(1) A.M. Goichon — La vie féminine au Mzab.

ou épiées par un délégué de l'absent. Leurs distractions se réduisent à quelques jeux d'intérieur et à quelques fêtes — toujours derrière leurs murs — comme l'Aïd el Kébir ou fête du mouton, le Moloud ou anniversaire de la naissance du Prophète. Autrefois elles s'ébattaient sur leurs terrasses pour la fête des palmiers, lorsque les hommes étaient partis à l'oasis, mais ce privilège leur fut supprimé. Leur nourriture est frugale, le jeûne légal observé et les prières fréquentes. A l'article de la mort, elles confessent leurs fautes et comme pénitence réservent aux pauvres et aux bonnes œuvres une partie de leurs biens.

En Mauritanie, la *Beïdania* ou *Mauresse* (1) a conservé une personnalité qui la distingue de ses coreligionnaires d'Afrique du Nord. Elle a la même religion extérieure, elle jeûnera durant le Ramadan, fera ses prières, apprendra même le Coran et parfois l'enseignera, mais elle restera fidèle au vieux fond berbère qui n'est pas sans avoir déteint sur celles de pure origine arabe.

Le voile? Elle s'en moque. Évidemment, il est des circonstances où, par bienséance, elle ramènera un pan de sa mélafa sur le bas de son visage, surtout en tribus maraboutiques mais, en général, elle se promènera le visage à découvert. La polygamie? Non seulement, elle n'en a que faire, se refusant à partager son époux, mais elle exige parfois par contrat, lors du mariage, que l'homme à qui elle est destinée, abandonne le droit de prendre une des trois autres épouses qu'a permis le Prophète. La liberté? Elle fait à peu près ce qu'elle veut. La répudiation? Le mari, naturellement, peut la répudier mais, de son côté, elle ne se gêne pas pour divorcer; mieux (si l'on peut dire!) quelques-unes changent de mari selon leur bon plaisir, au point que certaines d'entre elles ont été qualifiées de « polyandre dans le temps ». Il existe en effet d'honnêtes femmes, ou réputées telles, qui ont eu une bonne douzaine d'époux légitimes. Les hommes leur rendent la pareille. Certains chefs ont eu plus de trente épouses.

★

Les *Targuia* sont, sans doute, des Berbères. Celles du Hoggar seraient descendantes de Tin Hinan, cette femme blanche dont MM. Reygasse et Gautier ont découvert le squelette dans une salle d'un grossier monu-

(1) Le terme Mauresque évoque des femmes musulmanes du bassin méditerrannéen, richement vêtues, voilées, parfois en harems et il ne convient guère à la Beïdania. Le terme Mauresse a été donné aux femmes de Mauritanie par de nombreux voyageurs, René Caillé et le sieur La Courbe.

ment de pierres sèches comprenant quelques chambres analogues; cette étrangère en qui bien des personnes ont cru trouver Antinéa.

Elles aussi sont de maîtresses femmes, musulmanes cependant, pratiquant leur religion autant, sinon plus, que leurs maris. Leur importance vient en premier lieu de ce que, dans leur société, le matriarcat est la règle. C'est le ventre qui teint l'enfant, disent-elles.

Déjà Malfante, au XV^e^ siècle, avait dit d'elles : « L'héritage passe aux fils de leurs sœurs ».

Elles aussi ne sont pas voilées et il est vraiment rare qu'elles acceptent que leur mari prenne une seconde compagne. Il existe même des cas fréquents où elles refusent l'homme que leurs parents leur réservent.

Certaines, qui acceptent de s'unir à des Arabes Chaamba malgré l'opposition manifeste ou la désapprobation des hommes, reçoivent l'influence arabe et en même temps une empreinte plus profonde de l'Islam, mais ces cas sont rares. La Targuia ne veut pas de polygamie et l'on dit qu'un chef qui avait préconisé une telle coutume vit sa femme lui interdire sa tente.

Pourtant on cite maintenant au Hoggar des cas plus nombreux de polygamie. On parlait même, il y a quelques années, d'un mariage à la mode arabe d'où les réjouissances touarègues avaient été bannies, qui conduisit l'épouse, une noble Kel Rela, à la claustration et à la prise du voile.

★

Quant à la *Touboue*, elle ne le cède en rien aux Mauresses et aux Targuia dans le domaine de l'indépendance. Elle n'a guère l'aspect d'une Noire. Bien faite, mince, souple, parfois agréable par ses yeux, ses traits fins et l'ovale assez pur de son visage, elle n'en est pas moins souvent laide. Dans un premier voyage au Darfour, Mohamed el Tounsi les classe parmi les femmes les plus laides mais, dans un second voyage, certaines lui paraissent d'une beauté remarquable. Elles ont un petit air sauvage, accru par leur parure : bijoux d'ambre et d'argent, bâtonnet de corail dans l'aile d'une narine, anneau d'argent accroché à l'autre. Elles diffèrent de toutes les autres femmes du Sahara et, à l'inverse des Mauresses conservatrices, elles accueillent les modes arabes portent les bijoux d'Afrique du Nord, tandis qu'elles abandonnent peu à peu les vêtements ancestraux pour mettre, aux jours de fête, des pagnes bigarrés et des étoffes d'un rouge éclatant. Beaucoup n'ont plus au nez qu'un mince anneau d'argent.

La Touboue est soumise à son mari comme elle est soumise à ses beaux-parents et comme elle fut soumise à ses parents. Mais si celui-là veut prendre une seconde femme, tout change : elle montre ses griffes.

S'il s'agit de la jeune fille touboue, généralement honnête, son honneur veut qu'elle n'ait pas l'air de s'intéresser aux garçons, même à son fiancé. Lorsque vient le jour du mariage, celui-ci et ses amis, méprisant ses hurlements, s'emparent de sa personne. Cela ne se fait pas sans combat et sans résistance, laquelle se poursuit dans la case nuptiale où elle a été traînée ou même parfois transportée ficelée sur un chameau.

La femme touboue est gardienne de l'honneur familial qu'elle se charge de défendre en utilisant ses armes si cela est nécessaire. Elle utilise soit une longue corne acérée d'oryx, presque aussi dangereuse qu'une épée, soit le couteau féminin dont la lame, arrondie et large comme la main, tranche la chair sans pénétrer. A défaut, dans les querelles, très fréquentes entre voisines, elle frappe énergiquement d'une grosse pierre. Ceci explique pourquoi l'ethnologue J. Petit a pu rassembler, rien qu'à Yebbi Bou, une vingtaine de femmes trépanées et qu'avec Carl, dans le Mourdi, ils aient dénombré 36 cas de trépanation effectuée avec des moyens primitifs par un indigène (1).

On devine que les femmes touboues, comme leurs sœurs de Mauritanie, du Soudan ou du Niger, ne portent pas le voile des musulmanes.

Les femmes du Sahara noir ont, on le voit, certains points de ressemblance. Toutes sont gardiennes de l'honneur; musulmanes, elles ne portent pas le voile et résistent à la polygamie; elles jouent dans la famille, parfois même dans la tribu, un rôle important; elles sont loin d'être totalement soumises à leur mari et parfois même exigent le divorce. Tout ce qui les singularise ne les empêche pas de faire de bonnes mères de famille.

Il est permis de penser que l'origine ethnique n'est pas étrangère à ces différences qui distinguent les femmes du Sahara sahélien des pures musulmanes.

(1) Carl et Petit — La ville de sel.

LA VIE SOUS LA TENTE ET DANS LES KSOUR

La proportion des nomades sahariens par rapport aux sédentaires varie entre le tiers et la moitié. Les facteurs du nomadisme sont assez nombreux. La chasse et la pêche ne valent guère la peine d'être mentionnés mais la cueillette a son importance, surtout celle des dattes qui, chaque année, entraîne de gros mouvements de nomades entre leurs zones de parcours et les palmeraies, mouvements complétés par ceux de quelques caravanes chamelières commerciales. Mais ce qui, surtout, motive le déplacement des Sahariens, c'est la recherche et l'utilisation des pâturages. Les premières herbes que les pluies font pousser provoquent de grands déplacements de tribus. A l'époque torride, leur reflux vers des régions où les points d'eau ne sont point taris et où il subsiste un peu de nourriture pour les animaux : arbustes et herbages desséchés, provoque de nouveaux mouvements.

D'autres raisons, comme le passage de criquets qui dévorent tout, ou de sauterelles qui vont jusqu'à ronger les feuilles de dattiers, entraînent l'exode accidentel des pasteurs. En Afrique du Nord, les nomades, en particulier ceux des déserts environnant Laghouat, Ouargla et Touggourt, vont chaque année profiter de meilleurs pâturages dans le Tell, ce qu'on nomme l'achaba.

Les Regueïbat, qui sont de grands nomades, parcourent ainsi des centaines de kilomètres, effectuant même, mais c'est l'exception, des mouvements d'une amplitude dépassant cent lieues.

Naturellement, tous ces Sahariens appelés à beaucoup se déplacer, doivent transporter avec eux leur demeure, d'une façon générale à dos de chameau, mais très souvent sur des bœufs porteurs, surtout dans le Sahara méridional (1). En d'autres régions, c'est l'âne qui est mis à contribution. Dans le Sud mauritanien et dans la boucle du Niger, on rencontre parfois d'importantes tribus où les tentes, les impedimenta et même les femmes sont transportés sur des bourricots.

Il est donc nécessaire que le nomade ait un abri facile à transporter.

Les sédentaires habitent des maisons ou des cases, parfois des grottes, mais il faut noter que certains d'entre eux vivent sous la tente dressée

(1) Chez certaines fractions des Amour et des Ouled Naïl également. (J. Despos. *Pasteurs et Ksouriens du Djebel Amour*. Acta géographica, Fas. 28. Juin 1958).

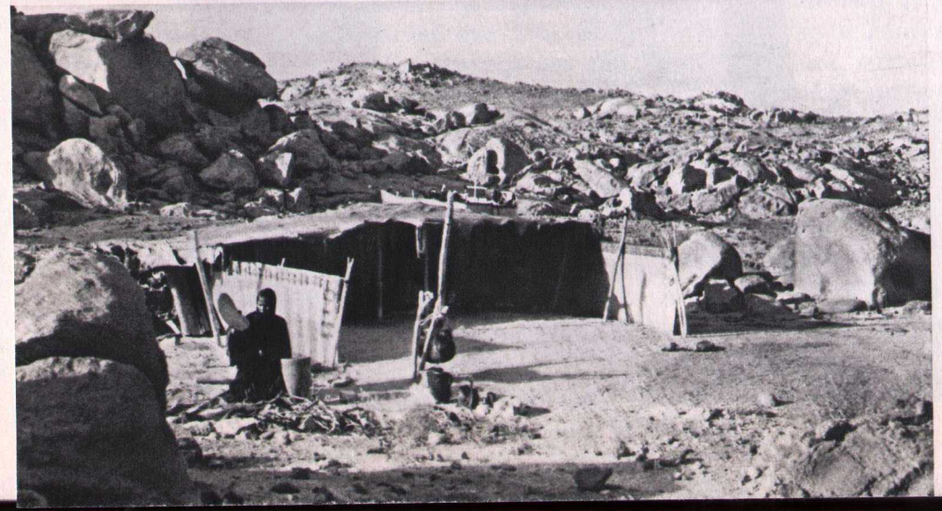
Mosquée de Temassin.

Mosquée d'Agadès.

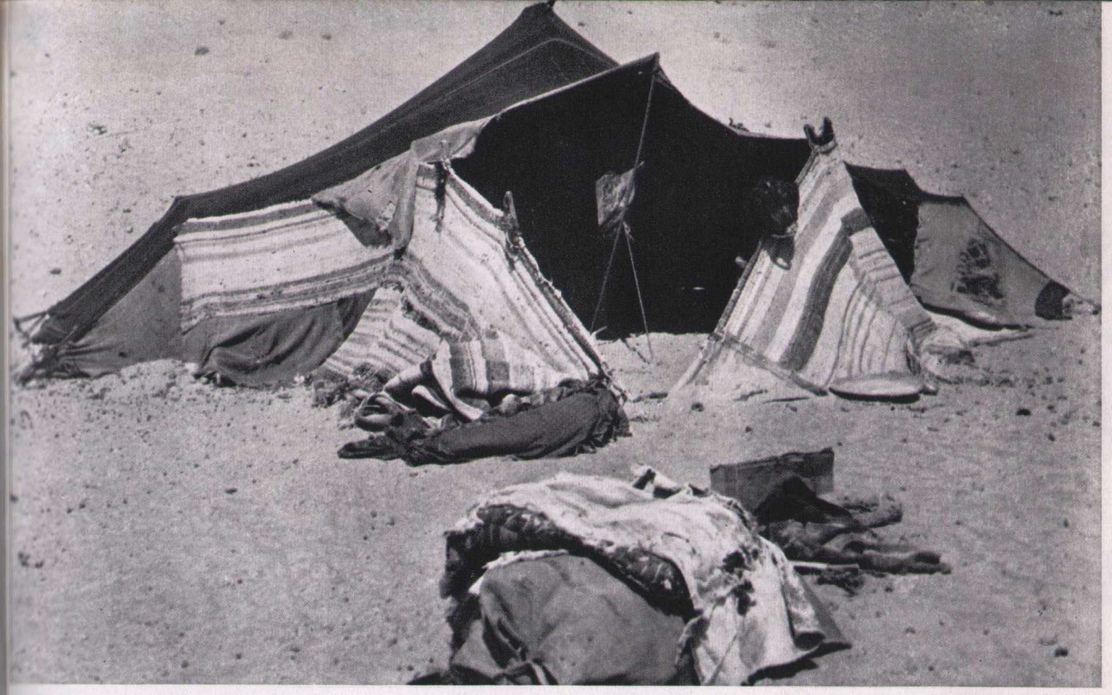
Mosquée de Chinguetti.

Tentes maures.

Tente sordide aux environs d'un village (Mauritanie).



Tente targuie du Hoggar.



Tente d'Arabe Mekhadma.

Intérieur d'une case touboue.

Dans la palmeraie de Faya. Au deuxième plan, village de nattes et séchoirs à dattes.

à l'intérieur de clôtures dans le village, ou aux abords, comme celles des semi-nomades en voie de sédentarisation.

LA TENTE ARABE

La tente arabe est repandue du Sénégal au Tafilalet et de Tombouctou au Souf. Elle est d'origine orientale et on la retrouve avec des variantes de l'autre côté de la Mer Rouge. En Mauritanie, on la rencontre dans sa plus simple expression.

La Mauritanie est un pays de soleil où il pleut tous les ans. La tente du Maure, la kreima, devra donc l'abriter contre ces intempéries. Elle devra aussi être légère afin qu'un chameau, un bœuf ou un bourricot puisse la transporter. Elle est d'une simplicité extrême : un rectangle formé de bandes assemblées d'une rude étoffe, les flidjs, lequel fait en moyenne six mètres sur dix. On cite cependant la tente du grand chef religieux Abdallah Ould Cheikh Sidia qui ferait dix mètres sur onze. L'ensemble, la kreima, est soutenu par deux montants ou rkiss, en bois très léger, dressés en *V* renversé, dont la partie supérieure s'engage dans une même lame de bois aplatie, pour éviter la perforation du tissu. La tente est tendue par des cordes. Celles-ci sont maintenues par des piquets, des pierres, ou de gros bouchons de paille enfouis dans le sable. Les parties latérales peuvent être garnies d'étoffes pour protéger du vent ou du froid; parfois l'abri est entièrement doublé intérieurement ou extérieurement d'une étoffe blanche légère. Au point culminant du cône, marqué par de la laine blanche, le signe bénéfique d'une patte d'outarde est de tradition. Une fois installée dans la plaine, la tente maure donne l'impression d'une grosse patelle, très brune lorsqu'elle est censée être en testif, le testif étant le mot français par lequel on nomme le poil de chameau. En fait, si la tente était réellement en poil de chameau, elle ne serait pas brune car le chameau est surtout blanc teinté, gris souris clair, jaune clair, fauve de diverses nuances et très rarement de couleur plus sombre que l'alezan, sauf en Afrique du Nord. Mais l'appellation « en poil de chameau » pour un abri où prédomine le poil de chèvre est à conserver, car ces termes renferment beaucoup de poésie. Les tentes, de nos jours, sont souvent en forte étoffe blanche et, parfois, aux environs des ksour, elles ont un aspect sordide dû à des empiècements de diverses teintes provenant le plus souvent de pagnes bleus usagés. Il est à noter que l'on trouvait jadis, surtout dans le Sud-Est, des tentes faites d'une étoffe de coton blanc d'origine soudanaise. Ces tentes aujourd'hui sont répandues dans toute la Mauritanie à la suite de l'importation de toiles d'origine européenne, mais la tente en poils de chèvre domine.

Sous les tentes, on ne trouve généralement pas grand matériel car les Maures sont pauvres. Cela dépend du propriétaire : les uns auront de beaux tapis marocains ou mauritaniens, d'autres de jolies nattes en paille et cuir (ahasira) où le cuir, par des dessins très artistiques, recouvrira parfois entièrement la trame de paille; d'autres enfin n'auront qu'une natte ordinaire ou un simple faroua en peaux de mouton. Dans le Sud, c'est-à-dire là où il pleut davantage et où l'on craint la piqûre du scorpion, les Maures ont des lits démontables dont la mode leur fut transmise par leurs ancêtres. « En guise de lit, nous dit Fernandes, les Alarves portent avec eux des bâtons qu'ils plantent dans le sol le soir venu. Puis ils placent par-dessus des bâtons fourchus et dressent ainsi la couche sur laquelle ils vont dormir. » En plus des nattes ou de ces lits, les tentes des Maures recèlent des coussins de cuir, sortes d'oreillers pour deux personnes; des coffrets ou des mallettes ouvragés surtout dans le Sud; la selle de l'homme et le bassour de la femme, ainsi que de légers assemblages de bois pour soutenir les guerbas d'eau ou de lait. On y trouve aussi du matériel de cuisine très sommaire.

Dans un campement, qu'on appelle férig, une tente ne se place pas au hasard. Au Trarza, par exemple, l'entrée se trouve vers l'Ouest-Nord-Ouest pour recevoir les vents frais venant dans la direction de l'Océan et abriter de l'irifi, vent sec et chaud venant de l'Est-Nord-Est, et des tornades qui, pour la plupart, viennent de l'Est-Sud-Est.

Devant l'entrée de la tente, il y a un espace d'une centaine de mètres carrés, très propre, où chacun s'installe le soir et où les hôtes de qualité font baraquer leur monture. Non loin de la tente sont les zériba où les chèvres seront à l'abri de la dent des chacals, puis des emplacements des troupeaux de chamelles ou de vaches.

Lorsque la tente fait partie d'un férig, elle occupe un emplacement invariable par rapport à la tente du chef devant laquelle l'horizon doit être dégagé. Auprès de celle-ci sont les serviteurs, l'emplacement de prière, les griots, le maître du Coran, des marabouts et divers groupements selon la qualité du chef. Remarquons qu'une tente isolée ou la tente d'un chef de férig n'est jamais dressée dans une dépression mais, lorsque c'est possible, sur une dune ou hauteur afin de bien montrer que le Maure qui l'habite ne veut pas se dissimuler afin d'échapper aux devoirs d'hospitalité.

Les tentes arabes du Sahara blanc se distinguent de la tente maure par deux choses essentielles. D'abord les flidjs qui composent le vélum ne sont pas uniformément brunes; le tisserand y a mis des bandes blanches. D'autre part, les bois de support ne sont pas les mêmes, il se trouve, sur chaque côté, une ou plusieurs rangées de piquets qui

rompent la forme conique et augmentent le volume. Plus longue qu'en Mauritanie, où le vélum est presque carré, la tente du Sahara septentrional a un aspect général plus bas et allongé.

Les cases semblent généralement construites en pierres sèches, mais les matériaux sont unis par un mortier d'argile que l'érosion éolienne fait en partie disparaître. La charpente est faite de troncs de dattiers, et l'épaisseur de banco qui forme la terrasse repose sur une couche de nervures de palmes.

Dans des ksour encore isolés comme Chinguetti ou Ouadane, seule la porte de la case présente de l'intérêt. Il est en effet étonnant, dans ces pays où le bois est très rare, de trouver des portes formées d'une large planche très épaisse, provenant de gros arbres comme on n'en rencontre que dans le Sud du Sénégal. Les habitants s'attachaient à faire venir du Sud ces lourdes planches, courtes, larges et épaisses, facilement transportables à dos de chameau. Ces portes sont munies d'un loquet également en bois qu'on ne peut soulever que par un procédé très ingénieux, au moyen d'une sorte de clé formée d'une planchette munie de pointes dont les emplacements correspondent exactement à un certain nombre de trous. En s'engageant dans les trous, les pointes soulèvent le loquet.

Dans l'ensemble de la Mauritanie, les ksour qui n'ont pas trop subi l'influence occidentale, c'est-à-dire ceux où l'on ne voit ni portes, ni fenêtres, ni toitures en tôle, ni ciment armé, sont très pittoresques avec leurs ruelles tortueuses débouchant soudain sur les dunes, les dattiers, sur une place ou au pied de la haute tour carrée de la mosquée; mais parmi ces ksour, une mention spéciale est réservée à celui de Oualata, à la limite est de la Mauritanie méridionale, et aussi, dans une certaine mesure à Néma. Les maisons de pierre et de mortier d'argile rouge sont crépies de banco et décorées de façon fort originale. Les dessins sont en rouge sur fond blanc pour l'intérieur. A l'extérieur, les motifs sont en relief et blanchis sauf de petites surfaces en jaune et indigo sur fond rouge. Ce ne sont que décorations murales, encadrements de portes et de fenêtres, bordures d'escaliers. Les motifs les plus fréquents sont des chaînes, des femmes, des jeunes filles et des hommes symbolisés (1) que seul un œil habitué peut distinguer dans d'harmonieux entrelacs.

(1) Duchemin : « A propos des décorations murales des habitations de Oualata ». Bulletin de l'I.F.A.N. Tome 12, 1950.
O. du Puigaudeau, Contribution à l'étude du symbolisme dans le décor mural et l'artisanat de Walâta. Bulletin de l'I.F.A.N. Tome XIX, série B, N^{os} 1-2, 1957.

LA TENTE TOUARÈGUE

Il n'y a rien de commun entre la tente touarègue et la tente arabe. De nombreuses variantes existent dans la façon de soutenir le vélum, selon que l'on se trouve au Hoggar, chez les Ouilliminden ou chez les Tengueréguiefs, mais celui-ci est toujours formé d'un assemblage de peaux de veau, de peaux de chèvre ou, plus rarement, de peaux de mouflon. Certaines tentes sont formées de 50 à 80 dépouilles grossièrement tannées, assouplies par un corps gras et enduites, sur les deux faces, d'argile rouge. Découpées en rectangles, elles sont cousues les unes aux autres avec de fines lanières de cuir, à l'exception de celles de la périphérie qui conservent, en partie, les pans de cuir formés par les pattes de l'animal, pans reliés à des cordes de cuir tressé qui sont attachées à de grands piquets extérieurs plantés en oblique. Lorsque le vent souffle, qu'il fait froid ou que le soleil entre, les cordes sont attachées très bas. Elles sont au contraire relevées pour une meilleure aération. Le centre de la tente est soutenu par des piquets ou des arceaux.

Selon les régions, les piquets extérieurs sont conservés, ou remplacés à chaque changement de campement. Dans le premier cas, ils sont solides et souvent sculptés par le forgeron. Au contraire, dans les régions sahéliennes où il est facile de couper des branches, ces piquets sont abandonnés sur place en cas de départ. Il subsiste alors, plantés dans le sable, ces bois inclinés permettant de déterminer facilement le nombre de tentes et l'importance de la tribu.

Cette tente, appelée houkoum, est complétée par une ou plusieurs nattes de paille dure nommées assaber, d'environ un mètre de haut, qui en font le tour à l'intérieur de façon que les occupants soient à l'abri des regards et protégés des intempéries.

Toutes les tentes des Touareg ne sont pas identiques. Celle des Tademekket diffère par sa partie centrale en forme de dôme. Dans d'autres tribus, comme les Kel Gress et les Kel Oui, et dans la boucle du Niger, point de vélum, mais des nattes si finement tressées qu'elles protègent de la pluie.

A l'entrée du houkoum, les servantes plantent un piquet de bois ouvragé supportant un cercle de vannerie où la calebasse de lait sera hors de portée des chiens et des chèvres.

Les occupants du houkoum ont pour couche le sable recouvert de peaux ou de tapis; parfois, dans les régions humides, un lit formé de billots de bois sculpté recouvert de traverses et de nattes rigides. Sous la tente, l'homme range sa rahla, son harnachement et ses armes; la femme ses ustensiles de cuisine, ses provisions et surtout un grand sac

en peau où sont ses objets personnels, ses beaux vêtements et ses bijoux, sac fermé par un cadenas en cuivre de fabrication locale, dont la clé restera suspendue, comme chez les Mauresses, à un pan de son vêtement, coutume qui tire son origine du fait qu'il fallait bien que la femme mette cette clé quelque part.

LA CASE DES TOUBOUS

Le pays toubou était jadis trop pauvre pour que l'habitation adoptée soit constituée d'une chose ayant la moindre valeur marchande. On n'y tissait pas le poil de chèvre et les peaux des rares animaux abattus étaient utilisées en premier lieu pour les vêtements et les couvertures, pour les sacs, pour les harnachements, les ceintures et, naturellement, les guerbas. Ce pays produisait suffisamment de palmiers d'Égypte et, à défaut, de dattiers pour que les femmes puissent fabriquer assez de nattes. Aussi la tente des Toubous, qui est plutôt une case, n'est-elle faite que de ces nattes épinglées grossièrement à l'aide de bâtonnets pointus et recouvrant une carcasse formée de gaulettes de palmes ou de racines de talhas, le tout ayant une forme semi-ovoïde.

Parmi ces racines de talhas, il en est qui servent de traverses ou de piquets fourchus que l'on transporte avec les nattes, mais la plupart du temps, lorsque la nomadisation des occupants est faible et périodique, surtout lorsque le but du déplacement est la palmeraie, on laisse sur place les arceaux que l'on retrouve l'année suivante. De petites palmeraies de la montagne, désertées après la récolte des dattes, conservent sur une hauteur avoisinante un squelette de village formé de ces carcasses.

Ces curieuses habitations en nattes ne sont pas une exclusivité du pays toubou; elles sont assez généralisées dans le Sud du Sahara noir, d'Ouest en Est, comme est généralisée la tente arabe du Sud marocain à la Tripolitaine. On rencontre ces cases oblongues sur les rives du Sénégal et du Niger, aux environs du lac Tchad et jusqu'à Abéché, où elles ont été adoptées par les Arabes Ouled Sliman ou autres. Seule la technique varie un peu. On y est d'ailleurs mieux que sous la kreïma ou le houkoum car la natte arrête le vent, non point l'air, et tamise le soleil, tandis que le sable éblouissant succède brutalement à l'ombre de la tente, à moins qu'on en rabaisse complètement les bords, ce qui nuit à l'aération.

Il y a des cases touboues de toutes dimensions, généralement petites au Tibesti, plus vastes dans le Sud, surtout lorsqu'elles appartiennent à un homme de condition qui non seulement a les moyens de se procurer de beaux et grands piquets, mais surtout assez d'animaux pour le trans-

port de ces bois, de ces nattes et, naturellement, de ce qui se trouve à l'intérieur, en rapport avec sa fortune, le lit par exemple, formé de piquets fourchus enfoncés dans le sol, sur lesquels sont posés des traverses, un faroua et des nattes.

Il est facile de se tenir debout dans de telles cases dont la longueur peut dépasser dix mètres. Mais si les nattes forment un bon abri contre le soleil, elles sont imparfaites car elles ne protègent pas du froid. La femme tend alors du côté du vent tout ce qu'elle peut avoir qui puisse faire écran, surtout à l'extrémité de la tente réservée à l'intimité conjugale, du côté opposé à l'ouverture servant d'entrée.

Celle-ci, toujours placée en aval par rapport au vent, donne généralement sur une sorte d'antichambre où l'on peut voir la peau de bouc d'eau accrochée à des piquets, une jarre, le bassour de l'épouse et même une meule dormante qui sert à l'écrasement des grains ou des noyaux de dattes. Un foyer formé jadis de trois pierres, remplacé souvent par un trépied, se trouve dans la pièce principale à la paroi de laquelle sont accrochés des sacoches à grains ou à vêtements, des récipients légers nommés coriots, en paille si finement et si fortement tressée, qu'on peut y conserver des liquides. On y trouve aussi, comme en Mauritanie, un coffre à vêtements et à bijoux, mais de moindre intérêt.

L'intérieur de la case n'est pas toujours si simple; des cloisons de nattes formant jusqu'à quatre pièces, en font un véritable appartement, la seconde pièce étant cuisine et salle à manger, la troisième la chambre et la dernière le cabinet de toilette. Ce dispositif, décrit avec des mots qui ne s'adaptent guère à de si modestes pièces, ne convient qu'à de grandes cases, lesquelles sont souvent réduites en hiver, ce qui permet aux occupants de mieux se calfeutrer avec leurs faibles moyens.

Il arrive, surtout dans le Sud, que le lit soit séparé de la paroi par un panneau décoratif en cuir, le dela, qui sert également d'ornement lorsque la femme se déplace dans son bassour, au haut de son chameau. Ce panneau, comme les sacoches ou même le cuir des harnachements féminins, est couvert de cauris, anciennes monnaies africaines (1) formé de coquillages d'environ deux centimètres de long que les grandes personnes appellent porcelaines mais auxquelles les enfants réservent le nom de « petits cochons ».

Au Tchad comme en Mauritanie les villages s'appellent férig. Aux abords des palmeraies, ils comportent de grossiers séchoirs à dattes formés de troncs de palmiers et de claies en gaulettes, ainsi que des silos en pierre où l'argile tient lieu de ciment. Les voleurs les respectent.

(1) Au début du siècle dernier, une jeune esclave vierge valait 30 000 cauris sur la rive nord du Sahara; un chameau 6 000.

On rencontre d'autres silos aménagés dans des parois rocheuses; des cavités obturées par des pierres et de l'argile renferment les provisions. Le tout est crépi d'un enduit où entrent parfois des excréments de cynocéphales dont les bandes hantent quelques gorges du Tibesti et de l'Ennedi. Les provisions sont ainsi à l'abri de la curiosité intéressée des singes.

Les Tibestiens sédentaires ou même les nomades qui ont des points fixes habitent aussi des huttes de forme circulaire faites de pierres et de roseaux, le toit étant, comme en Afrique noire, fixé à une grossière charpente soutenue par un piquet central. Les pierres sont liées par un mortier d'argile et la porte, située du côté opposé du vent, donne sur une antichambre séparée de la chambre par une claie.

A proximité de ces cabanes, ou des cases de nattes, sont les inévitables zéribas formées de quelques branches d'épineux derrière lesquelles les chèvres seront à l'abri de la hyène.

L'édification des habitations revient aux femmes. L'homme rassemble les matériaux : piquets et pierres, il creuse le sol si celui-ci est dur, et la femme, aidée de voisines, fait le reste. Parfois, lors d'un mariage, c'est le village entier qui dresse la case des fiancés.

LES KSOUR

Les sédentaires sahariens habitent des ksour formés de maisons construites en pierres ou en briques crues, au toit le plus souvent en terrasse, légèrement en pente pour que les pluies puissent s'écouler à l'extérieur par des gouttières taillées dans une bûche de dattier évidée. Répandu dans tout le pur Sahara, ce système de terrasses est aussi en faveur dans la zone sahélienne même dans des villes comme Niamey où il tombe 50 centimètres d'eau annuellement, ce qui nécessite une réfection des terrasses et un crépissage des murs après chaque hivernage. Avant le règne du ciment toujours onéreux (il vaut trois fois plus cher sur les rives du Niger qu'en Afrique du Nord), des Européens avaient trouvé un remède à la pluie en badigeonnant de goudron le banco, remède qui, lui aussi, n'était pas à la portée de toutes les bourses. Aussi une maison non entretenue, ou laissée à l'abandon quelques années par un propriétaire en voyage, est-elle transformée en ruine. Le toit s'écroule, les poutres de dattiers ou de roniers sont volées, les murs fondent, et il ne reste bientôt qu'un amas de banco d'où émergent quelques gaulettes et des palmes sèches.

Ces maisons sont rendues plus résistantes à la pluie en mêlant au banco dont sont faites les briques, de la paille hachée qui sert en quelque

sorte de support. Quant au crépissage, il se fait avec de l'argile à laquelle on a mélangé, là où c'est possible, de la bouse de vache, ce qui la durcit et lui permet de mieux résister à l'eau.

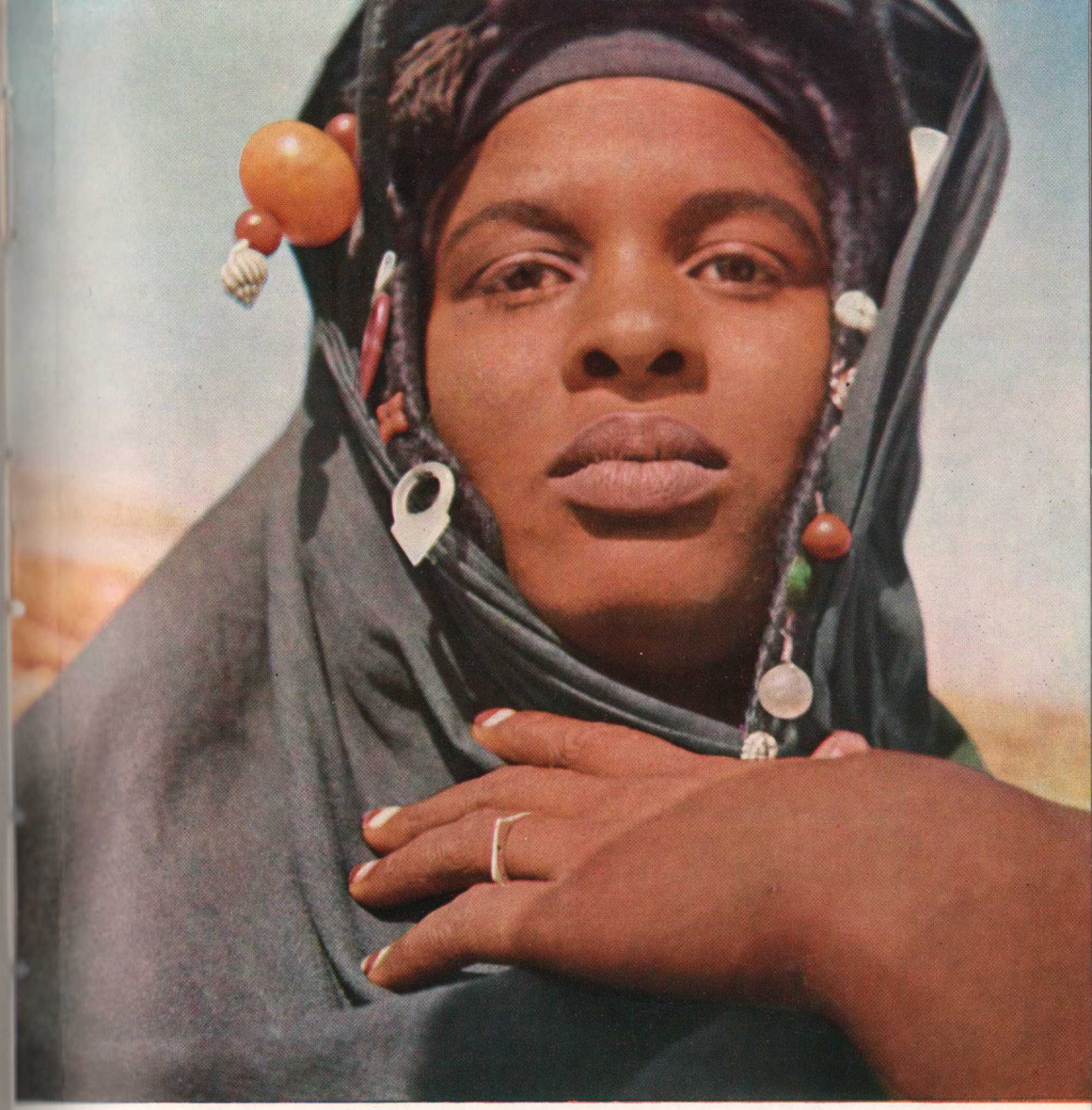
On peut se demander pourquoi, en des régions où les pluies même faibles font des ravages dans la toiture, on n'utilise pas, faute de ne pouvoir adopter de procédés plus efficaces mais plus onéreux, des toits coniques en paille. C'est d'abord que la paille est difficile à trouver dans les régions désertiques et surtout près des agglomérations dont les abords sont tondus par les troupeaux. D'autre part, dès qu'une construction saharienne a des murs, elle devient inhabitable à la tombée du jour car le banco et la pierre ont emmagasiné de la chaleur qu'ils restituent au cours de la nuit. Dès le déclin du soleil, les habitants vont dans leur cour ou sur le pas de leur porte. Ils montent ensuite sur leur terrasse pour y trouver de l'air frais, s'abriter des moustiques et dormir, à moins, l'été, qu'ils n'aillent dormir sur une dune ou dans la palmeraie.

Selon les villes, en fonction de leur degré d'islamisation, les terrasses où se réunissent les femmes et où elles vivent aux heures fraîches, sont protégées des regards par des muretins et parfois même, si le mari est trop jaloux, par des murs plus hauts qu'un homme.

Il est d'autres moyens d'éviter la chaleur des habitations : tentes dressées dans le voisinage, ou près des jardins comme dans le Souf, cabanes en roseaux ou en palmes appelées zériba au Sahara blanc, celles-ci étant d'ailleurs utilisées un peu partout de façon permanente, au Hoggar par les Harratin, aux environs d'Atar par les habitants de Kanoal.

Il existe au Sahara des toitures qui diffèrent de la terrasse. La coupole, ou kouba, est très répandue dans le Nord. Il y a quelques années, on ne la rencontrait pas au Sahara noir, sauf au Niger, sous le nom de voûte Haoussa et au Tchad, à Gouro, où elle avait abrité le tombeau du Mahdi, construit par les Senoussi. Elle s'est répandue depuis; de Tahoua elle est montée à Agadès, de Tindouf elle est descendue à Fort-Gouraud et à Atar, et elle donne à Largeau un caractère que n'avait pas cette agglomération lorsqu'elle s'appelait Faya.

Les habitations, à l'exception des cases en pierres que se firent construire quelques religieux musulmans, la Ziâra de Cheikh Mohammed Fadel par exemple, ne sont pas isolées mais groupées en ksour qui ont souvent l'aspect de forteresses. Pour qui s'y promène, elles ont visage fermé. Les fenêtres s'ouvrent sur des cours intérieures et les murs extérieurs sont ceux de prisons. A peine voit-on quelques portes, souvent bardées de fer, toujours solides et jamais bien grandes. Les rues sont étroites et tortueuses.



CL. LE RUMEUR.

Mauresse Imraguen.

Les habitations ont toujours plus de caractère en Sahara blanc à cause de l'influence du Moghreb et parce que les bâtisseurs y sont plus expérimentés. Les Tadjakant, en particulier, dont la ville était Tindouf avant qu'elle ne soit détruite par les Régueïbat, avaient une réputation de constructeurs; les Souafa aussi, peut-être parce que leur pays est riche en une sorte de plâtre qu'on nomme timchent. C'est ce timchent qui a été à l'origine des voûtes et des coupoles du Mzab. L'art du maçon apparaît surtout dans les mosquées à minarets, où les constructeurs arabes excellent lorsqu'ils ont un matériau convenable. Ces minarets sont généralement à section carrée, sauf au Mzab et au Sahara où ils sont pyramidaux émergeant de terrasses crénelées. A Gao, Tombouctou, Djenné et Agadès, on dit de ces mosquées qu'elles sont de style soudanais. Leur origine est connue. C'est l'empereur du Mali, Gongo Moussa qui, parti en pèlerinage à La Mecque en 1324, en revint accompagné d'un Arabe et d'un descendant d'Almohade rencontrés au cours de son voyage. L'Arabe, Ibrahim es Saheli, appartenant à une famille de Grenade, était poète et architecte. L'Almohade nommé El Mamer, arrivé à Gao avec la caravane impériale, s'indigna que l'on rendit un culte à Allah dans une misérable case de chaume. Sur son conseil, Gongo Moussa demanda à Ibrahim es Saheli de construire sur place une mosquée plus digne du Miséricordieux. Ce fut la première mosquée au mirhab en briques cuites.

Oualata, comme nous l'avons vu, présente à défaut d'une architecture très originale, une décoration traditionnelle sur laquelle se sont penchés bien des chercheurs. Le pèlerinage de Gongo Moussa « semble bien avoir été à l'origine des peintures de Walâta, lesquelles, sept siècles plus tard, devaient si fort nous intriguer » (1).

Pour terminer cette revue de l'habitat saharien, deux remarques permettront d'en voir l'influence sur leurs occupants.

Le nomade, habitué à vivre sous la tente, ou même en plein air s'il est seul, a parfois l'occasion de fréquenter les ksour où il lui arrive d'être propriétaire de maisons, lesquelles ne lui servent souvent que de magasins ou d'habitat pour ses Harratin s'ils cultivent des jardins à son profit. Mais il n'aime guère vivre entre des murs, il y étouffe, au sens propre comme au sens figuré et, s'il consent à y séjourner quelques heures, c'est pour y bavarder, boire le thé avec des amis, assister à des danses comme celles des Ouled Naïl ou la guédra que pratiquent les filles de Goulimine, non pas seulement pour la beauté du spectacle mais pour

(1) O. du Puigaudeau — Contribution à l'étude du symbolisme dans le décor mural et l'artisanat de Walâta. Bulletin de l'I.F.A.N. Tome XIX, série B, nº 1-2-1957.

les aventures qu'ils peuvent y trouver. La prostitution n'existe pratiquement pas dans les campements, où la vie de chacun peut être observée; et les Sahariens qui vont à la ville ou à l'oasis cherchent les distractions qu'ils ne trouvent point dans leur vie nomade.

En dehors de ces cas particuliers, le vrai Saharien n'aime pas l'intérieur de locaux qui lui semblent sordides, où il prétend qu'on attrape des puces : il n'y est pas à son aise. Il est tellement amoureux du grand air et de l'espace qu'il s'y sent prisonnier et, effectivement, dans ces pays de razzieurs, un guerrier surpris dans une case n'avait même pas la ressource de s'enfuir.

Cette oppression, cette contrainte ne sont pas l'apanage des nomades : tout méhariste qui a passé six mois ou un an au grand air ou sous la tente est toujours mal à l'aise entre des murs de banco. Mais au Sahara blanc, des semi-nomades, se sédentarisant, s'accoutument peu à peu à ce genre de vie.

La seconde remarque concerne la vie conjugale. Les quelques renseignements que nous avons sur les femmes nomades, surtout si elles ont conservé le caractère berbère, nous ont montré leurs faibles dispositions pour la polygamie. Leur attitude si peu conforme à la tradition musulmane ne provient pas seulement de leur origine raciale, mais du fait qu'elles vivent sous la tente. Il est bien plus facile d'être polygame dans une maison où chaque femme a sa chambre et où elles peuvent vivre sans la promiscuité inhérente à la vie en commun sous la tente. Le fait est caractéristique en Mauritanie. « Alors que tous les autres Sahariens sont monogames et que leurs femmes voyagent et paraissent librement en public, le visage découvert, les Oualatins, du moins ceux qui sont assez riches pour entretenir plusieurs foyers, ont quatre épouses légitimes. Chacune habite sa propre maison où elle est rigoureusement cloîtrée; elle ne se montre qu'à ses proches parents et aux hommes de caste inférieure tels que les forgerons, les musiciens et les serviteurs noirs. Encore tient-elle son voile sur son visage, ne laissant voir que ses yeux. » O. du Puigaudeau, qui a écrit ces lignes, n'attribue pas cette claustration, inaccoutumée au Sahara noir, au fait de la fixation dans un ksar. Cette fixation entre des murs n'est sans doute pas déterminante, mais je pense que les conditions de vie dans ce ksar de sédentaires ont créé un climat favorable à la polygamie et au respect de préceptes religieux sur lesquels les nomades ont tendance à fermer les yeux.

L'HABILLEMENT

Il fut un temps où les peaux de chèvres et de moutons étaient très employées au Sahara pour l'habillement des hommes et des femmes.

En Mauritanie, au XV^e^ siècle, les hommes et les femmes berbères qui vivaient sur la côte cachaient leur nudité à l'aide de peaux, sans doute par pauvreté, mais aussi parce que les Arabes leur eussent volé leurs pagnes d'étoffe. Au XVII^e^ siècle, sur les rives du Sénégal, les filles du pays maure portaient une jupe de peau tailladée par lanières, si l'on en croit le sieur La Courbe, directeur de la Compagnie de Commerce de Saint-Louis. Plus récemment, il y a moins de cent ans, Douls, débarqué sur la côte, fut appréhendé par des Maures vêtus de peaux.

Il en était de même au Sahara blanc, en pays targui. C'est des Touareg que parlait Léon l'Africain quand il écrivait que les habitants de la Libye employaient tout leur temps à chasser, faire le mal et guerroyer les uns contre les autres, ou mener paître les bêtes au désert « tous nus et déchaus », c'est-à-dire à un stade vestimentaire qui devait les préparer, eux aussi, à utiliser le cuir. Il faudra attendre le début du XIX^e^ siècle pour qu'un explorateur anglais, le capitaine Lyon, nous les présente avec une sorte de gandourah de cuir. Plus tard, Duveyrier nous signalera qu'en plus de la blouse et du pantalon, les Touareg portent une longue tunique qui sert de pardessus. Il ajoutera que certains ont un pardessus en peau et que c'est même un vêtement estimé.

On serait tenté de croire que de tels accoutrements aient disparu, mais cette sorte de gandourah de peau épilée est encore portée l'hiver dans l'Adrar des Iforas, au Tassili et au Hoggar, et surtout par les caravaniers qui se rendent aux salines.

Les femmes elles aussi utilisent le cuir pour s'habiller, qu'il s'agisse de fillettes de l'Aïr et de leurs petites robes, ou des femmes Iklan qui revêtent un large fourreau à la partie inférieure évasée, garnie de longues franges d'un effet analogue à celui que signalait La Courbe chez les Mauresses. Notons enfin que le froid pousse les Touareg à se couvrir d'une sorte de manteau fait de peaux d'agneaux assemblées, poils en dedans, comme on en voit chez les Maures et surtout chez les Toubous.

Ceux-ci, naturellement, n'étaient pas les derniers dans ce domaine, comme le prouve une gravure illustrant « Sahara und Sudan » de Nachtigal, nous montrant une femme de la vallée de Gonoa vêtue seulement d'une dépouille. En 1913, le lieutenant Ferrandi, découvrant les rives du lac Ounyanga Kébir, vit venir de la palmeraie un grand nombre de Toubous uniformément vêtus de peaux de chèvres.

Il ne précisait pas quelles formes de vêtements mais les renseignements obtenus par la suite, à Ounyanga, indiquent qu'au début de ce siècle les hommes portaient de petites culottes de cuir s'arrêtant au-dessus du genou et une sorte de blouse aux manches courtes tombant jusqu'à mi-cuisses. Cette blouse était souvent ornée de dessins et coloriée en

rouge et noir. Les femmes s'habillaient avec une espèce de pagne en peaux de mouton attaché à la ceinture. D'autres peaux cousues ensemble servaient à envelopper les épaules et le torse. Le plus curieux, c'est que le cuir qui servait à habiller les hommes était épilé, tandis que les peaux dont s'habillaient les femmes avaient leurs poils. La coiffure des premiers était un bonnet de peau (1). Aujourd'hui encore les Toubous utilisent ces peaux pour se protéger du froid. Ils s'en recouvrent comme d'une couverture, poils en dedans, si bien que ce vêtement, d'où pend le cuir des pattes de l'animal, a l'aspect d'une grosse cloche ébréchée lorsqu'il les recouvre.

Peu à peu, ces vêtements de cuir disparaîtront, comme ils commencent à disparaître en pays targui, et surtout en Mauritanie où subsistera cependant longtemps le caleçon de peau des pêcheurs imraguen. C'est surtout la laine qui chassera le cuir et la laine ne se trouve que dans le Nord du Sahara où les femmes la tissent. Actuellement, l'influence du Nord ne se fait surtout sentir, dans le domaine vestimentaire masculin, que chez les Chaamba et les Touareg du Hoggar et du Tassili des Ajjer. Les Maures et les Toubous sont très conservateurs. Les Regueïbat eux-mêmes, qui sont des Maures, ont gardé leur draa traditionnel et leur turban, n'adoptant qu'exceptionnellement le burnous. Le draa, généralement bleu parce que peu salissant, est de couleur blanche chez les notables. La différence vestimentaire entre Maures et Marocains apparaît nettement dans les villes frontière comme Goulimine, grand marché de chameaux et de moutons. Les Marocains se distinguent par leurs djellabahs, leurs caftans, leurs chéchias; les Maures conservent la silhouette de leurs ancêtres (dont la moindre photographie remplace avantageusement toute description). Cette même silhouette, dans son ensemble, se retrouve chez les Touareg et les Toubous qui ont pour principal vêtement l'ample tunique, ouverte sur les côtés, ainsi qu'au centre pour y passer la tête, tunique portant une poche souvent ornée de broderies, à hauteur du sein gauche. Ce qui surtout distingue les trois races, c'est la coiffure, simple turban bleu sombre arrangé de façon à pouvoir couvrir la bouche chez les Maures; de façon à voiler chez les Touareg, et c'est souvent alors d'une étoffe appelée toucourdi, provenant de Nigéria, apprêtée d'un produit bleu foncé et luisant qui colore les mains dès qu'on le touche; à la manière maure chez les Toubous, à ceci près qu'il est généralement blanc. Le voile des Touareg est une chose, le cheiche ou turban des autres nomades en diffère.

(1) Lieutenant Bourda. Ounyanga (Revue des Troupes Coloniales, Mars-Avril 1935).

La distinction provient aussi du pantalon ou serouel. Chez les Maures, ce n'est qu'une étoffe de plusieurs mètres de long qui, cousue et complétée d'une fine ceinture coulissante, forme une sorte de short très bouffant bien différent du serouel arabe des départements sahariens. Chez les Touareg, c'est le long serouel saharien dont la partie inférieure frôle le sable; chez le Toubou, c'est une longue culotte sans ampleur, aux jambes étroites, comme celle des Arabes du Tchad, dont la mode date de l'époque où les étoffes de fabrication européenne venues de Brazzaville ou d'El Fascher étaient chères, et où les indigènes disposaient surtout des étroites et solides bandes de coton tissées dans le Sud et vendues sous le nom de gabak. Il est à noter que les Touareg ne sont pas très traditionnalistes, qu'ils sont enclins à adopter des modes et que leur coiffure a fort évolué depuis un siècle. Elle est plus sobre et ne comporte plus guère de chéchia.

En Mauritanie, le serouel d'étoffe blanche était autrefois réservé aux grands chefs et dans le Sahara blanc, quelle que soit la race : Regueïbat, Chaamba, Arabes, Touareg, le burnous rouge est l'insigne du commandement, ce à quoi les Français n'ont pas été étrangers. Il faut y voir une survivance de la coutume des Romains qui donnaient aux indigènes un manteau rouge en signe d'autorité.

Au Tibesti, le turban était jadis réservé au Derdé ou chef.

★

D'une manière générale, les vêtements des femmes du Sahara blanc sont plus variés et plus colorés que dans le Sud, ce qui se remarque dès que l'on visite une ville comme Ouargla, mais il est cependant des exceptions comme au Souf où les habitants s'enveloppent dans une grande pièce d'étoffe noire ayant la forme d'un burnous et surtout chez les nomades où, de façon générale, les femmes sont vêtues de melafa bleues, ne se distinguant le plus souvent que par leur façon de se draper. La plupart de ces femmes portent l'aouli ou le haïk dont elles se voilent le visage.

On note cependant, dans les villes, des vêtements rappelant un peu les robes et il est indéniable que les nomades y subissent des influences venues du Nord.

Les Sahariennes les plus traditionnalistes sont les Mauresses : leurs vêtements sont les mêmes que ceux de leurs aïeules dont l'essentiel était une melafa de couleur bleu sombre, mais aujourd'hui le sein gauche est caché. Un pan de ce vêtement ramené sur la tête peut servir de voile ou de coiffure. Ce dernier détail est important car si la

Mauresse accepte de montrer son visage, elle se refuse à dévoiler sa tête devant les hommes. La melafa de guinée bleue est souvent complétée par une seconde étoffe en tissu blanc qui prend vite la teinte bleu ciel au contact de la première. L'élite, ou la lie, apporte à cette mode de rares variantes. L'une, la plus répandue, consiste à se draper dans une étoffe bleu ciel, de soie brochée parfois; une autre est de porter une melafa toute blanche, enfin le noir brillant est quelquefois adopté. Les modes européennes sont généralement méprisées.

Le vêtement des Targuia n'est pas uniforme du Hoggar au Niger; la femme y est plus couverte que ses sœurs de l'Est et de l'Ouest, moins simple. Ainsi, les femmes de l'Aïr sont généralement vêtues d'un pagne bleu qui leur descend aux chevilles, d'une sorte de corsage taillé dans une étoffe bleue qui déteint ou d'un tissu blanc qu'elles bordent de rouge, d'un « toucourdi », simple morceau d'étoffe dont elles relèvent les extrémités sur la tête. Ailleurs, elles sont habillées d'une sorte de gandourah et parfois même, au Hoggar, elles portent un chapeau de paille à larges bords du plus bel effet.

La Touboue s'habille un peu à la façon de la Mauresse et, comme elle, utilise une pièce d'étoffe de dix mètres, en petite largeur, qu'elle coupe en deux pour en faire un rectangle d'environ cinq mètres sur un mètre soixante, appelé attice, que coud le mari ou le frère. La façon de se draper diffère de ce qui se fait au Sahara atlantique mais reste aussi élégante. Il y a quelques dizaines d'années, toutes les femmes touboues étaient vêtues de bleu. Peu à peu, elles ont été tentées par des étoffes rayées et elles ont ajouté à l'attice l'erkelle, rectangle plus modeste, souvent formé de bandes vertes et rouges. Cette dernière couleur les a séduites et on a vu apparaître, dans le Sud, des étoffes rouge vif qui se sont répandues et sont devenues à la mode en plusieurs endroits de la montagne. Faute d'erkelle, beaucoup se couvrent les cheveux d'un mouchoir de tête. Le vêtement de la Touboue diffère de celui de toutes les autres femmes sahariennes par deux détails originaux, un long ruban de cuir qui, de ses cheveux qu'il couronne, tombe jusqu'à la taille, une large ceinture de cuir tressé où elle glisse son court poignard arrondi, tout ceci tendant à disparaître.

Dans tout le Sahara, les sandales chaussent hommes et femmes, mais celles-ci, lorsqu'elles en ont les moyens, s'offrent de jolies babouches d'importation. En beaucoup d'endroits du Sud, où il pleut souvent, les femmes portent des sandales de bois léger décoré au fer rouge et colorié.

C'est le cas en Aïr et dans le Sud de la Mauritanie.

LA PARURE

Le Sahara étant un pays pauvre, l'or y est naturellement peu répandu et il est même de tradition, en certaines régions, de ne point porter de bijoux d'or. En Mauritanie, quelques tribus de la région d'Akjoujt n'en portent jamais, de nombreuses tribus n'en portent pratiquement pas et seules les Oualatines en porteraient. Tin Hinan, cette prétendue Antinéa, ancêtre des Touareg Hoggar, dont on a fouillé le tombeau aux abords de l'oued Abalessa, portait des bijoux d'or, mais ses descendants n'en portent pas. Quant aux Tibestiennes, elles sont trop pauvres. En Afrique blanche, les bijoux sont le plus souvent en argent quelquefois imité par le fer blanc. L'argent est venu au Sahara sous forme de pièces de monnaie, autrefois le thaler Marie-Thérèse et, pendant notre pénétration, la pièce de cinq francs dont le succès fut tel que les indigènes rechignèrent quand arrivèrent les billets de banque. La solde des militaires du temps de la conquête était payée en pièces d'argent. C'étaient les « oguillets » mauritaniens et les « gourses » arabes. Peu à peu, tout ce métal fut fondu par les forgerons pour en faire des bracelets, des chevillères et des boucles d'oreille.

La plus grande diversité de bijoux se rencontre dans le Sahara blanc influencé par les artistes d'Afrique du Nord, mais très souvent les femmes qui les possèdent sont cloîtrées, ne les portent pas, ou sont vêtues de façon qu'ils n'apparaissent pas. Ils sont plus visibles chez des populations de couleur, qui les portent publiquement à l'occasion de fêtes.

D'une manière générale, les bijoux des femmes d'Afrique du Nord sont en argent, parfois en or, d'un caractère différent de celui des bijoux des femmes du Sahara noir. Le nombre, l'importance de ces bijoux, le métal précieux dont ils sont faits est en proportion de la richesse de celles qui les portent et, de façon générale, cette richesse diminue en progressant vers le Sud. Une mention particulière doit être faite pour les bijoux dont se parent les femmes Ouled Naïl et Mozabites, les premières y voyant un attribut de leur profession, les secondes portant presque exclusivement des bijoux d'or, ce que permet l'aisance de leurs maris, l'argent étant réservé aux pauvres gens et aux enfants.

Les grandes boucles d'oreilles, trop lourdes. que l'on soutient par un lien de laine ou une chaînette, la plupart des pendentifs, les larges anneaux à charnière qui parent les chevilles ou les poignets, les broches rondes aux dessins si variés n'ont rien d'original ni de caractéristique, sauf si ce sont de très vieux bijoux, de plus en plus rares car bien des femmes ont fait fondre leurs parures en or ou en argent pour en obtenir une autre qui soit plus à la mode. Mais parmi ces bijoux, une mention particulière

doit être faite aux ceintures formées de plaquettes moulées et ciselées, aux mains de Fatma et surtout aux fibules dont un anneau central maintient l'étoffe perforée par l'épingle. Souvent ces fibules, au nombre de deux, maintiennent le drapé féminin à hauteur des épaules et soutiennent des pendentifs et des pendeloques grâce à une chaînette qui les réunit.

Les colliers tiennent une large place dans la parure féminine. Ils sont parfois formés de petits croissants, de mains de Fatma, mais aussi de pièces de monnaies dont la nature correspond à la situation sociale : sequins arabes et louis d'or, pièces d'argent et de nickel chez les plus pauvres, surtout chez les Hartania.

L'abondance des bijoux se remarque surtout chez les femmes sédentaires, les femmes nomades se distinguant de leurs sœurs du bled par plus de simplicité dans le vêtement et la parure.

Certains des bijoux de la Mauresse sont caractéristiques; non point les perles et les boules d'ambre qui rehaussent et prolongent ses tresses, ni même les colliers et anneaux d'oreilles, mais ses chevillères d'un modèle unique en argent ciselé, et surtout ses bracelets. Ceux-ci sont généralement légers, en argent massif, en fausse ébène, rehaussées de petites boules d'argent ou en ébène ou corne incrustée de fils d'argent. Les forgerons excellent dans ce travail, surtout ceux du Trarza qui fabriquent même des chapelets dans ce style, chaque boule étant tournée, percée, incrustée. Les Mauresses portent aussi une sorte de pendentif en forme de croix dont les quatre branches égales sont terminées par un trèfle, appelé croix du Trarza, bien qu'on la rencontre autant chez les Regueïbat, caractéristique de la Mauritanie comme la croix d'Agadès caractérise le pays targui. Ainsi parées, les Mauresses qui généralement sont belles et ont de longs cheveux très sombres qu'elles roulent en nattes ou dressent en « agave », ont un type de beauté bien à elles. Certaines, dans le Sud-Est, portent des colliers de perles de fabrication locale, fort recherchées car les artisans les colorent et les cuisent, une à une, avec soin.

La parure de la Targuia est moins originale, sa coiffure moins variée, quoique belle et tombant en tresses. Ses colliers sont de perles, genre verroterie, encadrant une grosse boule d'ivoire. Elles portent aussi au cou de grands triangles en argent où s'accrochent de petites pendeloques de même forme, ainsi que des étuis carrés contenant des amulettes. Naturellement le pendentif le plus courant est la croix d'Agadès, avec de nombreuses variantes, qui maintenant s'est répandue au Sahara, de Saint-Louis du Sénégal à l'extrême Est tchadien.

Ces parures sont complétées par une ou plusieurs paires d'anneaux d'oreilles en argent, retenus de chaque côté de la tête par une lanière de cuir.

Atar - Harratin vêtus de peaux.

Faya. Jardiniers kamadja vêtus d'un caleçon de cuir.

Coiffure d'une hartania du Touat.

Parures de danseuses à Faya (1925).

Atar.

Parures de femmes sahariennes.

Agadès.

El Oued.

La préparation du thé vert. Bouilloire et pains de sucre.

Elle aime aussi les bracelets d'argent, à la mode arabe. Autrefois ses bracelets étaient, comme ceux que portent aujourd'hui les hommes, en marbre veiné noir et blanc de Hombori ou en serpentine vert foncé. A l'inverse de la Mauresse, la Targuia subit, peu à peu, l'influence de l'Afrique du Nord.

La Touboue est dans le même cas; elle est aussi instable pour les bijoux que pour les étoffes. Ceux-là sont pourtant très caractéristiques et beaucoup les portent encore, loin des centres, semblables à ceux que nous décrivaient les premiers explorateurs : Lyon, Clapperton et Nachtigal. Sauf quelques ornements que l'on pourrait trouver ailleurs : anneaux d'oreilles, colliers d'ambre, hautes chevillères renflées, bracelets ronds et minces en argent ou en perles multicolores, la parure des femmes du Tibesti est propre à la race : une broche ou peigne d'argent en forme de trident pour orner la nuque, un petit anneau d'argent épais pour une aile du nez, un bâtonnet de couleur corail pour l'autre et, sur le front, largement dégagé et rasé, quelques anneaux d'argent, tangents au point d'attache, dont ceux de l'intérieur sont enlevés, lorsque la femme allaite un bébé, pour faire place à un cauri. Enfin, le dernier ornement, maintenant négligé par les jeunes filles, est une pierre verte appelée zumma. C'est l'amazonite ou émeraude dite des Garamantes dont le gisement aujourd'hui abandonné se trouve au Nord-Est du Tibesti. Son intérêt, pour l'Européen, était d'être une pierre percée et polie par des moyens primitifs. Cette pierre était surtout le bijou des montagnardes lesquelles, avant notre venue, n'avaient guère que des bracelets en fer dont le métal avait été extrait, par les haddads, du minerai des environs d'Ounyanga et Yarda.

Pour la danse, les femmes touboues garnissent leurs tresses médianes d'un cimier très curieux formé de chameaux ou de chevaux de cuivre surmontés de bouquets de plumes noires d'autruches. Cet ornement tend à disparaître et la mode, vite adoptée par les filles de Faya et de Fada, s'oriente vers les bijoux de Tripolitaine dont les forgerons font des imitations en fer blanc.

Il va sans dire qu'en plus de tous ces bijoux, les femmes du Sahara portent des amulettes dont les plus banales contiennent des versets du Coran tandis que d'autres sont de vulgaires gris-gris venus du pays des Noirs ou procurés par des forgerons.

L'ARTISANAT

A part les bijoux d'importation, souvent intéressants lorsqu'ils sont l'œuvre d'artisans africains, beaucoup moins lorsqu'ils ne sont qu'une

pacotille occidentale, la parure féminine est fabriquée le plus souvent par les forgerons qui, d'un bout à l'autre du Sahara, forment des castes méprisées, quelquefois craintes.

Sous la tente du forgeron, l'homme a son travail, la femme le sien. L'homme est forgeron, charpentier, orfèvre, la femme tanne, décore, peint, tresse les cuirs, fabrique des poteries et des nattes.

Elle fabrique aussi des tapis, peu dans le Sud où cette industrie récente a été lancée par les Européens, beaucoup dans le Nord, où le tissage est devenu l'occupation familiale, chez les Ouled Djellal dont les tentures et les couvertures sont réputées, au Souf, où les tapis sont l'œuvre des hommes, et au Mzab où il existe un métier dans chaque maison et où tapis et couvertures sont fabriqués par les jeunes filles sous la direction des Sœurs Blanches.

En Mauritanie, les femmes tissent les bandes d'étoffe, les flidjs, dont on fait les tentes ce qui est assez généralisé au Sahara, mais tout le reste est fabriqué par les malhems ou les malemines. L'homme coupe des arbustes, en fait des planches larges comme la main, les assemble et les relie pour en tirer une selle qui sera consolidée et recouverte par un cuir que sa femme aura grossièrement tanné. Ce même malhem saura forger des anneaux de sangle, fabriquer un coffre orné de belles ferrures semblables à des coffres retirés des naufrages, et tailler des planchettes arrondies et lisses sur lesquelles les enfants écriront en trempant une paille biseautée dans un mélange d'eau, de gomme arabique et de poudre de charbon. Un autre fera des bracelets en corne, en fausse ébène, en argent, et sa femme tressera, avec de longues pailles et de fines lanières de cuir de couleur, des nattes aux ornements harmonieux. Tous sauront circoncire ou faire des ventouses avec des cornes de boucs.

Chez les Touareg, les forgerons auront des occupations analogues et, naturellement, ce sont eux qui fabriqueront les poignards, les lances, les boucliers et les selles au fragile pommeau en croix, ou les selles de type arabe plus résistantes; eux qui graveront les célèbres croix d'Agadès et les bagues à gros cabochons creux. « Munis d'une trousse de petits instruments de métal ingénieusement conçus, ils s'en servent adroitement pour scarifier, arracher les dents et même, paraît-il, trépaner » (1).

Au Tchad, ce genre de travaux revient aux Azza qui constituent un groupement particulier. Certains Azza sont forgerons, leurs femmes potières. Ils fabriquent des armes, des caveçons, des bijoux, des figurines de cuivre, des badingayes qui servent à tailler les dattiers. D'autres Azza sont artisans mais non forgerons; ils travaillent le bois, et même

(1) A. Pasoti. Les Juifs Sahariens artisans du Désert. Sciences et Voyages, nº 162.

le cuir ce qui, dans le reste du Sahara, est l'apanage des femmes. Ce n'est d'ailleurs pas la seule différence que l'on constate en pays toubou. Alors qu'ailleurs les menus travaux d'artisanat sont généralement

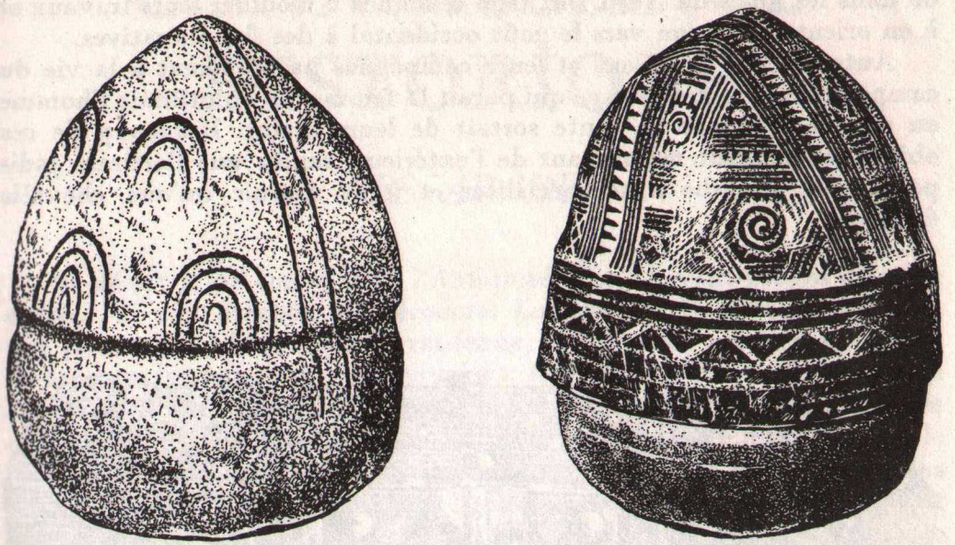


Figure 6. — *La Tahatint, boîte en peau moulée dans laquelle les Targuia rangent leurs menus objets, rappelle la pierre sculptée découverte entre Sherda et Fochi, à Idressinga (Tibesti) par le lieutenant Gauthier.*

méprisés, les femmes touboues les pratiquent; elles sont nombreuses à savoir tresser un coriot ou faire une natte. En plus des Azza, il y a les dundé, forgerons isolés attachés à une famille ou à un campement. Ils savent arracher les dents en les décollant de la gencive et de la mâchoire avec une fine lame de fer forgé. Ce n'est pas cette caste qui pratique la chirurgie, mais des Toubous libres qui savent trépaner sans trop de risques. Ils ont l'occasion d'opérer assez fréquemment, sur les femmes en particulier.

Tous les forgerons sahariens ont deux principaux outils qui ne varient pas avec la latitude : leur enclume fichée dans une fraction de branche fourchue posée à même le sable et leurs soufflets faits de deux peaux de chèvres adaptées à un tuyau par le col, fermées de l'autre côté par un système hermétique qu'un aide, lui-même ou le client, manœuvre alternativement des deux mains.

Il y a quelques dizaines d'années, les travaux effectués par ces forgerons qui n'avaient reçu aucune influence avaient un caractère très original. Aujourd'hui, ces artisans, qui vivent au contact des Européens dans des centres comme Atar, Boutilimit, Tombouctou, Agadès, Faya-Largeau ou dans les villes du Nord, ont trop tendance à modifier leurs travaux et à en orienter la façon vers le goût occidental à des fins lucratives.

Autrefois, les forgerons et leurs compagnes participaient à la vie du campement; presque tout ce qui parait la femme, ce qu'utilisait l'homme ou ce qui garnissait la tente sortait de leurs mains. Beaucoup de ces objets proviennent maintenant de l'extérieur, tandis que l'artisan, jadis polyvalent, cherche à se spécialiser et à ne fournir qu'une clientèle étrangère.

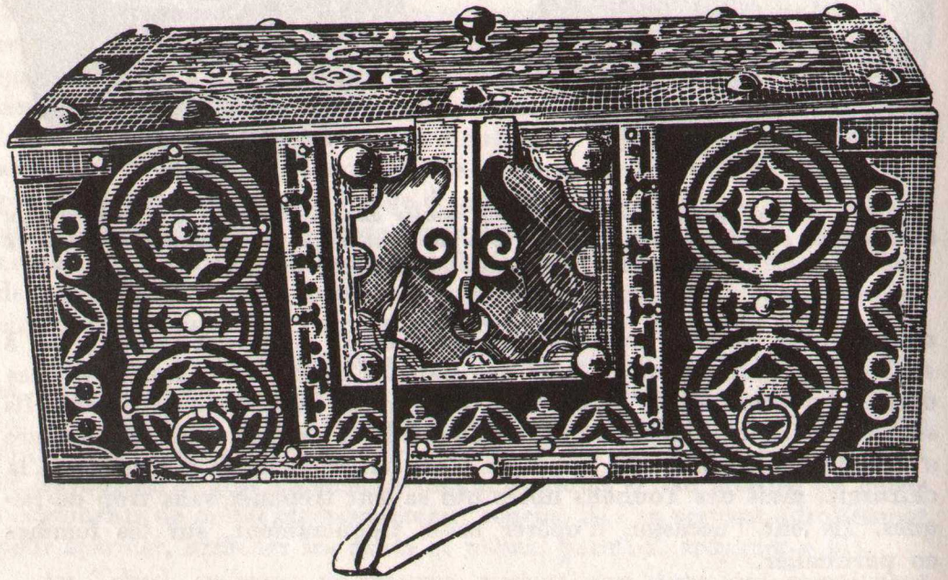


Figure 7. — *Coffre : bois, fer et cuivre fabriqué par un artisan de Mederdra (Mauritanie).*

Troisième Partie

CONNAISSANCE HISTORIQUE

LES ARABES

Le désert a été connu dans l'Antiquité. Dans l'avant-propos de cette étude, j'ai cité Strabon et Hérodote. Lorsque les Romains occupèrent une partie de l'Afrique méditerranéenne, ils furent au contact du Sahara et des peuples nomades qui y vivaient, lesquels, d'ailleurs, étaient assez agressifs. Il suffit d'avoir connu notre propre situation vis-à-vis des nomades pour se rendre compte de ce qu'était la leur. Ainsi, durant le premier tiers de ce siècle, nous implantâmes au Sahara, en bordure des pays que nous avions pacifiés, une ligne de postes qui, à l'origine, n'étaient autres que des fortins, ce qui rappelle le limes romain, c'est-à-dire cette ligne d'ouvrages, dont on a retrouvé les vestiges, au delà desquels vivaient les peuples sahariens ou moghrebins insoumis. Pline l'Ancien nous a relaté que, vingt ans avant l'ère chrétienne, les Garamantes avaient été châtiés par Cornelius Balbus qui avait dû organiser une expédition jusqu'au Fezzan car, comme les Gétules, ces nomades n'hésitaient pas à venir razzier à l'intérieur du limes. En l'an 70, de nouvelles représailles effectuées par Valerius Festus assagirent les Garamantes. Tout cela fait penser à la colonne Mouret allant frapper les dissidents près de Smara en 1913, ou aux dernières expéditions mauritaniennes amenant la soumission des Regueïbat, à Atar, en 1934. Mais il ne semble pas que Rome nous ait apporté une grande connaissance sur le Sahara. Sous le règne de Domitien (81-96) deux expéditions conduites par Septimius Flaccus, puis Julius Maternus poussèrent loin vers le Sud après avoir passé par le royaume des Garamantes; elles étaient parties de Leptis (1).

Plus tard, quelques connaissances sur le Sahara nous furent données par les Arabes, géographes ou voyageurs.

(1) Je n'imagine pas semblables expéditions sans chameaux ce qui me fait supposer qu'il s'en trouvait au Sahara au 1er siècle.

Au Xe siècle, *Ibn Haoukal* écrit : « Les routes et les royaumes ». Son ouvrage est une suite de descriptions de villes, parmi lesquelles nous relevons deux cités sahariennes, aujourd'hui mortes. L'une en bordure du Tafilalet, Sidjilmassa, fondée en 757, très peuplée, entourée de remparts et environnée de jardins et de dattiers; l'autre Aoudaghost, séparée de la première par près de deux mois de marche; situées aux extrémités septentrionale et méridionale du Sahara, elles étaient le havre d'importantes caravanes. La première se trouvait au Nord de l'actuel Tabelbala sur l'oued Ziz, la seconde dans la région au Nord des villes mauritaniennes de Kiffa et de Tamchakett. Ibn Haoukal visita Aoudaghost en partant de Sidjilmassa. Après avoir traversé le Sahara, il dut parcourir le Nord du Soudan.

Un siècle plus tard, le géographe arabe *El Bekri*, appartenant à une famille établie en Espagne, laissa une intéressante description de l'Espagne et de l'Afrique. A son tour, il nous décrit Sidjilmassa et Aoudaghost; il parle aussi de Tadmekkah, autre ville aujourd'hui morte qui se trouvait dans l'Adrar des Iforas là où se situe Es Souk. C'est lui qui nous dit des femmes d'Aoudaghost qu'elles sont si bien faites, qu'elles ont la taille si fine et les hanches si développées, que l'une d'elles, allongée sur le côté, n'avait pas besoin de se déranger lorsque son bébé passait et repassait sous ses reins. Divers détails qu'il nous donne seront repris par d'autres géographes, en particulier *Idrisi*. Celui-ci était un Arabe né à Ceuta en bordure de la Méditerranée à la fin du XIe siècle. Il avait beaucoup voyagé, mais de l'Afrique il n'avait vu que le Maroc. Sa géographie divise le globe en 7 climats et en 70 régions décrites les unes à la suite des autres sans s'inquiéter des états. Les cartes qu'il joint à son texte sont assez curieuses : le Nord est en bas et l'Ouest à droite. Les villes sont comme de petites rosaces et les montagnes comme des limaces. Il est aujourd'hui très difficile de faire cadrer les lieux qu'il cite avec ceux que nous connaissons, mais quelques relations restent possibles : les salines d'Awlil (Trarza), Mellel (Mali), Ghana, le Kaouar, le Kanem, le Zaghawa où les hommes ont soin de leurs chameaux, s'habillent de peaux tannées. « Ce sont les coureurs les plus agiles entre les noirs ». Il semble bien qu'il s'agisse là des Toubous.

Au XIIIe siècle, *Ibn Fatima*, cité par Ibn Saïd, aurait fait dans le Sud marocain un naufrage qui lui fit connaître quelques points de la Côte d'Afrique.

Au XIVe siècle, *Ibn Khaldoun* nous donne sa remarquable histoire des Berbères. Au siècle suivant, *El Magrisi*, né au Caire, nous décrit, comme d'autres avant lui, Sidjilmassa avec ses 12 portes, entourée de vergers et de vignes et baignée par deux rivières. Venant 500 ans après

Ibn Haoukal, il nous montre par là l'importance qu'avait cette ville où se concentrait le commerce; mais par ces géographes nous n'avons guère de renseignements, tandis qu'un voyageur comme *Ibn Battouta* nous enrichit bien plus par la vivante relation de voyages qu'il fit alors qu'il était ambassadeur du roi de Fez en pays mandingue (1).

Lorsqu'il connut le Sahara, Ibn Battouta avait déjà parcouru le monde. Il partit en 1352 de Sidjilmassa dont il parfait la description qu'en avait faite Ibn Haoukal et Idrisi. Plein de précautions, il y acheta des chameaux et quatre mois de fourrage. Il ne nous donne guère de renseignements sur le désert, réservant son talent au récit d'anecdotes ou à des relations sur le royaume du Mali. Il s'attarde cependant à parler de Teghazza, comme il s'attardera à parler de Tegguidda.

Si je ne l'avais su par expérience, il m'aurait appris qu'il y avait des poux au Sahara. La vermine en effet couvre ceux qui n'ont pas le moyen de s'en débarrasser, ce qui était jadis le cas général. Mais le grand voyageur arabe porte au cou des fils contenant du mercure qui tue les hôtes indésirables.

Il passa par Oualata, se rendit à Melli, gagna Tombouctou d'où il alla à Gao en pirogue. De là, avec des gens se rendant à Ghadamès, il suivit l'ancienne voie caravanière vers l'Aïr jusqu'à Tegguidda. C'était une ville aux maisons en pierres rouges où l'on fondait du minerai de cuivre. Ruines et mines de cuivre ont été retrouvées à Azelik, source (Tegguidda) importante à l'Est de l'Aïr qui a été identifiée ces dernières années seulement.

Le voyageur quitta la ville avec une caravane qui renfermait 600 filles esclaves, traversa le Hoggar, vit les Touareg (« Il y a peu de bien à en dire : ce sont des vauriens »), arriva au Touat et regagna le Maroc en passant par Sidjilmassa.

Au début du XVIe siècle, *Mohammed Ben Aijas*, historien et géographe né en Égypte, fit une géographie de l'Asie et de l'Afrique, mais c'est surtout *Léon l'Africain* qui nous légua une importante somme de connaissances sur le Sahara. Il s'appelait El Hasan Ben Mohammed el-Wazzân ez-Zayyati. Il était né à Grenade vers 1490. Après la chute de la ville, en 1492, El Hasan fut emmené en Afrique par ses parents. Il fit ses études à Fez. Vers 1510, son oncle fut envoyé par le roi de Fez vers le roi de Tombouctou et le futur géographe l'accompagna. Ils passèrent par le Draa, Teghazza, Bir Ounane et Araouane.

Il fit un second voyage, sans doute vers 1512. Il partit de Fez pour Sidjilmassa où, nous dit-il, « le peuple se révolta, mit à mort le seigneur,

(1) Ibn Battouta : Voyages.

ruinant la cité, laquelle est demeurée sans habitants jusqu'à maintenant ». Il se rendit ensuite à Tombouctou par Teghazza et la voie normale. De là il alla à Gao et au Bornou, peut-être par Agadès et Kano. Il atteignit ensuite Yao dans le royaume de Gaoga, à l'Est du lac Tchad, puis Abéché et le Darfour d'où il rejoignit Le Caire par l'Égypte en 1514 (1).

Il fut pris sur la côte de Tripoli par un corsaire sicilien. Le pape le fit instruire dans la religion chrétienne, le baptisa et lui donna le nom de Léon. On a dit beaucoup de choses sur son compte et sur son retour à l'Islam, mais en réalité on n'en sait rien.

La géographie de Léon l'Africain cadre avec nos connaissances actuelles et elle nous éclaire remarquablement sur bien des aspects du désert et de ses habitants.

Nous eûmes d'autres renseignements sur l'Afrique Saharienne et Soudanaise grâce à *Mahmoud Kati* et *Es Saadi*.

Le premier, né au Soudan en 1468, était de race Sarakollé. Il mourut en 1593 et fut témoin de la conquête marocaine. Son récit, le *Tarik el Fettach* ou chronique des chercheurs fut commencé en 1519 et terminé en 1665 par son petit-fils. La découverte du manuscrit de cet ouvrage est due à M. Bonnel de Mézière, connu surtout par les fouilles qu'il fit à Koumbi Saleh (Ghana). Le Tarik el Fettach relate le règne de nombreux Askia, les aventures de Kankan Moussa et la vie des pachas marocains à Tombouctou, ce que nous retrouverons partiellement dans le *Tarik es Soudan*.

Celui-ci est dû à Es Saadi, né à Tombouctou en 1596, et il s'arrête à 1655. La moitié de la chronique est un résumé des renseignements obtenus par l'auteur d'après la tradition orale ou écrite, tandis que la seconde est le récit de choses vues ou entendues. Comme le précédent Tarik, il ne concerne pas le Sahara proprement dit mais surtout l'histoire locale : Djenné, Tombouctou, le Macina, le Mali, on y trouve le voyage de Kankan Moussa et surtout l'expédition de Daouder. C'est le général Archinard qui en a découvert le manuscrit.

Au XVII^e siècle, *El Ayyachi* traversa le Sahara septentrional, d'Ouest en Est, pour se rendre à La Mecque. Venu du Draa, il atteignit Sidjilmassa et marcha d'abord vers le Sud, route habituelle des caravanes de pèlerins. Il parvint à Beni-Abbès, au Touat (où l'or était en plus grande quantité que partout ailleurs), alla à El Goléa, Ouargla, Touggourt, Ben Guerdan et Tripoli.

Il est probable qu'il y eut, au Sahara, de nombreux voyageurs arabes et que, parmi eux, certains ont laissé le récit manuscrit de leur voyage.

(1) R. Mauny. Note sur les grands voyages de Léon l'Africain. Hesperis. 1954.

CL. B. N.

Le Sahara nous fut d'abord connu par ses rivages atlantiques (côte du Cap Blanc au Cap Vert). Document manuscrit de la Bibliothèque Nationale datant de la fin du XVII^e siècle.

L'un d'eux, relativement récent, datant du début du XIVe siècle, est celui de *Mohammed El Tounsi* (1).

Etant au Darfour où il avait fait un séjour de plusieurs années, il rentra en Égypte par le Ouadaï. La caravane dont il faisait partie comprenait environ 150 personnes dont de nombreux esclaves et elle était guidée par un vieux Toubou assassin qui était resté dix ans absent pour faire oublier aux Toubous Turkman qu'il n'avait pas payé le prix du sang aux parents de sa victime. Mais quand la caravane quitta le Ouadaï, les Toubous étaient déjà au courant de la présence de ce guide à sa tête.

La caravane fit halte à un puits dont le voyageur oublia le nom, où se réunissaient les Mahamides et les Bideyat pour vendre divers objets aux caravaniers, ce qui situerait l'endroit au Sud de l'Ennedi. Elle passa ensuite par le puits de Doum qui est peut-être l'actuel Ouadi Doum mais elle eut, en chemin, bien des difficultés de la part des Toubous Turkman.

Dans cette première partie du voyage, se placent quelques événements montrant bien le caractère des Toubous. Les Turkman voulaient s'emparer du guide que les Arabes voulaient conserver. Il y eut, au début, des entrevues et des discussions qui aboutirent à ceci : un chef toubou fut frappé d'un coup de cravache et le vieux guide coupa les jarrets d'un chameau toubou. Les Toubous purent, ultérieurement, s'emparer d'un Ouadaïen de la caravane qu'ils tuèrent et dont ils gardèrent le chameau. Sa mort compensait du coup de cravache, dirent-ils, et sa monture remplaçait la bête aux jarrets coupés! L'affaire se termina par un combat. Montés à deux par bête, sur 60 ou 70 chameaux, les Toubous attaquèrent la caravane au javelot mais quelques coups de fusils les mirent en fuite. Le spectacle d'un tel engagement devait être extraordinaire, d'autant plus que presque tous les Toubous étaient vêtus de peaux de mouton garnies de laine (noire). Après maintes difficultés, les voyageurs pénétrèrent dans le Tibesti, domaine des Toubous Rechades, dont les représentants ne se firent pas faute de leur extorquer nourriture et objets divers. Mohammed el Tounsi ramenait quelques esclaves personnels qui lui donnèrent bien du tracas. Durant la première partie du voyage, l'un d'entre eux, qui avait tendance à s'enfuir, était solidement « lié à double lien aux pieds » et, la nuit, il avait le cou attaché à une chaîne laquelle était fixée à un pieu solidement enfoncé. Par surcroît de précaution, un esclave fidèle couchait sur la chaîne. Lorsque la caravane traversa le Tibesti, Mohammed el Tounsi se laissa fléchir et adoucit ces mesures

(1) Mohammed El Tounsi. Voyage au Ouadaï.

sévères, ce qui permit au Noir de s'enfuir avec deux filles esclaves. Pour comble, El Tounsi gratifia en pure perte un Toubou qui ne put rejoindre les coupables. Vraiment il manquait de chance. Une nuit des esclaves lui burent deux pleines peaux de bouc d'eau; l'âne qu'il s'était avisé de monter pour traverser le désert mourut épuisé par la marche dans le sable et, plus tard, comme je l'ai déjà relaté, la peste emporta la belle Abyssinienne à laquelle il s'était tant attaché!

Il rejoignit le Nord par Gatroun et Mourzouk.

★

Après les géographes historiens et voyageurs arabes énumérés aux pages précédentes, il convient de mentionner le nom d'un Juif d'un allant et d'un courage peu ordinaires. Au péril de sa vie, il fit beaucoup pour l'exploration et il eut maintes fois à souffrir de la part des musulmans. C'est le rabbin Mardochée (1). En 1860 il alla de Tindouf à Tombouctou, et son commerce l'y conduisit plusieurs fois. Il est le premier à nous signaler et à nous donner la description du massif des Eglab, entre « Yguîdy » et « Erguechach ».

LES EXPLORATEURS

Tout ce qui précède nous montre que nous ne connaissons pas grand chose de l'histoire du Sahara et de la pénétration ancienne. A peine avons-nous quelques jalons entre lesquels se trouvent d'importants vides. Il ne reste presque rien du passé, ce qui peut entraîner bien des erreurs. Celui que l'on suppose avoir été le premier à atteindre telle montagne légendaire ou telle ville mystérieuse a peut-être été précédé d'autres découvreurs inconnus, ce qui n'est pas spécial au Sahara.

Le fait de supposer qu'un jour nos connaissances du passé seront accrues par les découvertes que feront des historiens aux sources européennes, arabes, berbères et judaïques, ne permet pas de penser, pour autant, que le Sahara ait été un pays souvent parcouru. Son climat, sa désespérante aridité, les difficultés matérielles de la route, l'insécurité qui y a toujours régné, ont contribué, de tous temps, à son isolement. Puis, lorsque les Européens ont voulu l'explorer, ils ont rencontré une difficulté nouvelle car les islamisés s'y trouvaient avant eux, islamisés

(1) Auguste Beaumier. Premier établissement des Israélites à Tombouctou.

pour qui les chrétiens et les Juifs étaient indésirables, doublement mal vus lorsqu'ils pouvaient faire craindre une concurrence commerciale. Pour les Juifs, encore nombreux au Sahara, c'est une autre affaire, mais pour les explorateurs occidentaux, la plupart du temps isolés, les risques étaient très grands, d'où la nécessité, pour beaucoup d'entre eux, de dissimuler leur origine ou même de se faire passer pour musulmans, ce qui n'est pas toujours facile lorsqu'on a un type aryen très accusé. Aussi le Sahara vit-il arriver, au XIX^e^ siècle, quelques prétendus Turcs : von Bary, Oscar Lenz et un peu malgré lui Camille Douls. René Caillé prétendit, en Mauritanie, vouloir se convertir à l'Islam puis, lors de sa grande exploration, il se fit passer pour un Égyptien qui aurait été emmené en Europe, dans son jeune âge, par des Français faisant partie de l'expédition de Bonaparte. Léopold Panet se dit musulman. Hornemann et Rohlfs allèrent plus loin puisqu'ils se firent circoncire. Douls s'y décida aussi. Rosita Forbes, jeune Anglaise qui tenta de voir Koufra en 1920, était vêtue comme une femme arabe, et chacun sait que Charles de Foucauld ne put explorer le Maroc que sous un déguisement.

Plus récemment, en 1930, c'est déguisé en femme berbère que Michel Vieuchange — dont le corps repose sur le piton d'Agadir — commença sa randonnée de Tiznit à Smara et c'est dans un couffin accroché au bât d'un chameau qu'il fit une partie du voyage.

Plus nombreux, et non les moindres, furent ceux qui conservèrent leur titre de chrétien. Les uns moururent, d'autres réussirent. Barth, lui-même, après avoir voyagé durant plus de trois ans sans dissimuler sa nationalité ni sa religion, se fit passer pour arabe avant d'arriver à Tombouctou. Tous ont apporté leur pierre à l'édifice et ont eu grand mérite. Il n'est que de lire un seul récit d'expédition au Sahara, et de se mettre à la place de l'explorateur, pour éprouver un sentiment d'humilité et un élan d'admiration, surtout lorsqu'on sait qu'environ la moitié d'entre eux moururent assassinés et que tous étaient dans l'obligation de se documenter en cachette.

Pour se rendre compte des risques qu'ils encouraient, regardons succinctement la grande aventure de Barth et ses ramifications. En 1850, Richardson part explorer l'Afrique avec Barth et Overveig. Richardson meurt. Overveig meurt. Barth continue et reste des années absent. En 1854, Vogel part à sa recherche avec deux soldats anglais et les deux explorateurs se rencontrent. Barth rentre en Europe avec l'un des soldats. Vogel est tué au Ouadaï et le second soldat assassiné par les Touareg en voulant, au retour, traverser le Sahara. L'aventure va-t-elle s'arrêter là? Non, car on ne sait rien de Vogel et Maurice von Beurmann est envoyé

au Ouadaï pour chercher à savoir ce qu'il est devenu. A son tour, il est assassiné.

Bilan : 2 rescapés, 5 morts!

L'Islam, si brûlant obstacle à l'exploration, le fut aussi lors de la pénétration par les armes. Nos unités méharistes furent souvent attaquées au nom de Mahomet, ce qui n'était pas très rassurant lorsqu'elles étaient elles-mêmes composées de mahométans. Je connais deux cas de sous-officiers qui moururent, faute d'avoir voulu apostasier. Au combat d'In Ekker, en Sahara algérien, en juin 1917, le maréchal des logis Piétri pris par les rebelles fut sommé d'abjurer sa foi et, sur son refus, égorgé comme l'avait été, en 1913, au combat de Libœrat, en Mauritanie, le maréchal des logis Bain.

Le Sahara nous fut d'abord connu par ses rivages atlantiques. Quelques voyageurs l'abordèrent par l'Ouest, puis par les escales du fleuve Sénégal, plus tard par les pays noirs, mais l'exploration se fit à partir de deux bases principales, le Maroc et la Tripolitaine.

On peut dire que le XIXe siècle a été celui de la découverte de l'Afrique et du Sahara en particulier. Ayant eu le plaisir, il y a quelques années, de m'entretenir avec le dernier de ses grands explorateurs, M. Maistre (1) qui explora Madagascar et le Congo, je pus, par lui, me rendre compte de l'exaltation, du besoin d'action et d'expansion pour leur pays, d'une pléiade de Français qui ne vivaient, en quelque sorte, que pour l'Afrique, pour l'inconnu, pour l'aventure dans son plus noble sens.

Le mouvement avait été donné, à la fin du XVIIIe siècle, par les Anglais qui avaient fondé l'African Association pour encourager l'exploration, ce qui avait déclenché les voyages du major Houghton, de Mungo Park, de Frédéric Hornemann, de Ritchie, Lyon, Oudney, Clapperton, Denham, Laing. Mais l'heure d'agir ne semblait pas encore venue pour la France. Pourtant, l'opinion publique se passionnait pour tout ce qui touchait à l'Afrique, des sociétés naissaient, comme la Société de Géographie, fondée par Malte-Brun en 1821, et la Société de Géographie Commerciale, créée par M. Gauthiot. L'esprit qui animait les Français d'alors apparaîtra dans ces paroles de l'explorateur Maistre : « Etant au lycée Saint-Louis, je prenais des leçons particulières de langue allemande chez M. Gauthiot qui était secrétaire général de la société qu'il avait fondée. Il accueillait volontiers les explorateurs et se tenait au courant de leurs déplacements au delà des mers, qu'ils fussent français ou étrangers. J'étais autant intéressé que lui par les questions coloniales et

(1) Casimir Maistre est mort en 1957, à l'âge de 80 ans, mais depuis longtemps déjà existait à Garoua un monument... à sa mémoire. Une cité du Logone, Maistreville, rappelle son souvenir. Il obtint une médaille d'or de la Société de Géographie.

nous parlions de l'Afrique au point que l'heure de la leçon s'écoulait parfois sans que nous eussions prononcé un mot d'allemand ».

Mais plus que par ces sociétés, la masse des Français était intéressée par des publications. « Le Journal des Voyages » qui contenait beaucoup de vérités et maintes fantaisies faisait fureur. Plus appréciée de l'élite était la revue « l'Exploration, journal des conquêtes de la civilisation » qui parut pendant une dizaine d'années et, surtout, « Le Tour du Monde », né en 1860, disparu au début de ce siècle, dont les collections sont encore très recherchées.

Ainsi naissait et se répandait l'esprit colonial qui allait ouvrir un continent à la civilisation et conduire lentement le Sahara à ce qu'il est aujourd'hui.

Il faut reconnaître que le besoin de découverte des Français se manifesta davantage du côté de l'Afrique noire que de celui du Sahara, tandis que le désert, au contraire, attirait particulièrement Anglais et Allemands. Mais, comme le fait observer Paul Eydoux (1), indépendamment d'une certaine compétition internationale, une étroite solidarité unissait les explorateurs sahariens malgré leur différence de nationalité. L'African Association et le gouvernement britannique engageaient indifféremment des Anglais et des Allemands qui faisaient équipe, comme Barth, Overveig et Richardson. Duveyrier devenait le disciple préféré de Barth qui lui apportait son aide affectueuse et, en pleine guerre de 1870, il entretenait des relations avec Rohlfs.

J'ajoute que la Société de Géographie n'hésita pas à donner sa grande médaille d'or à un explorateur issu de la nation qui nous avait vaincus à Sedan.

★

Benedetto Dei.

Il y a fort longtemps que le Sahara a été traversé par des Européens. L'un d'eux aurait été de Tabelbala à Ghana, nous dit, en 1283, Ramon Lull. Un second Européen, commerçant génois, aurait demeuré à Sidjilmassa. Nous l'avons su par le planisphère du Génois de Giovanni di Carignano (vers 1320) qui portait une légende sur les Berbères « qui vont la bouche couverte en tous temps » et font des caravanes jusqu'à Oualata. L'auteur du planisphère dit qu'il a appris cela de ce marchand génois qui commerçait avec eux (2).

(1) Paul Eydoux. L'exploration du Sahara.
(2) De La Roncière. La découverte de l'Afrique au Moyen Age.

Une géographie espagnole du XIVe siècle et les chroniques arabes s'accordent pour dire qu'on allait alors couramment de la Seguiet el Hamra à l'Adrar des Iforas. Au XVe siècle, une lettre écrite par un marchand florentin, Benedetto Dei, absolument inconnu par ailleurs, datée de 1470, déclare simplement : « J'ai été à Tombouctou, lieu sis au-dessous du royaume de Barbarie en pays très aride dans les terres. On y fait beaucoup d'affaires en y vendant de gros draps, des serges et des étoffes à côte qui se font en Lombardie ».

Anselme d'Isalguier.

Sans doute y avait-il eu d'autres voyageurs européens ayant vu Tombouctou avant Benedetto Dei. Longtemps on pensa qu'Anselme d'Isalguier, Toulousain, en avait été. Venant de Gao où il avait résidé huit ans, il arriva en France un beau jour de l'année 1413, avec une femme du pays, de noble origine, Casaïs, sa fille Marthe qui avait six ans et six eunuques ou servantes. Casaïs était jolie et bien faite « si bien proportionnée qu'aucune jeune fille de Toulouse n'atteignait sa beauté et son éclat ». La curieuse histoire d'Anselme d'Isalguier était obscure et on n'en connaissait que le dénouement gonflé d'exotisme ancien. G. Galabert a mis les choses au point (1).

Gao figurait déjà sur les cartes en 1375 et celle de Mecia de Viladestes (1413) relie cette ville à Tunis par le Hoggar, et au Maroc par le Touat, pistes dont Ca Da Mosto ne nous parlera que plus tard (1445) lorsqu'il nous dira comment s'exporte l'or du Mali.

Antonio Malfante.

Outre Benedetto Dei un autre Européen avait pénétré au Sahara sans le traverser. C'est le Génois Antonio Malfante qui voyageait pour une banque et maison de commerce afin de découvrir d'où provenait l'or qui parvenait sur les côtes de Méditerranée à travers le Sahara. Nous savons aujourd'hui que cet or, qui avait fait la richesse et la grandeur de deux empires noirs, celui du Ghana et celui du Mali, venait du Bambouk (entre les deux branches du fleuve Sénégal : le Bakoy et la Falémé) et du Bouré, dans le Haut-Niger, où Siguiri est encore exploité. En Europe, on n'en savait rien.

Malfante se rendit au Sahara en 1450 en passant par le Maroc. Il voyagea pendant une douzaine de jours. Durant une semaine, ce fut le désert. « Ce n'était partout que du sable, comme une mer : pendant la

(1) G. Galabert. Le Toulousain Anselme Ysalguier est-il allé au Niger au XVe siècle ? Mémoire de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles Lettres de Toulouse 1933.

journée nous nous dirigions d'après le soleil, la nuit d'après les étoiles. Au bout de ces sept jours nous rencontrâmes une agglomération fortifiée (l'oasis de Tabelbala). Les habitants sont très pauvres. Ils se nourrissent d'eau et des rares produits de leur sol ingrat. Ils ne sèment presque rien, mais récoltent assez de dattes pour entretenir leur vie. Après cette agglomération fortifiée, nous parvînmes à Touat. Cette oasis se compose de 18 agglomérations entourées par une muraille ».

Au Touat, Malfante constate que parmi les musulmans il y a beaucoup de Juifs entre les mains desquels tout le commerce repose, qu'il y a des gens très riches mais que la majorité de la population est misérable. Il ne pleut jamais. Il y fait si chaud que les gens sont presque noirs. Malgré ses efforts, il ne peut apprendre d'où vient l'or, sinon du Sud, mais il ramène cependant un renseignement qui contribuera à affermir une vieille erreur : le Niger vient d'Égypte, c'est le fleuve qui débouche au Caire! Rien de nouveau sur Tombouctou qui reste la ville aux fabuleuses richesses,

A la même époque, les navigateurs qui découvraient ou redécouvraient le fleuve Sénégal, l'appelaient Niger ou Nil et supposaient, eux aussi, qu'il communiquait avec le grand fleuve égyptien. L'erreur durera longtemps.

De 1450, date de la visite du Touat, à 1788, date à laquelle le major Houghton fut assassiné au moment de pénétrer en pays maure, on ne connaît du Sahara que ce qu'en disent les Arabes et les Soudanais, mais après Mungo Park qui, en 1796, atteignit le Niger sans passer par le Sahara et y mourut noyé au cours de sa seconde expédition, nous allons voir se succéder, durant un siècle, 19 explorateurs anglais et surtout allemands et seulement 6 grands explorateurs individuels français, car je mets à part ceux qui prirent la tête des grandes missions, ainsi que les officiers et fonctionnaires envoyés par le gouvernement, dont c'était, en quelque sorte, le métier comme le capitaine Bonnemain et le commandant Colonieu. J'omets aussi Largeau qui se rendit à Ghadamès en 1875 dont le fils, colonel au Tchad, devait se rendre célèbre.

Entre ces 6 grands explorateurs, que de différences dans la foi qui les animait. René Caillé, le plus célèbre, n'a pas le bagage scientifique voulu. C'est un passionné qui réussit à réaliser le projet qui l'obsédait : pénétrer dans Tombouctou. Le second est l'explorateur pur : un jeune savant, d'une étonnante activité, d'un puissant rayonnement, d'un courage peu ordinaire. A 19 ans, il pénètre à El Goléa; à 21 ans, il vit au cœur des populations touarègues Ajjer, se lie d'amitié avec leur chef et, rentré en France, publie un livre qui fait autorité encore aujourd'hui. Vraiment, Duveyrier fut le type idéal du découvreur. Après lui viennent Dournaux-Duperré et Joubert. Le premier, comme Duveyrier, était

un pur, mais il s'associa à Joubert qui n'était intéressé que par le commerce. Tous deux furent assassinés, sans doute à l'instigation de commerçants qui craignaient d'être supplantés. Le quatrième est Soleillet qui n'a pas l'envergure du grand explorateur qu'il croit être. Le commerce l'intéresse mais, plus encore, la popularité et la gloire. Sa carrière saharienne sera une somme de demi-succès. Le cinquième est Camille Douls. Comme René Caillé il n'a pas, faute de formation, l'étoffe d'un grand explorateur, mais son courage est stupéfiant — l'aventure, au sens le plus riche, est son mobile; Tombouctou son but lointain.

Nous verrons de près la vie de ces Français caractérisés par la passion, l'exploration, le commerce, la gloire, l'aventure, mais auparavant, il convient de signaler ceux qui se firent explorateurs pour l'amour de Dieu : de Foucauld en vivant au cœur du Hoggar et, bien avant lui, les Pères Paulmier, Ménoret, Bouchaut, Richard, Morat, Pouplard, désignés par le cardinal Lavigerie pour propager la foi en Afrique noire. Tous moururent assassinés : le premier, solitaire comme il avait vécu, les six autres, trois par trois. comme ils avaient été envoyés selon la règle des Pères Blancs.

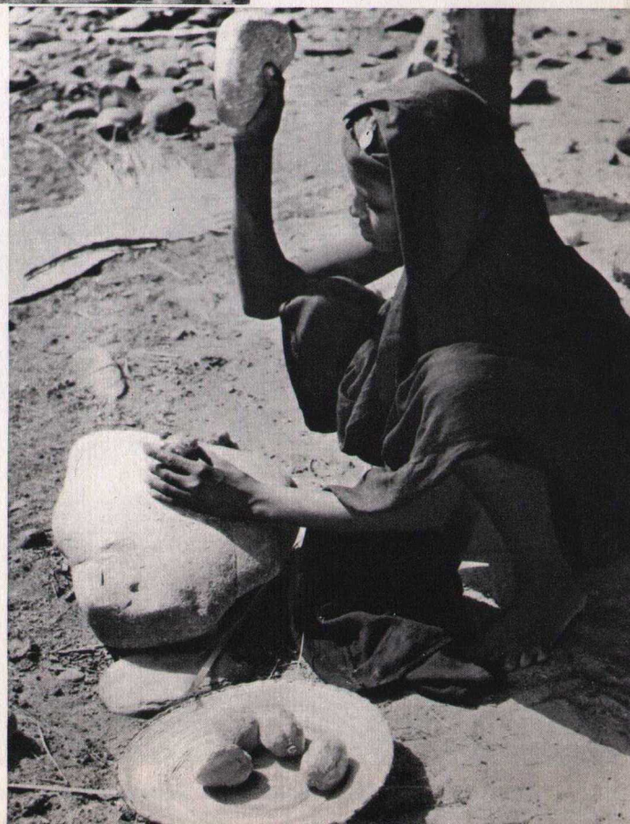
★

Bien avant le major Houghton, John Ledyard et Mungo Park, qui tous trois n'apportèrent rien à la connaissance saharienne, il y eut les découvreurs de la côte occidentale, le premier étant Joâo Fernandes qui passa six mois en Mauritanie, en 1445-46, et nous apporta de précieux renseignements sur ces pays. Plus de deux siècles pleins d'inconnu s'écoulent où pourtant s'intercale, en 1630, l'aventure du matelot Paul Imbert qui serait allé à Tombouctou comme esclave captif des Maures, et au Maroc où il mourut. Puis Saugnier (1) et Follié (2) naufragent en 1784 sur « Les Deux Amis », comme tant et tant d'autres qui ne nous ont rien rapporté de leurs aventures. Mais sortis d'affaire ils écrivent le récit de leur triste sort d'esclave et de berger. Deux ans plus tard, c'est un naufrage entre le Cap Blanc et le Cap Timiris qui nous vaudra « l'Histoire du naufrage et de la captivité de M. de Brisson, officier de l'administration des colonies, avec la description des déserts d'Afrique depuis le Sénégal jusqu'au Maroc ».

L'Américain Adams eut un sort identique en 1810. Son récit contient des choses très intéressantes. Malheureusement, voulant faire croire qu'il avait été jusqu'à Tombouctou, il inventa. Embarqué sur « Le Charles »,

(1) Saugnier. Relation sur plusieurs voyages à la côte d'Afrique.
(2) Follié. Voyage dans le désert du Sahara.

Mauresses de couleur écrasant du mil (Communauté musulmane de Boumdeit. Mauritanie.



Femme touboue écrasant des noix de doum.

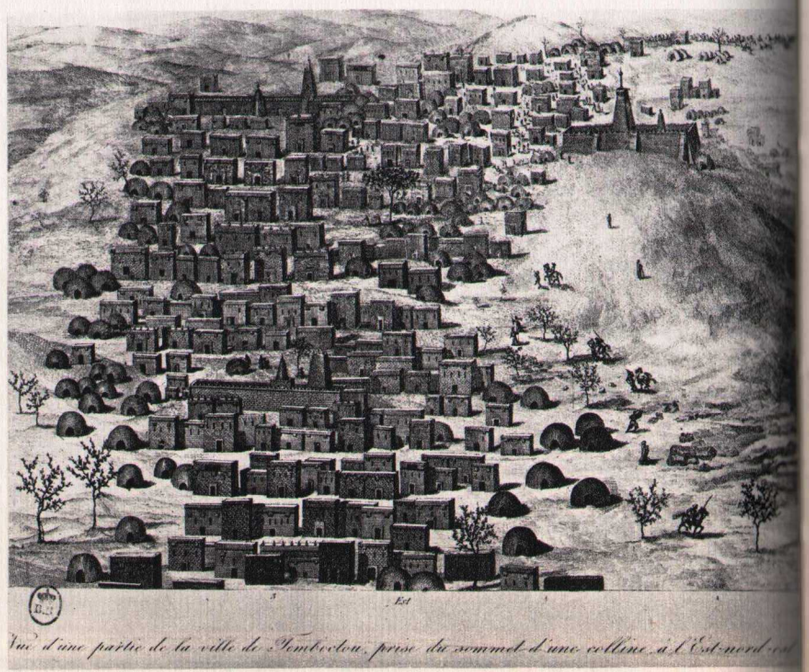
Femmes de la communauté musulmane de Boumdeit tissant un tapis de laine.

Carte d'Idrisi (Bibliothèque nationale) représentant la 3e Section du 1er climat. Le Sud est en haut. Sur cette carte figurent le Kanem, le Kaouar, Zaghawa et la Nubie.

Paysage du massif de l'Eglab correspondant à la description de Mardochée.

M.r Caillé méditant sur le Coran et prenant ses Notes.

René Caillé et la ville de Tombouctou. Gravures extraites de l'atlas illustrant son journal de voyage édité à Paris en 1830.



Vue d'une partie de la ville de Tombuctou, prise du sommet d'une colline à l'Est-nord-est

allant de Gibraltar au Cap Vert, il naufragea à une cinquantaine de mille au Nord du Cap Blanc. Il nous donne des détails intéressants sur la vie des Maures. Après sa prétendue découverte de Tombouctou, il devient l'esclave d'un vieux chef bigame dont il séduit la plus jeune femme, avec qui il eut des rendez-vous six mois durant, lorsque la première épouse était aux côtés du Maure. Cela se passait entre Taoudeni et l'oued Noun et le bruit de cette idylle se répandit jusqu'au Maroc avant même qu'Adams put être libéré. Les quelques mensonges que contenait son récit lui valurent un certain mépris des Sahariens et, plus tard, Duveyrier qui possédait une traduction de son « Nouveau voyage à l'intérieur de l'Afrique en 1810-11-12-13-14 » écrivit sur la page de garde ces mots virulents : « Robert Adams est un imposteur! Je me charge de le prouver en 13 points, c'est-à-dire en démontrant la fausseté de 13 faits avancés par Robert Adams relativement à Tombouctou, et parmi lesquels plusieurs sont de telle nature qu'il est impossible d'alléguer pour excuse l'ignorance ou la simplicité de l'auteur du roman ».

En 1819, c'est le fameux naufrage du brick « La Sophie » dont beaucoup de passagers moururent mais dont un certain nombre restèrent captifs des Maures. Cochelet nous relate leurs tristes aventures.

Mais tout cela n'était pas de l'exploration. Revenons donc aux véritables explorateurs et au premier qui vint après Mungo Park.

Hornemann.

Frédéric Hornemann était un Allemand qui, par ses études, s'était préparé à l'exploration de l'Afrique. Il fit deux expéditions : la première du Caire à Mourzouk et retour par Tripoli, en 1798, où il reçut au départ l'aide de Bonaparte alors en Égypte. Cette expérience, qui aurait dû se poursuivre au delà de Mourzouk vers le Niger, échoua en partie à cause d'un de ses compagnons qui tomba malade et mourut. Elle nous valut cependant quelques renseignements sur Koufra, les Toubous et les Touareg. Elle fut suivie d'une seconde expédition, plus lointaine. Avant de partir, Hornemann avait recommandé de ne pas lui écrire ni de le faire rechercher durant trois années. Il réussit la traversée du Sahara, mais mourut sur les bords du Niger, à Nyffé, en 1800.

Lyon.

Un autre Allemand, Rœntgen, quelques années plus tard, voulut tenter le même exploit en partant du Maroc mais il fut tué avant même d'avoir mis le pied au Sahara. C'était le deuxième échec par le Maroc. On en revint à Tripoli et en 1818, l'African Association, malgré les pré-

cédents insuccès, tenta une nouvelle traversée du Sahara en en chargeant Joseph Ritchie, le capitaine Lyon et un matelot. Tripoli-Mourzouk fut le seul itinéraire parcouru car Ritchie mourut en ce dernier lieu. Néanmoins, Lyon nous rapporta deux volumes sur l'Afrique, fort intéressants par les renseignements qu'ils nous donnent sur les Touareg et les Toubous, renseignements matérialisés par des gravures en couleurs. Il est le premier à nous signaler l'existence des sources chaudes du Tibesti.

Oudney, Clapperton et Denham.

Le docteur Oudney, Clapperton et le capitaine Denham relevèrent le flambeau en 1822, les deux derniers accompagnant Oudney qui se rendait au Bornou où il devait séjourner comme représentant de l'Angleterre. Ils partirent de Tripoli et atteignirent Mourzouk d'où les deux premiers se rendirent à Ghat. Puis tous trois avancèrent vers le Tchad, laissant les montagnes du Tibesti à leur gauche, en suivant un itinéraire de caravanes d'esclaves, jalonné d'ossements : Mourzouk, le grand marché de bétail humain, Méchrou, El Hammar, le Kaouar, l'oasis de Bilma et la route classique du Tchad non loin duquel Oudney mourut en 1824.

Ils n'étaient pas les premiers à traverser le Sahara, mais Clapperton et Denham étaient les premiers à revenir de ces régions et à rapporter en Angleterre de précieux renseignements sur les pays parcourus et les populations touboues en particulier. Ils furent de retour à Tripoli en janvier 1825.

Clapperton poursuivit ses explorations en Afrique tropicale et mourut à son second voyage, en 1827, laissant son précieux journal à son domestique Richard.

Le major Laing.

Avant de devenir un explorateur célèbre et malheureux, le major Laing avait servi en Afrique occidentale, en Sierra Leone, d'où il avait poussé jusqu'au Niger. L'Angleterre le désigna pour tenter d'atteindre Tombouctou. Laing partit de Tripoli et chercha à parvenir au Niger par l'itinéraire In Salah, Akabli, Ouallen, Araouan et il y réussit, bien qu'il ait été attaqué par les Touareg et blessé. Plus d'un an après avoir quitté Tripoli, il pénétrait à Tombouctou où il séjournait un mois.

Il voulut rentrer en prenant la voie caravanière Tombouctou, Taoudeni et le Maroc mais, à deux étapes de Tombouctou, il fut tué par des Maures. Les documents concernant sa belle exploration ne furent jamais retrouvés.

René Caillé.

Caillé était un garçon d'origine modeste, attiré par l'Afrique dès qu'il fut en âge d'apprendre un métier. « Ce goût devint une passion pour laquelle je renonçai à tout », écrivit-il.

Les traités de Paris qui nous avaient rendu le Sénégal étant restés lettre morte, le Gouvernement de la Restauration envoya à Gorée, en 1816, une expédition composée d'une corvette, d'une flûte, d'un brick et d'une frégate, « La Méduse », qui naufragea et dont un radeau fut rendu tristement célèbre. René Caillé, 17 ans, embarqué comme domestique, était à bord d'un de ces navires. Du Sénégal, il tenta vainement de rejoindre une expédition envoyée par les Anglais à la recherche de Mungo Park. Dans toutes ses pérégrinations, ses difficultés, ses misères, ses vexations, il faut mettre à part la période de neuf mois durant laquelle il apprit l'arabe et la religion musulmane chez les Maures Brakna, et où les vexations, là aussi, ne lui manquèrent pas. Sur la vie des Maures qu'il partagea autant que cela lui fut possible, il nous rapporta maints précieux détails.

Il est vraiment un explorateur d'un type nouveau. Il n'a pas, derrière lui, une African Association, il n'a personne sur qui compter et c'est tout juste s'il réussit à subsister. Il s'éloigne du Sénégal et va en Sierra-Leone où le gouverneur lui procure un travail qui lui permet de vivre et même d'économiser. Là, il apprend que la Société de Géographie verserait 10 000 francs au premier Français qui rapporterait de Tombouctou et de l'intérieur de l'Afrique des renseignements intéressants. Dix mille francs ! Il les lui eût fallu avant, et non après, mais grâce aux économies qu'il a réalisées en Sierra-Leone, il part à la découverte.

L'étonnant c'est qu'il ait pu arriver au but, car les difficultés étaient nombreuses, ses forces limitées, sa santé déficiente. Atteint du scorbut, il lui fallut s'arrêter et il ne dut la vie qu'au grand cœur d'une vieille négresse. Enfin il atteignit le Niger à Djenné en mars 1828 et il entra à Tombouctou un mois plus tard. Sa déception fut grande : Tombouctou la légendaire, la mystérieuse, n'était pas la vaste et riche métropole soudanaise que l'on imaginait en Europe, mais « un amas de maisons en terre, mal construites ». Le croquis qu'il en fit, assez maladroitement, est très curieux. Il nous montre une faible étendue de cases en banco, de cases en chaume, d'où émergent un palmier et deux mosquées. Alentour c'est le désert et quelques arbres squelettiques.

La passion de René Caillé était satisfaite, mais le plus dur n'était pas fait. Il lui fallait rentrer. Et par quel itinéraire ? Par le Nord, c'est-à-dire par un des lieux les plus désolés de la planète ! Il prit le parti

— comme le faisaient d'ailleurs beaucoup d'explorateurs sahariens, à l'instar des indigènes eux-mêmes — de se joindre à une importante caravane. C'était en mai, c'est-à-dire à l'époque où le désert devient torride. Caillé avait contre lui tout ce que le désert réserve aux hommes comme fatigues, souffrances et privations, et il avait en plus de n'être pas un homme du pays et d'être, en quelque sorte, un convalescent des fièvres et du scorbut. Ses seules forces étaient son espérance et sa volonté. Elles prirent le dessus. Il supporta la faim, la soif, la chaleur, les longues marches à pied, les vexations et les sévices de la part des caravaniers. Il suivit l'itinéraire Araouan, Telig (près de Taoudeni), El Kseib, parvint au Tafilalet et atteignit Fez le 14 août 1828. Ce n'était plus qu'un pauvre hère en loques. Peut-être, d'ailleurs, est-ce cet aspect misérable qui lui permit de voyager à travers le Maroc et d'atteindre Tanger d'où le consul de France le rapatria.

Pour se rendre compte de la longueur de son exploration et de l'importance de l'itinéraire parcouru, toutes difficultés mises à part, il suffit d'imaginer un homme qui part à pied de Saint-Louis du Sénégal et marche pendant 18 mois à travers l'Afrique, jadis française, dans sa plus grande largeur, jusqu'à la frontière du Soudan ex-Anglo-Égyptien.

Dix ans plus tard, l'explorateur mourait. Il avait connu la gloire, la satisfaction d'une croix de la Légion d'Honneur, celle du grand prix de Tombouctou de la Société de Géographie et de deux pensions du gouvernement, mais aussi la jalousie, la médisance et la calomnie. Pourtant ce fils de garçon boulanger, sans formation spéciale, sans instruments, sans appuis avait fait pour la découverte du Sahara bien plus que beaucoup d'explorateurs qui avaient tous les atouts dans leur jeu, hormis une volonté de vaincre capable de dominer toutes les faiblesses qu'éprouve la nature humaine en face de l'inconnu, des dangers et des souffrances.

Richardson - Barth - Overveig.

Dix ans avant Richardson, un médecin anglais tentait d'aller à Tombouctou à partir du Maroc. Allait-il avoir plus de chances que le major Hougpton et l'Allemand Rœntgen, tous deux assassinés? Non! Davidson qui avait débarqué à Tanger en 1835 et quitté l'oued Noun un an plus tard, avec une caravane de Maures, n'alla pas plus loin que l'Iguidi où il périt assassiné en 1836.

Encore une fois, on en revint à Tripoli. Dans un premier voyage, James Richardson, en 1845, se rendit à Ghadamès et Ghat d'où il revint par Mourzouk. Pour son second voyage, prometteur par les renseignements qu'avait rapportés le premier, il s'adjoignit deux collaborateurs, le célèbre Henri Barth, qui ne l'était pas encore mais qui avait fait un peu parler

de lui à la suite de trois années de voyages à travers le Maroc, l'Algérie, la Tunisie, la Tripolitaine, la Cyrénaïque, l'Égypte, la Palestine, la Syrie et l'Asie Mineure, ainsi qu'un autre Allemand, le géologue Overveig.

L'Anglais et les deux Allemands, patronnés par l'African Association et le gouvernement britannique, quittèrent Tripoli pour le Tchad le 24 mars 1850. Il s'agissait « d'ouvrir le Soudan au commerce européen et de substituer au trafic des hommes celui des richesses naturelles du pays des Noirs ». Ils se rendirent d'abord à Mourzouk puis à Ghat d'où ils organisèrent leur voyage vers l'Aïr, appelée autrefois Asben. C'est entre Mourzouk et Ghat que Barth fut l'objet d'une pénible aventure, en voulant monter au mont Iniden ou des Démons, pour y rechercher des sculptures ou des inscriptions. Il partit seul avec du biscuit et un peu d'eau, franchit des dunes, traversa une plaine caillouteuse, et fit l'ascension de la montagne sous le soleil de juin. Il atteignit le sommet, épuisé, n'ayant guère d'eau. Il n'avait plus rien à boire lorsqu'il se retrouva dans la plaine où il s'égara. Il tira inutilement plusieurs coups de pistolet. La nuit vint. Au petit jour, à nouveau, il chercha à attirer l'attention de sa caravane par des détonations, mais vainement. Le soleil monta, répandant une chaleur « effrayante » tandis que Barth, assoiffé, se traînait vers une maigre ombre d'arbuste. La soif le torturant, il s'ouvrit une veine, but son sang et perdit connaissance. Revenu à lui au soleil couchant, il fut retrouvé par un Targui dont la venue lui fut signalée par la voix d'un chameau. « C'est la musique la plus délicieuse que j'aie entendue », écrivit-il!

A partir de Ghat, les tracas ne lui manquèrent point, à cause des Touareg. Il avait dû payer cher ceux qui s'étaient chargés de le conduire dans le Sud, mais il fallait encore payer d'autres « pirates voilés et silencieux du désert » qui menaçaient les voyageurs. « Que ne nous a pas fait souffrir cette gent rapace qui habite la frontière de l'Asben, et dont les impôts forcés, en réduisant nos ressources, devaient nous causer plus tard une série de tribulations qui faillirent compromettre le succès de l'entreprise »

Enfin, les trois voyageurs atteignirent l'Aïr. Ils n'étaient d'ailleurs pas les premiers, le pays ayant été traversé par deux religieux italiens au début du XVIII^e siècle : Sarafino di Salesia et Carlo Maria, de Gênes. La description que fait Barth de l'Aïr est surprenante. Il parle de forêt, de végétation tropicale qui laisse à peine aux chameaux la liberté de se mouvoir. Il y découvre des crucifères accompagnés de mimosas d'espèces nombreuses, entrelacés de grandes lianes qui forment au-dessus d'eux une voûte épaisse. Le paysage est d'une beauté luxuriante et les lions y sont extrêmement communs. (Que de changements depuis!) Peut-être doit-on voir là une des origines de la légende du lion du désert.

Barth se rendit à Agadès, ville de dix mosquées qui en avait eu jadis 70. Les femmes d'Agadès lui semblèrent fort effrontées. Non loin de la ville, à Aouderas, il vit trois esclaves attelés à une espèce d'araire et conduits, comme des bœufs, par celui qui les avait achetés.

Après Agadès, les deux Allemands se séparèrent de Richardson qui, deux mois plus tard, mourait de fatigue avant d'avoir atteint Kouka, à l'Ouest du lac Tchad. Ils poursuivirent leur randonnée. Overveig mourut à son tour et c'est seul que Barth se rendit et séjourna à Tombouctou, généralement bien accueilli par les populations auxquelles, parfois, il donnait des soins. Il s'était chargé de la marchandise la moins encombrante et la plus utile aux femmes et il la distribuait volontiers. On l'avait surnommé l'homme aux aiguilles. Il distribuait aussi des miroirs, mais moins fréquemment.

Nous avons vu dans quelles conditions il regagna l'Europe. Ce fut par un itinéraire différent, déjà connu : le lac Tchad, Bilma, Meschrou, Gatroun, Mourzouk, et en compagnie du soldat Church qui avait accompagné Vogel lancé à sa recherche. Il arriva en août 1855 à Tripoli qu'il avait quitté en mars 1850.

Le travail effectué par l'explorateur durant ces cinq années et demie d'observations est un travail remarquable, tant pour l'histoire de l'Afrique que pour la connaissance des pays traversés et de leurs habitants. L'itinéraire parcouru, dans sa partie saharienne et tropicale, était d'un intérêt primordial car, unissant le Tchad au Niger, il contournait le désert par le Sud. L'œuvre de Barth, illustrée, en quatre gros volumes complétés par des observations scientifiques, conserve toute sa valeur. Quoique longue, elle est fort intéressante.

L'explorateur ne retourna pas en Afrique. Il l'aurait bien voulu, afin de rechercher Vogel à son tour, mais l'expédition fut confiée, en 1862, à Maurice von Beurmann. Cette humiliante déception effaçait à elle seule l'effet de toutes les récompenses qui avaient sanctionné sa gloire.

Duveyrier.

Nous sommes en 1859 et nous occupons, au Sud de l'Algérie et de la Tunisie, la frange Nord du Sahara. Celui-ci est un grand blanc limité à l'Ouest par l'itinéraire de René Caillé, à l'Est par ceux de Clapperton et de Barth. Depuis l'occupation de l'Algérie, notre progression n'a été qu'une succession de courtes explorations.

En 1857, un Parisien de 17 ans, très cultivé, a ressenti cet indicible attrait que l'on nomme l'appel de l'Afrique, attrait que tant de coloniaux de ce siècle ont éprouvé et que tant d'autres éprouvent encore, mais de

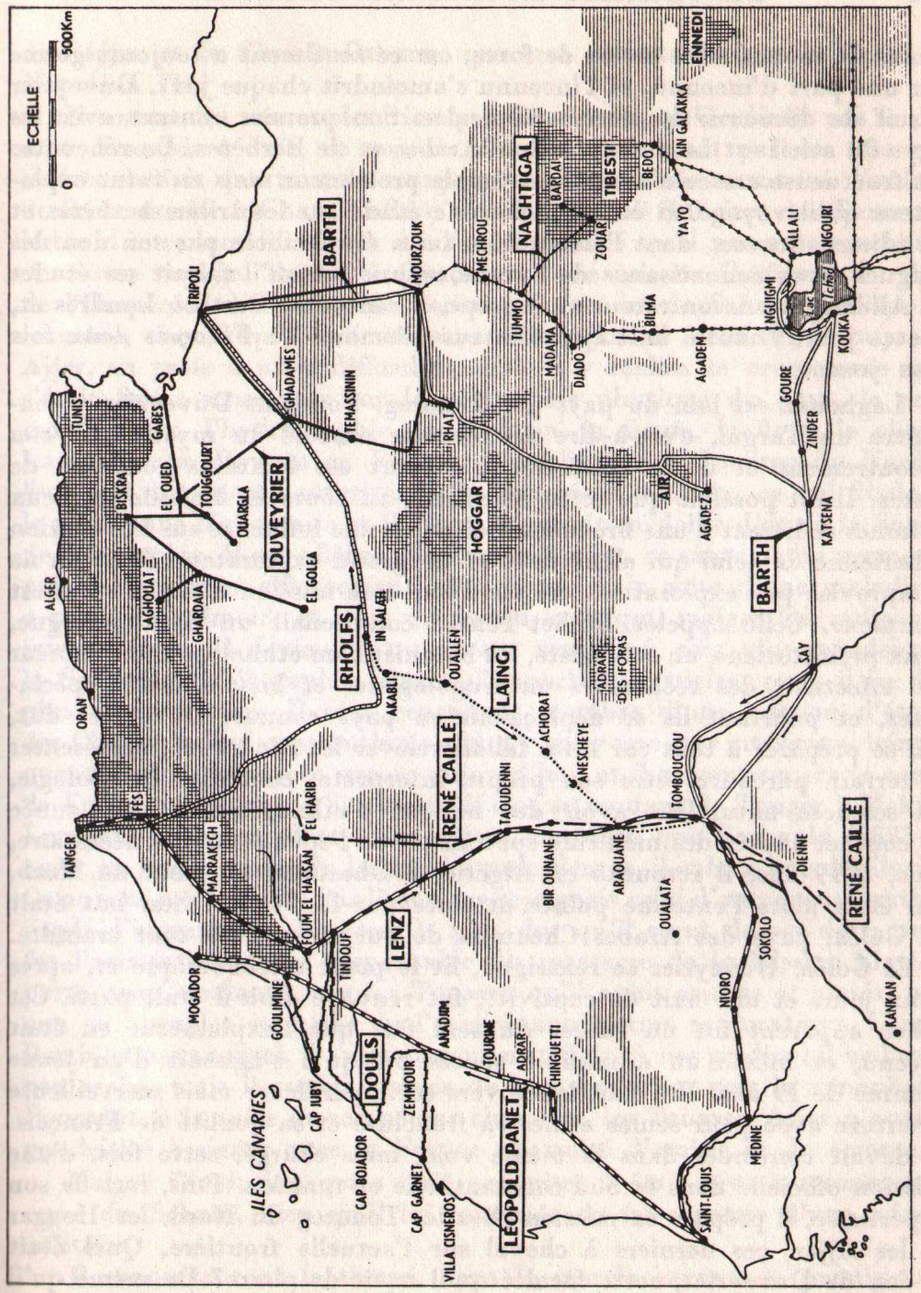


Figure 8. — *Principaux itinéraires des explorateurs*
(Noter que Barth revint du Tchad par Bilma et Mechrou)

moins en moins, avec moins de force, car ce sentiment a toujours germé sur une part d'inconnu, et l'inconnu s'amoindrit chaque jour. Duveyrier a soif de découvrir les terres tropicales. Son premier contact avec les pays du soleil est Laghouat, ville d'Arabes et de Berbères. La rencontre est fructueuse car ce n'est pas en simple promeneur mais en futur explorateur qu'il voyage. Il en rapporte une étude sur les tribus berbères et les idiomes locaux, dont l'élaboration lui a été facilitée par son don des langues et sa connaissance de l'arabe, appris lorsqu'il faisait ses études en Allemagne. A son retour en Europe, il rencontre Barth à Londres et, dès ce jour, l'amitié unit l'explorateur allemand au Français deux fois plus jeune.

Laghouat est loin du pays des Touareg. Pourtant Duveyrier y rencontra un Targui, c'est-à-dire un nomade auréolé du mystère de son accoutrement et de la célébrité qu'avaient ces lointains coupeurs de pistes. Il est possible que cette rencontre, au cours de laquelle les deux hommes se lièrent d'une brève amitié, ait eu une influence sur la vocation saharienne de celui qui allait devenir un grand explorateur. Mais on ne s'improvise pas explorateur. Aujourd'hui, une mission d'exploration est complexe. Celle appelée Berliet-Ténéré comprenait un hydrogéologue, deux préhistoriens, un zoologiste, un botaniste, un ethnologue, un docteur qui effectuait des recherches anthropologistes et bien d'autres spécialistes, et pourtant ils se déplaçaient en pays connus. Duveyrier dut, lui, se préparer à tout car il lui fallait relever les itinéraires, représenter le terrain parcouru, être son propre interprète, connaître la géologie, les sciences naturelles, avoir des notions d'ethnographie. Une année de contact auprès des meilleurs spécialistes de l'époque lui fut nécessaire, puis, à 19 ans, il retourna en Algérie, à Ghardaïa, au cœur du Mzab, qui était alors l'extrême pointe atteinte par la France. Son but était El Goléa, pays des Arabes Chaamba de qui on pouvait tout craindre. A El Goléa, Duveyrier se renseigna, fit le point astronomique et, après deux jours et une nuit de captivité, fut renvoyé d'où il était parti. Cet échec apparent fut un succès du seul fait que l'explorateur en était revenu, et même un admirable succès puisqu'il s'agissait d'un jeune homme de 19 ans. Il s'était lancé vers cette périlleuse mais merveilleuse aventure avec pour seules armes sa franchise et sa qualité de Français. Il devait continuer dans la même voie, mais chargé, cette fois, d'une mission officielle dans le Sud constantinois et tunisien. Puis, fort de son expérience, il prépara sa mission chez les Touareg du Nord, les Hoggar et les Ajjer, ces derniers à cheval sur l'actuelle frontière. Quel était le don de Duveyrier, cette faculté qu'il avait de plaire? De même qu'il s'était lié d'amitié avec Barth, il sut s'attacher Ikhenouken, l'Aménokal

des Ajjer et le Cheikh Othman qui sera plus tard reçu à Paris par Napoléon III.

Il commença son exploration par Ghadamès, qu'il n'était pas le premier Français à voir, et qui, de plus, ne présentait pas un très gros intérêt du fait que tant d'étrangers l'avaient visitée avant lui. Voulant, de là, se rendre à Ghat, il alla d'abord à Tripoli solliciter des Turcs une lettre d'introduction auprès des fonctionnaires qu'il pourrait rencontrer dans son voyage. Rentré à Ghadamès, une missive l'informa du désir de l'Empereur d'avoir de la documentation sur le Sahara de l'époque romaine, travail qu'il exécuta sans délai; puis il resta sur le pays des Ajjer, en proie à mille difficultés, mais il y réalisa le programme qu'il s'était fixé : renseigner sur la géographie physique du pays, le relief montagneux, l'hydrographie, la géologie, la faune, la flore, le climat, les coutumes. Revenu en France, il publia « Les Touareg du Nord », livre qui fait encore autorité. Il fut décoré de la Croix, ce qui fit de lui le plus jeune légionnaire et il reçut la grande médaille d'or de la Société de Géographie. Il est célèbre. Malheureusement, sa santé ne lui permettra pas de retourner efficacement au Sahara. A la suite d'une maladie, il a perdu la mémoire et c'est un de ses amis qui, malgré lui, rédige son fameux livre. Il deviendra un savant renommé, sera vice-président de la Société de Géographie, écrira d'importants articles, mais il ne fera plus d'exploration. Il sera cependant membre d'une mission d'études des Chotts du Sud constantinois afin d'y créer une mer intérieure, lointain avant-projet qui vivote encore aujourd'hui, et il accompagnera le consul de France qui suivit le Sultan du Maroc se rendant de Tanger à Meknès. Lorsqu'il proposera d'explorer le Sud marocain que Foucauld (1883-84) avait en partie parcouru les années précédentes, il subira une désillusion. Ce ne sera pas la seule. Par là son cas rejoignait celui d'autres explorateurs payés d'ingratitude. Le coup le plus dur qu'il reçut de ses détracteurs fut l'accusation d'être responsable du massacre de la Mission Flatters, partie trop confiante vers les Touareg qu'il avait connus et aimés, mais non en aveugle; et même de l'assassinat d'autres explorateurs. Comme Barth en pays targui, il avait eu souvent affaire à des gredins; il ne l'avait pas caché, mais il restait surpris de leur évolution vers la xénophobie. Pourtant, à la suite de son séjour chez eux, les Touareg Ajjer n'avaient pas hésité à signer avec la France un traité d'amitié et de commerce.

Malgré l'évolution qui s'était produite, il était prêt à retourner au cœur du Sahara, bien qu'il lui répugnât de faire partie d'une mission militaire.

Il conserva tout le temps, dans le monde savant, le prestige que lui donnaient ses connaissances et son expérience. Tous ceux qui s'inté-

ressaient à l'Afrique, géographes ou explorateurs, n'hésitaient pas à lui demander son aide, ses conseils ou son appui. C'est ainsi qu'il se rendit utile à Douls, Dournaux-Duperré, Charles de Foucauld et même Oscar Lenz. Diminué physiquement, malade, déçu, seul, il se suicida. Il avait 52 ans.

Gerard Rohlfs.

Cet Allemand aimait l'aventure et l'Afrique puisque ancien officier dans l'armée brémoise, il avait pris du service dans la légion étrangère. Entre temps, il avait exercé la médecine, mais à son gré cela manquait d'activité. Comme légionnaire, il avait fait campagne en Kabylie, appris l'arabe et gagné la Croix d'Honneur.

En 1861, âgé de 29 ans, il quitta la légion étrangère et décida d'atteindre Tombouctou. C'était un peu une idée fixe, comme chez René Caillé, mais cet homme volontaire n'avait pas la ténacité patiente du Français. Il se rendit d'abord à Tanger, voyageant comme passager de pont avec un baluchon et peu d'argent. Il parcourut le Maroc jusqu'au Tafilalet en se faisant passer pour un médecin musulman, dans le seul but de se préparer à la traversée du Sahara.

Un second voyage le conduisit du Tafilalet à Igli, Béni-Abbès, Adrar et In Salah d'où il pensait pouvoir atteindre Tombouctou en prenant l'habituelle route des nomades. Le peu d'argent qui lui restait ne lui permit pas d'attendre l'occasion d'une caravane qui tardait et il bifurqua vers Ghadamès pour se rendre à Tripoli. Il n'avait pas atteint le but qu'il s'était fixé au départ mais les dix mois qu'il avait passés au Maroc, joints à un temps presque aussi long en Sahara, l'avaient rendu le héros d'une intéressante exploration.

Il recommença sa tentative en 1865, comptant cette fois parvenir à Tombouctou, à partir de Ghadamès, par la voie du Hoggar sur laquelle on n'avait guère de renseignements en dehors de ceux qu'avait recueillis Duveyrier. Il hésita devant l'insécurité qui régnait chez les Touareg et, pour la seconde fois, il changea d'objectif, chaussant, pour atteindre le lac Tchad, les sandales de ses devanciers. Il atteignit Kouka puis Lagos d'où il rentra en Europe.

Il poursuivit sa carrière en dehors du Sahara qui nous intéresse, se rendant en Abyssinie et voyageant à travers l'Éthiopie en 1868. En 1869, il explora le Nord de la Libye. En 1874, il se mit au service de l'Égypte et tenta d'atteindre Koufra à la tête d'une mission. Quatre années plus tard, il recommença mais cette fois pour le compte de la Société Africaine Allemande qui l'envoyait explorer le bassin du Congo

en partant de Tripolitaine et si possible en passant par Koufra. Rohlfs réussit, non sans difficultés, à découvrir la mystérieuse oasis inviolée, aussi importante pour le désert de Libye que l'était Tombouctou la déflorée pour le Niger. C'était là un exploit remarquable car les déserts qui entouraient Koufra étaient aussi épouvantables que ceux du Tanezrouft. Les explorateurs connurent des fatigues, des souffrances; ils furent trahis par ceux qui étaient chargés de les aider, pillés et retenus prisonniers. Ils s'en sortirent et rentrèrent à Benghazi, dépouillés, sans avoir atteint l'objectif final fixé par la Société Africaine Allemande (1).

Nachtigal.

Lorsqu'en 1869 Rohlfs explorait le Nord de la Libye, un de ses compatriotes s'apprêtait à se lancer dans une nouvelle exploration : celle du Tibesti. Pourtant Nachtigal ne s'était pas senti l'âme d'un pionnier. D'une santé déficiente, il avait quitté l'armée prussienne, où il était médecin, pour partir se reposer en Afrique du Nord où il avait appris la langue des Arabes et leurs coutumes; puis il avait accepté la place de médecin particulier du Bey de Tunis. C'est là qu'il avait rencontré Rohlfs à qui le Sultan du Bornou, en 1866, avait demandé un trône, une montre et bien d'autres objets qu'il espérait recevoir du Roi de Prusse. Ce monarque avait chargé l'explorateur de faire parvenir à Kouka une cargaison de cadeaux de prix, destinée au sultan en remerciement de l'aide qu'il avait toujours apportée aux explorateurs : Barth, Overveig, Vogel, von Beurmann et Rohlfs lui-même. En l'apprenant, Nachtigal s'offrit à accomplir cette mission, bien que rien ne l'y eût préparé.

Il partit de Tripoli en février 1869 avec huit chameaux, un vieux guide qui avait déjà servi Barth et Rohlfs et trois domestiques dont un Italien, Giuseppe Valpréda, qui devait le quitter près du Tchad pour se mettre au service de Cheikh Omar et ne plus jamais rentrer en Europe. A Mourzouk, las d'attendre l'occasion d'une caravane qui eût pu le conduire au Bornou, il décida d'aller explorer le Tibesti et rechercher les sources chaudes signalées par Lyon, laissant derrière lui une partie de son convoi et de son personnel, suivi de trois chameaux, l'un chargé de présents, le second de vivres, le troisième de sa tente, ses guerbas et autres objets. Lui-même était sur un quatrième dromadaire qui portait aussi ses vêtements.

Du côté des monts Tummo, il abandonna la route du Bornou pour infléchir à l'Est et pénétrer dans la mystérieuse montagne des Toubous

(1) Koufra fut atteinte en 1922 par M. Bruneau de Laborie, venant du Sud.

Rechades, dont la réputation de rapaces était connue dans tout le monde arabe. Comme Barth, il apprit ce qu'était la privation d'eau. « Une soif effroyable s'empara de nous; nos muqueuses achevèrent de se dessécher et nous sentions autour de nos tempes un cercle de fer qui allait de plus en plus en se resserrant » ... « Bientôt, je finis par m'abîmer dans une sorte d'hébètement, dont je n'aurais pu dire si c'était un demi-sommeil ou ce commencement d'inconscience qui précède la mort. »

Un homme qu'il avait détaché en avant pour s'approvisionner en eau revint à temps pour que l'incident ne se transformât pas en drame. Les nobles Toubous de Zouar, de qui il sollicitait l'autorisation de pénétrer dans leur vallée, vinrent le saluer au nombre d'une vingtaine et s'invitèrent à son souper, ce qui était pour eux une aubaine puisqu'à cette époque de l'année la population en était réduite à se nourrir de noix écrasées d'yphènes. Cette fine fleur d'une tribu lui fit l'effet de malandrins faméliques. Après la nourriture, les visiteurs abordèrent la question des droits de leur vallée. La discussion dura une journée entière et Nachtigal dut verser d'importants péages. Puis ils supposèrent que l'explorateur avait un énorme intérêt à aller chez eux. Sans doute les sources chaudes qu'il voulait visiter contenaient-elles de l'or et de l'argent. Ils se firent donc plus exigeants, et voulurent s'attribuer les présents que Nachtigal réservait à leur chef, le Derdé, qui habitait Bardaï, et dont ils ne semblaient guère se soucier, mais il menaça de faire demi-tour, à quoi ils répliquèrent que dans ces conditions, ils n'auraient plus aucun devoir d'hospitalité à son égard, laissant supposer qu'ils pourraient adopter la liberté d'action qui leur conviendrait.

Le voyageur dut s'exécuter. C'est ainsi qu'il fut soulagé de burnous, de chemises, de turbans et de pièces d'étoffe. Il se confia à la protection d'Arami, un noble Tomagra cousin du Derdé, qui réclama comme premier acompte un tapis de Tripoli et une magnifique couverture de Tunis, suivis d'un superbe burnous blanc que l'explorateur gardait pour son usage personnel. Sa protection ne fut pas vaine car, lors de son arrivée à Bardaï, Arami empêcha une foule de Toubous ivres de sève de dattier de lui faire un mauvais sort. Puis, bon gré mal gré, l'arrivant fut peu à peu dépouillé de ses richesses susceptibles d'intéresser les gens du pays. Il fut gardé à vue sous sa tente, menacé par les hommes, insulté par les femmes, lapidé à plusieurs reprises par des enfants, bien qu'il se montrât humain envers tous en les soignant de leurs maux.

Un Borkouan de passage le voulut acquérir, ainsi que son domestique, comme esclaves, en échange d'un seul chameau de bonne qualité vu leur peu de valeur au travail. Ce séjour dans la vallée de Bardaï fut pour lui une dure épreuve au cours de laquelle l'unique douceur qui lui fut

donnée provint d'un vieil homme charitable. « Un jour, il m'apporta des pastèques, en me disant avec une simplicité touchante qu'il avait ouï parler du chrétien qui, après s'être laissé extorquer tout ce qu'il possédait, en était réduit à souffrir la faim, et qui, retenu en captivité, s'employait nonobstant à guérir les maux de ses ennemis... Ce vieil homme revint encore me voir et jamais, en échange de son menu service, il ne me demanda la plus petite chose. Aussi cette douce apparition est-elle restée, solitaire et pure, dans mon souvenir reconnaissant, sans que rien l'en ait pu effacer. »

Enfin le Derdé vint et Nachtigal lui offrit en cadeau deux costumes complets qu'il avait gardés en réserve. Mais le grand chef des Toubous, petit vieillard décrépit à la peau ridée, vêtu d'un vêtement bleu presque hors de service, d'un turban crasseux et de sandales, ne l'entendit pas de cette oreille.

— Qui est-ce qui t'a si bien saigné à ton entrée au Tibesti, que tu te trouves en quelque sorte n'avoir plus rien? lui demanda-t-il en guise de souhaits de bienvenue.

Malgré les explications de Nachtigal, il ne voulut point croire que quatre chameaux aient porté si peu de choses et il fouilla la tente de l'explorateur. Puis il partit en disant : — Le bois (la caisse) est vide, je m'en vais.

Aidé d'Arami, Nachtigal put s'enfuir, une nuit, non sans difficultés. Il avait laissé ses quatre chameaux avant Bardaï, on ne lui en rendit qu'un en mauvais état. Le deuxième avait été volé. Quant aux deux autres qui étaient morts, on les lui restitua honnêtement sous forme de deux sacs de peau remplis de viande sèche.

Son expédition, fort intéressante par la découverte qu'il fit des Toubous, pourrait être résumée par cette phrase que son protecteur Arami disait au Derdé, à Bardaï : « Il a distribué tout ce qu'il possédait sans avoir vu les sources ».

Tout ce qu'il possédait... Nachtigal possédait beaucoup puisqu'au dernier moment Arami trouva le moyen de lui subtiliser « l'excellent matelas dont il était nanti », sa fine aiguière de laiton, une marmite de fer, tandis que le fils de son protecteur s'assurait la possession « des belles bouffettes, tout en soie, de son tarbousch ».

La petite expédition rejoignit Mourzouk sans autre incident. « Rentré péniblement et à demi-mort au Fezzan, je passai tout l'hiver à me remettre de mes souffrances » écrivait alors le voyageur. Au printemps de 1870, l'expédition partit pour Kouka pour y livrer les présents du Roi de Prusse. Elle suivit la voie connue. L'explorateur parcourut le Baguirmi, le Bornou mais auparavant il reprit contact avec les Toubous, par le Sud cette fois,

traversant le Kanem où il visita le tombeau de Beurmann, et le Borkou. Il rentra en Europe par Abéché.

Nachtigal qui s'était tourné vers le Sahara, comme aurait pu le faire un amateur, était devenu un grand explorateur.

Erwin von Bary.

Von Bary fut le découvreur de l'Aïr où avant lui deux religieux italiens, son compatriote Barth et ses compagnons étaient simplement passés, avec quelques difficultés dues aux Kélouis, que nous appelons depuis Kel Owi ou Kel Oui, Touareg fort métissés. Von Bary était médecin et connaissait les sciences naturelles. Attiré par l'Afrique, désireux d'atteindre le mystérieux Hoggar, il avait appris l'arabe et un peu de tamachek. En 1876, la Société de Géographie de Berlin lui confia une mission et l'année suivante il alla à Ghat. Ne pouvant, de là, se rendre au Hoggar pour les motifs qui avaient arrêté Rholfs, il parcourut le Tassili des Ajjer traversé par Barth et partiellement exploré par Duveyrier. Il revint à Ghat d'où il gagna l'Aïr. Il y resta un an, non sans avoir été rançonné par les Kélouis et même pillé. Il y travailla au milieu de nombreuses difficultés, soutenu par sa passion de l'histoire naturelle. Il releva des traces de crocodiles dans l'oued Imirou (1). Revenu à nouveau à Ghat, il y mourut une nuit pour une cause restée inconnue.

Oscar Lenz.

Si l'on jette un coup d'œil d'ensemble sur une carte des régions sahariennes explorées en 1880, on y remarque, en Tripolitaine, un réseau d'itinéraires se prolongeant vers le centre de l'Afrique, et contrastant avec l'unique itinéraire dû à René Caillé, reliant le Niger au Maroc. L'Autrichien Oscar Lenz allait réaliser un remarquable exploit dans cette dernière région.

Avant d'aborder le Sahara, Lenz avait déjà exploré le Congo mais Brazza l'y avait devancé. Lorsqu'il fut rentré en Europe, la Société Africaine Allemande lui confia une mission au Maroc. Renseigné par le Juif Mardochée, accompagné d'un Arabe qui devait lui servir d'interprète, et d'un Espagnol marocain, possesseur de diverses recommandations, il put, venant de Foum el Hassan, atteindre Tindouf qu'aucun Européen n'avait vu, que Douls devait traverser six ans plus tard, mais que nos méharistes ne devaient voir qu'en 1925.

(1) Les crocodiles du Tassili des Ajjer avaient déjà été signalés par le baron H. Aucapitaine (1858) et Duveyrier (1864). Le capitaine Nieger fut le premier à en capturer en 1907.

Les bonnes relations qu'il eut avec un chef du pays lui permirent de bien organiser la traversée du Sahara, avec un certain confort, d'ailleurs, digne de celui qu'avait Nachtigal. Sa randonnée à travers l'Iguidi et au delà dura cinquante jours, du 10 mai au 1er juillet, c'est-à-dire durant la période la plus dure de l'année car l'hiver était passé et les premières pluies ne s'étaient pas encore manifestées. Il voyageait de nuit et, durant la journée, faisait de nombreuses observations sur place et se renseignait. Une fois, quand même, il reçut une pluie et vit un bel arc-en-ciel, ce qui n'est pas très courant au Sahara. Il ramassa des pierres polies à Taoudeni.

Son succès fut annoncé sous la signature de Maunoir et Duveyrier dans la Revue Géographique annexée au « Tour du Monde », par le communiqué suivant :

« Au Nord-Ouest de l'Afrique vient de s'achever l'un des voyages les plus rapides et les plus heureux qui se soient accomplis dans cette partie du continent. Un Autrichien, le docteur Lenz, que nous avions laissé dans l'État de Sidi Hechâm, au Sud-Ouest du Maroc, nous apprenait par une lettre datée du 20 juin son arrivée à Arawân, c'est-à-dire à six marches seulement de Tombouctou. Il y était parvenu par ce chemin de Tendouf sur lequel le rabbin Mardochée nous avait déjà renseignés. Le docteur Lenz, qui paraissait alors sans inquiétude sur l'avenir, désignait Saint-Louis du Sénégal comme son port d'embarquement pour revenir en Europe. »

Un second communiqué suivait :

« Le 2 novembre, après avoir accompli un itinéraire qui traverse le Sahara, parallèlement et à l'Ouest de celui de René Caillié (1), avec lequel il coïncidera entre Arawân et Tombouktou, il a passé, plus à l'Ouest, par Basikounnou et Nioro (dans le Kaarta) pour gagner les postes français sur le Sénégal. Aux dernières nouvelles, il avait atteint Saint-Louis. »

Comme tant de ses prédécesseurs, il arriva au terme de son voyage dans le plus complet dénuement, non par la faute des nomades, cette fois, mais par celle des chefs soudanais qui le rançonnèrent. Comme Nachtigal, il n'avait plus son matelas.

Il poursuivit sa carrière d'explorateur en Afrique équatoriale.

Dournaux-Duperré et Joubert.

Dournaux-Duperré avait l'âme d'un voyageur. Il était né à la Guadeloupe. Engagé pour la campagne du Mexique, il avait ensuite servi

(1) Durant longtemps on écrivit indifféremment Caillié ou Caillé, jusqu'à ce que le dictionnaire Larousse se prononce en faveur du second.

à Saint-Louis du Sénégal d'où devaient partir tant de missions d'explorations locales.

Son rêve était de traverser le Sahara du Sénégal à l'Algérie, ce qui n'avait jamais été réalisé. En 1870, en effet, les seules explorations dans le Sahara atlantique sont celles du lieutenant-colonel Caillé qui visita la partie sud du Trarza déjà parcourue par René Caillé; Léopold Panet qui, en 1849-50, alla de Saint-Louis à Mogador par Chinguetti (1), ce qui lui fut facilité par son teint de métis, son langage et sa prétendue religion musulmane (ce qui ne l'empêcha point d'être attaqué); le capitaine Vincent qui, en 1860, visita le Trarza, suivit le littoral jusqu'à Arguin, gagna l'Adrar où il lui fut interdit de pénétrer, et revint à Saint-Louis; Bou el Mogdad qui, en 1861, alla lui aussi de Saint-Louis au Maroc, et Paul Soleillet qui parvint à deux jours d'Atar. Bourrel, Mage, Alioune Fall avaient aussi contribué à la connaissance de ces pays.

Mais Dournaux-Duperré ne fut pas autorisé à réaliser cette exploration à laquelle, d'ailleurs, Léopold Panet avait dû renoncer. Elle risquait fort d'échouer car elle était en dehors des voies caravanières et il lui eut été difficile de trouver un guide. Il se fit nommer instituteur en Algérie, apprit l'arabe, prépara un voyage et reçut une subvention pour tenter la traversée Touggourt-Tombouctou. L'itinéraire qu'il comptait suivre était Ghadamès, Ghat, le Hoggar.

En compagnie de Joubert, ancien officier se livrant au commerce dans l'oasis de Touggourt, il alla à Ghadamès, en 1874, où son compagnon comptait établir des relations d'affaires avec les commerçants, comme il avait également l'intention de le faire à Ghat. Ce fut sa perte. Tous deux mirent leur projet à exécution mais, en se rendant à cette seconde oasis, ils furent rejoints par un groupe de Chaamba, qui avec la complicité de leur escorte de Touareg Iforas, les assassinèrent (2). « Les raisons de ce meurtre sont demeurées obscures; sans doute celui-ci fut-il commis sur l'instigation des négociants de Ghadamès qui redoutaient la concurrence des Français » (3).

Paul Soleillet.

Comme d'autres explorateurs, Soleillet fut attiré par l'Afrique à la suite de lectures. Mungo Park et René Caillé l'enthousiasmèrent. Las

(1) Il n'était pas le premier comme on l'a longtemps cru. Le voyage Meknès-Sénégal et retour avait déjà été accompli par un Anglais, et le trajet Sénégal-Meknès par 8 Français, au début du XVIII[e] siècle. (Cf. Th. Monod : commentaires de la description de la côte d'Afrique de Ceuta au Sénégal par Valentin Fernandes).

(2) Journal de Route du Père Richard. Travaux de l'I.R.S. Tome V, 1948.

(3) H. P. Eydoux, L'exploration du Sahara.

Rassemblement de guerriers arabes pour une fête à Timmimoun (Attaqué au début du siècle par 2 ou 300 Berabers, le poste fut sauvé par les « joyeux »).

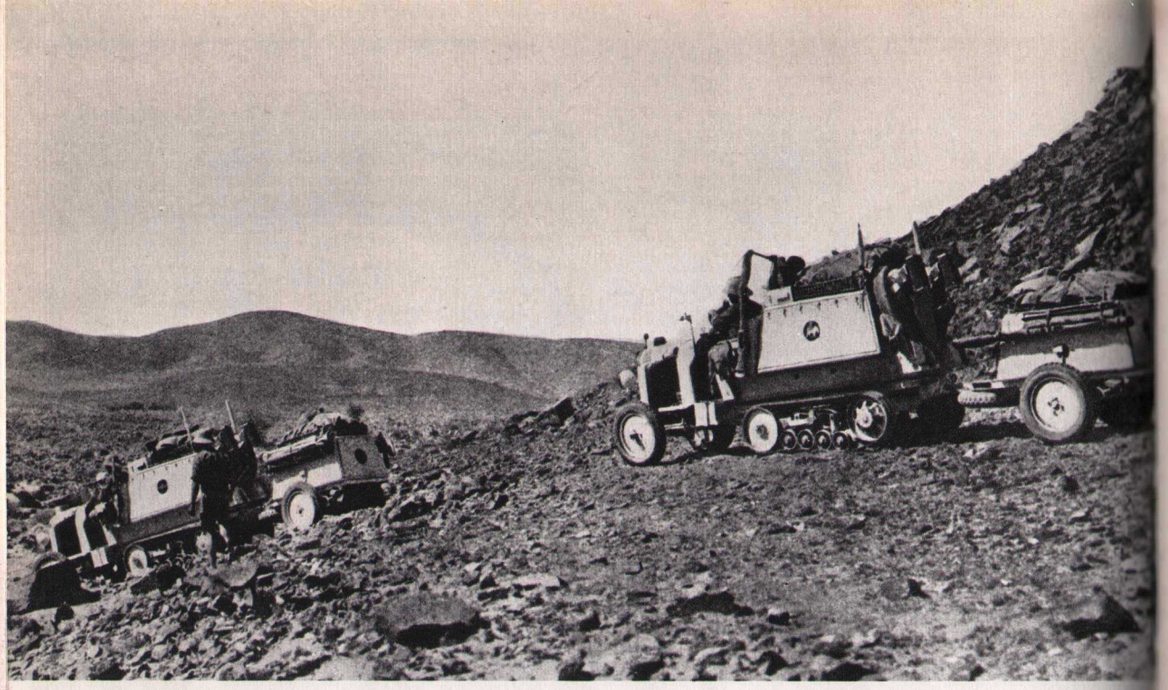
Le Tassili des Ajjer.

Foum el Hassan que l'explorateur Lenz vit le premier en 1880.

L'oasis de Tindouf prise de l'ancien camp des légionnaires ; au second plan le poste actuel. A l'horizon, à droite, le premier poste militaire.

« Télamides à pied » qui accompagnaient l'explorateur Foureau en 1893.

La revue de Pâques de la mission Foureau-Lamy le 2 avril 1899 à Iférouane.



Les autochenilles de la « Croisière Noire » sur la hamada entre Colomb-Béchar et Beni-Abbès.

Les premiers transports réguliers au Sahara.

de sa vie stagnante de fonctionnaire des contributions indirectes, il se fit représentant de commerce, ce qui lui permit de se rendre en Algérie. En 1870, il revint en France pour y combattre puis il repartit en Afrique du Nord. Ce n'est qu'en 1874 — il avait alors 32 ans — qu'il fit le projet de se rendre à In Salah, vu en 1825 par Laing qui se rendait de Ghadamès à Tombouctou et, en 1864, par Rholfs lorsqu'il se rendit du Tafilalet à Ghadamès. Son but était la prospection commerciale. Auparavant, il parcourut le Sud algérien pour se familiariser avec les populations et il y réussit car il menait une vie qui le rapprochait des musulmans. « Comment, lui disaient-ils, vous êtes Français, vous vous lavez après avoir mangé, vous ne buvez ni vin ni absinthe, vous voyagez sans lit? »

Soleillet atteignit l'oasis d'In Salah mais, n'ayant pu être autorisé à pénétrer dans le ksar, il dut faire demi-tour.

La petite auréole qu'il retira de ce voyage lui donna quelque audience dans son pays, il fit des conférences et parla beaucoup d'un chemin de fer entre Alger et Saint-Louis par les oasis du Touat et Tombouctou. Ce Tombouctou, il s'y rendrait plus tard, disait-il, mais par le Sud.

En 1878, il va à Dakar puis à Saint-Louis. On lui confie une mission qui le conduit à Ségou où il espère recevoir du ministre de l'instruction publique une subvention qui lui permettrait d'atteindre Tombouctou et de rentrer par le Sahara, « outrepassant ainsi les instructions du Gouvernement Général et de la Municipalité de Saint-Louis ». A Ségou, l'Émir Ahmadou avait retenu prisonniers Mage et Quintin; à Nango, il immobilisera Gallieni. C'est le tour de Soleillet. La subvention ne le rejoint pas mais il peut quand même regagner la côte.

En 1880, après un séjour en France, il retourne au Sénégal, son objectif final étant toujours Tombouctou. Il compte passer par Atar, puis Tichitt et Oualata, ce qui nous semble aujourd'hui le chemin des écoliers. Attaqué par les Ouled Delim, pillé, capturé et remis en liberté, il réussit à regagner Saint-Louis, sans avoir vu la capitale de l'Adrar, sauvé par l'intervention d'un puissant marabout.

La même année, il est à Médine, animé par le même espoir, comptant se joindre à une caravane de Maures qui se rendrait à Tombouctou en partant de Oualata. Au même moment, le Gouvernement du Sénégal préparait une mission militaire pour le Haut-Niger, mission dont Soleillet n'augurait rien de bon, craignant même qu'elle ne compromette les résultats du voyage qu'il projetait. Il l'écrivit à son petit cercle d'admirateurs, parlant même de gaspillage de temps et d'argent, ce qu'un ami zélé communiqua aux journaux de Paris. Le gouverneur du Sénégal en prit ombrage et le rappela, « lui faisant manquer une mission dont

la réussite certaine aurait jeté un vif éclat sur le nom français et eut dignement couronné la vie de l'intrépide explorateur » (1).

Cet incident fut l'avant-dernier accroc à la carrière saharienne de ce méridional bon, ardent et populaire, carrière qu'il poursuivit en Éthiopie. Il mourut à Aden en 1886.

Palat.

Le désastre de la Mission Flatters survenu en 1880 semble avoir donné un coup d'arrêt à l'exploration saharienne, laquelle, jusqu'alors, avait été suivie par plusieurs nations. La position que nous occupions dans le Sud algérien et tunisien, notre pénétration au Sénégal, dans le Haut-Niger et au Soudan, l'acte général de Berlin de 1885 réglant la situation respective des puissances européennes en Afrique et reconnaissant notre suzeraineté dans la vallée supérieure du Niger, dessinaient déjà un Sahara français. Les grandes missions, dont il sera fait mention, feront le reste, mais l'ère des belles explorations individuelles sahariennes semble finir avant le siècle et, avec elle, la liste de ses martyrs. Des années passeront et celle-ci se rouvrira sur une nouvelle page.

Palat était un officier de cavalerie qui aurait voulu atteindre Tombouctou en suivant le Sénégal et le Niger et remonter par le Sud oranais. Mais il abandonna ce projet, la Marine n'ayant pas voulu lui donner le concours d'une canonnière stationnée à Bamako. C'était en 1885 et nous étions encore loin de Tombouctou qui ne devait être conquise qu'en 1893, un peu à l'insu du Gouvernement.

Palat décida alors d'atteindre son objectif par le Nord en partant d'El Goléa. Il n'avait aucun appui. Les Touareg l'assassinèrent non loin d'In Salah.

Camille Douls.

Camille Douls eut une carrière saharienne moins brève, mais une fin identique. Si l'on compare sa vie à celle des grands explorateurs, elle peut sembler modeste. Elle est simplement admirable. Douls n'a pas apporté beaucoup à la géographie, à la science ou à l'impérialisme, mais il a fait ce que les plus courageux n'auraient peut-être pas eu l'audace de faire.

Avec lui, point d'escorte, point d'interprète, point de guides, peu d'argent. Il s'est trouvé en face d'un inconnu qui eût été absolu s'il n'avait eu la quasi-certitude de rencontrer les populations les plus hostiles

(1) Gabriel Gravier. Note biographique sur Paul Soleillet.

à l'Européen comme l'avaient rapporté tous ceux qui avaient naufragé sur la côte saharienne occidentale. Mais Douls aimait l'aventure, le risque; il avait lui aussi rêvé d'aller à Tombouctou. Il demanda conseil à Soleillet. Celui-ci qui, à trois reprises, n'avait pu atteindre la ville toujours un peu mystérieuse, fut surpris que ce gamin veuille s'atteler à une tâche d'une telle envergure. Il l'en dissuada et le vexa.

Douls trouva cependant le moyen de se rendre au Maroc où il passa deux ans, apprenant la langue et étudiant la religion. C'était en 1886. Le Sultan Moulay Hassan venait de pousser son autorité jusqu'au désert et soumettre les tribus de l'oued Noun et du Sous, et il avait pris des mesures pour que nul Européen ne puisse s'y aventurer. Douls fut attiré par le Sous que l'on disait si beau et si fertile, « véritable jardin des Hespérides » et, voulant le visiter, il décida de l'aborder par le Sud. Du moins le dit-il dans sa relation de voyage. Il fit le plan invraisemblable de débarquer sur la côte, en un coin quelconque, et de se lancer à l'aventure. Naturellement, tous ceux avec qui il s'entretint d'un projet si insensé l'en dissuadèrent. Mais Douls persistait car il était persuadé de pouvoir se faire passer pour un commerçant musulman naufragé, d'origine algérienne.

Il se rendit aux Canaries d'où il se fit conduire par une goélette vers la côte qui est aujourd'hui celle du Rio de Oro, muni de deux caissettes avec poignées en corde où se trouvaient les marchandises qu'il était censé vouloir vendre. (On ne comprend pas très bien comment il eût pu les sauver d'un prétendu naufrage!) Une barque le transporta vers le rivage et, peu après, tandis qu'elle s'en écartait, il se retrouva seul au haut d'une falaise rocheuse dominant les flots d'environ dix mètres. Il resta là longtemps immobile, regardant s'éloigner la goélette que la barque avait rejointe et dont se gonflaient les voiles. Elle devint une tache claire, puis un point blanc qui disparut à l'horizon.

En toute logique. Douls devait trouver l'esclavage ou la mort.

Il dissimula son bien et marcha deux heures; il rencontra des troupeaux de chameaux dont les gardiens s'enfuirent, puis quatre Maures vêtus de peaux de bêtes et armés qui, malgré ses avances, le terrassèrent, le ligotèrent et, du manche d'un long poignard courbe, le frappèrent à la bouche, en lui faisant sauter deux dents. Ils lui enlevèrent ses vêtements et une large ceinture contenant son argent, qu'ils détachèrent d'un coup de poignard. Un campement était proche où se rendait une Mauresse qui, assistant à la scène, se jeta sur l'argent répandu dans le sable. Dispute. Cris de la femme dont le mari accourut. Il s'appelait Ibrahim Ould Mohammed. Il fit venir Douls, nu, sous sa tente où on lui rendit sa chemise et son pantalon en lambeaux. Là, la fille de son

hôte, la petite Eliazize, douze ans, lui donna à boire. Puis on l'interrogea et on ne le crut point car seuls les chrétiens, et non les musulmans, viennent par la mer. Vinrent des femmes qui lui volèrent ses boutons pour en garnir leur chevelure. Il y eut ensuite de violentes querelles à son sujet et à cause de l'argent, puis il se trouva seul sous la tente avec la jeune Eliazize qui se montra douce et pitoyable. D'autres femmes vinrent et eurent à son égard des propos galants. Les Mauresses ont toujours aimé plaisanter. Les hommes revinrent et Douls apprit qu'il resterait captif jusqu'au jour où l'on saurait s'il était chrétien ou musulman. Il fit la prière du soir avec ses ravisseurs.

Le lendemain fut dramatique. Il partit à la recherche de ses caisses dont le contenu : savonnettes, aiguilles, colliers, bracelets, boucles d'oreilles, parfumerie, fut vite partagé entre une bande de rapaces dont les plus excités l'enterrèrent dans le sable pour le faire mourir, profitant que son maître Ibrahim s'éloignait. Ses cris firent revenir celui-ci devant qui il récita la prière des agonisants, ce qui provoqua sa délivrance. A partir de ce moment, on affecta de le croire et il fut admis sous la tente de son hôte avec des fers aux pieds. Mais de nombreux Ouled Delim répétaient : un musulman ne vient pas par la mer.

On le conduisit alors vers Cheikh Ma El Aïnin, qui reconnut sa qualité de croyant. Mais ceux qui l'avaient pris en inimitié disaient : « Cette fois-ci, le Cheikh s'est trompé ». On décida alors d'une dernière épreuve : soumettre l'affaire au jugement d'un saint homme qui avait fait le pèlerinage à La Mecque. — Mais c'est un Turc, donc il est musulman! s'écria celui-ci. Douls acquiesça, il était sauvé. On lui enleva les fers, on lui rendit une partie de ce qu'il possédait et on lui donna des peaux de bêtes en échange de ses loques. Armé d'un fusil et d'un poignard, il devint ainsi membre d'une farouche tribu d'Ouled Delim.

Il assista, sans y prendre part, au massacre d'une caravane et il se déplaça avec la tribu vers l'Iguidi, le Zemmour, la côte, qu'il suivit, et la Séguiet el Hamra par où il se rendit à Tindouf car son hôte voulait y vendre des peaux de mouton. La ville, peu importante, était alors un marché d'esclaves. Le grand convoi de l'année y avait apporté 520 nègres — bien traités — dont 490 avaient été vendus sur place. La caravane d'Ibrahim revint vers la côte et une partie s'en détacha pour se rendre à Goulimine.

Mais depuis cinq mois que Douls vivait sous la tente maure, une idylle s'était nouée entre Eliazize et lui, idylle charmante et peu ordinaire, à laquelle le père voulut donner un aboutissement en proposant au prétendu Turc qu'il épouse sa fille. L'entente se fit et les fiançailles eurent lieu. La dot fut fixée à cinq chamelles, mais comme Douls avait été détroussé, il fut convenu qu'il irait en Turquie la chercher. Il partit et la pauvre petite Eliazize ne le vit jamais revenir.

Le voyage de Douls, aujourd'hui un peu oublié, eut un gros retentissement à cause de son côté aventureux mais aussi par les nombreux renseignements, toujours valables, qu'il nous apportait sur les Maures. Il existe d'ailleurs à la Bibliothèque Nationale une carte de son itinéraire, maladroite mais fort intéressante, qui semble bien avoir été faite de sa main.

Douls passa un an en France, l'esprit fixé vers Tombouctou. Pensant qu'en ajoutant un titre à celui de musulman il aurait plus de chances de réussir, il fit un pèlerinage à La Mecque (1). En Mauritanie, il s'était fait appeler Abd-El-Malek; il devenait ainsi El Hadj Abd-El-Malek. Il se lia avec des Marocains, en cours de voyage, et revint avec eux à Tanger, ce qui lui permit d'obtenir de chaleureuses recommandations pour ceux qui pourraient faciliter le voyage qu'il projetait : Tombouctou par le Tafilalet et le Touat. Il put gagner Reggan et de là Akabli où il trouva des guides touareg pour le conduire au Niger. Pour mettre plus d'atouts dans son jeu, il s'était fait circoncire.

Le 6 février 1889, entre Akabli et Aouleft, il fut étranglé et décapité. Ses restes furent retrouvés. Ils reposent à Rodez, sa ville natale.

Après Douls, il n'y eut plus guère d'explorations du côté de la Mauritanie. De 1891 à 1894, Léon Fabert fit cinq voyages dans le Trarza. En 1900, Paul Blanchet, avec quelques Européens et une vingtaine de tirailleurs, arriva à Atar où ils furent retenus en captivité pendant 78 jours; Gruvel et Chudeau explorèrent la côte mais, à cette époque, l'ère de l'exploration est près de finir pour faire place à la pénétration méhariste.

Dans la liste de tous ceux qui sont morts ou qui ont risqué leur vie pour le Sahara, il serait injuste d'oublier le nom de Michel Vieuchange, bien que son exploration se soit effectuée en territoire espagnol.

LES MISSIONS SAHARIENNES

LES MISSIONS FLATTERS

Sans qu'on sache où il aboutirait, sans connaître les besoins et les ressources du Soudan qu'il devait desservir, le Transsaharien fut voulu par la France, et le lieutenant-colonel Flatters fut chargé d'étudier son

(1) Marion Sénones. Camille Douls en Mauritanie. Miroir de l'Histoire, nº 101.

tracé à partir de Ouargla, par le pays des Touareg Ajjer au milieu desquels Duveyrier avait vécu vingt ans plus tôt. La mission transsaharienne devait être pacifique. En plus du lieutenant-colonel, elle comprenait quatre officiers, un médecin militaire, deux ingénieurs, deux agents des travaux publics, quinze autres Européens, trente nomades chaamba et cinquante chameliers. Les costumes militaires étaient supprimés afin d'enlever à la colonne toute apparence agressive.

La mission quitta Ouargla le 5 mars 1880. Quatre mois plus tôt, devant les membres de la Commission Supérieure du Transsaharien, le général Arnaudeau, ancien commandant à Ouargla, avait critiqué ce genre de pacifisme, soulignant que la caravane d'exploration n'en aurait pas moins le caractère français et « roumi », qu'elle aurait peut-être à faire acte de défense, voire contre ses propres compagnons sahariens. A quoi bon se faire assassiner pacifiquement, ajoutait-il.

La première Mission Flatters ne se fit pas assassiner pacifiquement. Arrivée le 30 mars à Temassinin, qui figure aujourd'hui sur les cartes sous le nom de Fort-Flatters, elle prit contact avec les Touareg dont les deux principaux chefs étaient éloignés. L'un, le vieil Ikhénouken, Aménokal des Ajjer, se trouvait à Ghat et l'autre, Ahitagel, Aménokal des Hoggar, au Sud-Ouest du massif montagneux. Flatters voulait le libre passage. En fait, la route était libre puisque après Temassinin il n'avait rencontré que le vide, mais il craignait que ses chameliers refusent de servir s'il pénétrait sans autorisation dans ces terres inquiétantes. Il hésita, resta quatre jours sur place, et se décida à progresser par le pays Ajjer où il comptait rencontrer l'Aménokal à qui il avait écrit à Ghat. La caravane de pseudo-civils s'ébranla le 11 avril et arriva le 16 au lac Menklough (1).

C'est en ce lieu qu'apparurent une poignée de Touareg qui s'installèrent près du camp. Le lendemain et les jours suivants, de nouvelles bandes arrivèrent, qu'il fallut nourrir et qui sympathisèrent avec les Chaamba. « Ceux-ci, depuis quelque temps déjà, étaient devenus d'une telle insolence que nous ne pouvions même plus leur demander de tenir nos chevaux », écrivit l'un des compagnons de Flatters.

Le colonel résolut alors de poursuivre sa route, mais une bande de Touareg se plaça en travers du chemin de la mission en disant à son chef d'attendre là la réponse de l'Aménokal des Ajjer. Le soir-même, une autre bande arriva, qui en annonça une nouvelle pour le lendemain. Devant cette inquiétante concentration, le colonel réunit ses compagnons

(1) Etang poissonneux de 3 à 7 mètres de profondeur, cratère d'effondrement dans les dunes, d'un diamètre d'environ 500 mètres, bordé de végétation.

qui, à l'unanimité, décidèrent du retour, surtout qu'à part dix ordonnances, ils ne pouvaient compter sur leur escorte qui semblait complice des Ajjer.

Pour mieux se séparer de son entourage gênant, la mission s'y prépara la nuit, et, la veille, Flatters s'assura de la neutralité des chefs touareg à prix d'or. Un livre anonyme qui parut quelques années plus tard, écrit par un des membres de la mission, spécifia que « des pièces d'or passaient des mains du chef dans celles des chefs touareg, avec un bruissement lugubre ».

C'est ainsi que la première Mission Flatters battit en retraite, pacifiquement, son chef regrettant alors d'avoir renoncé à une véritable escorte.

Par quelle aberration Flatters oublia-t-il les moments angoissants passés sur les bords du lac Menklough? Comment se fit-il qu'il ne tira aucun enseignement des fautes commises et des difficultés rencontrées? Il considéra son échec comme une première phase qui lui avait, en quelque sorte, ouvert le territoire des Ajjer et donné la presque certitude de pouvoir s'entendre avec un chef influent du Hoggar. Selon lui, il avait été parfaitement accueilli des indigènes, ce qui peut-être était exact, mais certainement pas aux abords du lac Menklough.

En fait d'entente avec les Hoggar, la première lettre qu'il avait reçue de l'Aménokal, en réponse à une missive qu'il lui avait adressée avant son repli, lui disait : « Vous nous avez dit de vous ouvrir la route, nous ne vous l'ouvrirons pas ». Plus tard, deux nouvelles lettres montrèrent un revirement : sans doute l'Aménokal avait-il son idée.

Un nouveau départ fut décidé et la mission réorganisée. Il y avait moins d'Européens, onze au lieu de vingt-cinq, et les Chaamba avaient été remplacés par des tirailleurs habillés de vêtements civils. Quatre de ses anciens membres étaient maintenus et la relation anonyme nous dit « qu'ils étaient sombres, et partaient comme ces soldats de la Grande Armée qui allaient à leur poste — pour y mourir ».

La date était mieux choisie, le départ se fit en décembre. L'itinéraire était Hassi Inifel, Amguid, Amadror, la seule saline du Hoggar, puis le Soudan. Flatters était confiant. C'est ainsi qu'il n'hésita pas à se séparer de la colonne durant plusieurs jours.

Tout alla bien jusqu'à Amadror où une trentaine de Touareg vinrent à la rencontre des Français. Le 16 février, conseillés par les guides chaamba complices des Touareg, Flatters et une partie de la mission allèrent reconnaître le puits improprement appelé Bir el Gharama que la caravane avait dépassé par une erreur volontaire de ceux qui la guidaient. Un guet-apens y était préparé qui coûta la vie à trente-six membres de la

mission dont son chef et plusieurs Européens. Seuls quelques tirailleurs purent s'échapper et rejoindre les autres rescapés.

Le soir même, ceux que cette hécatombe avait rendus responsables du reste du détachement levaient le camp. C'est alors que commença une retraite épouvantable, coupée de harcèlements et de scènes d'horreur. Les vivres, puis l'eau manquèrent. Les traînards étaient égorgés par les Touareg. Puis ce furent des cas de folie due à des dattes empoisonnées de « bettina » données aux survivants par les indigènes. A Amguid, les Hoggar attaquèrent et il ne resta de vivants que le maréchal des logis Pobéguin et quelques hommes. Les fuyards connurent alors des heures terrifiantes, dues non seulement à la fatigue, la faim et la soif, mais à la hantise de faiblir et d'être achevés par les compagnons de route qui, n'ayant plus de vivres, en étaient réduits à se nourrir de chair humaine.

Pobéguin faiblit, fut achevé et mangé.

Quatre mois après le départ de la mission, quelques rescapés épuisés, faméliques et loqueteux purent faire à Ouargla le récit des événements dont la nouvelle, en France, provoqua un sentiment d'horreur puis de vives et longues polémiques.

Le Hoggar devint terre interdite.

LA MISSION MONTEIL

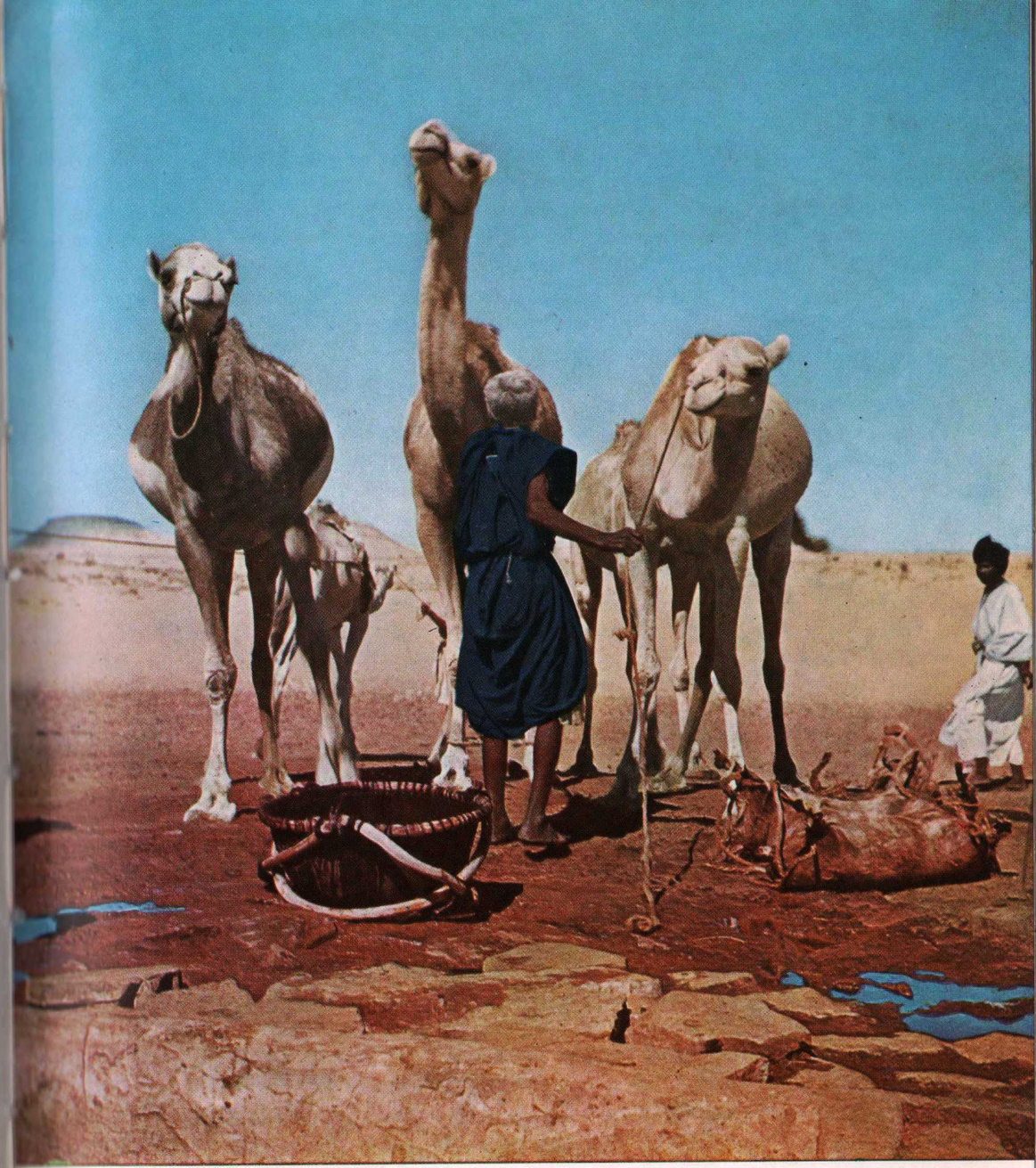
En 1890, plusieurs puissances européennes, dont la France, s'efforçaient de pousser leur zone d'influence vers l'Afrique centrale. Le Ministère des Colonies conçut alors un plan d'ensemble mettant en œuvre trois missions devant converger vers le lac Tchad.

Ce fut un rendez-vous manqué.

La première de ces missions devait remonter le Congo et l'Oubangui et descendre le Chari. Ce fut la Mission Crampel dont le chef fut assassiné par Mohamed es Senoussi, lieutenant de Rabah.

La seconde mission, celle de Mizon, devait suivre la Bénoué et atteindre Kouka, capitale du Bornou. Elle échoua par suite de difficultés créées par la Royal Niger Company.

La troisième mission devait partir du Dahomey, contourner la Nigéria, atteindre Say sur le Niger et Baroua sur le Tchad. Elle fut la seule à réussir, mais elle ne s'effectua pas dans les conditions prévues. Son chef, le commandant Monteil, avait une grosse expérience coloniale acquise au Sénégal, et de vastes connaissances de l'Afrique française; en revanche, le Dahomey lui était inconnu. Il demanda donc que la mission parte de Saint-Louis où il lui était d'ailleurs plus facile de l'organiser. En outre, il



CL. LE RUMEUR.

L'abreuvage des chameaux à Char.

se rendait compte des difficultés que l'on peut éprouver lorsqu'on est à la tête d'une troupe importante. A quoi bon cinq cents hommes si, pour les ravitailler, il faut exiger leur nourriture au passage dans les villages et rendre de ce fait le pays hostile? Il est préférable de pénétrer pacifiquement, tout en conservant une force suffisante pour se défendre des coupeurs de routes.

Monteil, qui avait eu gain de cause pour le lieu d'où il devait partir, l'obtint également pour la composition de son détachement. Il quitta Saint-Louis avec un sous-officier, seize tirailleurs, un interprète, trois domestiques et un convoi de dix bœufs et dix ânes. A partir de Ségou que nos troupes occupaient depuis quelques mois seulement, il voyagea en pays inconnu. Il atteignit Kouka en avril 1892, ayant accompli l'essentiel de sa mission qui était de reconnaître les pays que la convention franco-anglaise de 1890 nous avait abandonnés au Nord de la ligne Say sur le Niger, Baroua sur le Tchad.

A Kouka, où le sultan le retint quatre mois, Monteil eut la surprise de rencontrer un des domestiques de Nachtigal, Giuseppe Valpréda depuis 21 ans au service du Sultan du Bornou, où il s'était imaginé faire fortune comme cuisinier, lequel s'opposait à son retour en Italie. L'homme était devenu misérable. Il s'était converti à l'Islam et s'appelait Mohammed el Mouselmani, il réclamait de la quinine. Monteil lui en donna trois grammes qu'il s'empressa de vendre.

Le retour se fit par le Sahara : Nguigmi, Agadem, Bilma, Segguedin, les monts Tummo, Meschrou el Gatroun. La mission était épuisée en arrivant à Mourzouk où les autorités turques la reçurent et la dirigèrent sur Tripoli. Le voyage du colonel Monteil avait duré plus de deux années.

LA MISSION FOUREAU-LAMY

Foureau était un colon qui avait maintes fois tenté de pénétrer chez les Touareg et qui, au cours de reconnaissances répétées, avait rassemblé de nombreux renseignements et s'était fait une grande expérience du désert. Onze missions et 21 000 kilomètres parcourus non sans risques avaient fait de lui un Saharien renommé.

Le commandant Lamy, après de nombreuses campagnes, s'était spécialisé dans les questions musulmanes.

Ils étaient entourés d'un personnel de valeur.

Depuis le désastre de la Mission Flatters, nous n'avions guère progressé au cœur du Sahara, tandis que la pénétration avait beaucoup avancé en Afrique noire, occidentale et équatoriale.

Le premier rendez-vous du Tchad, par les missions Mizon, Crampel et Monteil, n'avait pas été un succès, mais les quelques années qui avaient suivi cet essai nous avaient permis de progresser en Afrique centrale. En 1897, nous avions un poste à Say, sur le Niger, et nous atteignions le Moyen-Chari. L'heure semblait venue de réaliser les souhaits d'un Brazza et d'un Crampel, de voir le Tchad servir de point de jonction entre nos possessions du Soudan, du Congo et de l'Algérie.

A l'Ouest, la Mission Voulet-Chanoine avorta à Dankori par l'assassinat du colonel Klobb. Elle fut relevée par la Mission Joalland-Meynier qui poursuivit la marche interrompue, passa par Zinder où elle laissa un poste et, après avoir contourné le lac Tchad, rechercha la liaison avec le détachement de Gentil venant du Sud le long du Chari.

Pendant ce temps, la Mission Foureau-Lamy, partie de Ouargla, était en proie à mille difficultés. Les crédits énormes dont elle avait bénéficié, loin de lui favoriser la tâche, risquaient d'être une cause d'échec. Elle était composée de 5 membres civils, 10 officiers, environ 300 militaires, des guides et les convoyeurs de 1 000 chameaux portant de grosses quantités de munitions et une année de vivres. Comment désaltérer tous ces hommes et toutes ces bêtes dans un pays où les puits sont espacés et avares? Comment nourrir 1 000 chameaux? Il semble bien qu'aucun des deux chefs n'ait eu d'expérience camelienne.

La mission emprunta d'abord l'itinéraire qu'avait suivi Flatters, s'arrêtant à chaque étape sur la défensive, derrière une double enceinte de bagages. A Bir el Gharama, ses membres se recueillirent sur quelques ossements calcinés, seuls vestiges du drame affreux qui s'y était déroulé. Puis, dans la traversée du Tassili des Ajjer, les animaux du convoi commencèrent à mourir et la mission atteignit In Azaoua après trois mois de progression. Depuis déjà longtemps, les hommes ne marchaient plus qu'à pied et les charges des chameaux morts avaient dû être réparties sur les vivants.

A In Azaoua, les bagages qui ne pouvaient plus être transportés, faute de moyens suffisants, furent laissés à la garde d'un poste de 50 hommes que le commandant Lamy devait revenir chercher un mois et demi plus tard avec 250 chameaux déchargés à Iférouane, en bordure de l'Aïr. Les 1 000 chameaux qui étaient réduits à 500, dont 400 utilisables au moment de l'arrivée à Iférouane virent leurs effectifs encore diminués, après l'évacuation d'In Azaoua. La mission resta paralysée à Iférouane, où elle fut attaquée, sans succès, par 400 Touareg à méhari.

Le commandant Lamy se procura 200 chameaux, 100 bourricots et 50 bœufs, avec l'intention, faute de moyens plus importants, de se rendre à Agadès en deux échelons, non sans sacrifier, avant le départ

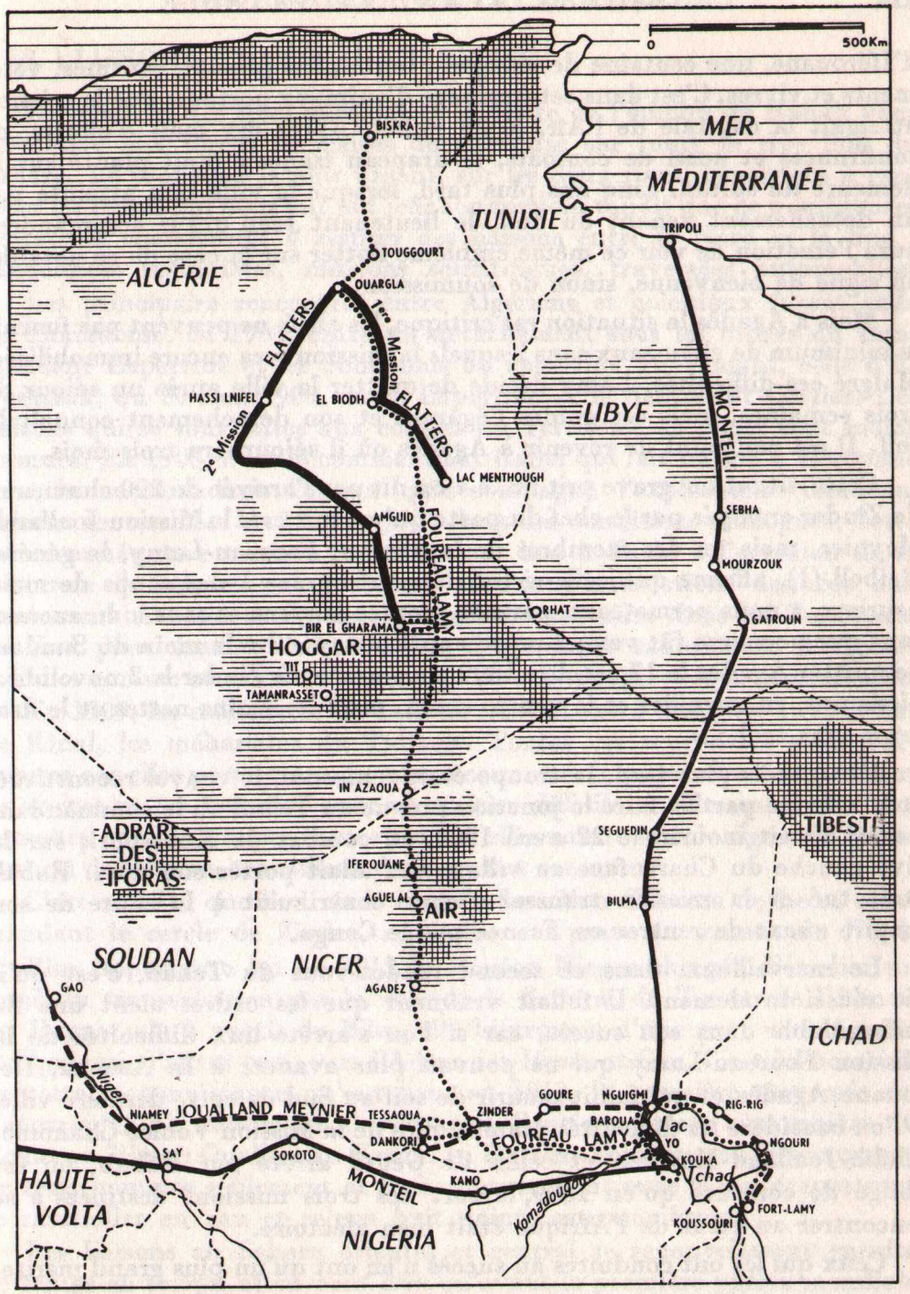


Figure 9. — *Itinéraire des grandes missions*

d'Iférouane, une centaine de charges : tentes, lits pliants, cantines, vêtements et vivres. C'est dans cet équipage d'animaux porteurs que la mission atteignit la capitale de l'Aïr, le 28 juillet. Après dix mois d'efforts, de souffrances et aussi de combats, le drapeau français était planté sur la demeure du sultan. Cinq ans plus tard, lorsque la ville sera atteinte par un détachement venant du Sud, le lieutenant Jean qui le commandera aura l'émotion de voir ce même emblème flotter sur la case de ce notable, en signe de bienvenue, sinon de soumission.

Mais à Agadès la situation est critique, les chefs ne peuvent pas fournir le minimum de chameaux sans lesquels la mission sera encore immobilisée. Malgré ces difficultés, Lamy décide de quitter la ville après un séjour de trois semaines, mais ses guides l'égarent et son détachement connaît la soif. Il est contraint de revenir à Agadès où il séjournera trois mois.

Cette situation grave prit fin, a-t-on dit par l'arrivée de 200 chameaux de Zinder envoyés par le chef du poste qu'y avait créé la Mission Joalland-Meynier, mais un des membres de la Mission Foureau-Lamy, le général Reibell (1), affirme que celle-ci fut dépannée grâce à des coups de main heureux, « nous permettant, par nos propres moyens et sans aide aucune, sans que personne fût venu à notre appel nous tendre la main du Soudan, de quitter Agadès le 17 octobre 1899 pour arriver à Zinder le 2 novembre, pieds nus, en guenilles et le ventre creux, mais les mains nettes et le drapeau sans tache ».

Deux mois plus tard, la troupe était renforcée, le convoi reconstitué, et la mission partait faire la jonction prévue au Tchad où le commandant Lamy devait mourir, le 22 avril 1900, au combat de Koussouri, sur la rive gauche du Chari, face au village qui allait porter son nom. Rabah était tué et la mission transsaharienne contribuait à la chute de son empire avant de rentrer en France par le Congo.

Le merveilleux, dans ce second rendez-vous du Tchad, c'est qu'il ait réussi totalement. Il fallait vraiment que les cadres aient une foi inébranlable dans son succès, car si l'on s'arrête aux difficultés de la Mission Foureau-Lamy qui ne pouvait plus avancer à In Azaoua, Iferouane, Agadès, et qui faillit mourir de soif au Sud de cette dernière ville, si l'on considère les difficultés dramatiques de la Mission Voulet-Chanoine-Klobb-Joalland-Meynier, et celles de Gentil arrêté par Rabah, on est obligé de conclure qu'en 1899, le sort des trois missions destinées à se rencontrer au cœur de l'Afrique était bien aléatoire.

Ceux qui les ont conduites au succès n'en ont qu'un plus grand mérite.

(1) Général Reibell. Cinq étoiles à notre firmament impérial. La conquête du Tchad 1900.

LES LIAISONS TRANSSAHARIENNES

La jonction des trois missions et la chute de l'empire de Rabah vont permettre aux forces françaises de s'étendre sur toute la rive Sud du Sahara. Le problème le plus urgent, sur les deux rives, consistera à protéger les tribus qui nous ont fait leur soumission, tandis que de nombreuses tentatives chercheront à assurer des liaisons entre le Nord et le Sud : randonnées méharistes, missions scientifiques, traversées automobiles.

Les principales rencontres entre Algériens et coloniaux furent celle de Timiaouine, en 1904, entre un détachement sous les ordres du commandant Laperrine et les Soudanais du capitaine Théveniaut, celle d'El Guettara, du 20 mai 1906, entre Laperrine et le lieutenant Cortier. Les liaisons qui se sont faites aux confins du Territoire du Niger sont moins connues. En 1905, c'est le commandant Gadel qui fait liaison à Iférouane avec le commandant Dinaux qu'accompagne l'explorateur Chudeau, liaisons renouvelées en 1906 et 1907 dans des conditions analogues. Cette même année, une seconde rencontre eut lieu à Fachi à l'occasion de la caravane de sel, et une troisième résulta d'instructions données aux lieutenants Arnaud et Cortier, chargés de se rendre dans les Territoires du Sud pour étudier l'organisation des troupes sahariennes d'Algérie. A l'aller comme au retour, ils firent un travail topographique considérable.

En 1909, les méharistes de Tahoua rencontrent à Guelgiet, au Sud-Est de Kidal, les méharistes du Tidikelt. Toutes ces rencontres sont fructueuses car elles permettent de mieux connaître le pays, elles familiarisent les cadres et les hommes avec un métier difficile et elles montrent aux nomades que les troupes françaises, qu'elles soient sous le signe du Croissant ou de l'Ancre, travaillent dans un but commun.

C'est en 1910 que l'on vit le chef de bataillon Colonna de Leca, commandant le cercle de Zinder, rejoindre son poste en venant du Nord.

Plus importante fut en 1912 la Mission Nieger chargée d'étudier un tracé du transsaharien par la voie de la Saoura, du Touat, de l'Ahnet, du Hoggar où, à partir du Silet, elle bifurquait d'une part vers Agadès et Nguigmi, d'autre part, vers l'Adrar des Iforas et Gao. C'est à l'occasion de cette reconnaissance qu'eut lieu, en 1913, la première traversée du Tanezrouft. Le lieutenant Cortier prit l'ancienne piste caravanière du Touat au Niger : Ouallen, In Ezzan, In Datsen, Tombouctou, accompagné de trois hommes seulement et 8 chameaux. Il fit onze fortes étapes sans se ravitailler en eau et releva huit points astronomiques.

Les liaisons au Sahara oriental et central se renouvelleront ensuite de temps en temps, et on peut dire qu'avant la première guerre mondiale ces régions désertiques, quoique imparfaitement pacifiées (les révoltes

de Firhoun en Sahara nigérien, celles du pays Ajjer et de Kaossen en Aïr le montreront) sont entièrement sous notre autorité.

Il n'en est pas de même du Sahara tchadien et du Sahara occidental où la pénétration se fait progressivement par les méharistes du Tchad, de Mauritanie et de la Saoura.

Ce n'est qu'en 1920 que se fit la première liaison entre la Mauritanie et l'Algérie. Les méharistes du commandant Lauzanne, partis d'Atar, rencontrèrent à El Mzerreb ceux du capitaine Augieras partis de Béni-Abbès. Une liaison analogue eut lieu en 1928, à Aïoun Abd el Malek entre les méharistes d'Atar et ceux du Touat (1).

★

Mais le Sahara n'était pas seulement parcouru par des militaires; c'étaient parfois des traversées sportives, pleines de dangers, pour lesquelles le comte René le More avait donné l'exemple en 1909. Arrivé à Laghouat en diligence, il s'était rendu à Gao par Tamanrasset pour revenir par Kidal, Timmissao et In Zize. C'étaient des missions organisées comme celles du Petit Parisien au Tibesti en 1933, ou celle qui nous valut « l'Enfer du sel »; c'étaient d'obscurs mais durs déplacements de savants : Flamand Chudeau, Olufsen, Boucart, Menchikoff, Lelubre, Conrad Killian qui, en 1922, découvre dans le Mouidir des roches et des structures qui lui feront plus tard affirmer l'existence du pétrole, et qui, en 1926, parcourut le Ténéré du Tafassasset, soit 560 kilomètres sans eau (2). C'était la remarquable randonnée de Burthe d'Annelet qui se rendit de septembre 1928 à juin 1931 de Douala à Alger par le Ouadaï, le Tibesti, le Ténéré, Zinder, l'Aïr, le Niger, l'Adrar des Iforas, le Hoggar et le Tassili; c'étaient enfin Odette du Puigaudeau et Marion Sénones traversant la Mauritanie à dos de chameau et, plus tard, des explorations comme celles de la Tefedest, du Hoggar, du Tibesti, qui devaient faire connaître Carl, Petit et leurs compagnons. C'était, pour couronner tout cela, l'invasion du Sahara par des hommes de sciences, des sportifs, des touristes, lesquels, dans l'ensemble, étaient encore de la génération qui se soumettait au pays. La génération actuelle soumet le désert.

(1) Avec les Algériens se déplaçant le long de la falaise du Hank, se trouvait le docteur Peyré, frère de l'écrivain. C'est cette randonnée qui servit de base au célèbre roman « l'Escadron Blanc ».

(2) Les records sahariens de parcours sans eau: Trancart 700 km, Le Cocq 770, ont été récemment « pulvérisés » par ce grand méhariste qu'est Théodore Monod avec ses 950 kilomètres qui, à vol d'oiseau, séparent Rallaouia d'Araouan, soit 27 jours sans eau.

L'ÈRE DU MOTEUR

L'AUTOMOBILE

Toutes les liaisons militaires se sont faites sous le signe de la rahla, de la peau de bouc et de la sandale, c'est-à-dire avec des moyens qui nous semblent bien précaires aujourd'hui. Peu à peu, non sans difficultés et insuccès, est apparu le moteur.

En 1915, le commandant Meynier construisit une piste de Touggourt à Ouargla et le Hoggar et, en 1916, la première voiture atteignait In Salah. Elles furent cinq l'année suivante. Leurs conducteurs apprirent que le vent de sable était un ennemi du moteur, que l'essence s'évaporait vite et que les pneus supportaient difficilement les 70° du sol où frappe un soleil vertical. On employa des camions pour le ravitaillement du Tidikelt.

En 1919-1920, le commandant Bettembourg, accompagné par l'aviation, réussit à aller de Colomb-Béchar à Touggourt en passant par In Salah. Mais à quel prix! On améliora les pistes et on aménagea sommairement une voie vers le Niger par Tamanrasset et Kidal. Les véhicules employés à l'origine furent des camionnettes Fiat avec pneus jumelés aux quatre roues. Ce sont elles qui atteignirent, en 1920, le Hoggar où fut créé un parc automobile à Tamanrasset.

Rares étaient alors ceux qui avaient foi dans la roue et le pneumatique, aussi vit-on apparaître la chenille souple de l'ingénieur Kégresse. Les essais, dus à André Citroën, eurent lieu entre Touggourt et In Salah : ils furent concluants et conduisirent à la première traversée du Sahara. L'idée de ce raid et son organisation revinrent, pour la plus grosse part, au général Estienne, créateur des chars de combat français.

Le 17 décembre 1922, cinq voitures Citroën de 10 H.P. bien aménagées, comptant chacune trois places, quittèrent Touggourt. Le ravitaillement en cours de route était assuré par des voitures à chenilles, l'une partant du Nord pour approvisionner 1 000 kilomètres de postes : Ouargla, Inifel, In Salah, l'autre, de Tombouctou, chargée d'approvisionner 900 kilomètres de postes : Bourem, Kidal et Tin Zaouaten. Les réserves d'essence des voitures devaient leur permettre d'effectuer les 1 300 kilomètres restants, non jalonnés. Les auto-chenilles se déplacèrent aisément dans les ergs malgré leurs deux tonnes de chargement et, naturellement, n'eurent aucune peine à franchir le Tanezrouft. Elles suivirent l'itinéraire

Ouargla, Hassi Inifel, Aïn Guettara, In Salah, le Tanezrouft, Tin Zaouaten, Kidal et Bourem où elles arrivèrent le 8 janvier 1923. La caravane avait marché durant 22 jours et avait parcouru 2 820 kilomètres. Elle gagna ensuite Tombouctou où l'on fit un accueil triomphal à MM. Hardt et Audouin-Dubreuil. Ce fut un événement mondial.

Mais la route du Hoggar était difficile et peu directe et il semblait préférable de rechercher un meilleur itinéraire. Une mission fut placée sous les ordres du lieutenant aviateur Georges Estienne, accompagné de son frère René Estienne, comprenant quatre auto-chenilles Citroën qui, en particulier, devaient sur 100 kilomètres traverser l'Erg occidental et marcher à la boussole de Ouallen à Tessalit. Le départ se fit de Beni-Ounif et la mission réussit pleinement. La chenille marquait des points, mais le pneu à son tour, en 1923, faisait parler de lui. L'étude de la première partie du tracé du chemin de fer transsaharien conduisit M. Gilles Cardin, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, à se rendre d'Aïn Sefra à Beni-Abbès avec deux voitures de tourisme de 10 CV Renault équipées de pneus confort. La lutte était commencée. Renault et Citroën s'affrontaient. Cela se traduisit par un match de vitesse.

Le 25 janvier 1924, M. Gradis, de la Compagnie Transsaharienne, et Estienne, sur trois voitures Renault à six roues jumelées, quittent Colomb-Béchar en même temps que trois auto-chenilles Citroën conduites par M. Audouin-Dubreuil. Celui-ci, dépassé par ses concurrents, les dépasse à son tour au Sud de Tessalit et atteint Bourem avec quelques heures d'avance ce qui était peu pour une traversée totale du désert qui avait duré six jours.

MM. Haardt et Audouin-Dubreuil accusent leur succès en 1924, par la fameuse « Croisière Noire ». L'expédition comprend huit voitures à chenilles. Elle quitte Colomb-Béchar le 28 octobre, passe par Béni-Abbès, Adrar, Taourist, Ouallen, Tessalit, Tabankort, arrive à Bourem le 18 novembre, puis à Zinder, Fort-Lamy et au Congo, tandis qu'en 1925, sur auto-chenilles également, le colonel Courtot reliait Gabès à Zinder par Djado et le Kaouar.

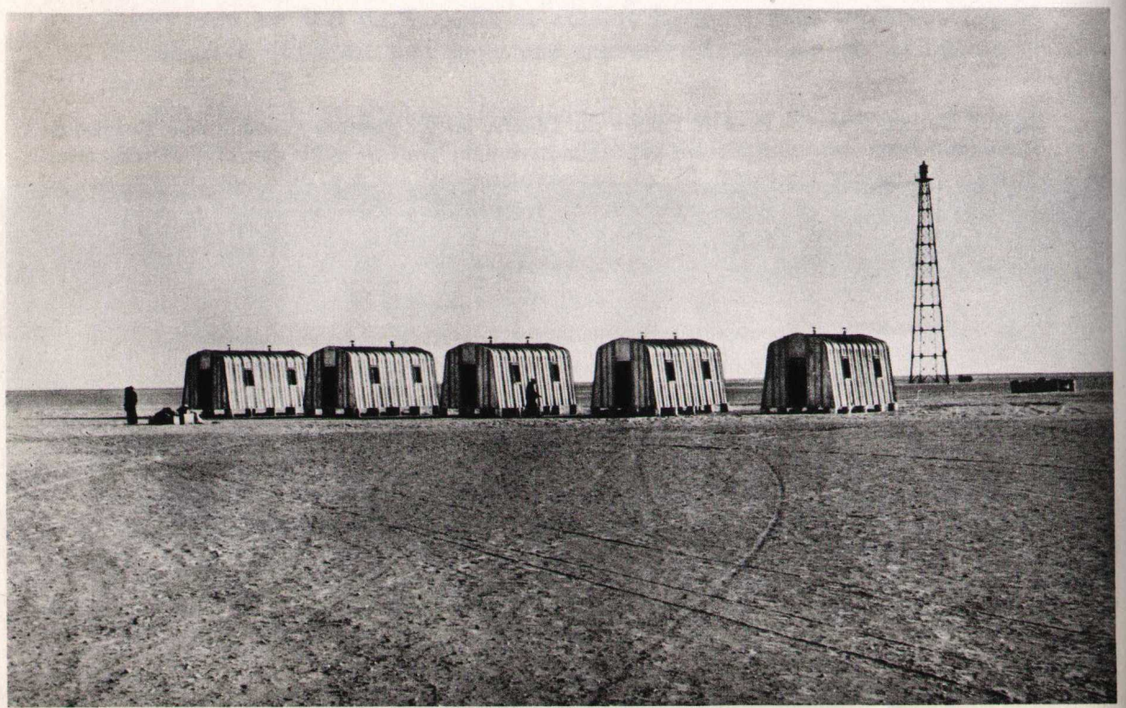
Mais aussitôt la roue prit sa revanche. La première mission Gradis, sur six roues Renault, traversa le Sahara par Ouallen et Tessalit, suivie d'une seconde mission Gradis comprenant le maréchal Franchet d'Esperey, le capitaine et Madame Delingette et les frères Estienne qui s'attachaient toujours à rechercher le meilleur itinéraire transsaharien.

La chenille est superflue, pense-t-on alors et déjà des individuels songent à réaliser l'exploit transsaharien avec le minimum de moyens. En 1926, le commandant Bellandou, chef du Territoire des Oasis, M. Lagleyre et le capitaine Duprez, chef de l'annexe des Ajjer, vont de

Mission Berliet-Ténéré. L'hélicoptère fait le plein d'essence grâce à une « gazelle ».

Mission Berliet-Ténéré - Près de l'arbre du Ténéré, les 9 « gazelles » rencontrent l'azalaï de Bilma (400 chameaux transportant approximativement le même poids que les neuf véhicules).

Bidon V - Autrefois, les locaux étaient constitués par des carrosseries de cars posées sur des tonnelets ; aujourd'hui ce sont des logements préfabriqués.



Sur les rives du Gribingui. Arrivée de l'hydravion du Lieutenant de vaisseau Guilbaud en 1927. Au premier plan, la femme de l'administrateur de Fort-Archambault.

La côte du Rio de Oro contrastant avec les rivages mauritaniens (voir photo page 97). C'est en un lieu semblable que débarqua l'explorateur Douls en 1887.

Au centre, Moussa Ag Amastane, Amenokal des Touareg Hoggar.

Pendant que les Touareg se font photographier à Paris, les Français se font photographier au Sahara

Ouargla à Djanet sur une six roues Renault. Mieux, et sans publicité, le lieutenant d'infanterie coloniale de Kerviller, en garnison à Cherbourg, achète une voiture 10 CV Citroën d'occasion, y adjoint une petite remorque et, accompagné d'un mécanicien, traverse la France, embarque à Marseille, débarque à Oran et s'élance vers l'aventure. Parti de Cherbourg le 4 juin 1926, il parvient à In Tassit, non loin du Niger, avec ses réservoirs presque vides. In Tassit est un petit poste méhariste où il emprunte un chameau pour aller à Bourem chercher de l'essence. Arrivé à Bourem, il apprend qu'il n'y a aucun carburant mais par bonheur un commerçant de passage peut lui en céder quelques litres. Il revient alors à In Tassit et il fait son entrée officielle à Bourem le 31 août au soir.

C'est la même année qu'eut lieu le voyage, peu connu, des Chambres de Commerce d'Oran, Alger et Constantine, qui se disputaient l'honneur de devenir tête de ligne du transsaharien. Les Algérois et les Constantinois, partis le 14 et le 15 novembre 1926, passèrent par Inifel, In Salah, Tamanrasset, Kidal, Tabankort et arrivèrent à Bourem après avoir parcouru les 3 400 kilomètres qui les séparaient de Ghardaïa tandis que les Oranais faisaient 2 060 kilomètres de Colomb-Béchar à Bourem.

Toujours en 1926, un des frères Estienne va d'Oran au Tchad dans une voiture ordinaire. On songe déjà à la première traversée du Sahara à motocyclette. L'honneur en revint, en 1933, à Stéphane Desombre et Jacques Soubrier, imités en 1938 par M. Douard, de la Légion de la Garde Républicaine qui, *seul*, alla en moto de Gao à Beni-Abbès.

Naturellement, les automobiles pénètrent peu à peu dans le Sud algérien et dans tout le Sahara noir, mais timidement. Elles sont entre les mains des commerçants et des chefs civils ou militaires et elles ne vont pas partout. Leurs déplacements sont parfois précédés de travaux importants, rapides et provisoires. On évite le caillou, sauf lorsqu'il faut faire un passage d'une plaine à un plateau, on contourne les massifs de dunes, mais malgré cela le sable est un ennemi avec lequel il faut compter. Heureux sont les chefs qui administrent ou commandent un territoire où de vastes regs permettent de faciles déplacements. On n'imagine pas, aujourd'hui, les sommes d'efforts qu'il fallut dépenser pour que la première automobile arrive à tel ou tel point. J'étais méhariste en Mauritanie à l'époque où semblable événement se produisit à Atar et, peu de temps après, j'eus l'occasion de monter dans un de ces véhicules. Sur la piste sableuse, des équipes avaient mis en travers des gerbes de paille de markouba que les premiers passages avaient enfoncées et déplacées, sans compter que la paille de markouba, en certains lieux, est un végétal assez rare. Mais la palmeraie n'était pas loin, ce qui fit qu'un chef d'équipe eut l'idée géniale de couper des palmes, des djerid, et de les mettre en

travers aux endroits les plus difficiles. Rouler sur un tapis de palmes, quoi de plus poétique! En fait, c'est à pied que j'arrivai à Atar, car chaque palme a des dizaines de feuilles et chaque feuille se termine par une pointe acérée. Le véhicule n'avait qu'une roue de rechange pour trois des pneus transpercés, à plat!

Quoi qu'il en soit, la voiture automobile, de 1920 à 1930, avait pris roue au désert. En 1929, le prince Sixte de Bourbon et le comte de Béarn s'étaient rendus d'Alger au Tchad. Les grandes liaisons entre les troupes sahariennes allaient se faire grâce au moteur. Le 22 janvier 1932 se rencontraient à Bilma le chef de bataillon Carbillet, commandant le Territoire des Oasis, à qui s'était joint le prince Sixte de Bourbon et des autorités militaires des territoires du Niger et du Tchad. En 1934 allait se réaliser, à Aïoun Abd El Malek et à Bel Guerdane, la jonction entre les forces d'Algérie et du Maroc et celles de l'A.O.F.

Puis les unités méharistes furent complétées par des unités sahariennes motorisées qui avaient sur les premières l'avantage de la rapidité, et la possibilité de transporter de plus gros ravitaillements, mais l'inconvénient d'exiger un important approvisionnement en essence. Leur emploi nécessita une étude très approfondie du Sahara car il est des zones dunaires dont la traversée est un exploit d'un prix hors de proportion avec le but à atteindre, des falaises infranchissables, des plateaux difficilement abordables, des montagnes inaccessibles. L'utilisation des premières automobiles par les militaires en pays insoumis ne se fit pas sans échecs. C'est ainsi que le jour même où il venait d'être nommé général, le colonel Clavery, commandant militaire du Territoire d'Aïn Sefra, rentrant d'une tournée dans le Touat, fut tué par des dissidents à Igli. Les trois voitures du détachement furent successivement attaquées et leurs occupants tués ou blessés, sauf le maréchal des logis Clavery, fils du colonel, qui se défendit jusqu'à la nuit et abattit le meurtrier de son père.

C'était en 1928. En 1934, en Mauritanie, alors que l'on croyait le pays pacifié, un convoi automobile fut attaqué sur la piste qui relie Atar à Akjoujt, ce qui coûta la vie à quelques Maures et à un brigadier français.

★

Le Sahara n'appartiendra jamais entièrement à l'automobile et il exigera un matériel impeccable et un personnel très qualifié. Le chameau et la sandale y conserveront toujours leur valeur. Il m'est arrivé, comme à tous les méharistes, de subir des fatigues telles que je me disais — à tort — que s'il me fallait recommencer semblables épreuves, je ne le pourrais pas. Il m'est arrivé aussi de sentir de l'angoisse, loin des puits

et des pâturages, à cause de montures vannées, ou pour toute autre cause, et ceci durant des années renouvelées. Mais en quelques journées d'automobile, dans les dunes, j'ai éprouvé davantage de soucis que durant toute ma carrière, par suite d'un matériel défaillant.

L'avion.

Les premiers avions survolèrent le Sahara en 1917, basés sur Biskra, puis Ouargla et In Salah. En 1920, le commandant Vuillemin et le lieutenant Dagnaux tentèrent la première traversée du Sahara à bord de deux appareils venant de France et équipés pour les vols de longue durée. Le général Nivelle, qui avait déjà survolé le Sahara blanc, décida de se joindre aux aviateurs mais, devant renoncer à ce voyage, il désigna le général Laperrine pour le remplacer. Le départ eut lieu d'Alger en février. A Tamanrasset, l'un des deux avions, en panne, fut remplacé par un Bréguet local à bord duquel prit place Laperrine. Les deux avions quittèrent Tamanrasset pour Tin Zaouaten où avait été préparé un dépôt d'essence mais, dès le départ, le 18 février, par suite des vitesses différentes et d'un vent de sable qui fit dévier le Bréguet, celui-ci usa son essence pendant que le général cherchait vainement à repérer l'Adrar des Iforas. Il dut atterrir sur un reg où les roues, en s'enfonçant, firent capoter l'appareil. Presque un mois s'écoula avant qu'on ne le retrouve. Le pilote et le mécanicien étaient saufs, mais le général, le plus grand Saharien de la période héroïque, était mort après deux semaines de luttes et de souffrances. Mes enfants, avait-il dit aux deux aviateurs, le 5 mars, jour de sa mort, « on croit que je connais le désert, mais personne ne le connaît : c'est moi qui ai fait votre malheur... J'ai traversé dix fois le Sahara et j'y resterai la onzième fois ».

Ceci se passait au Sud du Hoggar, près d'Anesbarakka, à la frontière, à 200 kilomètres de Tin Zaouaten. Le corps du général Laperrine fut ramené à Tamanrasset et inhumé au côté du Père de Foucauld, son ami et grand ancien de Saint-Cyr.

L'année de cet accident fut créée, en A.O.F., l'aéronautique coloniale, dont le but était d'assurer la surveillance et la sécurité des régions sahariennes, en liaison avec les unités méharistes. Les avions, dont les bases se situaient dans le Sud, étaient tenus, durant plusieurs mois de l'année, de stationner dans des centres sahariens. Comme il ne s'y trouvait pas de hangars, on leur bâtissait deux grands murs en banco se coupant à angle droit et déterminant ainsi quatre dièdres dont l'un, choisi en fonction de la direction du vent, les abritait. Lorsque le vent variait, il suffisait de changer de coin!

L'aide apportée aux méharistes fut efficace mais les nomades insoumis surent bien vite adopter la tactique qui convenait pour éviter ce nouveau danger, soit en restant immobiles, et cherchant à se confondre avec la végétation, soit en se dispersant dans toutes les directions s'ils se voyaient repérés.

Au début de 1925, trois avions d'A.O.F., partis du Niger, atterrirent à Colomb-Béchar, tandis que deux avions algériens atteignaient le Niger à Bourem. A la suite de cette double liaison, la mission Vuillemin-Dagneaux, partie de France, vola jusqu'à Gao, interrompue à Niamey par un accident. Puis Dagneaux alla d'Oran à Madagascar par Gao et Fort-Lamy, et le lieutenant de vaisseau Guilbaud, en hydravion, de Berre jusqu'en Afrique équatoriale. Il se posa à Fort-Archambault en 1927, sur le Gribingui.

A partir de cette date, le Sahara est traversé de temps en temps; des avions se posent à Bilma, à Taoudeni, mais la prouesse la plus spectaculaire fut celle du général Vuillemin, qui avec 28 appareils, en 28 étapes, parcourut 28 000 kilomètres au-dessus du continent africain.

La route était ouverte aux transports plus réguliers, mais beaucoup restait à faire surtout dans le domaine de l'infrastructure. L'admirable épopée des pionniers de l'aviation saharienne qui transportaient le courrier au-dessus du Tanezrouft jusqu'à Niamey, et surtout celle des « as » qui assuraient la liaison postale, le long de l'Atlantique, par le Rio de Oro, est digne de ne jamais tomber dans l'oubli. Mermoz, Saint-Exupéry, Lecrivain, Guillaumat, Renne, Serre, Gourp sont des noms d'aviateurs dont s'honore la France.

Aujourd'hui, le Sahara est très parcouru par les automobiles qui bénéficient des progrès du moteur thermique et des pneus basse pression, et qui utilisent des pistes assez nombreuses, dont certaines sont entretenues par des moyens modernes. Néanmoins le chameau sera toujours utilisé par les nomades, les forces armées ou de police, les forces administratives. Il est pourtant dépassé. La prospection minière dispose d'un engin plus précieux : l'hélicoptère qui permet d'installer des chantiers en des lieux peu accessibles par d'autres moyens, d'y transporter non seulement du personnel et du ravitaillement, mais même du matériel lourd : sondeuses et compresseurs.

Jusqu'à présent, seul l'homme pouvait se rendre au delà de l'endroit où le chameau s'arrêtait; l'hélicoptère va là où l'homme ne peut parvenir.

Quatrième Partie

LA VIE MÉHARISTE

LES REZZOU

Tous les nomades insoumis ou xénophobes avaient sur nous maintes supériorités. Nous avions celle de l'armement et de l'organisation, ils avaient celle du nombre, souvent celle de l'initiative des opérations, toujours celle de la connaissance du désert et surtout la possibilité soit de se mettre à l'abri, leurs coups faits, soit d'agir par propagande derrière des frontières.

Lorsqu'ils étaient nombreux, ils formaient des harka, c'est-à-dire d'importantes troupes armées capables d'opérer sans détours, mais leurs entreprises étaient le plus souvent celle des rezzou dont l'effectif allait de plusieurs dizaines d'individus à plus de cent guerriers, ou des mejbours, petits groupes qui ne dépassaient pas 40 hommes. Au Sahara blanc, le mot djich s'employait souvent pour désigner rezzou et mejbours. Ceux-ci, pour éclairer leur marche, détachaient des patrouilles appelées choufs, du mot arabe qui signifie regarder.

Lorsqu'un razzi était important, il lui était difficile de conserver le secret, surtout s'il voulait opérer au loin, car son recrutement était lent, son déplacement long, et le renseignement avait le temps de nous parvenir. Mais nous ignorions généralement son objectif en sorte que la préparation d'un razzi, du côté de la Seguiet el Hamra, pouvait entraîner une longue alerte de la demi-douzaine de formations méharistes dont les effectifs étaient répartis entre Port-Étienne et Tahoua.

En outre, il était facile aux razzieurs, par complicités raciales, d'être renseignés sur nos forces, alors que l'inverse était malaisé.

Il y avait deux sortes de rezzou : ceux du type courant dont la mise sur pied et l'action constituaient de véritables opérations commerciales et ceux qui ajoutaient à un but identique un moins vil motif: querelles inter-tribales ou prétendue guerre sainte. En définitive, qu'il y eut guerre ou non, l'essentiel était de rentrer avec des prises : chameaux et captifs, prises qui étaient partagées en fonction de bien des facteurs prévus dans le contrat du razzi.

Dans un razzi, trois éléments étaient importants. Le marabout, le chef, le guide; les deux premiers éléments n'en formant parfois qu'un seul.

Le marabout était l'animateur du razzi de guerre sainte et, en cas d'un razzi ordinaire, le chef religieux qui donnait sa bénédiction aux razzieurs.

La réputation du chef avait une grande importance, parce que de sa valeur, de son expérience, de sa « baraka » dépendait le succès de l'opération et, partant, la facilité de recruter des razzieurs.

Enfin, le ou les guides, recrutés souvent parmi les dissidents venus des pays soumis, devaient connaître les puits qui permettaient, en cas de poursuite après pillage, de remonter par des itinéraires différents de celui adopté à l'aller.

Mais, pour constituer un razzi, il ne suffisait pas d'un marabout, d'un chef, de guides et de razzieurs : il fallait aussi des animaux, des armes, des munitions, du matériel et des vivres. Or, les razzieurs, s'ils étaient parfois de grands guerriers qui trouvaient dans une expédition lointaine la seule satisfaction de leur esprit d'aventure, étaient la plupart du temps des gens sans fortune, quelquefois même dénués de tout. A l'annonce de la formation d'un razzi, ils se présentaient les mains vides : ni monture, ni armement, aucun harnachement, même pas une peau de bouc ou une poignée de dattes!

C'est alors qu'intervenaient des prêteurs et des fournisseurs qui demandaient parfois des intérêts proportionnels au gain futur de l'emprunteur : un tiers du gain pour un chameau prêté par exemple ou, le plus souvent, un intérêt fixe : une pièce de guinée pour une rahla. Ils fournissaient au razzi les vivres qui lui étaient nécessaires, en échange de quoi ils recevaient, au retour « la part du vent » (1).

Il est bien évident que les risques des prêteurs étaient nombreux car, parfois, les rezzou ne revenaient pas ou revenaient sans grand butin. De plus, aucune perte de matériel ou de monture ne pouvait être imputée aux razzieurs. En revanche, les profits étaient souvent intéressants et l'on a vu des mejbours rentrer suivis de centaines de chameaux que des captifs, également razziés, poussaient devant eux sous la surveillance d'un guerrier.

Les rezzou, surtout s'ils étaient importants, opéraient en principe pendant la saison fraîche et la saison des pluies. Les périodes torrides, par l'absence de pâturage, la rareté des points d'eau et la chaleur accablante et altérante, leur étaient presque toujours néfastes.

(1) Lotte. Contrats de razzi (Coutumier de l'A.O.F.).

Lorsqu'un razzi était rassemblé, en un lieu parfois secret, à proximité d'un point d'eau, si possible dans un bon pâturage, il se fractionnait soit pour adopter différents itinéraires, soit pour s'échelonner en vue du passage à des puits peu abondants.

Souvent la marche était lente afin que les montures restent en forme en profitant de pâturages s'il y en avait, tandis que des guerriers chassaient la gazelle pour accroître les provisions communes. Dès que l'on arrivait aux régions contrôlées par les Français ou que l'on approchait des zones de nomadisation des nomades que l'on comptait piller, des mesures de sécurité étaient prises : les marches se faisaient souvent de nuit, le razzi se dissimulait avec un art remarquable, se faisant garder par des choufs et envoyant des pisteurs à la découverte.

Lorsque l'objectif avait été reconnu, l'opération était exécutée par de petits groupes qui rabattaient les prises sur le gros du razzi lequel ne se dévoilait qu'en cas de nécessité, lorsque par exemple la tribu razziée se mettait à la poursuite des voleurs. Si les prises étaient suffisantes, le razzi s'enfuyait, sinon il donnait, en d'autres lieux, de nouveaux coups de filet. Il savait se renseigner en interrogeant des nomades rencontrés qu'il n'hésitait pas, par mesure de sécurité, à garder prisonniers quelque temps ou même à supprimer, ou encore des captifs qui parlaient pour avoir la vie sauve.

Lorsque les méharistes étaient à craindre, des mesures particulières étaient prises, analogues aux nôtres. C'est ainsi que très souvent les razzieurs, aussitôt arrêtés, se formaient en carré ou en cercle et se mettaient sur la défensive, dans les trous individuels qu'ils creusaient, protégés par des sentinelles installées de même façon (ainsi, au ras du sol, elles n'étaient pas vues et elles voyaient mieux les silhouettes ennemies).

L'approche d'un razzi et le pillage formaient le plus facile du métier et le plus passionnant. Parfois, lorsqu'il s'agissait d'une tribu ennemie, on ne se contentait pas de piller les troupeaux : les tentes dont les hommes s'étaient enfuis étaient mises à sac et leurs occupantes n'étaient pas toujours ménagées. De plus, le pillard trouvait dans une nourriture abondante la compensation aux privations de la route. Il savait vite en profiter car le retour n'était pas une promenade du fait que l'éveil avait été donné et que les Français étaient alertés. Le razzi se repliait par un itinéraire nouveau comportant si possible de bons puits pour que les troupeaux volés puissent y boire; souvent il se fractionnait pour dérouter les poursuivants ou s'échapper plus facilement. Nous verrons dans l'histoire du Soudan l'aventure terrible qui arriva ainsi à un razzi malheureux.

Dès que le razzi se croyait en sûreté, avec une hâte analogue à celle d'une bande de cambrioleurs soucieux d'inventorier leur butin, il s'arrêtait à un puits pour le partage, et cette halte était dangereuse car souvent c'était là que des poursuivants tenaces le rejoignaient et le détruisaient.

Mais la plupart du temps il rentrait indemne.

Lorsque ces retours victorieux avaient lieu aux campements du Nord, dans l'ivresse de gloire, les cris et les youyous des femmes, le partage avait déjà été fait et, sauf le cas assez rare où chacun avait pillé pour son propre compte, ce qui aurait au préalable nécessité un accord ferme, le butin avait déjà été mis en commun et réparti selon les droits de chacun.

Outre la « part du vent », on mettait d'abord de côté une belle bête, chameau ou chamelle, pour le marabout qui avait donné sa bénédiction, voire le cinquième des prises s'il s'était agi d'une opération de guerre sainte. Ensuite, on distribuait une part supplémentaire au guide et une autre au chef de razzi. Le reste était réparti entre tous ceux qui avaient pris part à l'expédition. Cela ne rappelle-t-il pas le partage, après la criée, du produit d'une campagne de pêche où il y a les parts de l'armateur, celle du patron, celles des pêcheurs et celle du mousse?

LES GUIDES

On a souvent prétendu que les guides avaient un sens particulier et on les a comparés aux pigeons voyageurs. Sans doute est-ce une erreur. Leur sens le plus efficace est celui de l'observation, sens d'ailleurs très développé chez tous les nomades. Ils ont aussi le sens de la direction. Je veux dire par là que si l'on indique à un guide une direction précise que l'on matérialise par un arbre, le sommet d'une dune, une touffe d'herbe, un rocher, ou même un homme que l'on a placé en un point déterminé, il est capable de marcher très longtemps dans la direction indiquée sans faire plus d'erreurs qu'un Européen sachant se servir parfaitement d'une boussole. Mais il n'y a là rien de mystérieux. S'il fait jour, le soleil ou les ombres permettent à l'homme de se diriger; s'il fait nuit, il se base sur les étoiles dont il connaît les constellations et dont il n'ignore pas le mouvement apparent dans le ciel.

Au cours d'une longue marche effectuée selon ces principes, des erreurs sont possibles et, en cours de route ou avant l'arrivée, le guide fait les rectifications nécessaires, si le paysage lui indique qu'il s'est trompé.

Sans les astres, il lui est également possible de se guider, à condition de connaître le terrain mais, lorsqu'un guide se déplace par nuit noire ou par temps très couvert dans un terrain qu'il ne reconnaît pas, il lui arrive de s'égarer. Il s'égare même — rarement il est vrai — lorsque ayant tous les atouts dans son jeu, il doit aboutir à un puits creusé au ras du sol que rien ne signale dans un reg uniforme.

En dehors de ces exceptions, les guides réalisent des prouesses étonnantes. J'en ai vu un, de race touboue, par une violente tempête de sable qui ne permettait pas de deviner le soleil, guider mon détachement dans des dunes vives pendant des heures, en sortir, marcher encore longtemps, toujours dans la tempête, puis s'arrêter et me dire : nous sommes arrivés! Nous devions nous arrêter au seul arbuste de la région et je ne voyais rien. J'en fis la remarque au guide qui me répondit : il n'est pas loin! — Comment le sais-tu, lui dis-je? — Regarde, me répondit-il en me montrant par terre des touffes de had, il n'y en a qu'aux environs de l'arbuste — Mais comment as-tu fait pour ne pas te perdre dans ces dunes si semblables? — Elles ont toutes la même orientation et je savais sous quel angle les couper (tout ceci dit évidemment de façon moins claire et dans un français approximatif).

Une autre fois, un guide targui me conduisit à un puits qu'il avait vu, étant enfant, et en venant d'une autre direction. Après quelques heures de marche il me dit : c'est par ici. Tout en marchant il inspectait le sol où il découvrit un vieux morceau de corde, des crottes de chameaux et enfin des traces qu'il remonta. Je pensais qu'il aurait aussi bien pu les suivre au lieu de les remonter, mais lui savait qu'elles venaient du puits, à divers indices que nous verrons plus loin.

En décembre 1933, aux anciennes salines de Teghazza, le Groupe Nomade d'Araouane sous les ordres du capitaine Delange fit une liaison avec la Compagnie Saharienne du Touat sous les ordres du capitaine Gierzynski. Les deux détachements se rendirent ensuite à Agarektem, conduits par un guide tadjakant originaire de Tindouf qui n'y était jamais allé. Arrivés dans la région de ce puits, une patrouille put le découvrir grâce à des ossements et à la présence d'un assez grand nombre de tombeaux, où étaient sans doute enterrés des razzieurs morts de soif ou des suites de leurs blessures.

En 1352, Ibn Battouta s'était confié à un guide borgne dont le dernier œil était malade.

Mais l'exploit le plus curieux réalisé par un guide fut celui d'un Maure, Mohammed ould Zoumzoum, qui conduisit le colonel Gouraud au puits de Char. Depuis des années, ould Zoumzoum était aveugle mais il connais-

sait bien le pays et il suffisait qu'un compagnon le lui décrive car le terrain était dans sa mémoire.

Mais si l'on conçoit que les guides aient un sens très précis de la direction, on se demande comment ils apprécient les distances. Pour nous, Français, c'est facile. Avec une montre, un pas étalonné, ou même l'évaluation approximative de la vitesse d'un chameau, on arrive bien vite à trouver qu'entre tel ou tel puits il y a tant de kilomètres. Mais les nomades sahariens? Là encore, ils ont les astres; ils savent que telle constellation, la lune ou le soleil qui apparaissent à l'horizon, passeront au zénith environ six heures plus tard et il leur arrive même, en esprit, de diviser le ciel en tranches. Avec un peu d'habitude, d'ailleurs, les Européens démunis de montres peuvent en faire autant. Il est courant d'entendre un guide dire : nous arriverons lorsque le soleil sera là. Et il indique sa position future dans le ciel. Parfois il s'exprime en journées de marche, en demi-journées, en matinées (environ 5 heures), en après-midi (environ 3 heures) et souvent même sa façon d'évaluer une distance est beaucoup plus compliquée (1).

Évaluer une étape, bien suivre un itinéraire est l'A.B.C. du métier de guide, métier qui doit être complété par la lecture du sol. Dans les pays de sable, celui-ci est un livre où les empreintes sont l'écriture. Tout nomade digne de ce nom est un liseur de traces. Si dans une unité méhariste, il y a une dizaine d'officiers et de sous-officiers, la plupart des goumiers sont capables, devant leurs traces, de dire quel pied les a laissées, non parce qu'ils arrivent à différencier l'empreinte de leurs sandales, mais parce que tous ne marchent pas de la même façon, les deux pieds d'un même homme piochant différemment le sable, les uns marchant les jambes écartées, de façon saccadée, ou même boîtant légèrement sans s'en douter. Les nomades peuvent identifier aussi les chameaux par leurs traces, savoir si l'animal est monté ou s'il revient de l'abreuvoir. Dans l'exemple cité plus haut, d'un guide se rendant à un puits qu'il avait vu dans sa jeunesse en venant d'une autre direction, l'homme s'était immédiatement rendu compte que les traces rencontrées étaient celles d'animaux ayant bu. Elles venaient donc du puits, il suffisait de les remonter pour arriver au point d'eau.

Les soles d'un chameau différent de celles des autres, la trace n'est pas la même pour le mâle ou la femelle, pour une jeune bête ou un vieil animal, pour un méhari fatigué ou une monture fraîche, pour un chameau haut-le-pied ou une bête de somme chargée. Les indigènes ont même un procédé pour compter rapidement le nombre de chameaux d'un

(1) J. Imbard. L'évaluation des distances par les méharistes. Bulletin de Liaison Saharienne, nº 23.

troupeau qui a laissé dans le sable un large sillage où l'Européen ne distingue qu'une grosse quantité de traces entremêlées et superposées. Les crottes permettent de savoir si la bête à bu récemment et, selon ce qu'elle a mangé, d'où elle vient. Rien n'est aussi curieux que de voir un nomade prendre entre ses doigts une vieille crotte, l'examiner, l'écraser et annoncer ses déductions, car ce qui compte surtout, au désert, c'est l'ancienneté de la trace. Il est évident que si une trace de chameau a été faite hier, par temps calme et si le vent a soufflé dans la soirée, le liseur de traces a la certitude que l'animal est passé avant que le vent ne se lève. D'autres traces, nettes, donnent la preuve qu'elles ont été faites après la chute du vent. Enfin, toutes les bêtes qui vivent au désert : serpents, lézards, petits rongeurs, insectes divers, laissent leurs traces et ont des habitudes. Ainsi les insectes sortent la nuit. Une trace de chameau sera antérieure ou postérieure à leur sortie, selon que la bestiole aura laissé sa marque sur celle de la sole du dromadaire ou inversement.

Les quelques remarques ci-dessus concernant les traces, leur nature et leur ancienneté sont élémentaires. Les guides ont une science qui dépasse le stade de ces connaissances. Durant des heures, des journées, des semaines qu'ils vivent à dos de chameau, ils n'ont rien d'autre à faire que regarder, réfléchir et acquérir une expérience des sables dont ils feront profiter les plus jeunes et qui provoqueront notre étonnement.

Mais au désert nous passons, ils demeurent.

LA VIE MÉHARISTE

Les hommes qui vivent en France de leur vie habituelle, assurés du gîte, du couvert et des loisirs, au milieu de leur famille et de leurs amis, au cœur d'une société qui peut les aider, à proximité d'un médecin qui peut les soigner en cas de maladie, ne pensent pas un seul instant qu'il existe outre-mer une catégorie de Français qui ont renoncé aux douceurs de la vie et adopté une existence rude et simple pour assurer la police du désert. Ceux-ci ne sont d'ailleurs pas à plaindre. Leur mérite serait très grand si, en renonçant pour un temps à la vie civilisée, ils n'avaient du même coup évité ses petits côtés. Tout évolue. S'ils ont du mérite, ce mérite va en diminuant à mesure que les années passent. Les risques et les privations étaient monnaie courante au début du siècle; ils ont beaucoup diminué aujourd'hui. Ainsi, de nos jours, dans le poste le plus désolé de Mauritanie, à Aïn Ben Tili, la garnison s'éclaire électriquement,

et un avion y atterrit chaque semaine pour y déposer des légumes frais, ce qui est une excellente mesure. Le courrier y est régulier. Il n'en était pas ainsi toujours. Au poste de Faya, en 1924, les lettres vieilles d'un trimestre ne parvenaient aux destinataires que tous les mois; à Gouro, à la même époque, le chef de poste était le seul Européen à 1 000 kilomètres du médecin, et il ne mangeait de la viande fraîche que tous les huit jours. Encore avait-il sous son regard une splendide dépression où le jaune des dunes vives alternait avec l'émeraude des palmiers. C'était là un avantage inconnu des chefs de poste sahariens de l'époque héroïque comme ce sous-officier, dont le nom restera sans doute à jamais enfoui dans les vieilles archives de Dakar, qui eut le don d'émouvoir ceux qui lirent le dernier rapport dont il fut l'objet. C'était vers 1910 ou 1911, au Soudan, un Soudan dont le Sud était occupé, mais dont le Nord étendait vers la lointaine Algérie, les immensités les plus désolées de la planète, immensités qui mettaient un écran entre les rezzou et nous, mais que les pillards traversaient impunément avant de fondre sur les riverains du Niger.

Un commandant militaire avait eu l'idée de barrer la route aux razzieurs en occupant les puits où ils devaient passer et c'est ainsi que des postes en banco avaient été bâtis à Telig, El Ksaib et El Guettara. Leurs garnisons ne prenaient contact avec le monde que tous les six mois, au moment de l'azalaï. C'est dire qu'il fallait aux sous-officiers chefs de poste un moral excellent pour ne pas se laisser aller au cafard et pour soutenir leurs subordonnés. L'eau était mauvaise, souvent rationnée, le combustible était fait de crottes de chameaux. Ni pain, ni légumes, ni poisson, et la maigre ration de vin subissait journellement, à l'ombre, le poids de 50° de chaleur. Pas de médecin, évidemment. Et le paysage desséché, toujours le même, le même horizon, le soleil qui se couche, qui monte, qui redescend, la réverbération et les journées de fournaise qui se succèdent, lentes, lentes, jusqu'à l'arrivée de la prochaine azalaï.

Les seules distractions étaient les repas, riz et conserves. Tout alla bien jusqu'au jour où le scorbut fit son apparition, mais le moral ne faiblit pas pour autant.

Deux sergents moururent.

L'un, celui de Telig, avant sa mort, envoya un courrier à son camarade d'El Guettara, pour lui faire part de ses dernières volontés. Il demandait simplement à être enseveli dans les plis du drapeau.

Ceci est, évidemment, de l'histoire déjà ancienne. Histoire ancienne, également, celle du chef de poste de Port-Étienne, en Mauritanie (où il n'y avait ni terre, ni eau douce, celle-ci étant apportée par un bateau citerne) qui, souhaitant manger quelques légumes frais, voulut faire un

jardinet. D'où lui vint la terre? De Bretagne, apportée par les pêcheurs langoustiers. Celle qui a servi à faire les jardins de « Maison verte », en plein désert pétrolier, est venue de moins loin. Elle a pourtant coûté plus cher : quelques dizaines de millions.

Mais si le Sahara d'aujourd'hui est plus sûr, et plus grand le confort qu'on y peut trouver, les méharistes continuent à mener une vie analogue, aussi exaltante. Les nomades sont restés nomades, les chameaux sont toujours là, le pays est aussi rude, le vent aussi pénible, le soleil aussi brûlant. Les problèmes ne sont plus identiques mais ceux qui ont disparu ont fait place à de nouvelles données. Il faut assurer l'ordre, administrer, escorter des missions, protéger des entreprises, surveiller les frontières, rester en contact avec les populations du fait de l'intérêt qu'on leur porte mais aussi pour les aider à s'adapter à un monde nouveau résultant de l'industrialisation progressive du Sahara, et éviter qu'ils ne se laissent prendre aux idées que d'autres propagent en haine de la France. Il y a beaucoup à faire, plus qu'autrefois même et dans l'œuvre gigantesque qui consiste à promouvoir un pays, les méharistes, à côté d'autres Sahariens, conservent un rôle primordial.

Leur vie reste simple. La nourriture sera peut-être meilleure qu'elle ne l'était autrefois, le médecin sera plus accessible, la solitude moins grande, le courrier plus rapide et plus fréquent, les distractions accrues, ne serait-ce que par l'existence de postes radio portables ou de transistors, mais le fond du métier sera le même et il exigera des cadres les qualités qui étaient demandées à leurs anciens.

Alors qu'un pays est généralement caractérisé par ce qu'on y trouve, le Sahara, pour celui qui vient de l'extérieur, est surtout caractérisé par ce qu'on n'y trouve pas. Par là même, le Saharien est l'homme des renoncements, ce qui revient à dire qu'il ne rencontrerait peut-être nulle part ailleurs de meilleures conditions pour son élévation morale.

Le méhariste est souvent un être qui souffre, non à cause d'une vie de douleurs, mais parce que l'existence présente des difficultés qui, aggravées par l'absence de jouissances, sont suffisantes pour écarter du métier les êtres délicats. Ce sont les petites souffrances qui, acceptées de bon cœur, développent le courage, non celui qu'exige l'action d'éclat, mais le petit courage journalier, plus important peut-être que l'héroïsme, et, pour beaucoup, plus difficile à pratiquer.

Lorsqu'on parle de souffrances, au désert, on songe d'abord à la soif. Elle est plus rare de nos jours, mais si même le méhariste peut boire à satiété, qu'y a-t-il de commun entre l'homme abrité d'un toit qui, les deux pieds sous la table, vide son verre, et celui qui, altéré, doit boire

à la guerba l'eau du dernier puits au goût désagréable de beurre rance ou de goudron?

A la soif il faut adjoindre, non la faim, mais la nécessité de se contenter de peu et de manger toujours la même chose.

Après la faim et la soif, il est bon de mentionner la chaleur, habituellement supportable mais trop souvent excessive. Il suffit d'avoir fait la sieste sous la tente, au mois d'août, quand au dehors tout semble écrasé et que le sable surchauffé renvoie une lumière éblouissante, pour savoir ce que c'est. Mieux, il n'est que de passer une journée à surveiller l'abreuvage des chameaux, en des lieux où nulle ombre ne rompt l'impitoyable réverbération, à une époque où le pied nu ne peut reposer sur le sol, pour mesurer toute la puissance du soleil.

Quelques mois plus tard, ce sera le froid rigoureux qui sévira sur des êtres sans abri. Au Tibesti, au Hoggar, il gèle chaque hiver; ailleurs, des gouttelettes de glace pendent, la nuit, aux poils des guerbas. Le vent balaie le désert et les pieds nus se crevassent.

Mais les privations et les intempéries — dont la pluie en zone sahélienne — sont maux supportables. D'autres accidents sont bien désagréables : l'épine qui s'enfonce douloureusement jusqu'à l'os, le cram-cram dont les pointes acérées se plantent dans les chairs (1) et dont pourtant il faut traverser à pied de vastes étendues, durant des heures, en zones sahéliennes; les longues marches; les interminables méharées; le manque de sommeil; les nuits sur la dure; les poux qui vous harcèlent en hiver.

Aussi arrive-t-il que le méhariste, écrasé sous le soleil, rêve aux boissons fraîches. Parfois, c'est l'inverse. Seul, en hiver, fatigué, il endure le vent glacial, il voit venir la nuit qui tombe tristement sur le désert gris, hostile, et il doit marcher encore longtemps avec pour seule joie en perspective la faible chaleur que dégagera le sable au fond du trou où il s'endormira. Alors, il songe à la France, à la douceur d'une soirée dans un intérieur tiède, intime et sympathique, à une présence amie. Mais il chasse toutes ces pensées démoralisantes.

Les méharistes ne sont pas des surhommes, ce sont des hommes comme les autres. Leur richesse, c'est d'avoir accepté d'être méharistes, d'avoir renoncé à la vie de tout le monde, faite généralement de satisfactions nombreuses dans lesquelles il faut inclure les plaisirs. Il se peut que certains, parmi eux, aient des qualités particulières dont la somme, précisément, les a poussés vers une vie singulière, mais il se peut aussi

(1) La Mission Berliet-Ténéré qui fit Djanet-Fort-Lamy et retour à la fin de 1959 avait de tels moyens matériels qu'il ne semblait pas que ses membres puissent connaître la moindre souffrance, l'époque ayant été choisie pour éviter la chaleur. L'un d'eux écrivit pourtant : « A Fort-Lamy, la mission goûta quelques jours de détente et oublia le supplice du cram-cram ».

qu'ils n'aient aucun atout dans un jeu où le désert doit être considéré plus comme un partenaire que comme un adversaire. Dans ce cas, il ne leur est pas difficile de s'esquiver, avant la fin de leur séjour.

Dans le cas général, même s'ils ne sont pas particulièrement doués, ils peuvent acquérir des qualités. La première est la patience. Le nouveau méhariste sera surpris par la découverte qu'il fera d'un temps dévalorisé et de la faible importance des jours et des heures. Une matinée d'automobile se traduira par des journées à dos de chameau. Un renseignement que le téléphone eût pu donner immédiatement nécessitera l'envoi d'un méhariste qui reviendra le lendemain ou plus tard. A l'opposé de la vie contemporaine du monde civilisé où dominent la hâte et la rapidité, il mènera une existence où le temps lui apparaîtra à une échelle différente. Il sera patient.

Il deviendra aussi un homme de volonté et d'initiative. Ne subissant aucune influence amollissante, vivant au milieu de gens sensibles à ce qui est droit et juste, point de mire de tous, il sera conduit à acquérir, s'il ne l'a déjà, une qualité qui prime toutes les autres : une bonne conscience.

Il se peut cependant qu'il ne s'adapte pas. Son séjour terminé, il rentrera en France et ne se souviendra du désert que pour en parler et se rendre intéressant, mais il arrivera aussi qu'il ait la nostalgie d'une vie qui l'aura marqué et il songera à repartir, à retrouver des hommes, des chameaux, les regs, les dunes, toutes ses petites misères qui lui sembleront bien douces en comparaison de certains aspects d'une vie civilisée.

Car celui qui vit en France et ne quitte point son clocher ne se rend pas compte des laideurs de l'existence. Mais l'exilé qui durant des années a vécu loin des cafés, des dancings, des surprises-parties et des femmes, loin des gens envieux et querelleurs, loin des mensonges et des médisances; celui qui est resté des journées en regardant en soi, dans un cadre le prédisposant à aimer ce qui est beau, pur, simple et sain, s'est dégagé d'une existence au demeurant assez laide, vraie foire aux vanités. Psichari l'a écrit clairement : « Un malade ne souffre pas de l'odeur fétide de sa chambre, mais qu'un homme sain vienne du dehors, il aura des hoquets de dégoût et vomira. C'est notre aventure à nous, gens du désert, quand nous rentrons dans la civilisation ». L'explorateur Barth l'avait déjà dit : « J'ai été accoutumé au désert, à l'espace infini, sans souci des petitesses qui étouffent les hommes... je regrette de m'être mis ici dans ces chaînes ».

Quelle est cette vie méhariste, cette vie de super-cavaliers, comme disait Laperrine? Il est assez difficile de la décrire car elle n'est pas la même dans tout le désert et elle varie avec les ans. Le méhariste de la

Compagnie Saharienne de Tindouf a des habitudes différentes de celles adoptées au Tibesti; celui qui n'avait qu'un chamelier pour transmettre un compte rendu à son chef n'envisageait pas l'existence à la façon de ceux qui disposent de postes radio; et on ne peut comparer le commandant d'un groupe nomade, qui vivait au milieu de ses chameaux et les faisait rentrer chaque soir, au chef d'une unité moderne dont les troupeaux mangent dans de lointains pâturages, et qui vit à l'écart, avec ses hommes, munis de véhicules tous terrains qui les transporteront, le cas échéant, jusqu'à leurs montures.

La vie du méhariste commence toujours de bonne heure car il s'est levé avant le soleil. Il était même de coutume, autrefois, à l'heure où l'on pouvait distinguer un fil blanc d'un fil noir, d'alerter tout le monde et d'attendre un éventuel ennemi qui attaquait souvent au petit jour. Puis lorsqu'il faisait assez clair, lorsqu'on était certain qu'aucun « salopard » ne se dissimulait aux environs immédiats du camp, les chameaux étaient désentravés et poussés vers les pâturages, précédés d'un détachement méhariste chargé d'assurer leur sécurité.

La journée commencée ainsi se poursuivait par la visite médicale. Elle était employée à l'instruction méhariste et militaire, à la réparation du matériel mais aussi, pour le chef, à la recherche de renseignements et à l'apprivoisement des tribus. Dans l'occupation journalière, la part réservée aux chameaux n'était pas la moindre, car malgré toutes les précautions prises, nombreuses étaient les montures blessées à la bosse, ou au garrot, par suite de selles mal placées et de bâts mal équilibrés. Alors, au cours des années, les Européens se transmettaient de précieuses consignes d'un art vétérinaire généralement empirique d'où l'expérience indigène avait une importante part. Chaque unité méhariste, en plus d'une caisse de pharmacie et d'un manuel à l'usage des postes dépourvus de médecins, avait une caisse de médicaments et une trousse de chirurgie destinées aux chameaux malades.

Parmi les occupations des Français méharistes, peu nombreux dans les unités sahéliennes, puisque dans un groupe nomade on trouvait au maximum quatre officiers et le double de sous-officiers, mais en plus grand nombre dans les compagnies sahariennes qui, à quatre, ont été jusqu'à totaliser 200 Européens, l'une des plus importantes était l'abreuvage des chameaux.

Lorsque les puits étaient nombreux et abondants, l'opération se déroulait en quelques heures mais, dans le cas contraire, il arrivait qu'elle dure une journée entière, pendant laquelle les hommes tiraient inlassablement du sol de lourds dellous d'eau qu'ils déversaient dans des abreuvoirs de cuir suspendus à des arceaux, des sortes d'auges de paille

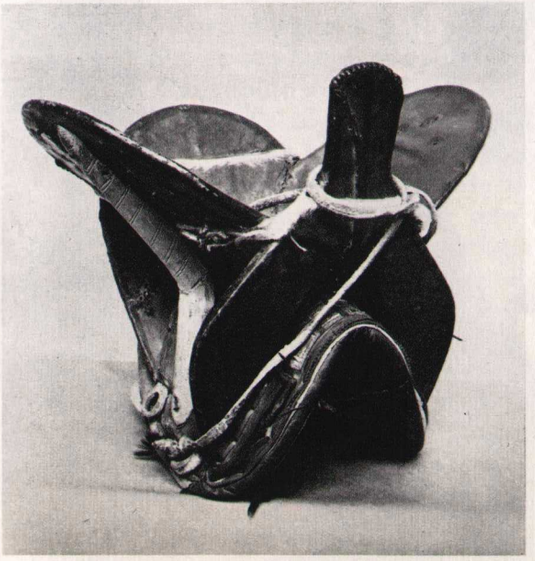
Traces de chameaux.

Medjbour de Maures.

Détachement de méharistes sénégalais égaré dans les dunes du Ténéré.

Tirailleurs sénégalais d'un groupe nomade mauritanien dans la tranchée.

Méhariste chaambi. Sur le dos de la monture, la selle targuie.



Selle arabe.

Selle maure.

Matriculage d'un chameau au Groupe Nomade du Niger-Est.

tressée, ou tout simplement des toiles de tente recouvrant un trou dans le sol. Il m'est arrivé, me trouvant au milieu de pâturages, à vingt kilomètres des puits, de quitter le camp la nuit, de marcher quatre heures, de faire boire des centaines de chameaux une première fois dans la matinée, une seconde fois sous la forte chaleur, et de rentrer avant la nuit, après avoir fait en sens inverse les vingt kilomètres séparant les puits du camp. A titre anecdotique, je souligne que je n'éprouvais aucune fatigue, mais cette journée debout au soleil m'avait fatigué sans que je m'en aperçoive, à preuve le fait suivant : je jouais parfois aux échecs avec un camarade, sur un échiquier grand comme les deux mains, percé de trous où se fichaient les pions. En temps normal, j'arrivais à me défendre, mais les lendemains d'abreuvages, j'étais battu à plate couture.

Il y avait des périodes, généralement les plus chaudes car les rezzou opéraient surtout en saison fraîche, où les occupations du méhariste étaient peu variées, sans pour cela qu'elles soient monotones. Les journées, commencées au petit jour et achevées à la nuit, étaient longues et les Européens trouvaient la possibilité de beaucoup lire et de se cultiver.

Le soir, les chameaux rentraient, poussés par les bergers et suivis par la garde au pâturage. Comme les camps méharistes étaient le plus souvent établis sur des mouvements de terrain d'où il était facile de surveiller l'horizon et les environs immédiats, l'approche des troupeaux était vite signalée et le spectacle de leur venue était de toute beauté dans la gloire du soleil couchant. Dans les régions sahéliennes, il y avait plusieurs troupeaux : celui des goumiers, ceux des tirailleurs, celui des animaux de bât. Chaque soir des Européens responsables comptaient chacun d'eux et examinaient avec attention les ventres rebondis, indices d'appétits, et de pâturages appréciés. Puis, après un frugal repas, accroupis autour d'une table aux pieds repliés, ils bavardaient dans la nuit jusqu'au moment d'aller s'allonger, en plein air, pour dormir, avec, auprès d'eux, un peu de lait de chamelle.

Il y avait deux catégories de méharistes dans le domaine de la vie matérielle. Les uns pensaient que l'existence offrait des plaisirs qu'il n'y avait aucune raison de négliger, même méhariste, et ils prenaient une compagne dont la présence n'était pas faite pour faciliter leur commandement. Ceux-là appréciaient le confort, les courriers leur apportaient un ravitaillement choisi et ils savaient renouveler à temps leurs provisions d'apéritifs. Il leur arrivait même de filtrer leur eau.

D'autres cherchaient à être aussi méharistes que possible et ils calquaient un peu leur existence sur celle de leurs hommes. Il leur arrivait même d'être un peu snob, mettant un point d'honneur à ne pas manger de conserves, à trouver délicieuses les eaux saumâtres, à ne jamais

dormir dans un lit pliant. Ils cherchaient à égaler les autochtones sahariens dans la monte de leur méhari, faisant galoper leur monture et courant au grand trot debout sur la selle. Pour eux — en paroles — il était beaucoup plus souhaitable de crever en plein désert, seul, la tête à l'ombre d'une touffe de had, que de mourir dans un lit entouré de gens éplorés. La solitude, l'éloignement de la vie civilisée, surtout de la femme qui, en société, impose à l'homme un maintien correct, transformaient souvent les méharistes au point de les rendre originaux. Leur singularité apparaissait surtout, au retour en France, durant l'inévitable période de réadaptation, mais tous les méharistes n'étaient pas aussi déformés que celui qui, s'étant fiancé et marié peu après son débarquement à son retour en métropole, avait envoyé comme faire-part à son ancien camarade de bled une simple carte postale où il disait : « J'ai changé de chameau ! »

Au Sahara, ils se donnaient entièrement à leur métier. Tous, qu'ils fussent fanatiques ou tièdes, savaient apprécier certaines grandes joies que donne le désert, celle de ne pas sentir d'entraves, mais surtout celle d'être le premier Européen à boire à un puits, à parcourir une gorge inviolée, à découvrir un paysage.

Ce fait d'être les premiers, ce besoin de découverte que tous les êtres portent en eux, a conduit de nombreux méharistes à faire autre chose que le métier de pâtre ou de guerrier. C'est sans doute pour cela que Pierre Mille a pu écrire : « Tout le monde a sa marotte au Sahara. Pour les uns, c'est la photographie ; pour les autres, l'histoire naturelle, la botanique ou la géologie ». Mais est-ce vraiment une marotte ?

D'une part des terres vierges, de l'autre des hommes d'action qui ont eu le loisir, sous la tente, loin du monde, de perfectionner leurs connaissances. Il est résulté de cette conjonction que, malgré leur manque de spécialisation dans le domaine scientifique, les méharistes ont été des précurseurs et cela semble avoir été clairement défini par M. Balout, maître de conférences à la Faculté des Lettres d'Alger, en ces termes :

« Le temps est révolu, s'il exista jamais, où des préhistoriens d'Alger, de Paris ou d'ailleurs, pouvaient aller au Sahara avec l'ambition et la certitude de découvrir seuls quelque chose. La durée trop limitée de nos missions, les faibles moyens dont nous disposons, ne nous permettent plus, en général, que d'aller reconnaître, étudier, compléter ce que les vrais Sahariens ont découvert et signalé. Nous *exploitons* leurs observations, comme l'historien exploite une pièce d'archives, c'est-à-dire que nous essayons d'en tirer le maximum pour le progrès des connaissances ».

Il n'y a pas lieu cependant de penser que c'est le désœuvrement et le hasard qui ont conduit les Sahariens à des découvertes.

Les Sahariens sont presque tous des topographes. Il était normal qu'arrivés les premiers au désert, ils utilisassent la boussole pour établir sur le papier des itinéraires, des puits, des montagnes ou des oueds, comme le firent les meilleurs d'entre eux, au cours de missions ou de liaisons, et que le temps laisse aujourd'hui un peu dans l'oubli.

Comme la boussole ne suffisait pas, ils employèrent l'astrolabe à prisme. Ce fut le cas de Cortier, qui donna son nom à l'ancien Bidon V, ou d'Augiéras qui, avec Th. Monod, découvrit l'homme préhistorique d'Asselar. L'intérêt de ces observations se révéla tel que, dès 1930, des méharistes furent désignés pour faire des stages de géodésie au service géographique de l'armée. Le résultat ne fut pas long à apparaître. Le Sahara se couvrit de points coordonnés, entre lesquels des itinéraires forcément imprécis prirent leur place et donnèrent de ces terres inconnues une physionomie provisoire convenable, en attendant l'arrivée de techniciens.

Ce travail obscur des topographes ressemble à un sport. J'emploie ce mot à dessein. La topographie méhariste se traduit souvent par de longues marches à pied dans les sables, même par des cross-countries fragmentaires en vue de rejoindre un détachement. Ceux qui s'adonnaient à ce sport ne se sont pas bornés aux angles de marche, aux distances parcourues, aux points caractéristiques, ils ont aussi étudié le terrain. Ils y ont souvent réussi, bien qu'ils n'eussent généralement pas d'altimètre.

Conduits par la topographie, qui éveillait en eux le goût de l'exploration, de nombreux mébaristes, surtout dans les coins du Sahara les plus pacifiés, se plurent à étudier les pays qu'ils traversaient et à entreprendre des études d'abord sommaires, puis plus détaillées. Ils firent la carte des terrains qu'ils parcouraient, s'intéressèrent aux populations nomades, prirent des notes sur tout ce qu'ils voyaient et, finalement, donnèrent le jour à des études et à des monographies parfois excellentes qui permirent à leurs successeurs d'entrer d'emblée dans le nouveau métier.

Certains se piquèrent au jeu. Atteints de nostalgie dès leur retour en France, ils retournèrent dans les pays qu'ils jugeaient si prenants où ils approfondirent leurs premiers travaux, tel le colonel Chapelle qui, après plusieurs séjours au Niger et au Tchad, est un de ceux qui, aujourd'hui, connaissent le mieux le Tibesti et ses habitants (1).

De par leur métier, tous les méharistes s'intéressaient à la botanique ; ils n'étaient pas longs à dresser l'inventaire d'une flore locale. Le professeur Auguste Chevalier, de l'Académie des Sciences, bien connu des

(1) Jean Chapelle. Nomades noirs du Sahara.

Sahariens, savait mieux que quiconque l'aide que lui apportaient leurs herbiers.

Cette contribution des méharistes s'est manifestée sous d'autres aspects. Il y a de nombreuses années, un géologue écrivait que les terrains de l'Europe et de l'Afrique du Nord présentaient de beaux gisements et de beaux fossiles, alors qu'il n'en existait pas en Afrique occidentale, paroles un peu hasardeuses que l'Institut Français d'Afrique Noire serait en mesure de réfuter. Les méharistes, eux, savaient bien que l'Afrique noire était riche en fossiles. Ils se plaisaient à les récolter, à opérer des coupes géologiques de falaises, à détacher des échantillons.

C'est surtout dans le domaine de la préhistoire que les méharistes se sont livrés à des recherches. Il suffit de prendre contact avec le département de la préhistoire saharienne d'Alger, qui a des dizaines de noms de militaires sahariens dans ses fichiers, pour se rendre compte que les méharistes se sont particulièrement attachés à ces questions. Plus particulièrement les méharistes d'Afrique du Nord ont apporté une remarquable contribution à la richesse du Musée du Bardo à Alger. Le professeur Monod, ancien méhariste de la Compagnie du Tidikelt, corroborerait cette remarque en ce qui concerne l'A.O.F. car l'Institut Français d'Afrique noire, qu'il dirige, a eu la collaboration d'une cinquantaine de militaires des régions sahariennes ou sahéliennes.

Citer tous ceux qui, par leurs trouvailles, ont contribué à l'avancement des connaissances archéologiques serait un long travail. Je me bornerai à mentionner le lieutenant-colonel Brenans (1), auteur de centaines de relevés rupestres dans le Tassili des Ajjer, et dont l'abondante documentation a été étudiée par l'abbé Breuil, d'Alverny qui publia les « Vestiges d'art rupestre au Tibesti oriental », une pléiade d'officiers du Tchad, qui ont relevé des peintures et des gravures lesquelles, jointes à celles de M. Huard, ont permis à cet officier général de préparer de très intéressants travaux. Donnons une mention spéciale au sergent Bianchi, qui, suivant les traces du capitaine Duprez, conduisit Maurice Reygasse, conservateur du musée d'ethnographie et de préhistoire d'Alger, vers les intéressantes découvertes de l'Erg Taodaïne qui permirent aux professeurs Boule et d'Arembourg d'identifier des vestiges de bubales et de pachydermes; le capitaine Abadie qui, en 1945, à In Guezzam, découvrit un squelette d'hippopotame et, plus récemment au Tchad, en région saharienne déjà prospectée par le capitaine Seliquer, le lieutenant Scheibling qui repéra des Kjökkenmoddings avec ossements d'hippopotames. Parallèlement, de nombreux officiers des Affaires indigènes, faisaient

(1) Abbé H. Breuil et colonel Brenans. Roches peintes Tassili des Ajjer.

des découvertes et des études et publiaient d'intéressants travaux. Plus particulièrement Le Chatelier termina sa carrière comme professeur au Collège de France.

Maintenant que le désert est pacifié, il est naturellement très accessible aux savants. Des spécialistes nombreux, souvent sans la moindre escorte, parcourent et étudient les régions les plus reculées du désert. Cependant, fréquemment des officiers, méharistes, chefs de postes, chefs de cercles dans les départements sahariens, continuent à effectuer d'intéressants travaux d'études, apportant encore une importante contribution à l'inventaire des connaissances sahariennes.

Au Tchad tous les officiers en service ne doivent pas achever leur séjour sans avoir effectué un travail de ce genre. A ces travaux s'ajoutent ceux effectués par les stagiaires du Centre de Hautes Études d'Administration Musulmane (CHEAM) (1) et tous ceux effectués par les élèves du cours préparatoire des Affaires Sahariennes au cours de leurs stages au Sahara.

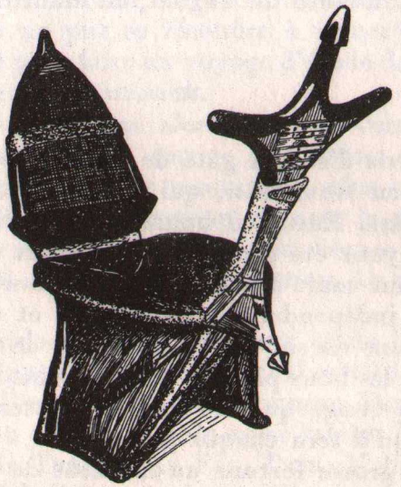


Figure 10. — *Selle touarègue.*

(1) Appelé maintenant Centre des Hautes Études sur l'Afriqne et l'Asie modernes.

DEUX SAHARIENS D'ÉLECTION

Au cours du demi-siècle passé, le désert a marqué de très nombreux Français inconnus; il en a fait des hommes et il a conduit beaucoup d'entre eux à donner un noble sens à la vie. Parmi ceux qu'il a façonnés, il est deux officiers fort connus qui ont laissé un nom, l'un par sa sainteté, l'autre par ses livres, tous deux par leur conversion. Le premier, Charles de Foucauld, est du Sahara blanc; le second, Psichari, du Sahara noir. Ils n'étaient pas de la même génération, ils ne s'étaient pas connus, mais ils sont morts durant la première guerre mondiale, Psichari à Rossignol dans les Ardennes, le 22 août 1914, Foucauld le 1er décembre 1916, à Tamanrasset, assassiné par un fellaga de Tripolitaine. Tous deux avaient été impressionnés par le Sahara, par l'espace, par le silence . « C'est au désert qu'on se vide, qu'on chasse de soi tout le mal qui s'y trouve », a écrit Foucauld. « L'ascétisme est une des plus belles fleurs spirituelles du désert » a remarqué, avant d'être converti, Psichari qui découvrait dans son cœur « de grands espaces inexplorés », alors qu'il méditait auprès de la guelta de Zli, au Nord du Tagant, en Mauritanie. Quelle a été leur commune aventure?

★

Nul n'ignore la vie d'enfant gâté de *Charles de Foucauld*, très doué, mais jouisseur et peu travailleur, qui se fit renvoyer de pension pour paresse et indiscipline. Entré en bonne place à Saint-Cyr, il en sortit dans les derniers, ayant été puni 45 fois durant ses deux ans d'école. Il préférait la vie tout court à la vie militaire pour la simple raison qu'il était d'une nature indépendante, orgueilleuse et sensuelle. Une partie de ce que nous savons de sa sensualité résulte de sa correspondance; il a un penchant pour les bons plats et les bons vins et, lors de ses départs en permission, il ne songe qu'à ce qu'il boulottera (le mot est de lui) et aux cinq repas qu'il fera chaque jour.

A la tête d'une grosse fortune au moment de son entrée à Saumur, il en fit un tel usage qu'il sortit bon dernier de l'École de Cavalerie, privé de congé à cause de sa conduite et de ses nombreuses punitions. C'était la conséquence du choix d'un bon traiteur, d'un bon tailleur, d'un bon coiffeur, d'une bonne marque de cigares; d'avoir joué gros jeu et de ne s'être déplacé qu'en fiacre; d'avoir trop apprécié foies gras, perdreaux sur canapé,

arrosés des meilleurs crus de France, dégustés en compagnie de demi-mondaines. C'était un lettré-fêtard, comme l'écrivit le général Laperrine. C'était aussi un snob, mais il n'était pas que cela : sa nature était droite, son cœur généreux et il ne manquait pas de courage. Avec ces qualités, on peut aller loin, à condition de voir clair.

Le voici à Pont-à-Mousson. Il y a une garçonnière, une autre à Paris et il se lie avec une jeune femme dont il se fait précéder à Sétif, en Algérie, où son régiment est affecté. Mais comme il commit l'imprudence de la faire voyager sous le nom de vicomtesse de Foucauld, le sous-préfet de Bône, en grande tenue, alla la saluer au débarquement. A l'arrivée du régiment, la vérité se sut. La prétendue vicomtesse avait bien tenu le rôle qu'elle jouait un peu malgré elle, jusqu'au jour où éclata le scandale qui conduisit le colonel à intervenir dans la vie privée de son subordonné. Celui-ci ne voulut pas se séparer de sa maîtresse. Sa mise en non-activité pour indiscipline et inconduite mit fin à l'histoire. Nous sommes en 1881.

Charles de Foucauld n'avait été victime que de son orgueil. Il était, en effet, si peu attaché à cette femme que, trois mois plus tard, apprenant que son ancien régiment se battait dans le Sud oranais, il put obtenir sa réintégration et prendre part aux opérations contre le rebelle Bou Amama. Mais lorsque le baroud fut terminé, Foucauld qui avait reçu l'empreinte du Sahara ne put se résoudre à mener la vie de garnison et il demanda un congé pour faire un voyage d'étude dans le Sud algérien. Un refus lui fit donner sa démission.

Foucauld a 23 ans. Il tourne alors les yeux vers le Maroc interdit, dont le Sultan, Moulay Hassan, occupe une bonne part de son temps à faire des raids contre les tribus insoumises, plus nombreuses que les soumises. C'est un pays de despotisme où règnent la concussion et l'arbitraire. L'Européen ne s'y déplace pas sans risques et les musulmans eux-mêmes n'y peuvent voyager sans protection. Le pays presque entier est inconnu.

Aussi Foucauld décide-t-il de le parcourir et de l'explorer en secret, déguisé en Juif, en compagnie de Mardochée. Il met 18 mois à s'y préparer par l'étude, ce qui ne l'empêche pas de s'amuser. Parti d'Alger en 1883, il y sera de retour un an plus tard après avoir atteint l'oued Draa, Agadir et Mogador, venant de Tanger par Fez, Taza, Meknès. Il rentrera en Algérie par un itinéraire différent, plus à l'Est.

A Alger, il passera quelques jours et il avouera plus tard que si son exploration fut une bonne chose pour sa conduite, il n'en fut pas de même de son retour car durant son court séjour dans cette ville il s'adonna au mal. Une autre chose l'attendait après ce périlleux voyage : la gloire.

En 1884, la Société de Géographie lui décerna une médaille d'or, tandis qu'il préparait son livre sur sa reconnaissance au Maroc.

A cette date, il a fait trois séjours en Afrique du Nord. Le premier à Sétif, le second dans le Sud oranais, le troisième à Alger et au Maroc. Depuis deux ans qu'il est rentré, il sent à nouveau l'appel de l'Afrique. Il repart et, durant plusieurs mois, il parcourt le Sud algérien et la Tunisie qui, à cette époque, n'étaient guère connus.

Revenu en France, il retrouve les membres de sa famille, particulièrement sa cousine Marie de Bondy, qui a sur lui une influence telle qu'il écrira plus tard avoir été attiré à la vertu et à la vérité par sa vertu et par la beauté de son âme. Il y rencontre l'abbé Huvelin qui deviendra son guide spirituel. Puis c'est une fois encore l'appel de l'Afrique qui se traduit par un bref voyage en Tunisie. Foucauld rentre en France vers le milieu d'octobre 1886 et, quelques jours plus tard, se convertit.

La vie qu'il mène à compter de ce jour est aussi connue que sa jeunesse tapageuse. Sa vocation religieuse date de la même heure que sa foi. Le jouisseur de jadis repousse tout ce qu'il juge mal de sa vie passée. Il domine, il écrase sa nature au profit de sa vie spirituelle.

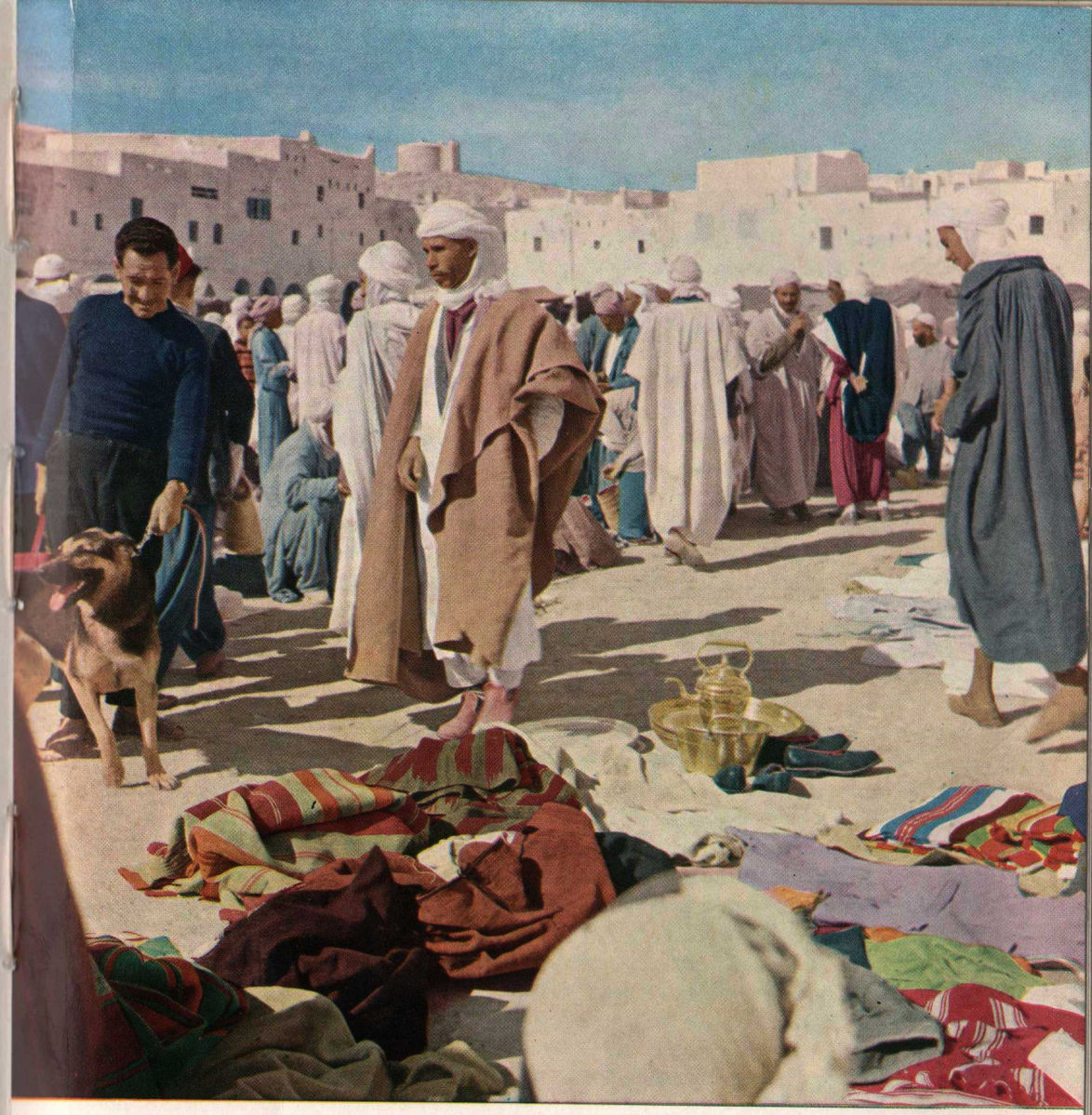
Nous le retrouvons à Béni-Abbès, en 1901, année de son ordination. Il y a fondé l'ermitage de la Fraternité, c'est-à-dire, à l'écart du village et de la palmeraie, en plein soleil, une humble chapelle et quelques petites pièces en banco.

En peu de temps, les indigènes ont une grande vénération pour ce marabout chrétien.

Notons que, fidèle à la tradition des meilleurs fils de France, il y fait effort pour libérer des esclaves volés jadis sur les rives du Sénégal et du Niger. Ceux-ci affluent à la Fraternité, ce qui n'est pas sans créer d'histoires, car les Arabes de la Saoura ne veulent pas perdre leurs captifs.

Le Père de Foucauld ne pouvant pas grand'chose sur place agit par ses relations et, trois ans après, il peut écrire à un ami : « D'un commun accord, les chefs d'annexes des oasis ont pris des mesures pour la suppression de l'esclavage, non en un jour, mais progressivement. La vente des esclaves est absolument interdite. Ils ne peuvent plus changer de maître. S'ils ne sont pas bien traités, les chefs d'annexes les affranchissent. C'est un grand pas ».

Au début de 1904, le Père de Foucauld quitte son ermitage et, après de nombreux voyages au pays des Touareg, il s'installe à Tamanrasset qui, à cette époque, n'était pas la petite ville d'aujourd'hui avec son administration, ses hôtels, son dispensaire et ses écoles, mais une vingtaine de tentes ou paillotes dispersées le long de l'oued, sur trois kilomètres.



CL. J. GRÉVIN.

Marché arabe saharien.

Seul, en plein désert, au temps où la paix régnait à peine, il y installe un nouvel ermitage, apprend la langue du pays, approche les Touareg et se fait aimer d'eux. Il devient l'ami et le conseiller de l'Aménokal, Moussan Ag Amastane. Dassine, la poétesse, le documente.

A certaines époques, il se retire à l'Asekrem, l'un des sommets du Hoggar. C'est une table caillouteuse où rien ne pousse. Le Père de Foucauld y prie et y travaille à la langue du pays et à l'ethnographie.

En quelques années, il forge un dictionnaire et accumule une grande moisson de documents, ce qui ne l'empêche pas de rester en relations constantes avec les tribus qui conduisent leurs troupeaux dans les ravins issus de l'Asekrem. Le Père de Foucauld meurt assassiné par un senoussiste le 1er décembre 1916.

Son cœur demeure à Tamanrasset, son corps repose à El Goléa.

★

La vie d'*Ernest Psichari* fut plus brève et moins héroïque que celle de Charles de Foucauld, mais les deux existences ont de nombreuses analogies.

Psichari était un Français comme il y en a beaucoup, dans les veines desquels coule un sang mélangé. Son grand-père, Ernest Renan, était breton, sa grand mère était hollandaise. Sa mère épousa un Grec d'origine, Jean Psichari. Faisant allusion à ses ascendances bretonne, hollandaise et orientale, Psichari aimait dire : « Il y a en moi du soleil et de la brume ». A quoi Péguy, qui fut longtemps son ami, répondait : « De tous ces sangs, vous nous faites un sang français ». Paroles très profondes, car la France est avant tout une personne morale, la France est esprit. Et n'est-ce pas curieux de lire sous la plume de l'officier, lors de son séjour à Atar, ces mots significatifs : « Ici nous sommes plus absolument qu'ailleurs des Latins, je veux dire que mieux qu'ailleurs, nous y connaissons notre dignité latine ».

Quoi qu'il en soit, cet homme au sang si mélangé saura se montrer un Français d'une rare valeur, à juste titre pénétré de la grandeur de la France et des hautes responsabilités de ceux qui ont l'honneur d'en porter le titre.

Né en 1883, à l'époque où Foucauld arpentait le bled marocain, Psichari fit ses études dans des lycées parisiens puis à la Sorbonne. La littérature, la politique et la philosophie le passionnèrent. Il fit des vers qui n'étaient pas toujours bons. Il subit fortement l'influence de son milieu voltairien, mais aussi celle de Jacques Maritain, qui n'était pas encore converti, et de Péguy qu'il avait connu par son entremise.

Lorsqu'il eut 19 ans, sans idéal, enfoncé, selon l'expression de sa sœur, dans la philosophie fumeuse et la littérature décadente, il crut rencontrer l'idéal dans les yeux d'une jeune fille de sept ans plus âgée que lui. Ce fut le grand amour de sa vie, mais un amour déçu. Il s'enfonça désespérément dans cet amour stérile duquel rien ne put le distraire : ni les voyages, ni les liaisons passagères, ni les débauches, ni un flacon de narcotique, ni même une tentative de se tuer d'un coup de revolver. Redevenu lucide, il regretta ce qu'il appela une tragi-comédie et reprit un peu goût à la vie.

Il n'en est pas guéri pour autant. Dans l'existence qui lui semble vide, il poursuit quelque chose. Quoi? Il n'en sait rien lui-même. Plus tard, au cœur de l'aride Mauritanie, il écrira, faisant allusion à ces heures sombres : « Il me semble que ma vie était un désert bien plus aride que celui que je traverse en ce moment ». Les heures sombres continuent. Il erre dans Paris, sans argent, cherche du travail, fréquente les mauvais quartiers, les soupes populaires, les hôtels louches. Il vit une vie où ne brille aucune lumière. « Il erre sans conviction dans les jardins empoisonnés du vice ». La phrase est de lui.

A cette période trouble succède une période plus calme où la solitude le pousse au désir d'une règle de vie. Alors, chose surprenante, cet intellectuel, bachelier et licencié ès-lettres, s'engage comme soldat de 2e classe; il s'engage par besoin d'ordre contre le désordre, par besoin d'obéissance. Ainsi il adoptera la plus belle des vertus : obéissance à des hommes, à des principes, à des lois, à une conscience, mais obéissance toujours, d'où découle tout le bien de l'individu et de la société.

Au régiment, il gagne vite le galon de sergent, mais il l'abandonne pour entrer dans l'armée coloniale, l'arme de toutes les abnégations et de tous les sacrifices comme l'a écrit Lyautey. L'Afrique va l'accueillir avec sa rudesse et sa simplicité. « Ah! nous ne rions pas en Afrique », s'écriera-t-il en Mauritanie, à son second séjour, lorsque officier sortant de l'École d'Artillerie de Versailles, il mènera la vie méhariste.

Le Sahara révélera à Psichari qu'il est français. Une France qu'il ignorait lui apparaîtra lorsqu'il sera loin; il se rendra compte, avec une intensité de sentiments rarement égalée, qu'il a une mission, que chacun de ses actes, la moindre injustice par exemple, engage l'honneur du pays qui l'a envoyé auprès de gens d'une autre race et d'une autre religion.

Au contact des Maures, il prendra conscience d'une France formée par des siècles de christianisme, ce qui lui sera facilité par sa haute culture. Cet incroyant, qui avait lu l'Évangile, l'Imitation et Bossuet, et qui connaissait le passé de la France, lui découvrira, en plein désert, un visage

bien différent de celui qu'il venait de quitter et dont il résumait l'aspect par cette phrase : « Pourriture de la politique, désordre de l'art, pauvreté de la morale ». Lorsqu'il séjourne à Atar, il écrit : « Ici, plus qu'ailleurs, je veux être tout entier à cette France de Jeanne d'Arc, de Pascal et de Bossuet ». Et, plus tard, ceci : « Ce qui est requis par la qualité de français, c'est la foi de Saint Louis et de Jeanne d'Arc, sinon leur sainteté ».

Évidemment, cette sainteté il ne l'a pas, il en est loin : il est un homme, comme tant d'autres, qui sait constater que les Mauresses sont jolies. Mais voulant être pleinement français, il voudra être chrétien. Comme il n'a pas la foi, il la recherchera durant des années en s'efforçant de la mériter. Grâce au désert, elle lui sera donnée et c'est en pur Français et pur chrétien qu'il mourra sur un champ de bataille de Belgique, en 1914.

En plus de ses ouvrages édités, il laissera des manuscrits qui seront publiés par les siens : « Les voix qui crient dans le désert » et « Le voyage du Centurion » rédigés dans une langue pure et belle, héritée de Renan.

« Le voyage du Centurion », le dernier écrit, est considéré comme son chef-d'œuvre. C'est effectivement une belle œuvre littéraire mais elle est loin de valoir « Les voix qui crient dans le désert », car cette autobiographie, que Psichari n'avait pas l'intention de publier, mais que son père fit paraître après sa mort, nous montre dans le détail, au fil des jours et des étapes à dos de chameau, les transformations d'un homme sincère et bon, sans idéal et sans amour à l'origine, qui sut aimer avec passion l'Armée, la France, l'Afrique et ses déserts où il rencontrera l'idéal.

Ainsi deux êtres, différents par leur origine, deux individualistes non dépourvus de snobisme, deux intellectuels plus attachés à la chair qu'à l'esprit, ont été conduits en Afrique par l'armée, ce qui favorisa leur évasion d'une vie qui les laissait insatisfaits. Au lieu de se contenter de la rude vie qu'on y rencontrait au siècle dernier et au début de ce siècle, ils choisirent une vie plus dure encore, la plus aventureuse qui s'y puisse trouver, celle de l'explorateur, l'un au Maroc, l'autre en Afrique équatoriale avec la Mission Lenfant, et chacun sait que l'exploration se fait généralement dans la souffrance et au péril de la vie. Après des hésitations, ils se donnent à quelque chose de plus grand qu'eux, ils se dépassent, ils s'élèvent. Ne rien aimer de plus grand que soi, c'est végéter.

Amenés par leur milieu et leur métier à se dépasser, il s'est trouvé que ce milieu a été l'Afrique saharienne qui, par des conditions de vie singulières, exerça sur les deux hommes une influence qu'ils auraient difficilement pu recevoir ailleurs. Mais c'est également le Sahara qui,

par ses musulmans, contribua à les conduire vers l'idée de Dieu. Pour des Français qui avaient vécu dans des milieux sans religion, le fait de voir des hommes rendre un culte à Dieu fit que ces Français regardèrent en eux-mêmes.

Foucauld écrivit au comte de Castries : « L'Islam a produit en moi un profond bouleversement; la vue de cette foi, de ces âmes vivant dans la continuelle présence de Dieu, m'a fait entrevoir quelque chose de plus grand et de plus vrai que les occupations mondaines ».

Les œuvres de Psichari témoignent de semblables sentiments. L'auteur, de plus, confiait à une amie, à son retour en France : « Vous ne savez pas ce que c'est de vivre trois ans dans un pays où tout le monde prie ».

Le Père Charles de Foucauld a donné toute sa vie à l'Afrique, et il l'a donnée pleinement au Sahara du jour où il est venu s'installer à Beni Abbès. Durant quinze années, il a vécu au contact des nomades, non pour faire du prosélytisme, mais pour leur parler, les instruire, les soigner, leur faire du bien, les aimer. Cet ermite qui, comme tout ermite, avait choisi la pauvreté et menait une vie d'ascète, réussissait à faire du bien dans le domaine moral mais même dans le domaine matériel, en se privant pour nourrir les petits affamés du Hoggar.

Quant à Psichari, sa vie au Sahara l'exalte. Il ne dit pas Sahara, ni désert, il dit Afrique, mais c'est comme méhariste qu'il écrit ces lignes :

« Ah! Je la reconnais, ce soir, cette odeur de l'Afrique que j'ai tant aimée! Je reconnais cette brise vivifiante qui exalte ce que nous avons de meilleur en nous. Je ne traverserai pas en amateur la terre de toutes les vertus, mais à toute heure je lui demanderai la force, la droiture, la pureté du cœur, la noblesse et la candeur ».

Et, lorsqu'il atteindra l'ultime étape de sa conversion, il s'écriera, en s'apercevant qu'il avait failli devenir un mondain, un homme de salon, un homme d'esprit, un délicat :

« Oh! Bénie soit l'Afrique qui m'a sauvé d'une telle destinée! Bénie soit la terre qui est vraie, la terre qui est vraiment délicate, la terre qui protège les siens contre les contacts vulgaires! Bénie soit la délivrance à tout jamais des hommes de mensonge et d'iniquité! Du matin jusqu'au soir, je te bénirai, ô Afrique, vierge vénérable, toi sur qui nul n'a porté la main, et qui seule est restée pure... ».

Cinquième Partie

LA PÉNÉTRATION FRANÇAISE

LES ADVERSAIRES

Il serait puéril de prétendre que la pénétration en Afrique saharienne se soit faite sans résistance de la part des nomades, mais il serait faux d'affirmer que cette résistance ait été généralisée et qu'il n'y ait eu, dans toutes les races, des gens assez lucides pour se rendre compte que nous désirions la paix. Souvent, d'ailleurs comme dans le Sud mauritanien, notre pénétration fut pacifique, et l'exemple qui nous fut donné par Cheikh Sidia et Coppolani est probant.

Ce sont les nomades eux-mêmes qui nous ont conduits à occuper le Sahara, pour notre propre sécurité et celle des tribus qui nous faisaient confiance, celles d'Afrique noire en particulier. Cet étalement de nos forces au désert, cette pacification se sont faits, dans l'ensemble, avec le concours des populations, concours progressif et total pour le Sahara blanc, où Chaamba, Touareg et Reguеïbat furent employés, concours restreint pour le Sahara noir où quelques déceptions nous incitèrent à transformer en méharistes des tirailleurs sénégalais, choisis dans les races les plus adaptables, quoique peu enclins aux privations et, qui plus est, gros buveurs d'eau. Leur dévouement, leur fidélité palliaient largement leur faible aptitude à vivre en pays désertique.

A côté d'eux, naturellement, étaient des éléments plus souples, plus rapides, connaissant mieux le chameau et le désert, indispensables à la constitution de goums et au recrutement des guides. Maures et Touareg nous apportèrent ainsi leur concours tandis que les Toubous plus individualistes étaient réticents, montrant d'ailleurs plus d'inertie que d'hostilité.

Mais ce ne furent pas les populations locales qui nous donnèrent les plus grosses difficultés et leur apprivoisement se serait fait bien plus vite et dans de meilleures conditions, si des ennemis lointains n'étaient venus freiner notre expansion par l'action directe et la propagande. Durant

des dizaines d'années, il y eut, au Sahara, deux gros foyers xénophobes : au Nord-Ouest et au Sud-Est. Au Soudan et au Niger éloignés de ces foyers, nous « pénétrâmes »; en Mauritanie et au Tchad, proches de ces foyers, nous « conquîmes ».

A l'Ouest, les nomades subissaient l'influence, parfois même les effets, d'une propagande aiguë des dissidents du Moghreb, car les Marocains prétendaient à la suzeraineté sur le Sahara et sur les rives même du Niger, ainsi qu'à la propriété des mines de sel de Taoudéni, bien que le traité de 1845 avec le Sultan du Maroc eût réglé cette question à notre avantage.

De plus, notre interdiction de la traite des esclaves avait supprimé une source de leurs revenus et leur emprise sur le Sahara occidental; elle avait amené l'agonie de cités comme Smara, Goulimine et Tindouf. Quant à notre progression dans le Sud oranais, et la prise en tutelle des fractions soumises, elles n'étaient pas faites pour le bonheur des tribus du Tafilalet, qui avaient de tous temps razzié dans le Zousfana, la Saoura, le Touat et qui voyaient d'un mauvais œil notre mainmise sur les oasis. Mais en plus de tous ces pillards nés, nous eûmes contre nous, de tous temps, des chefs guerriers ou religieux.

Dès 1906, nous voyons le Sultan du Maroc charger *Ma el Aïnin*, établi dans la Seguiet el Hamra, de nous combattre en Mauritanie et dans le Hodh.

L'hostilité de Ma el Aïnin sera incessante et sur ses 32 fils, il s'en trouvera plusieurs qui nous donneront maille à partir et qui créeront, surtout dans l'Adrar mauritanien, des situations critiques dont nous sortirons parfois de justesse. C'est à la zaouïa de Cheik Ma el Aïnin que sera élevé l'Émir de l'Adrar, Ould Aïda qui nous trahira en 1933. C'est sous l'influence de Ma el Aïnin, que Moulay Idriss descendra du Maroc en 1906, mettra le siège devant Tidjikja. C'est enfin Ma el Aïnin qui fera assassiner Coppolani. On croira à un acte de fanatisme isolé, alors que l'assassin était affilié à une secte religieuse sur laquelle le marabout de Smara avait une profonde influence.

Dans le Sud marocain, nous aurons un autre ennemi d'envergure, appelé *Abidine*, Kounta du Soudan.

Après un pèlerinage à la Mecque, ce marabout aux instincts guerriers s'installe au Hoggar, puis à Aouleft. Il pille les caravanes, et se fait une belle réputation, en 1893, en provoquant une pluie miraculeuse. Puis il nous crée des difficultés au Soudan après notre occupation de Tombouctou, en groupant contre nous Maures, Touareg et Kounta, ce qui nous oblige à réagir et à occuper le Nord de la boucle du Niger. Les

tribus hostiles se soumettent, mais Abidine s'éloigne hors de notre portée et nomadise dans la région de Tabelbala.

Plus tard, il formera une zaouïa au Tafilalet et trouvera de nombreux partisans chez les Berabers et toutes les tribus insoumises. Il conduira lui-même de nombreux rezzou, mais lorsqu'il deviendra vieux, il se contentera d'envoyer, contre nous et nos fidèles du Soudan, ses dix fils aussi courageux que lui, dont six mourront au combat.

Aux noms de Ma el Aïnin et d'Abidine, il faut ajouter, pour le Sahara occidental, celui d'*Ould Mehemet*, ancien chef d'une tribu bérabiche du Soudan ressortissant du cercle de Tombouctou, parti en dissidence en 1909.

Les Ahel Ma el Aïnin, les Ouled Abidine el Kounti et les Ould Mehemet furent des ennemis tenaces et à leur haine s'ajoutèrent inimitiés, rancunes et agressivité de tous ceux pour qui la paix que nous apportions était contraire aux intérêts.

Nos principaux ennemis de l'Est étaient les Senoussi. La frontière qui séparait la Libye du Sahara français, mis à part les rectificatifs dus aux accords de Rome en 1935, limitait notre zone d'influence telle qu'elle avait été fixée par la convention de mars 1898 avec l'Italie et celle de 1899 avec l'Angleterre. Ces conventions nous laissaient maîtres du Tibesti. Ce n'était point l'avis de tous.

En fait, l'influence exercée sur ces pays était celle de la Senoussia qui avait chassé les Toubous de Koufra, et l'influence théorique était celle de la Turquie qui prétendait avoir depuis longtemps acquis des droits sur le Kanem, le Bahr el Ghazal et le Ouadaï et, a fortiori, sur le Borkou-Ennedi. Pendant tout le temps que dura notre pénétration, les Senoussi — les khoans ou frères — furent nos pires ennemis, animés par une vive inimitié à laquelle leur fanatisme religieux n'était pas étranger.

Au début de l'histoire du Sud-Est saharien, le nom de *Barani* est sur toutes les lèvres. C'est un Arabe senoussi qui, par ses rezzou et sa propagande, s'opposera à notre pénétration au Tchad.

Un autre chef, *Abdallah Toheur* lui succèdera comme chef senoussi de la garnison d'Aïn Galakka, sous l'obédience de Mohammed Sunni qui, de Gouro, commandait le Borkou et l'Ennedi.

Notre occupation de cette région en 1914 fit que les Toubous nous demandèrent la paix et que les Senoussi s'enfuirent à Koufra. Mais les Italiens qui avaient occupé Ghadamès en 1913 et Ghat en 1914 avaient laissé leurs arrières à découvert. Ils durent se replier, abandonnant un armement considérable dont profitèrent les Senoussi. A cette époque le Fezzan est sous le pouvoir du Senoussi Seyed Mohammed el Abed. Le

Sultan Ahmoud, basé sur Ghat, harcèle nos forces et attaque nos postes. Il occupe Djanet lorsque nous l'abandonnons et reste maître du pays Ajjer. Ce n'est qu'après la réoccupation de Djanet en 1918, que Moussa Ag Amastane obtiendra de lui une entrevue après laquelle il cessera les hostilités et se retirera au Fezzan.

C'est au cours de cette période trouble que se révèlera *Kaossen*, chef targui dissident de l'Aïr qui avait fait parler de lui au Tchad, et qui attaquera Agadès en 1916 avec 1 000 rebelles de l'Aïr levés par le chef targui félon Tégama.

Après les cuisants échecs que nous lui infligerons, il rentrera à Koufra où sa défaite lui vaudra d'être mis à mort par le chef de la Senoussia.

LES MÉHARISTES ALGÉRIENS

La conquête du Sahara, doublée d'une pénétration pacifique, ne s'est faite selon aucun plan général, mais un peu par tâtonnements et de deux côtés à la fois, par les rives du désert; métropolitains et coloniaux poussant leurs pions, les premiers vers le Sud, les seconds vers le Nord, jusqu'à ce qu'ils se rencontrent.

Cette pénétration commença en 1852 dans le Sud algérien, c'est-à-dire très en avance par rapport au Sahara noir qui était à cette époque une terre quasiment inconnue. Avant d'aborder les déserts du Sud, il fallait pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique occidentale. Nous en étions loin : notre influence ne se manifestait que sur les côtes et, mise à part la Mauritanie où les autochtones nous créaient quelques difficultés sur le Sénégal, le Sahara n'était pas le premier de nos soucis. La foi saharienne n'était pas née. Le milieu du XIX^e^ siècle était l'époque où Faidherbe, prenant la tête du gouvernement du Sénégal, allait déclencher le grand mouvement d'expansion en A.O.F. Le manque de foi saharienne de l'extraordinaire colonial qu'il fut, n'apparaîtra que plus tard dans la phrase suivante (1) : « Quelques cultivateurs de dattes, dans les oasis les plus rapprochées et les plus fertiles, quelques chasseurs d'autruches, voilà, selon nous, tout l'avenir du Sahara. Les villes telles que Araouan, Oualata, Tichitt, etc., déjà tombées bien bas, disparaîtront. Les puits seront comblés, les chemins oubliés, et la traversée du désert deviendra une tradition qu'on traitera peut-être de fabuleuse. Quelle distance

(1) Revue Maritime et Coloniale, 1863.

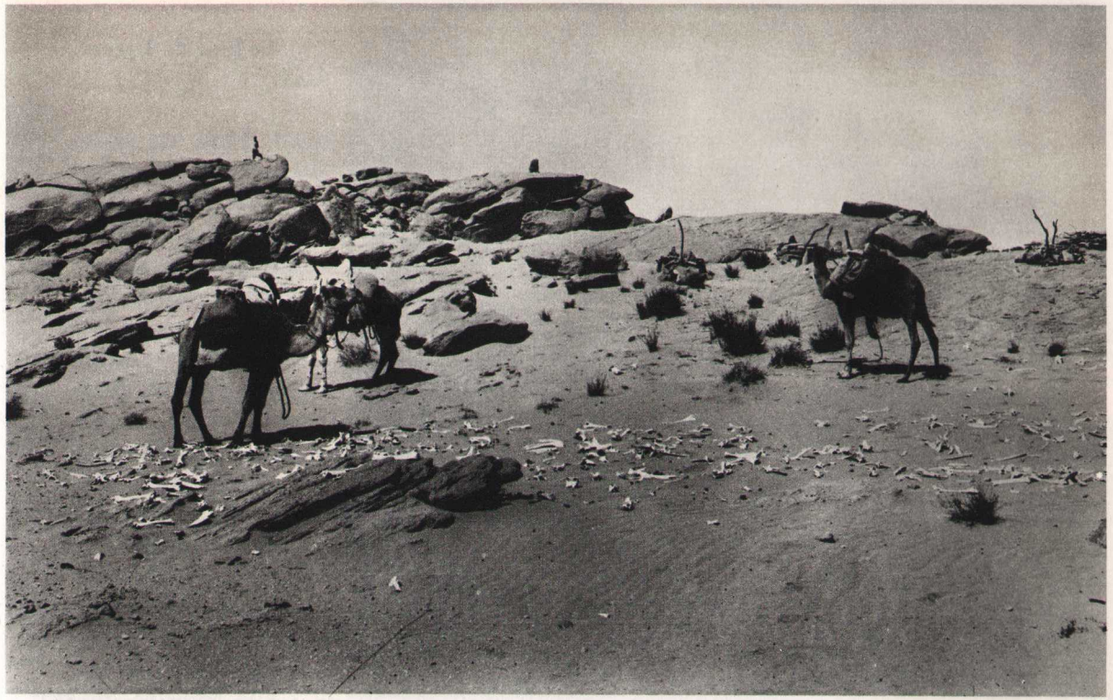
Le Père de Foucauld en 1901 à l'ermitage de Béni-Abbès. A ses côtés le catéchumène Joseph, esclave racheté.

Ernest Psichari, méhariste en Mauritanie.

Méharistes du Tchad.

Méharistes de Mauritanie à Boutilimit.

Méharistes Touareg de la Compagnie des Ajjer.



Lieu du combat du Tit. Au premier plan, ossements de chameaux, au second plan, près des rochers, tombes touaregue.

Janvier 1919. Le Général Laperrine, s'apprête à quitter In Salah pour une reconnaissance dans le Sud.

Le ksar de Djanet.

Vue aérienne du ksar de Djado.

entre ces prédictions et cette image de l'Algérie et du Sénégal se donnant la main par-dessus le Sahara! Qui a raison? Dieu le sait et l'avenir l'apprendra ».

L'histoire nous l'a appris, Faidherbe se trompait.

Le Sahara allait d'abord être entamé par le Nord. Cela commença par la prise d'assaut de Laghouat en 1852, suivie par la convention de 1853 qui plaçait le Mzab et Ghardaïa sous notre protectorat. Après ce furent Ouargla et Touggourt, tandis que le chef des Ouled Sidi Cheikh, dans le Sud oranais, se dévouait à notre politique de pénétration pacifique. Mais sa mort fut suivie de l'insurrection de ses tribus dont la nouvelle, se répandant dans les oasis, allait changer l'attitude de tous ceux que nous tentions d'apprivoiser depuis dix ans. En 1873, Galliffet atteint El Goléa. Des assassinats de missionnaires et d'explorateurs et l'échec des deux Missions Flatters entraînèrent la stagnation jusqu'au succès de la Mission Foureau-Lamy qui provoqua une révolution dans les esprits. Durant de longues années, nous avions eu peur des Touareg et du désert mais, dorénavant, nous allons être animés par cette victoire des hommes sur ces immensités arides. La conquête des oasis sahariennes va se produire du Nord au Sud. Elle se fera de façon un peu décousue, la division d'Oran travaillant à l'Ouest, celle d'Alger à l'Est, d'une manière analogue à celle qui allait être employée au Sahara méridional, où Mauritanie, Soudan, Niger et Tchad dispersèrent un peu leurs efforts. Mais il eut peut-être été difficile de faire autrement avec les moyens de l'époque entrant en jeu dans des pays si vides et démesurés.

Avant la naissance du siècle, la situation est la suivante : In Salah qui a été vu par l'explorateur Soleillet a été atteint en décembre 1899 par la Mission Flamand-Pein (ce dernier surnommé le conquérant des oasis), puis occupé par la colonne d'Eu. La Saoura et le Touat ne sont même pas sous notre autorité, mais la base que nous créons en flèche à In Salah est un coin enfoncé au cœur du désert. C'est là que vont naître les méharistes sahariens dont l'idée naquit, en premier lieu, chez un civil, M. Ernest Mercier, grand Africain que la question saharienne obséda littéralement toute sa vie.

Il y avait bien, depuis 1894, un escadron de spahis montés à dos de chameaux, mais ce n'étaient point de vrais méharistes. Ceux-ci ne devaient être créés que le 1er avril 1902, sous le nom de compagnies sahariennes (1), tandis qu'un événement non moins important marquait la fin de cette même année : naissance des Territoires du Sud séparés des départements d'Oran, d'Alger et de Constantine.

(1) L'historique de ces compagnies a été écrit par le capitaine Blaudin de Thé et publié par le Gouvernement Général de l'Algérie.

L'année 1902 apportait une nouvelle organisation de l'autorité, du budget et de la force militaire, dont les effets n'allaient pas tarder à se manifester, d'autant plus qu'une pléiade de chefs sahariens, de très grands chefs parfois, allaient mettre leur intelligence, leur esprit d'initiative, leur volonté, leur endurance, leur héroïsme et leur expérience au service d'une cause nouvelle.

La pacification du désert allait se présenter sous trois aspects : achever l'occupation des oasis et l'étalement des postes en pays chaambi, soumettre les Touareg du Nord, et contenir dans le Sud marocain l'action des dissidents et des pillards. Cette dernière action, la plus longue et la plus dure, allait permettre à l'instrument méhariste de se forger et de s'élever, dans la pratique du chameau et la connaissance du désert, vers le niveau des grands nomades. La pacification coûta aux Français beaucoup de souffrances, mais peu de sang : elle se fit harmonieusement car l'exploration, l'œuvre politique et l'action militaire marchèrent de front ou peu s'en faut, du fait que les pouvoirs étaient dans les mêmes mains, celles des officiers : commandants de territoires, chefs d'annexes et commandants de compagnies sahariennes.

Deux grands noms sont à l'origine de la pacification : Lyautey et Laperrine. Le premier fut affecté dans le Sud oranais en 1903, à la suite de difficultés que nous avaient créées les nomades : attentat près de Figuig, dont le gouverneur général Jonnart avait failli être victime, combats d'Hassi Rhezel et de Noukhila en juillet 1903 et surtout, le mois suivant, le siège de Taghit par 8 000 nomades dont 4 000 guerriers bien armés qui furent repoussés par une garnison de 300 hommes secourue le troisième jour par un détachement de 40 cavaliers. Cette défense de Taghit est parmi les plus glorieuses de l'épopée nord-africaine.

Avec ses méthodes coutumières, le général Lyautey, commandant la subdivision d'Aïn-Sefra, apprivoisa les Ouled Djerid et les Doui Ménia, et pour protéger de l'Ouest et particulièrement du Tafilalet les régions du Guir, de la Zousfana et de la Saoura que nous venions d'occuper, il implanta une série de postes dont Colomb-Béchar. C'est lui qui créa, le 22 avril 1904, parmi bien d'autres unités, la Compagnie Saharienne de la Saoura, toujours existante, basée alors sur Beni-Abbès, et celle de Colomb-Béchar qui devait être supprimée quelques années plus tard; les autres compagnies sahariennes nées en 1902 étant celles du Tidikelt (In Salah), du Touat (Adrar) et du Gourara (Timmimoun). Cette dernière, saharienne de nom, devait être supprimée en 1910.

L'autre grand chef qui joua le rôle le plus important dans la pacification fut Laperrine. Il avait d'abord servi aux spahis soudanais, puis aux spahis sahariens montés à méhari, à El Goléa, ancêtre des compagnies

sahariennes. Sa nature rappelle un peu celle de son chef Lyautey : homme d'action parfois coléreux, psychologue, indépendant, ennemi des règlements et des bureaux et parfois même des grands chefs qui s'y trouvent. Lyautey écrivait : « Quant aux chefs, leur amour m'a toujours infiniment moins intéressé que celui de mes subordonnés, le seul auquel je tienne ». Laperrine va plus loin. Il dit des grands chefs qu'ils le dégoûtent (1). En particulier, à ses débuts, il ne s'arrange pas très bien avec Lyautey. Cela n'empêchera pas l'un de faire appel à l'autre lorsqu'en 1917 tout le Sahara aura besoin d'être tenu en mains.

Laperrine fut le pacificateur des Touareg et il a dit clairement que le Père de Foucauld fut l'agent principal de cette pacification. Il fut le créateur de la politique d'apprivoisement inaugurée en quelque sorte en 1908 par une véritable action d'éclat pacifique. Accompagné de l'ermite et de deux officiers, il se rendit sans escorte de l'ermitage du Père jusqu'au campement de Moussa Ag Amaskane éloigné de quatre kilomètres, *sans une arme quelconque*. La confiance réciproque était née.

A côté de chefs de cette envergure, d'autres jouèrent un rôle important, en particulier le lieutenant Cottenest qui, dès 1902, c'est-à-dire à un moment où la nouvelle organisation militaire et administrative décidée n'était pas encore en place, fit au Hoggar un raid caractérisé par son audace et ses résultats. L'audace vint de ce que le Hoggar était toujours considéré comme le pays de la peur, le fief des invincibles Touareg et que Cottenest était seul Français à la tête d'un contre-rezzou de 140 partisans et goumiers, ni aguerris ni sûrs. Le résultat fut que le pays se soumit.

A 600 kilomètres de son point de départ, à une journée de chameau, de Tamanrasset, au puits de Tit, Cottenest fut attaqué par les Touareg, des hommes intrépides qui avaient leurs lances, leurs boucliers, leurs sabres, des fusils, certes, mais peu de munitions. Malgré leur supériorité numérique, ils subirent des pertes sévères de Cottenest et de ses hommes retranchés aux abords du village de Tit. Ils durent s'enfuir en laissant 100 morts sur le terrain, parmi lesquels se trouvaient des chefs et de nobles Kel Rela.

Quelques jours auparavant, recherchant à Ideles les fauteurs du razzi, le lieutenant avait trouvé, dans la case de l'ancien Aménokal responsable du massacre de la Mission Flatters, de nombreux objets ayant appartenu à la mission, ce qui l'avait conduit à raser la case et à dresser

(1) Georges Gorrée et Michel Thiout : un colonisateur fougueux et raisonnable : Laperrine. Cahiers Charles de Foucauld, nº 1.

à sa place un monument à sa façon portant en inscription sur un bouclier targui : « Mission Flatters, 16 février 1881 » « 25 avril 1902 » (1).

La nouvelle de cette éclatante victoire se répandit comme un coup de tonnerre et fut d'abord assez mal accueillie en France, au ministère, mais comme ce combat fut suivi du raid Guillo-Lohan au Hoggar, chacun comprit qu'un grand pas avait été fait dans le domaine de la pacification. Ce raid fut une véritable tournée de police qui, se transformant en tournée d'apprivoisement, entraîna la fuite en pays Ajjer de l'Aménokal Attici ag Amellal hostile à notre pénétration et décida Moussa Ag Amastane à se rapprocher de nous. Il fallut reconnaître que le simple contre-rezzou de Cottenest avait été plus fructueux que ne l'eût été une importante colonne. Le désastre Flatters était effacé.

L'année 1904 fut marquée par la décevante liaison de Timiaouine où Laperrine, accompagné du lieutenant Nieger et du Père de Foucauld, dut rebrousser chemin par ordre du gouverneur général de l'A.O.F. (2).

A la fin de la même année, le capitaine Flye Sainte Marie, avec cent méharistes de la Compagnie Saharienne du Touat, faisait une reconnaissance de 2 300 kilomètres dans l'Iguidi et l'Eglab, alors inexplorés. Puis, en 1906, l'exploration atteignit l'erg Cheiche. Elle fut l'œuvre de Laperrine revenant, avec 75 méharistes de la Compagnie Saharienne du Touat, de la région de Taoudeni où il avait rencontré le capitaine Cauvin et le lieutenant Cortier. Cette reconnaissance, riche en renseignements, avait été particulièrement pénible et périlleuse (3).

L'année 1906 vit aussi notre action contre l'oasis de Tabelbala reconnue dès 1902 et qui, depuis ce temps, donnait souvent abri et vivres aux razzieurs. La colonne était sous les ordres du capitaine Martin. Mais Tabelbala ne sera occupé qu'en 1910 pour servir de base aux unités méharistes.

L'année suivante voit naître une nouvelle organisation territoriale du Sahara blanc. Jusqu'alors le commandant militaire du Territoire des Oasis, résidant à Adrar, administrait le Touat, le Gourara, le Tidikelt et le Hoggar, et était responsable du Sahara central et occidental où les rezzou, d'ailleurs, étaient de moins en moins nombreux. Restait le Sahara oriental, côté Libye, moins exposé aux pillages, mais où les Touareg Ajjer, voisins des Hoggar, étaient administrés par le commandant du Territoire Militaire de Touggourt. Il était nécessaire de mettre

(1) Jean et Raoul Brunon. Découverte du Hoggar.
(2) Général Schmitt. Timiaouine. Tropiques 365.
(3) Le même itinéraire fut suivi, en 1913, par le brigadier Le Brazidec et deux méharistes qui se croyaient perdus et qui n'évitèrent de mourir de soif que par leur sens du désert, leur énergie et une pluie providentielle. Leur aventure a été relatée par Joseph Peyré.

tous les Touareg, Ajjer et Hoggar, sous une même autorité. Dès le 10 avril 1907, un décret réorganisa le commandement saharien : le Sahara occidental fit bande à part; la police du désert, assurée par les Compagnies Sahariennes du Touat et de la Saoura, incombait au Territoire Militaire d'Aïn-Sefra. Le colonel Laperrine, devenu responsable du Territoire des Oasis, installait son poste de commandement à In Salah dont dépendait la Compagnie Saharienne du Tidikelt renforcée, dont la zone d'action s'étendit alors jusqu'aux confins algéro-libyques.

Les unités du Sahara occidental continuèrent à assurer efficacement la protection des oasis : poursuites de djich, reconnaissances, combats, tournées diverses, dont les résultats furent si efficaces que la sécurité devint complète dans la Saoura. Les rezzou, au nombre de 6 en 1901, allèrent chaque année en décroissant et passèrent de 5, puis 4, à 2 en 1907, 1 en 1908 pour se maintenir à zéro.

Dans le Sud, en 1909, le Sahara central étant calme, le colonel Laperrine décidait de se rendre auprès du colonel Venel, commandant le Haut-Sénégal et Niger, pour régler maintes questions, dont celle des frontières, par la convention de Niamey. Il se rendit dans ce poste par Gao et rejoignit Tamanrasset par Ménaka.

★

Dans les activités des méharistes du Sahara central qui, jusqu'alors, complétaient parfois celles des méharistes soudanais, il est édifiant de signaler celles du capitaine Charlet, chef de l'annexe d'In Salah et commandant la Compagnie Saharienne du Tidikelt.

Le 25 mai 1912, un fort razzi de Berabers avait massacré, à El Guettara au Soudan, le détachement Le Lorrain. Ces pillards semblaient n'avoir pas quitté l'Erg Cheiche tandis que d'autres bandes étaient signalées dans le Timétrine et l'Adrar des Iforas, où des tribus soumises, chassées du Hoggar par la sécheresse, profitaient de quelques pâturages. Une force méhariste insuffisante, celle du lieutenant Depommier, était dans la région. Le capitaine Charlet décida de lui prêter main forte. Détail piquant, les razzieurs d'El Guettara étaient commandés par deux fils d'Abidine, notre vieil ennemi kounta, et Charlet prit comme guide leur frère aîné, Baba ould Abidine, qui venait de faire sa soumission!

Après diverses péripéties, une longue marche vers le Sud et une poursuite vers le Nord, Charlet attaque un rezzou à Zouila et lui reprend 28 négrillons, 8 noirs, 13 négresses, 293 chameaux et 52 fusils. Il a quitté In Salah depuis près de deux mois mais, au lieu d'y rentrer, il décide de se rendre au Soudan conduire les captifs libérés et ramener le corps

du lieutenant Le Lorrain et de M. Rossi, relevés momifiés par le lieutenant Depommier qui a enterré sur place les corps des 38 Sénégalais. Comme il convient qu'il renseigne ses chefs, il dépêche à In Salah le célèbre Le Brahizec. Puis il va à Tombouctou où il arrive en janvier 1913. En présence du Gouverneur du Haut-Sénégal et Niger, les deux victimes d'El guettara sont inhumées dans le recueillement, et les captifs libérés dans l'enthousiasme général.

Charlet reste cinq jours à Tombouctou, va à Bourem, repart dans l'Adrar des Iforas et, le 19 mars, arrive à Fort Motylinsky, à 500 kilomètres de Djanet. Son aventure ne va pas s'arrêter là; elle se poursuivra vers l'Est.

Non loin de la frontière, l'oasis de Djanet avait été visitée en 1909 par une colonne dont le chef, le capitaine Nieger, avait fait amener le drapeau turc qui y flottait. La colonne était revenue à sa base, le Fort Polignac, créé en 1908. Durant deux années, il ne s'y était rien passé mais, en novembre 1911, ce même capitaine Charlet avait reçu l'ordre de s'y rendre et d'y créer un poste permanent, ce qui avait été fait.

En mars 1913, c'est-à-dire à l'époque où le capitaine Charlet, revenant du Soudan, avait atteint Fort Motylinsky, le commandant militaire des Oasis avait décidé de tenter une liaison à Djado entre les troupes de Djanet et les troupes coloniales. Avec 40 méharistes de la Compagnie des Ajjer, le lieutenant Gardel devait accomplir cette mission. Il ne put le faire. En cours de route, il reçut l'ordre de rebrousser chemin car, à Ghat, de l'autre côté de la frontière, il se formait une importante harka d'Arabes, de Touareg, de Toubous et de Turcs. En s'en retournant à Djanet, il alla aux renseignements et, à Esseyen, il livra un mémorable combat avec ses 48 méharistes, vite installés sur la défensive, contre une troupe beaucoup plus nombreuse, bien armée et encadrée, qui submergea le centre du dispositif, en pilla les bagages et se retira avec de lourdes pertes. Gardel profita de la nuit pour envoyer un courrier à Djanet où se trouvait le capitaine Charlet qui se hâta aussitôt vers le lieu du combat. Il n'y trouva personne. Gardel s'était dégagé par une charge à la baïonnette, le 11 avril, et il s'était hâté vers Djanet non sans avoir auparavant, lui-même, amputé un de ses subordonnés dont le péroné avait été fracassé par une balle, et qui survécut!

Le capitaine Charlet ne put rejoindre le lieutenant Gardel qu'à un jour de Djanet. Le désert est vaste! Après de nouvelles pérégrinations il rentra à In Salah le 15 juin. Parti depuis 8 mois, il avait couvert 6 400 kilomètres, c'est-à-dire beaucoup plus que de nombreux méharistes durant toute leur carrière!

Restons dans cette région de Djanet que la retentissante victoire d'Esseyen (1) a rendue assez calme. Pourtant, de l'autre côté de la frontière, les populations nous demeurent hostiles, par l'influence des Senoussi que nous avons chassés du Tibesti.

L'année 1914 va tout changer. En novembre, ils s'empareront de Sebha, en Tripolitaine, dont la chute sera à l'origine du repli des postes italiens. Pendant deux ans le Fezzan sera au pouvoir de Seyed El Abed dont l'action commence contre le Sud tunisien et se complète par une propagande d'autant plus facile que les Ajjer dissidents sont nombreux de l'autre côté de la frontière. Nous devons créer une nouvelle compagnie saharienne à Ouargla. La dissidence s'accroît. Le Sultan Ahmoud trouve l'occasion de se venger de son échec d'Esseyen et rassemble une forte harka. Le 6 mars 1916, celle-ci attaque le bordj de Djanet commandé par le maréchal des logis Lapierre et occupé par 45 hommes. Plusieurs centaines d'ennemis bien armés et pourvus de canons l'assiègent durant vingt jours et prennent sous leur feu le seul point d'eau du poste. Une nuit, Lapierre et ses compagnons réussissent à se dégager et à se replier vers le Nord-Est. Mais il est trahi en cours de route. Ses hommes se débandent et il est fait prisonnier pendant que le secours passe non loin de lui!

Nous ne pouvons rester sous cet échec. Le chef de bataillon Meynier, celui que nous avons connu comme lieutenant au rendez-vous du Tchad en 1899, commandant le Territoire des Oasis, organise une colonne à Ouargla. Djanet est repris en mai 1916, une garnison y est laissée et les dissidents repassent la frontière. Mais la ligne de ravitaillement est longue, le pays n'est plus sûr et une fois encore Djanet doit être abandonné en août. Après Djanet, c'est Fort Polignac qui doit être évacué. Les choses vont mal, le pays se soulève. En décembre, c'est le Père de Foucauld qui est assassiné à Tamanrasset. Le même mois, Kaossen, chef targui de l'Aïr, met le siège devant Agadès. Du Hoggar au Tassili et du Niger à l'Aïr, la situation est très grave. L'Aménokal Moussa Ag Amastane, lui-même, semble douteux. Sous l'action de la propagande senoussiste, presque toutes les tribus touarègues se révoltent ou s'agitent sur trois territoires différents : les Territoires du Sud, le Niger et le Soudan.

Devant le danger, le Gouvernement qui avait déjà fait le projet de créer un Territoire du Centre Africain (décret du 30 juin 1914) destiné au général Largeau, projet abandonné à la déclaration de guerre, reprit d'urgence une idée plus vaste et créa les Territoires Sahariens qui comprennent le Sahara central, ne laissant indépendants que la Mauritanie et le Tchad. Le général Lyautey, alors ministre de la Guerre, en donna

(1) Le rapport du lieutenant Gardel fut publié au Journal Officiel de la République Française.

la responsabilité au général Laperrine. Lorsqu'en février 1917, celui-ci prit effectivement possession de ce nouveau commandement, la situation militaire du Sahara n'était déjà plus alarmante et le poste d'Agadès venait d'être délivré. Il écrira plus tard : « Mon commandement était tout en parade... Le chef de police d'une zone saharienne donnée doit dépendre du Commandant du Territoire de la région qu'il couvre ». Ce commandement unique du Sahara central prendra fin en octobre 1919.

En fin 1917, le Hoggar et le Niger sont calmes, en sorte que Laperrine peut entreprendre une tournée d'inspection qui le conduit à Tombouctou. Mais le pays Ajjer est toujours en effervescence sous l'action du Sultan Ahmoud qui lance des expéditions contre nos détachements ou les campements fidèles.

La réoccupation définitive de Djanet, le 28 juillet 1920, par le commandant Sigonney, commandant militaire du Territoire des Oasis, et les actions énergiques et locales qui s'ensuivirent, dégagèrent le pays des dissidents à la solde du Sultan Ahmoud et le calme s'établit définitivement au pays Ajjer.

★

Nous avons laissé le Sahara algérien occidental à la veille de la première guerre mondiale, dans une bonne situation : plus de rezzou sur le Touat et le Saoura. La sécurité locale était assurée, mais il existait, à l'Ouest, un vaste « no man's land » formé par les régions septentrionales du Soudan et de la Mauritanie, le Rio de Oro, le Sud marocain, l'Ouest algérien, parcouru par les rezzou, et refuge des dissidents.

La reconnaissance du pays va se faire méthodiquement à partir du Tabelbala et de Bou Bernous dans le Ménakeb, dans l'Erg Cheiche, à Taoudeni, dans l'Eglab, dans l'Iguidi et vers Tindouf la ville un peu mystérieuse qui n'a été vue que par Oscar Lenz (1880) et Douls (1887). Mais à partir de 1916, plusieurs rezzou se manifestent, jusqu'à ce que le combat de Foum Tlaïa vienne mettre un frein à l'audace des razzieurs. C'est l'époque où les unités du Sahara central commencent à être débordées, ce qui conduit le commandement à envoyer la Compagnie Saharienne du Touat en renfort au Hoggar, celle de la Saoura restant seule chargée de la police du Sahara blanc occidental.

Il est difficile pour une compagnie saharienne de faire le travail de deux, d'autant plus que les zones d'action en pays désertiques sont toujours immenses. Les pillards bien renseignés, sachant la présence au Hoggar des méharistes du Touat, et ceux de la Saoura orientés vers le Tafilalet, peuvent à leur aise descendre opérer au Soudan.

En 1920, le 25 décembre, le capitaine Augiéras effectue à El Mzerreb une liaison avec les méharistes de Mauritanie commandés par le chef de bataillon Lauzanne. Cette opération pacifique, importante pour l'époque, fut suivie, par les méharistes de la Saoura d'une nouvelle série de reconnaissances dans le Hank, l'Iguidi, l'Erg Cheiche, plusieurs d'entre elles étant menées par le capitaine Ressot appelé à entrer le premier dans l'oasis de Tindouf. Cette lente pénétration allait préparer, à longue échéance, la jonction entre le Maroc et la Mauritanie qui, depuis longtemps déjà, avait été souhaitée. En 1914, le général de division Lyautey, commissaire général de France au Maroc, avait répondu au gouverneur général de l'A.O.F. qui lui avait écrit en vue d'une action commune, qu'elle n'était pas encore possible.

Plus tard, à la conférence de Marrakech de 1925, les autorités marocaines et mauritaniennes avaient demandé l'intervention immédiate des

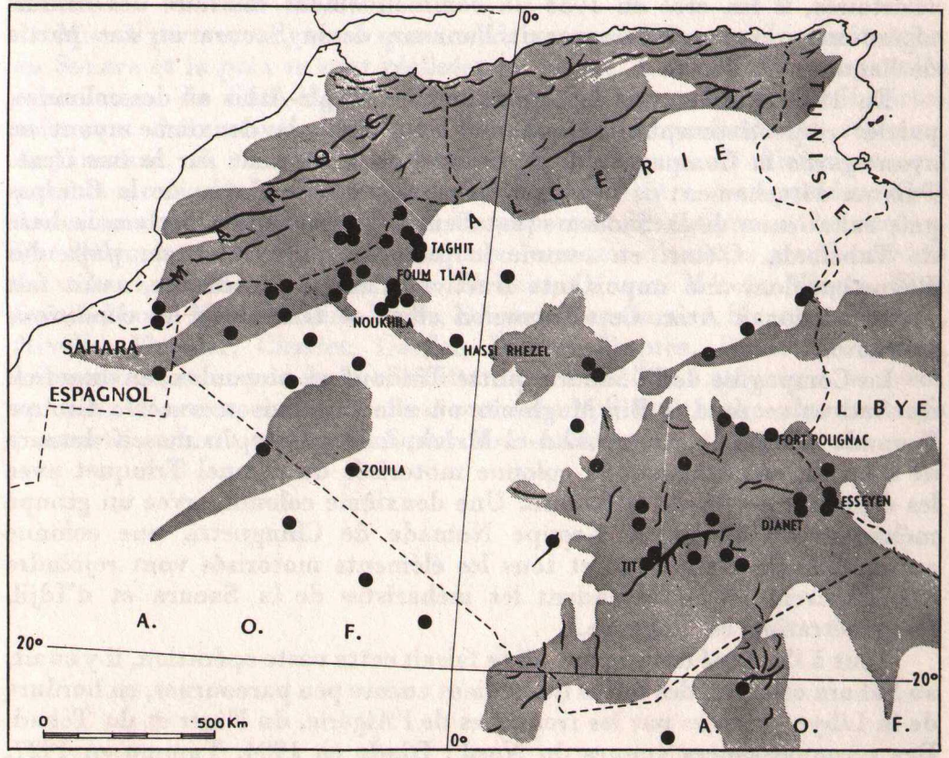


Figure 11. — *Combats livrés en Sahara algérien.*

méharistes algériens dans la région de Tindouf. Une colonne avait alors été formée, en avril 1925, sous les ordres du capitaine Ressot avec trois pelotons de la Saoura, laquelle s'était rendue sans encombre à Tindouf, ville morte où vivaient seulement quelques familles de Tadjakant, pour la plupart absentes.

Le capitaine Ressot renouvela sa reconnaissance en 1928 avec deux pelotons de la Saoura et un du Touat, tandis que l'année suivante les méharistes du Touat, sous le commandement du capitaine Flye Sainte Marie effectuaient la seconde liaison algéro-mauritanienne avec le groupe nomade du capitaine Lapeyre à Aïoun Abd el Malek.

Les années suivantes sont l'occasion de nombreuses activités des méharistes algériens : poursuites de rezzou, combats et opérations diverses en liaison avec le Maroc, comme celle du Tafilalet en 1932 et celle du coude de l'oued Dra, la même année; mais par suite de difficultés de coordination des efforts, puisque la zone à pacifier dépendait de deux territoires, il fut créé en 1933 un commandement militaire des confins algéro-marocains qui comprenait l'annexe de la Saoura et une partie de l'annexe du Touat.

En 1934 commencent les opérations de l'Anti-Atlas où des colonnes, parties respectivement de Goulimine et d'Assa, la deuxième ayant en avant-garde la Compagnie de la Saoura, se rejoignent sur le bas Draa. Puis un détachement de la légion étrangère et un peloton de la Compagnie saharienne de la Saoura s'installent à Tindouf qui remplace la base de Tabelbala. C'était en somme le prélude à l'invasion du pays des Regueïbat dont une importante fraction, l'année précédente, avait fait sa soumission à Atar. Cette invasion allait se faire dans les conditions suivantes.

La Compagnie de la Saoura quitte Tindouf en novembre, en direction du Sud et se rend à Bir Moghrein où elle fait liaison avec le Groupe Nomade d'Idjil. A Aïoun Abd el Malek, à la pointe du massif dunaire de l'Iguidi, se réunissent la colonne motorisée du colonel Trinquet avec les éléments portés de la Saoura. Une deuxième colonne, avec un groupe méhariste du Touat, le Groupe Nomade de Chinguetti, une colonne automobile de Mauritanie et tous les éléments motorisés vont rejoindre Bir Moghrein où les attendent les méharistes de la Saoura et d'Idjil. La pénétration est achevée.

Tout à l'opposé des régions où se faisait cette vaste opération, il y avait, au Sahara oriental, des terres qui étaient encore peu parcourues, en bordure de la Libye, coupées par les frontières de l'Algérie, du Niger et du Tchad. Des reconnaissances venues du Nord : Djado en 1924, Tummo en 1927, oued Taffassasset en 1928, Ténéré en 1929-30, jointes aux reconnaissances

venues du Sud et effectuées par les méharistes du Tchad et du Niger, avaient préparé le rendez-vous de Bilma en 1932. Le chef de bataillon Carbillet, commandant le Territoire des Oasis, à Ouargla, à qui s'était joint le prince Sixte de Bourbon, y avait rencontré le colonel Vignon, de Zinder et le commandant Ogier du Tchad.

L'épopée des méharistes algériens que l'on aurait pu croire terminée par la pacification du Sahara ne l'était pas, pour autant : elle devait se poursuivre durant la dernière guerre. Le 26 janvier 1943 s'effectuait, à Ghadamès, la liaison des méharistes et des éléments motorisés avec la compagnie de découverte du Groupe Nomade du Tibesti, avant-garde des Forces Françaises Libres venues du Tchad. La veille, la garnison italienne de Ghat s'était rendue au capitaine Faugère qui avait sous son commandement diverses forces sahariennes du Touat, du Hoggar, du Tidikelt et des Ajjer. Comme l'écrivit le général Delay, commandant le front Est, les Sahariens avaient été les premiers à occuper une place ennemie.

Mise à part cette guerre quasi-moderne pour l'époque, la pénétration au Sahara et la paix se sont réalisées en 34 ans. L'action des compagnies sahariennes du Sud algérien fut complétée par celle des méharistes coloniaux dont nous allons voir l'œuvre lente, profonde et étendue. Auparavant, il convient de signaler que le raccourci historique qui précède a omis 60 combats, de nombreuses poursuites et un grand nombre de reconnaissances, dont la moindre comportait des fatigues et des risques. Parallèlement, elle a passé sous silence les noms d'un très grand nombre de valeureux officiers méharistes. Si Pein, Cauvet, Métois, Nieger, Flye Sainte Marie, Martin, Saint-Léger, Dinaux, Depommier, Sigonnet, Voinot, Nivelle, Meynier, Charlet, Gardel, Duclos, Duprez, Ressot, Augiéras, Lehuraux, ont acquis de la célébrité dans les milieux sahariens, souvent au delà, d'autres, moins connus, ont accompli leur tâche obscure mais fructueuse, ainsi que de nombreux sous-officiers.

LES MÉHARISTES MAURITANIENS

Les méharistes de Mauritanie furent les derniers créés car nous ne commençâmes notre pénétration, au Nord du fleuve Sénégal, qu'après avoir conquis les régions sahéliennes du Soudan, du Niger, et avoir pris position au Nord et à l'Est du Tchad.

Si, au début du siècle, la paix régnait déjà au Sénégal, si les riverains noirs n'étaient plus systématiquement razziés par les Maures, la situation n'en était pas, pour autant, idéale. Le désordre, se manifestant par des meurtres, des luttes intestines et des pillages, régnait dans un pays où nous évitions de nous immiscer, nous contentant de constater que les escales étaient désertées, que le commerce de la gomme en souffrait et que les émirs ne respectaient plus les obligations dont l'ensemble, liberté du commerce, protection des escales, sécurité des pistes caravanières, eût dû contribuer à faire que les Noirs de la rive gauche du fleuve vivent en paix.

Notre prestige, qui allait chercher ses racines dans la politique de Faidherbe, s'effritait peu à peu. Ce fut le grand diplomate Coppolani qui le rétablit et nous pénétrâmes pacifiquement dans le territoire le plus guerrier du Sahara noir grâce à des chefs religieux influents : Cheikh Sidia, Cheikh Saad Bou, Cheikh Suleiman. Nous occupâmes le Trarza en 1903, le Brakna en 1904 et le Tagant en 1905. Nous y créâmes de nombreux postes, livrâmes quelques combats et la pénétration s'arrêta en 1905 par l'assassinat de Coppolani. Durant cette période une idée se fait jour : la nécessité de créer des unités méharistes, idée qui avait été exprimée pour la première fois en 1820 par le capitaine de frégate Montgery qui écrivit alors : « Il faudrait former un régiment de laptots montés sur des dromadaires » (1).

★

Il est évident qu'on n'a pas attendu la formation d'unités régulières pour utiliser le chameau en Mauritanie; le capitaine Frérejean, en 1904, employait déjà des goumiers maures montés à chameau et la même année, à Taguilalet, une section de Sénégalais montés à chameau était assaillie par 200 Maures.

(1) Commandant Gillier. La pénétration en Mauritanie.

Sans doute aussi, une centaine de goumiers recrutés en Algérie en 1904, plus au courant de la manière de combattre les Maures que les indigènes d'A.O.F., eurent-ils l'occasion d'opérer à dos de chameau; mais, pour voir une unité organisée, régulière, une véritable unité méhariste, il faudra attendre l'arrivée de l'administrateur Théveniaut.

Ancien méhariste du Soudan, M. Théveniaut fit quelques essais à Boutilimit en novembre et décembre 1905 et, dès le début de 1906, la 1re section méhariste hors-cadres fut officiellement créée à Kroufa tandis que l'année suivante la première section de méharistes sénégalais naissait à Boutilimit. D'autres suivirent. En moins d'un an et demi elles parcoururent 7 000 kilomètres, eurent neuf engagements, firent vingt reconnaissances ou tournées de police et ne subirent aucun échec.

Cette création d'unités méharistes correspond à une période de piétinement dans le Sud mauritanien, durant laquelle nous avons quelques succès locaux grâce aux Berger, Schmitt, Gouspy, mais que nos ennemis mirent à profit : le Chérif Moulay Idriss qui nous bat à Niemilane en 1906 et avec 3 000 dissidents, assiège Tidjikja durant 24 jours (il y perd son prestige et retourne au Maroc) et l'Émir de l'Adrar qui nous inflige quelques échecs et nous oblige à évacuer, en 1908, le poste d'Akjoujt. La même année, le capitaine Mangin, qui commandait le Peloton Méhariste du Tagant, était tué à El Moïnan et son détachement massacré.

Comme conséquence de l'évacuation d'Akjoujt et des échecs relatés ci-dessus, la Mauritanie est littéralement submergée par les rezzou, au point qu'entre mars et la fin de novembre nous avons eu à faire face à 135 attaques. En peu de temps nous avons perdu 3 officiers, 5 sous-officiers européens et 134 tirailleurs, plus de nombreux blessés. Le ravitaillement est pillé, les lignes télégraphiques coupées et le bétail razzié. Il faut mettre un terme à cette situation qui pèse sur la Mauritanie occupée. Le mal vient de l'Adrar où les dissidents se ravitaillent dans les palmeraies et dont les habitants sont devenus riches tant le butin s'y accumule. Le métier de pillard est devenu maintenant le plus sûr et le plus lucratif. Gouraud va mettre bon ordre à cette situation, en vertu d'un principe énoncé par Coppolani : « Celui qui tient les palmeraies tient les nomades. »

La conquête de l'Adrar fut alors décidée. Elle fut menée par deux colonnes, celle du Tagant, forte d'un millier d'hommes, se concentra à Moudgéria sous le commandement du chef de bataillon Claudel; la seconde, une compagnie et un goum de partisans, à Aguilal Faye au Trarza, sous les ordres du commandant Frérejean, celle-ci devant rejoindre la précédente dans la région d'Amatil.

Une fois réunies après de durs combats, ces colonnes forçaient Hamdoun, Thermophyles de l'Adrar, au prix d'une lutte assez violente,

et l'ennemi, découragé, laissait la route libre vers Atar où nous entrions sans résistance le 9 janvier 1909. Un élément occupait Chinguetti et Gouraud en personne atteignait la Koedia d'Idjil, mettant un terme à la conquête proprement dite.

Les talibés de Ma el Aïnin ont regagné le Maroc. Les principaux chefs de l'Adrar et quelques grands nomades ont demandé l'aman, ceux-ci pour pouvoir se ravitailler en Adrar. De même des chefs du Sud : Ould Deïd au Trarza, en particulier, ont été dépassés par notre avance et se sont soumis. Toutefois, l'Emir de l'Adrar, Sidi Ahmed Ould Ahmed Ould Aïda garde la dissidence.

Le problème maintenant, ne consiste pas seulement à se maintenir en Adrar dont l'occupation nous permet de protéger les riverains du Sénégal. Il faut aussi aider les tribus maures qui nous sont soumises. La méthode la plus simple est évidemment de les armer mais comme elles pourraient se retourner contre nous, nous n'avons pas d'autre solution que de développer nos forces méharistes noires et de recruter prudemment des nomades pour les militariser.

Cette situation nouvelle va amener un changement très net dans le caractère des opérations. Jusqu'alors, nos unités avaient lutté contre les tribus dont nous occupions le territoire tandis qu'à présent l'ennemi, formé par les grands nomades qui transhument dans le Nord mauritanien, le Sud marocain ou le Rio de Oro, sera extérieur. La lutte avait été menée par le fantassin, le spahi et le méhariste; elle sera désormais l'apanage de ce dernier.

La période historique qui suit la conquête de l'Adrar est marquée par la liaison avec le Soudan. Entre Tidjikja en Mauritanie et Araouane au Soudan, se trouvait une zone large de 750 kilomètres où les dissidents soudanais, l'Émir de l'Adrar et deux chefs de bandes irréductibles vivaient en paix, malgré la présence, à Kiffa, et à Ras El Ma, d'une unité méhariste, et où la propagande contre nous se manifestait. Tichitt et Oualata étaient désertés à cause des pillards et leurs habitants fuyaient vers le Sud, laissant leur place aux pirates et aux rebelles pour se mettre sous la protection de nos troupes. De nombreux rezzou y opéraient, venant du grand Nord. Cette vaste région de dissidence était formée par le Hodh, pays de pâturage et de points d'eau, limité au Nord par les falaises et prolongé par un désert que l'on appelait improprement le Djouf et que l'on appelle maintenant la Majâbat-al-Koubra (1).

Le ministre des Colonies y autorisa une vaste opération combinée, sous les ordres du lieutenant-colonel Patey pour la Mauritanie, et du colonel Roulet pour le Soudan.

(1) Nom donné par Th. Monod.

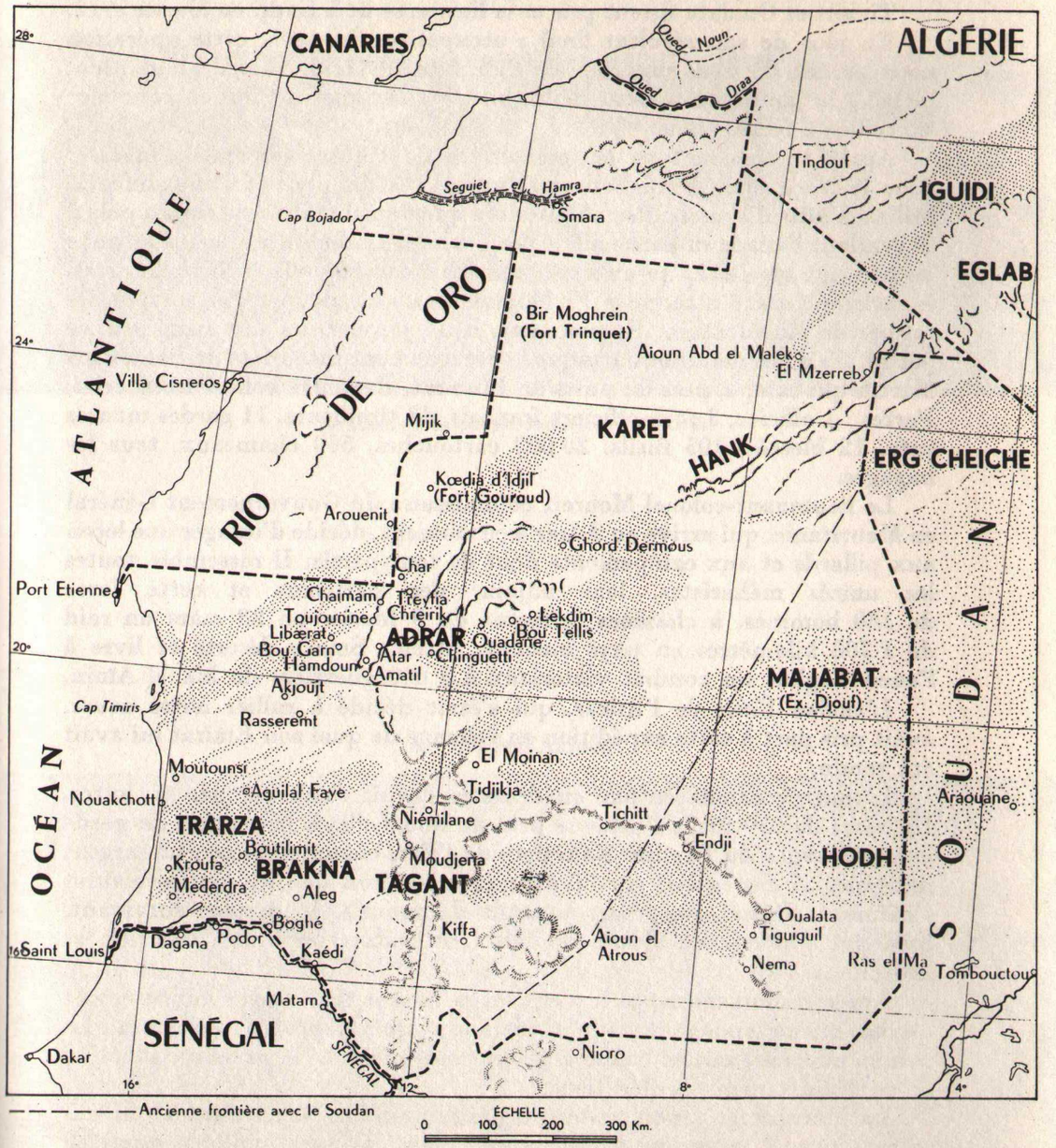


Figure 12. — ***La pénétration en Mauritanie.***

Tichitt et Oualata furent pris et la liaison se fit à Endji en février 1912.

En plus de son résultat final : occupation du pays, cette opération nous permit de nous emparer de Sidi Admed Ould Ahmed Ould Aïda, blessé à la jambe au combat de Tichitt, qui fut aussitôt mis en résidence surveillée à Saint-Louis.

Après ce succès, tous les méharistes de l'Adrar allèrent nomadiser dans le Nord et le Nord-Est, et l'année 1912 fut pour eux une année de brillants faits d'armes. Il semblait alors que l'outil méhariste fut au point. Cependant l'année suivante allait permettre d'en douter un peu. Personne ne pensait, en 1913, qu'un razzi oserait venir assaillir nos méharistes. Mangin avait été attaqué à El Moïnan, mais c'était par des soldats, les talibés de Ma el Aïnin. Et pourtant, le 10 janvier, un fort razzi groupé par un fils de ce marabout attaque le détachement méhariste du lieutenant Martin qui campe, près du puits de Libœrat, dans une complète sécurité. Pertes : 1 officier, 3 sous-officiers français, 43 tirailleurs, 11 gardes maures tués, 12 blessés, 105 fusils, 20 000 cartouches, 500 chameaux, tous les bagages.

Le lieutenant-colonel Mouret, commissaire du Gouvernement Général en Mauritanie, qui arrive en Adrar à ce moment, décide d'infliger une leçon aux pillards et aux campements dont ils sont partis. Il rassemble toutes les unités méharistes, leur adjoint des partisans et cette force de 380 hommes, à chameau, effectue du 9 février au 28 mars un raid de 1 700 kilomètres en pays inconnu, atteint Smara déserté et livre à l'oued Tagliat un combat victorieux à 1 000 guerriers de Ma el Aïnin.

L'ancien Émir de l'Adrar, qui s'était décidé à rallier notre cause, avait pris part à cette expédition en échange de quoi son Émirat lui avait été rendu.

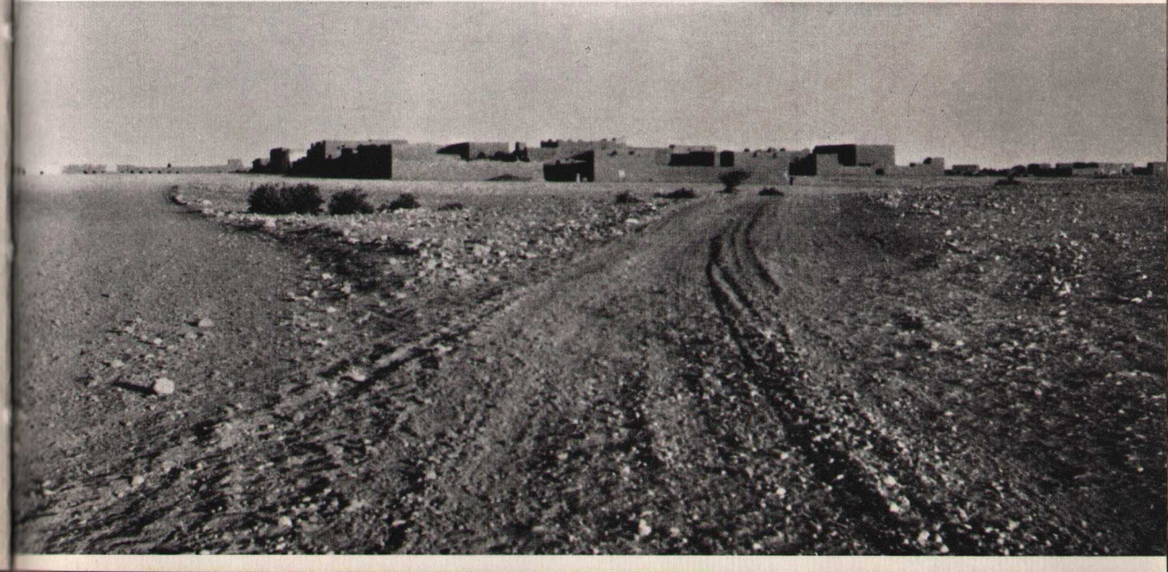
L'année commencée par un désastre devait s'achever par un autre. Un razzi de 250 fusils s'attaque près de Bou Tellis à la section de garde aux pâturages du Groupe Méhariste de l'Est, commandée par un sergent indigène. 27 Sénégalais sur 28 sont tués pendant que les gardes maures s'enfuient. Détail émouvant : avant de mourir, le dernier survivant, bien que grièvement blessé, rendait inutilisables les armes des tués et la sienne.

Après ces engagements il y eut un calme relatif. Chaque année voyait quand même opérer rezzou et mejbours qui bientôt s'espacèrent. Le commandement mit ce calme à profit pour effectuer la première jonction entre Mauritaniens et Algériens.

La Mauritanie devait rester en paix durant les deux années qui suivirent jusqu'à ce qu'un ancien commerçant d'Atar, Oudjaha, parti en dissidence à la suite de difficultés avec ses créanciers, se lance dans une

Le colonel Gouraud montant en Adrar.

Le village d'Akjouit.



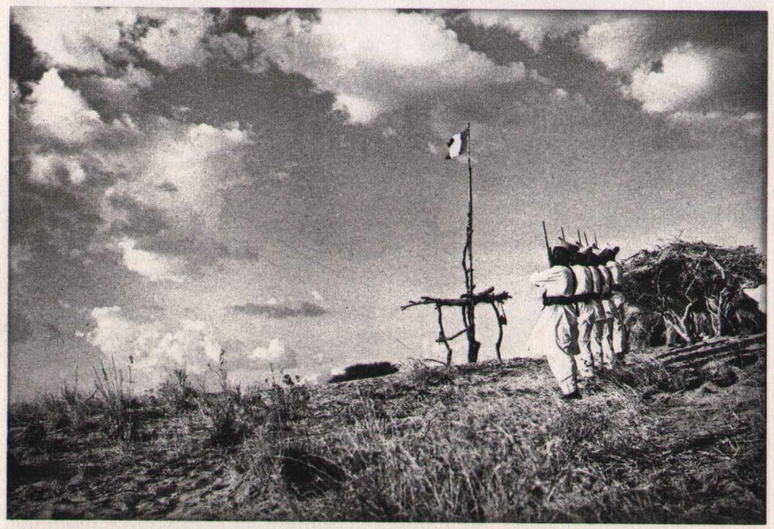
Détachement de méharistes mauritaniens se rendant à Aïoun Abd el Malek pour y rencontrer les Algériens, en 1928.

Le même détachement arrêté dans les dunes.

Prisonniers du détachement du Sud marocain venus avec l'intention de « libérer » Atar en 1957.

Le Groupe Nomade d'Araouane.

Le salut aux couleurs au Groupe Nomade du Niger-Est.



nouvelle entreprise commerciale : la razzia. Après des succès locaux, il livre le combat de Chreirik à ses poursuivants, leur infligeant des pertes sévères tandis que les gardes maures se dérobaient. Grisé par cet exploit, il attaque vainement, le 26 mars 1924, le poste de Port-Étienne défendu par le lieutenant Henri Le Rumeur.

Ne pouvant rester sur cet échec, il redescend à la tête de 80 fusils, attaque à Bougarn (5 mai 1924) la garde aux pâturages, nous enlève des chameaux, s'enfuit, mais est tué au cours de la poursuite. Nos succès à Port-Étienne et Bougarn ne ralentissent pas l'audace des dissidents. Un nouveau razzi de 150 fusils commandé par Hamet Hammadi et Ould Kerkoub, garde déserteur, attaque avec succès le 23 octobre à Lekdim le Peloton Méhariste de Chinguetti. L'année suivante c'est le combat de Treyfia, où 350 Maures ou Marocains assaillent le Peloton Méhariste n° 1 d'un effectif trois fois moindre. Après trois jours de siège, l'ennemi s'enfuit mais de cela on ne savait rien à Atar! Conséquence : les pelotons méharistes seront réorganisés et appelés groupes nomades. Ils hériteront d'un poste radio utile mais assez encombrant.

Trois mois après cet engagement, le frère d'Oudjaha, marabout, proclame la guerre sainte et, à la tête de 300 guerriers, massacre à Azouega, 15 gardes et le canonnier européen Tamil, mais il est rejoint par Ould Kerkoub qui a fait sa soumission, et l'écrase à Rasseremt. Le frère d'Oudjaha ne veut pas rester sur cet échec. Il tente vainement, avec 40 fidèles, un coup de main sur les annexes de Port-Étienne et va ensuite piller dans le Sud. Il y trouve la mort, à la suite de quoi la guerre sainte restera en sommeil jusqu'en 1931.

Cette période de calme est marquée par l'arrivée des premières automobiles en Adrar, la seconde liaison entre le G.N. d'Atar et la Compagnie Saharienne du Touat à Aïoun Abd el Malek en 1929. Toutefois, la guerre sainte est à nouveau prêchée sans gros résultats, mais elle reprend en 1931, à l'appel du marabout Mohammed Mamoud. Un razzi de 170 Regueïbat descend sur l'Adrar et surprend de nuit, le 7 septembre, à Toujounine, le carré des tirailleurs du Groupe Nomade d'Atar.

C'est un désastre mais la réaction vint aussitôt : le lieutenant Lorinet avec ses gardes et ses chameaux rescapés, le lieutenant Polletti qui avec une section rejoignait son G.N. et le lieutenant Jeannaud qui était parti d'Atar en renfort avec des partisans, rejoignent et défont les pillards à Arouénit le 11 septembre 1931.

L'année suivante, au moment où un gros razzi regueïbat se prépare dans le Nord, l'Émir de l'Adrar, devenu douteux, semble vouloir échapper à notre surveillance. Le capitaine Le Cocq, commandant le G.N. de Chinguetti, envoie le lieutenant Mussat, le sergent Négroni, 10 gardes

et 10 tirailleurs avec mission de le ramener vers le Sud. La trahison des gardes aboutit au guet-apens de Ghord Dermous ; l'Émir et ses gens s'enfuient après avoir assassiné les 2 Européens, 8 tirailleurs et un garde (14 mars).

Le 19 mars, le capitaine Le Cocq rejoint les fuyards, tue l'Émir et 10 de ses guerriers.

Les rescapés et les gardes déserteurs se joignent aux dissidents. Ce sont 445 guerriers qui déferlent vers le Sud, au moment où les chameaux de nos groupes nomades sont épuisés, avec la volonté de venger l'Émir et de razzier.

Ils remontent sans gros résultats.

Quelques mois plus tard, le 18 août 1932, ce fut le désastre de Moutounsi où le Groupe Nomade du Trarza que commandait le capitaine Delange fut surpris par le razzi qu'il recherchait.

Devant la gravité de la situation, le gouvernement de la Mauritanie qui, depuis des années, menait une politique de bienveillant apprivoisement vis-à-vis des grands nomades, se décide à abandonner cette position d'apparence passive et permet aux tribus amies de rendre les coups reçus. En 6 mois les Regueïbat se voient soulagés de 5 000 chameaux, chamelles ou chamelons. En peu de temps, c'est l'insécurité puis la peur dans les campements dissidents, mais cela n'arrête pas les rezzou.

Le coup final va leur être asséné lors du raid des six lieutenants. Le 31 janvier 1933, apprenant que les deux principaux chefs razzieurs, Ahmed Hammadi et Ali Ould Meyara sont descendus, avec leurs guerriers, leurs tentes et leurs troupeaux, en bordure de la frontière du Rio de Oro, le commandant Bouteil, commandant le cercle d'Atar, organise une expédition. Le lieutenant Gufflet, secondé par les lieutenants Mareuge, Poletti, Lorties, Méchet, Aubinière, tombe sur leurs campements à Mijik, les met en fuite et les pille. Ali Oud Meyara est tué.

Deux mois plus tard, les Regueïbat demandent l'aman (4 mars 1933).

En fait, l'histoire des rezzou mauritaniens ne s'arrête pas là ; un convoi auto sera attaqué en janvier 1934 et le dernier razzi qui opérera en mars sera rejoint et détruit par un chef goumier : Mohamed Ould Ghanéallah à Nekjir, au Rio de Oro.

Le pays est maintenant pacifié et, le 16 décembre de la même année, M. Chazelas, gouverneur de la Mauritanie, rencontrera le colonel Trinquet à Aïoun Abd el Malek.

La paix mauritanienne nous aura coûté 16 officiers, 22 sous-officiers européens, 3 hommes de troupe européens et 482 autochtones.

Cette liste, malheureusement, n'était pas achevée. Des éléments de l'armée de libération marocaine purent, en janvier 1957, descendre

jusqu'à Chaïman, à 100 kilomètres au Nord d'Atar, où ils surprirent une corvée d'eau d'une compagnie saharienne motorisée, lui tuant deux hommes et en blessant deux autres. Ils purent parvenir jusqu'à une quinzaine de kilomètres au Nord-Ouest d'Atar où ils furent traqués par nos éléments motorisés, nos méharistes, nos parachutistes et l'aviation, tuant quelques-uns des nôtres et en blessant plusieurs. Un certain nombre purent s'enfuir, mais le détachement de libération laissait sur place son drapeau rouge à étoile verte, 20 tués, 44 prisonniers et un armement important.

L'offensive marocaine se poursuivit en février au Nord de Fort-Trinquet mais, après un violent combat, l'ennemi s'enfuit en zone espagnole. Nos pertes furent assez sévères. Le capitaine de la Sausaie, commandant le détachement français, était au nombre des morts.

L'ordre devait être aussitôt rétabli dans les confins en liaison avec les forces espagnoles.

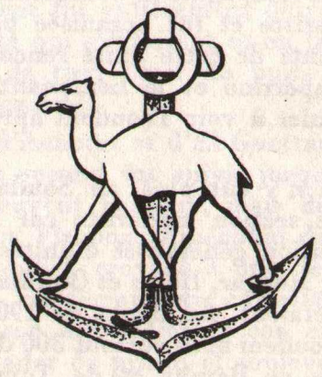


Figure 13. — *Insigne des Méharistes de Mauritanie*

LES MÉHARISTES SOUDANAIS

Il semble que ce soit le lieutenant Wirth qui, le premier en Afrique noire, ait employé le chameau pour une expédition militaire. Étant à Ras el Ma, et s'étant emparé de 14 dromadaires, il y jucha une partie de ses tirailleurs et entama une poursuite victorieuse. Mais c'est le lieutenant de Gail qui en 1899, créa la première unité méhariste.

Toutefois on ne peut évoquer l'origine des méharistes du Soudan sans citer les chameliers du commandant Klobb et les méharistes sénégalais de la Mission Joalland dressés par le lieutenant Meynier qui avait acquis de l'expérience à Bamba en 1899.

Après quelques années de tâtonnements, la première section méhariste était formée en 1903 à Ras el Ma par le lieutenant Jérusalemy et, l'année suivante, elle escortait dans l'Adrar des Iforas la mission du capitaine Théveniaut qui se rendait à la rencontre du commandant Laperrine à Timiaouine.

L'année suivante, une compagnie de Sénégalais stationnée à Ras El Ma devint compagnie méhariste et fut organisée par le capitaine Cauvin. En mai 1906 des éléments de cette unité rencontrèrent à El Guettara le lieutenant-colonel Laperrine et le lieutenant Nieger. Le lieutenant Cauvin avait été le premier à voir Taoudeni après René Caillé et Oscar Lenz.

A partir de 1907, il n'y eut plus, au Soudan, que des compagnies mixtes comprenant une section méhariste car les événements avaient rendu nécessaire la création généralisée d'unités à chameaux. Le calme existait chez les Touareg Hoggar, Iforas et Ouilliminden, mais les nomades du Tafilalet nous inquiétaient. Au début de 1904, ils s'étaient emparés de 4 500 chameaux à Taoudeni mais surtout 300 d'entre eux étaient venus razzier jusqu'aux postes de Bamba et de Tombouctou, lorsque nous n'avions à leur opposer que des troupes à pied ou à cheval et, éventuellement, des tirailleurs montés sur des chameaux qu'il fallait réquisitionner, ce qui était lent et surtout décevant car on ne s'improvise pas méhariste. En 1908, l'une de ces compagnies vint tenir garnison à Araouan et, de ce fait, la section méhariste qui lui était rattachée devint la section méhariste d'Araouan, puis plus tard le peloton et enfin le Groupe Nomade d'Araouan célèbre au Soudan car, durant des dizaines d'années, ces méharistes auront leur vie liée à celle des caravaniers du sel.

Les razzia étaient fréquentes mais le Soudan était plus calme que la Mauritanie.

En 1909, le capitaine Grosdemange, commandant la compagnie d'Araouan, partait avec ses méharistes pour escorter l'azalaï en direction de Taoudéni. Il rattrapa un razzi d'Abidine au puits d'Achorat, le 29 novembre, dans la nuit. Ce n'est qu'après un jour de combat que le razzi abandonna le puits où il laissait 67 tués. De notre côté, nous avions 16 morts dont le capitaine Grosdemange, chef prestigieux, qui avait souvent pensé qu'il était arrivé aux colonies « trop tard pour se battre » et qui avait toujours souhaité ne pas « crever dans son lit comme tout le monde ». Cependant, avant de mourir, craignant sans doute de devenir la proie des chacals, il avait exprimé le désir que son corps reposât à Tombouctou, « sous des pierres ».

Deux années de chasse aux rezzou se succédèrent jusqu'à l'occupation de Oualata, précédant la grande liaison avec les méharistes mauritaniens. Les sections méharistes sont devenues des pelotons.

En mai 1912, le lieutenant Le Lorrain, avec des méharistes de Kidal et un goum Kounta commandé par M. Rossi, commis des affaires indigènes, escortant vers Taoudeni une azalaï de 1 000 chameaux, trouve occupé le puits d'El Guettara où il devait faire boire ses hommes et ses animaux. Ce détachement fut entièrement détruit dans cette lutte pour l'eau, hormis 30 Kounta qui s'enfuirent et un tirailleur rescapé. Celui-ci, fait prisonnier, refusa de tirer l'eau du puits pour les chameaux des vainqueurs : il fut poignardé.

Ces rudes combats d'Achorat et d'El Guettara restent parmi les plus connus du Soudan. Le second fut suivi, jusqu'en 1916, de nombreux engagements le plus souvent heureux, mais depuis 1914, nous avions quelques difficultés avec Firhoun, Aménokal des Touareg Ouilliminden. Profitant du conflit mondial, croyant à une défaite française, quelques tribus, à son instigation, rejetèrent notre autorité. Des mesures énergiques furent complétées par son arrestation et son emprisonnement, mais en février 1916 il put s'évader de prison et soulever le pays. Les postes de Ménaka et de Filingué furent attaqués par ses gens et les riverains noirs du Niger furent largement pillés. La répression ne tarda pas. Des méharistes du Sud algérien, de Ménaka, de Tahoua, de Kidal marchèrent sur la mare d'Anderamboukane où les révoltés étaient rassemblés, appuyés par 120 fusils du Sud marocain. Le 9 mai 1916, les Ouilliminden étaient surpris et dispersés, abandonnant les fruits de leurs précédents pillages : 5 000 chameaux, 15 000 bœufs, 30 000 moutons, 700 femmes et enfants captifs, subissant des pertes importantes.

Firhoun fut tué le mois suivant par un razzi venu du Hoggar et, peu après, les Ouilliminden faisaient leur soumission.

Huit années de calme s'écoulèrent coupées par un seul razzi en 1919. Ce fut la quiétude aux graves conséquences. A Dayet en Nahara une section méhariste du Peloton d'Araouan fut massacrée par une bande de 227 fusils. Son coup fait, le razzi pille en toute tranquillité dans la région du lac Faguibine mais il est rejoint et détruit à Tin Aïcha par le capitaine Bouteil. Ce succès calmera les pillards durant quelques années.

En 1928, un razzi de 50 fusils dont faisaient partie trois fils d'Abidine s'attaque au Groupe Nomade du Timétrine à Tessalit. Il est repoussé mais n'en poursuit pas moins son raid vers le Sud-Est. Il est pris en chasse par le lieutenant Le Cocq, commandant la subdivision de Kidal et annihilé à Tamakaste.

Cette action d'éclat, comme la précédente, laissera le Soudan en paix durant quelques années.

Nous avons vu, qu'en 1932, le Nord mauritanien était fort agité. Peu avant l'assassinat du lieutenant Mussat par l'Émir de l'Adrar, un razzi de 130 fusils était parti vers le Sud. Il eut, au Soudan, un sort plus dramatique que celui de Tamakaste et, chose remarquable que l'on n'aurait pu voir au temps où les groupes nomades n'avaient pas de poste radio, une deuxième unité méhariste du Soudan prit part à sa recherche, avec le concours de l'aviation, dès que la radio de Dakar eut donné l'hallali. A noter que le razzi opéra au mois d'avril, c'est-à-dire en pleine saison chaude.

Il attaqua en vain, de nuit, à Tiguiguil, le Groupe Nomade du Hodh que commandait le lieutenant Guennebaud, puis pour se tirer d'affaire, se divisa en quatre bandes. L'une, partie vers le Sud, est accrochée par le lieutenant Bouillon; elle file ensuite vers le Nord, mais les lieutenants Guennebaud et Bouillon vont l'attendre à la passe de Frekiké et la détruisent. Une deuxième fraction part vers le Nord mais, au puits d'El Kseib, l'attend le capitaine Poggi avec le Groupe Nomade d'Araouan. Elle y arrive assoiffée car l'aviation l'a chassée de Frékiké où elle faisait son plein d'eau. Elle est entièrement annihilée.

La troisième fraction s'égare dans les dunes; tous meurent de soif sauf quatre pillards qui sont tués au moment où le Groupe Nomade d'Araouane quitte El Kseib.

Quant à la quatrième fraction, elle passera aussi par El Kseib, mais elle aura la chance d'arriver au puits après le départ du capitaine Poggi, « alors que les cigarettes jetées par les Français brûlaient encore ».

En 1932, le Groupe Nomade d'Araouan est attaqué sans succès non loin du Niger. Les lieutenants Barot et Lorties poursuivent les assaillants qu'ils accrochent non loin d'Aneschaye.

En 1933, le Groupe Nomade du Hodh met en fuite un razzi de 40 fusils et, la même année, le Groupe Nomade d'Araouan, commandé par le capitaine Delange, opère la jonction à Teghazza avec les méharistes algériens. Ils reconnaissent Agarektem et El Kseib, où ils rencontrent le Groupe Nomade du Hodh que commande le capitaine Dessert.

Enfin, en 1934, les lieutenants Jacotin et Langlais rejoignent un mejbour à El Kseib.

C'est la fin de l'époque héroïque; la paix qui se prépare en Mauritanie s'étendra aussi sur le Soudan. Elle aura coûté au territoire la mort de 4 officiers, 2 sous-officiers européens, 1 civil et 250 Sénégalais ou goumiers au cours de trente engagements, c'est-à-dire des pertes bien inférieures à celles de la Mauritanie beaucoup plus exposée.

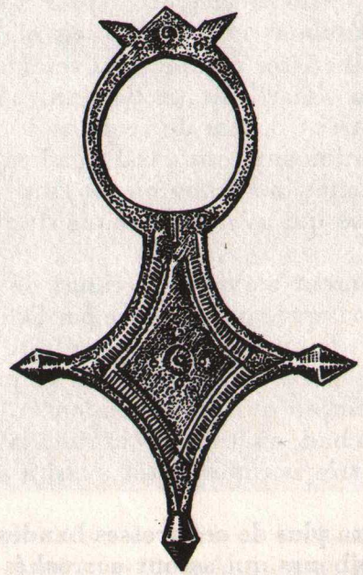


Figure 14. — *Croix d'Agadès.*
Ce bijou se fait généralement en argent.

LES MÉHARISTES NIGÉRIENS

Le 1er avril 1901, le capitaine Moll écrivait à Zinder une brillante étude sur les méharistes, « résultat de deux ans et demi d'expérience », ce qui montre que depuis 1899 il y avait des méharistes au Niger. A l'origine, ils étaient formés de tirailleurs montés sur des chameaux pris à des Touareg insoumis et n'avaient aucune existence légale. Très vite deux sections furent rattachées à Tahoua et Zinder.

C'était l'époque des nombreux pillages touareg et des actes d'insoumission fréquents qui entraînaient l'intervention de troupes à pied ou à cheval. En 1904 nous occupâmes Agadès. Jusqu'à 1906, les méharistes eurent, chaque année, l'occasion de se distinguer. C'est alors que l'on créa le poste de Bilma d'où partit le détachement du capitaine Gadel chargé de reconnaître Djado. Il se heurta à Orida à un gros razzi targui qui s'enfuit après des pertes sévères. Au retour il en rencontra un second de 20 Touareg, 100 Toubous et 200 Arabes, et évita d'autres bandes.

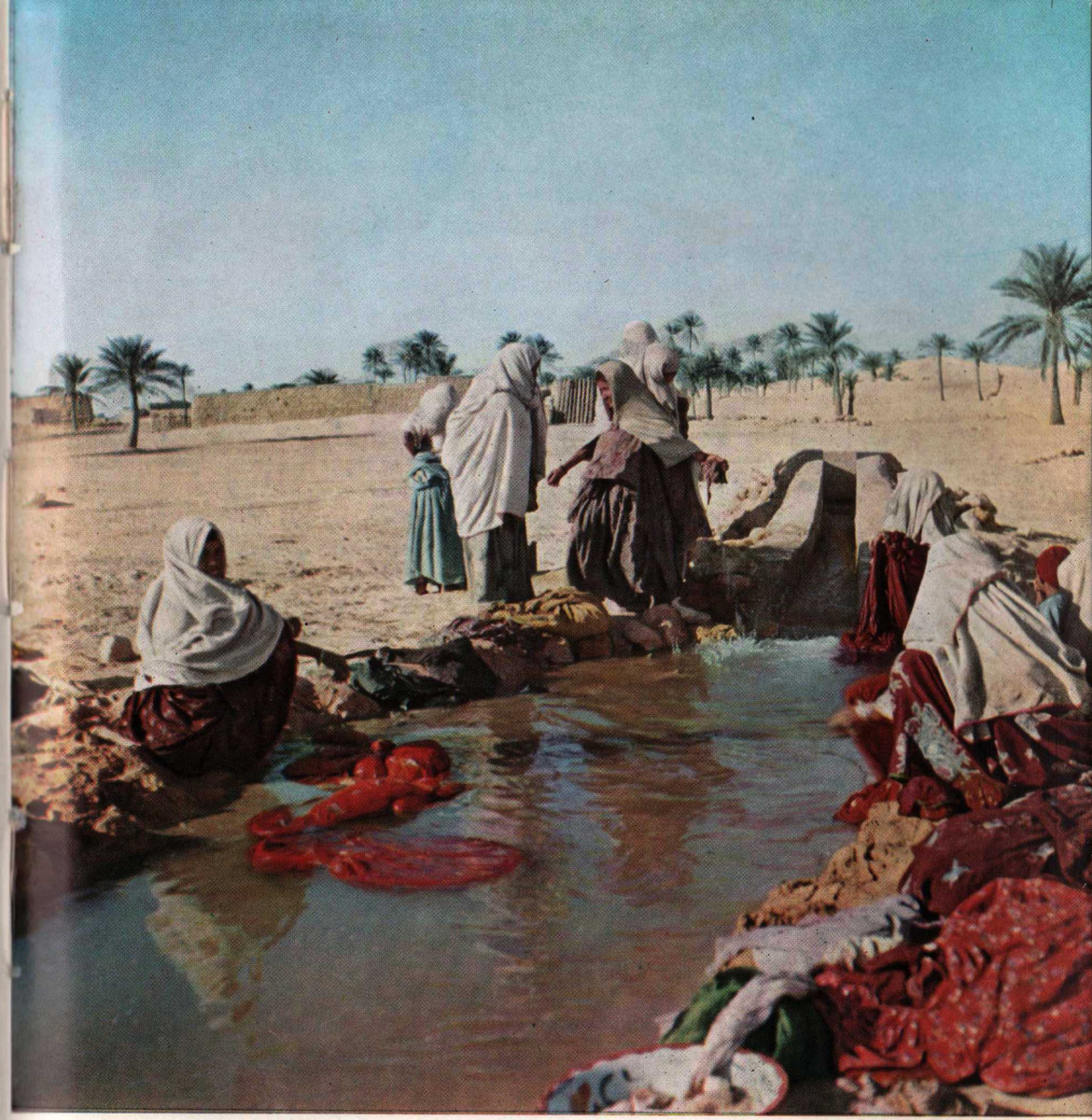
La nécessité de méharistes réguliers lui sembla évidente. Le 1er janvier 1907, comme cela s'était fait au Soudan, plusieurs compagnies du Bataillon de Zinder furent dotées de sections à chameaux, qui allaient vite trouver leur utilisation aux combats d'Agadem en 1908, à Achegour (1) en 1909 et, la même année, à Dirkou où fut surpris un razzi d'un millier d'Arabes et de Toubous qui avaient manqué de peu la grande caravane de sel.

Ces engagements furent suivis du combat de Karam en 1910 ou la section de N'guigmi, attaquée par surprise par 500 Arabes, livra une lutte de 4 heures au bout de laquelle l'ennemi s'enfuit.

La conséquence de cette affaire fut que le pays resta relativement calme durant deux années qui correspondent d'ailleurs à une période de grosse activité au Tchad, où les gens turbulents du Tibesti, de l'Ennedi et de la Libye furent très occupés. C'est aussi à cette époque, qu'éclata le conflit italo-turc.

En 1911, on ne verra plus de ces grosses bandes de plusieurs centaines de fusils, mais des mejbours qui seront accrochés au Kaouar et en Aïr. L'année 1912 sera marquée par des rezzou dont trois seront rejoints et battus.

(1) Au retour de ce combat, à Bilma, le lieutenant Dromard mourut de ses blessures. Dans son rapport, son capitaine s'exprimait ainsi : « J'ai demandé par courrier spécial le médecin de Nguigmi mais il s'écoulera au moins un mois avant qu'il puisse être ici et peut-être arrivera-t-il trop tard... ».



CL. J. PETIT.

Environs de Ouargla : l'eau de la nappe « albienne » vient de la foggara forée pour l'irrigation d'une nouvelle palmeraie, au profit des Arabes Mekhadma.

Mais la paix ne pouvait régner — au Niger comme au Tchad — tant que le Tibesti n'était pas occupé. Ce fut l'affaire de la colonne Loëfler.

Zouar fut vite atteint — décembre 1913 — et il y eut quelques petits combats dont le plus marquant eut lieu au puits de Lobogué. Un sous-officier européen, le sergent Gouillard et 12 tirailleurs furent surpris, alors qu'ils faisaient l'abreuvoir des troupeaux, par 85 Senoussi et Toubous chassés du Borkou par notre avance au Tchad. Seul un tirailleur tombé au fond du puits et 4 tirailleurs aux pâturages purent en réchapper..

Nous créâmes un poste à Zouar, occupâmes Bardaï (1) au prix de quelques escarmouches et d'un combat dans l'enneri d'Aozou, et le 30 juillet eut lieu la liaison avec les troupes venues du Borkou. Cette expédition qui nous avait coûté surtout un grand nombre de chameaux faisait du Tibesti une région partiellement soumise, mais les chefs restaient cachés dans des gorges inaccessibles. Nos principaux soucis ne furent pas de ce côté.

Nous avons vu que les Ouilliminden de l'Ouest, à la suite des bruits de défaite française, avaient tenté de se révolter en fin de 1914. Mais au Territoire Militaire de Zinder, la révolte devait prendre un caractère beaucoup plus grave, après que les Italiens eurent évacué les postes de Ghadamès, Ghât et Mourzouk.

En novembre 1915, un détachement méhariste fut attaqué à Chemidour, au Kaouar. Le 24 mars 1916, Djanet nous était enlevé par les Senoussi. Repris le mois suivant, nous étions contraints de l'évacuer à cause de son isolement. Enhardis, Senoussi et Touareg Ajjer vinrent assiéger Agadès le 13 décembre 1916, sous les ordres de Kaossen, un Targui qui avait déjà lutté contre nous au Tchad, et soulever les Touareg de l'Aïr qui, guidés par le Sultan Tégama, se joignirent à lui.

Le jour même où les gens de Kaossen pénétraient au village d'Agadès, les gens de Tégama assassinaient le lieutenant Soudan et son escorte, arrivant de Zinder, ainsi que le sergent Gouron, commandant l'échelon de pâturage de la section méhariste. Celle-ci, sous les ordres du capitaine Maffre, revenant d'escorter la caravane de sel de Bilma, était presque entièrement massacrée à Tin Teborak le 28 décembre. Les têtes des officiers étaient portées à Agadès et exposées devant les maisons de Kaossen et de Tégama.

La réaction ne tarda pas. Le mois suivant une colonne commandée par le lieutenant-colonel Mourin, partait de Zinder, se dirigeait sur Agadès et, le 21 février 1917, livrait le combat d'Aderbissinat. Puis la colonne

(1) Pendant la guerre mondiale, le chef de Bardaï, sous-lieutenant de réserve, abandonna son poste et décida de l'évacuation de Zaouar. Bardaï ne fut réoccupé qu'en 1929.

Berger, partie de Tombouctou, rejoignait la première, tandis que le détachement du capitaine Depommier descendait du Sud algérien.

La colonne Mourin délivrait Agadès assiégé depuis quatre-vingts jours. Kaossen s'enfuyait, laissant 40 cadavres sur le terrain. La jonction des trois colonnes et une dizaine d'engagements mettaient un terme à la révolte dont le point final devait être la capture, le 7 mai 1919, du traître Tégama, par le lieutenant Rayat et ses méharistes.

Les derniers combats du Territoire du Niger, le plus calme dans tout le Sahara méridional, eurent lieu de 1919 à 1923.

En 1919, 300 Regueïbat ayant échoué à Taoudeni vinrent, durant plusieurs mois mettre le désordre ou la panique dans les tribus entre Kidal et Madaoua, pendant qu'à l'autre bout du territoire, à Termit, le lieutenant Chaumeil dispersait un razzi. En 1922, le capitaine Rottier reprit aux Toubous un grand nombre de chameaux razziés. En 1923 le lieutenant Domergue défit un razzi à 200 kilomètres au Nord d'Iférouane et le lieutenant Magnan livra aux razzieurs le combat de Sobogo.

Le Niger était en paix. Celle-ci avait coûté à la France la vie de 13 officiers, 8 sous-officiers et 175 hommes de troupe africains.

LES MÉHARISTES TCHADIENS

Lorsque les troupes françaises occupèrent le Tchad, après 1900, date de la chute de l'empire de Rabah, nous répartîmes nos forces dans des postes autour du lac et seuls les spahis sénégalais, au rayon d'action limité dans un pays où les points d'eau étaient rares, pouvaient s'opposer à l'activité des pillards du Kanem.

Au début de notre occupation, nous subîmes un grave échec en novembre 1901, à Bir Alali où se trouvait une zaouia de Senoussi qui lançaient contre les tribus ralliées des rezzou souvent composés d'Arabes, de Touareg et de Toubous. Trois mille cavaliers nous obligèrent au repli. Nous ne pouvions rester sur cette défaite.

Deux mois plus tard, la colonne du commandant Tétart se présenta devant la zaouia. Nous étions cette fois les plus forts et les kouans, bien que renforcés du chef Barrani et de 80 Senoussi, n'avaient plus l'appui des Touareg effrayés à la suite des pertes subies au combat précédent. La victoire nous resta. Senoussi et Touareg réapparurent au Kanem fin 1902 et nous surprirent à N'Tiouna, à 15 kilomètres de Fort Pradié. Nous eûmes 10 tués et 17 blessés et, forts de ce succès,

nos ennemis assiégèrent le poste. Le capitaine Fouque qui le commandait réussit à le dégager.

C'est ce capitaine que le colonel Largeau, devant la nécessité de mettre les populations noires à l'abri des incursions des nomades et de riposter à leurs raids, allait charger de créer une unité méhariste.

Des sorties de tirailleurs à chameau s'effectuèrent de façon régulière en 1903, mais ce n'est qu'en janvier 1904 que l'on commença à employer le mot « méhariste ». A cette date, les cadres français n'avaient pas encore été conquis par le noble animal. « Toutes les reconnaissances se font à cheval pour l'Européen, à chameau pour le tirailleur », écrivait alors le capitaine Fouque. Il n'en demeura pas moins que le peloton méhariste du Kanem était né, formé uniquement de Noirs, à l'exception des bergers et des guides.

Le lieutenant Mangin, frère du grand colonial, en fit une redoutable unité méhariste qui sut maintenir en paix les tribus turbulentes. En octobre 1904, il effectua un raid contre les Ouled Sliman dissidents. A Fayenga en avril 1905, après avoir été attaqué par des Toubous qu'il repoussa, il fit un contre-rezzou dans l'Egueï et soulagea les dissidents de 900 chameaux. En juin de la même année, il rattrapa un razzi à Fouka et lui enleva 30 captifs et 1 000 chameaux. Son peloton méhariste, d'une mobilité étonnante pour cette époque, monta très loin vers le Nord puisqu'il poussa jusqu'à Faya, en mai 1907, pour s'y ravitailler en grains. Reçu à coups de fusil, il prit d'assaut la zaouia qu'il brûla, puis il rentra à Zigueï. Ce fut une randonnée d'une grande hardiesse exécutée à l'insu de ses chefs et l'histoire nous dit que Mangin n'y récolta pas seulement des lauriers.

Les Senoussi réagirent. En peu de temps, huit rezzou descendirent piller les populations soumises.

Pour mettre fin à ces incursions, le capitaine Bordeaux en 1907 prit la tête d'une expédition et livra le combat de Oueïta, contre des Tripolitains, ce qui permit la libération d'une centaine de captifs achetés à Abéché et destinés au marché de Benghazi.

A court de vivres, le capitaine Bordeaux voulut se ravitailler en grains. Son détachement atteignit Faya que ses habitants avaient évacué; la zaouia qu'ils avaient reconstruite fut à nouveau brûlée et le détachement poursuivit sa route jusqu'à Aïn Galakka, dont la zaouia, défendue par Barani, fut prise et incendiée. Barani était parmi les morts. Le 14 mai, la colonne rentrait au Kanem.

Abdallah Toheur fut alors désigné par Mohamed Sunni (le chef des Senoussi qui se trouvait à Gouro) comme chef d'Aïn Galakka dont

il releva la zaouïa. A son tour, il devint l'animateur de nombreux rezzou que l'activité constante des méharistes ne put endiguer.

C'est alors que le commandant du territoire décida d'agir fermement au Borkou. Il ordonna au capitaine Cellier d'enlever et de détruire Faya et Aïn Galakka avec un effectif de 100 méharistes (lieutenants Langlois et Ferrandi), 12 cavaliers, 1 canon de 37 et 228 auxiliaires de Faki Naïm.

La colonne fut éventée. Pendant que les auxiliaires faisaient une diversion sur Faya, le capitaine Cellier échouait à Aïn Galakka où son canon de 37 se montrait impuissant contre les murs du poste senoussi.

Le détachement rentra au Kanem en passant par Faya qui, pour la troisième fois, fut détruit et incendié. L'ennemi enhardi par notre échec se montra encore plus agressif. Son esprit offensif se manifesta en particulier par une attaque nocturne, à Ouachenkalé, au Sud-Est de Zigueï, en novembre 1909, contre les méharistes du Kanem que commandait le lieutenant Moutot. 250 Khouans, Touareg et Toubous, sous le commandement d'Abdallah Toheur, submergèrent le camp méhariste qui fut pillé et incendié. Nous ne devions prendre notre revanche qu'en 1911 où, à Fouka, un razzi de khouans et d'Ouled Sliman eut 20 tués et perdit son étendard.

L'affaire de Fouka était un succès auquel nous n'étions plus habitués au Kanem où notre situation n'avait pas été très brillante durant quelques années. C'est que depuis le début du siècle, nous étions fort occupés à progresser vers l'Est, ce qui se matérialisait par la création de postes en bordure du désert. Cette progression en zone sahélienne ne nécessita guère l'emploi du chameau. Elle aboutit, en 1909, à la prise d'Abéché.

Quelques douloureux revers s'ensuivent : 4 janvier 1910, guet-apens de l'Ouadi Kadja, où mourut le capitaine Fiegenschuh; 9 novembre 1910, combat de Doroté où périt le lieutenant-colonel Moll.

Le désastre de Doroté et la mort du lieutenant-colonel firent tant de bruit en métropole que le Gouvernement s'aperçut qu'un bataillon à quatre compagnies tenait et conquérait un pays aussi grand que la France! Le Régiment du Tchad fut alors créé, pour être donné au colonel Largeau qui faisait là-bas son troisième séjour. C'est à ce moment, 1911, que fut formé à Arada, au Nord d'Abéché, le peloton méhariste du capitaine Arnaud, bientôt suivi d'un second, dont l'utilité se manifesta la même année lors de l'opération du commandant Hilaire sur l'Ennedi.

Il devenait, en effet, nécessaire d'agir. Si le Borkou était le principal pourvoyeur de rezzou (en 4 années, de 1906 à 1910, 36 attaques avaient coûté à nos protégés du Kanem 224 tués ou blessés, 108 personnes emmenées en captivité, 1 793 chameaux, 35 chevaux et 2 345 têtes de bétail),

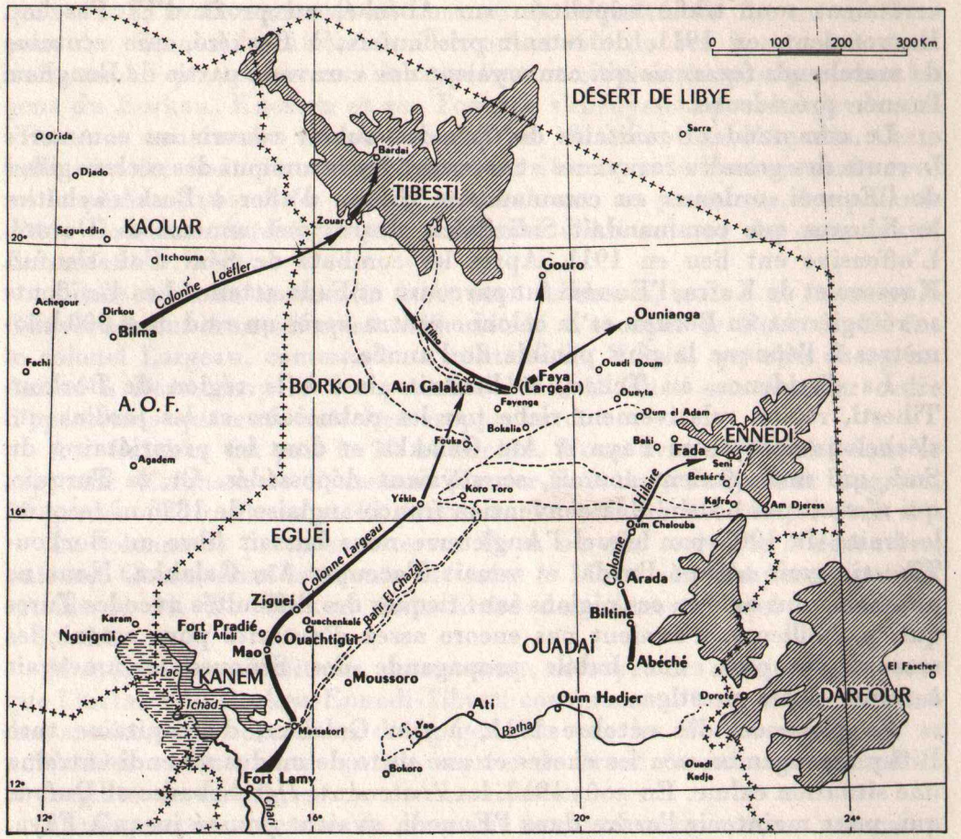


Figure 15. — *La pénétration au Tchad.*

l'Ennedi était tout aussi redoutable car des attaques analogues dans la région du Ouadaï que nous occupions depuis peu, en deux ans seulement, s'étaient soldées par 448 personnes tuées, 110 enlevées, 1 265 chameaux et 341 chevaux razziés.

De plus, dans l'Ennedi, les Senoussi qui pouvaient grouper 600 fusils arrêtaient tout trafic tripolitain sur Abéché, au profit d'El Fascher. Ils venaient, en 1911, de retenir prisonniers, à Beskéré, une centaine de marchands fezzanais qui convoyaient une caravane partie de Benghazi l'année précédente.

Le commandant militaire du Tchad, voulant rouvrir au commerce la route des grandes caravanes et interdire les incursions des esclavagistes de l'Ennedi, ordonna au commandant Hilaire d'aller à Beskéré châtier les Khoans que commandait Sidi Saleh, notre vieil ennemi de Doroté. L'offensive eut lieu en 1911. Après les combats de Séni d'où s'enfuit Kaossen et de Kafra, l'Ennedi fut parcouru et Fada atteint. Les dissidents se réfugièrent au Borkou et la colonne rentra après un raid de 2 000 kilomètres à l'époque la plus pénible de l'année.

La dissidence, au Tchad, se limitait ainsi à la région de Borkou-Tibesti, région relativement riche par les palmeraies et les jardins qui s'échelonnaient entre Faya et Aïn Galakka et dont les propriétaires du Sud, qui nous étaient soumis, se voyaient dépossédés. Or, la Turquie, qui n'avait pas adhéré à la convention franco-anglaise de 1898 ni reconnu le traité de 1905 par lequel l'Angleterre nous laissait libre au Borkou-Tibesti, avait occupé Bardaï et venait d'occuper Aïn Galakka. Nous ne pouvions plus agir en ces régions sans risquer des difficultés avec les Turcs qui, par ailleurs, n'avaient pas encore assez d'autorité pour retenir les rezzou. De plus, une habile propagande des Senoussi commençait à miner notre prestige.

La présence, dès octobre 1911, à Aïn Galakka, du capitaine turc Rifky arrangea un peu les choses et une sorte de modus vivendi entraîna une situation calme. En août 1912, les lieutenants Detchebarne et Dufour qui, pour maintenir l'ordre dans l'Ennedi, avaient poussé jusqu'à Faya, eurent avec le capitaine Rifky une entrevue courtoise à laquelle Abdallah Toheur refusa d'assister. La situation empira après le retour en Turquie de l'officier (mai 1912) et surtout dès que l'on eut connu le traité de Lausanne (octobre 1912) par lequel les Turcs abandonnaient la Tripolitaine et la Cyrénaïque aux Italiens.

A nouveau maîtres au Borkou-Tibesti, les Senoussi créèrent un poste à Baki et ne se firent pas faute de reprendre leur agressivité et leur propagande qui se manifestèrent au début de 1913, par une recrudescence de rezzou. Dès le mois de mars, le lieutenant Dufour accrocha un razzi

toubou, puis il surprit et s'empara à Oum el Adam de Si Saleh qui rejoignait Koufra avec une importante et riche caravane. Notre vieil ennemi du Ouadaï alla finir ses jours à Fort Archambault.

Au même moment, Abdallah Toheur, accompagné de Kaossen qui avait organisé un gros razzi, tomba sur la zériba du lieutenant Dufour qui, alerté, avait renforcé ses mesures de sécurité. Ce fut un désastre pour les Senoussi : Abdallah Toheur et 66 de ses hommes étaient tués, tandis que les autres s'échappaient et créaient la panique chez les gens du Borkou. Kaossen et ses Touareg s'enfuyaient pour toujours vers l'Ouest et nous ne les retrouverons qu'en 1916, au siège d'Agadès. Cette belle victoire était pour nous l'occasion d'occuper le Borkou, mais nous ne la saisîmes pas et les rezzou continuèrent, au point que des pillards d'Aïn Galakka vinrent jusqu'à proximité d'Ati enlever des animaux et des enfants.

Il importait de mettre fin à cet état de choses, mais à ce moment le Gouvernement français avait déjà décidé d'occuper le Borkou. Ce fut le colonel Largeau, commandant militaire du Tchad, qui s'en chargera. Arrivé à Fort-Lamy le 3 septembre 1914, il lança son premier ordre d'opérations quarante-huit heures plus tard.

Aïn Galakka fut pris le 27 novembre. Nous avions 30 tués, dont le capitaine Maignan, le lieutenant Berrier-Fontaine, l'adjudant Lagrion, 12 gradés ou tirailleurs et 15 partisans. Le nombre des blessés était 46.

La colonne se porta ensuite sur Faya où elle arriva le 3 décembre, puis sur Gouro, dont la zaouïa fut prise le 15, et sur Ounyanga qui fut atteint le 24. Le Borkou était libéré des Senoussi qui s'enfuirent à Koufra.

Mais la région n'était pas, pour autant, nettoyée des razzieurs, en sorte que l'histoire du Borkou-Ennedi-Tibesti continuera d'être, encore, durant des années, une succession d'engagements car les Toubous pillards et misérables restent tentés par la reprise du trafic caravanier normal et la fragilité de nos lignes de communication.

Durant cette succession de rezzou et de contre-rezzou, deux valeureux indigènes s'acquièrent une réputation peu commune pour des non-sahariens : l'adjudant-chef Amboroko Karembé et l'adjudant Moussa Diarra qui, livrés à eux-mêmes avec leurs méharistes, en remontrèrent aux Toubous dissidents et particulièrement à Mohamed Erbeimi l'irréductible. Un dernier échec fit rentrer celui-ci dans l'ombre ce qui marqua une lassitude générale chez les insoumis et coupeurs de pistes.

Des rezzou eurent lieu en 1917, 1918, 1919 puis ce fut le calme rompu en 1922 par les contre-rezzou du lieutenant Rogué sur Marmar et celui du sergent Poletti.

Malgré la présence de quelques coupeurs de pistes, on peut affirmer que la paix régna aux confins du Tchad dès l'année 1923.

Cela n'empêcha pas l'activité des méharistes qui maintinrent l'ordre par leur présence et reconnurent le pays.

L'avance italienne en Tripolitaine nous incita, en 1928, à tenir le Tibesti. Bardaï fut occupé par une compagnie, un nouveau groupe nomade vint grossir ceux qui, en 1926, avaient remplacé les anciens pelotons (Groupes Nomades du Kanem, du Borkou et de l'Ennedi); les réfugiés tripolitains, nombreux, furent recueillis et désarmés, tandis que des zones de nomadisation leur étaient assignées dans le Sud.

L'histoire des méharistes du Tchad entrait dans une longue phase de calme d'où, seule, l'épopée Leclerc devait l'en retirer.

ASPECTS MÉHARISTES DE L'ÉPOPÉE LECLERC

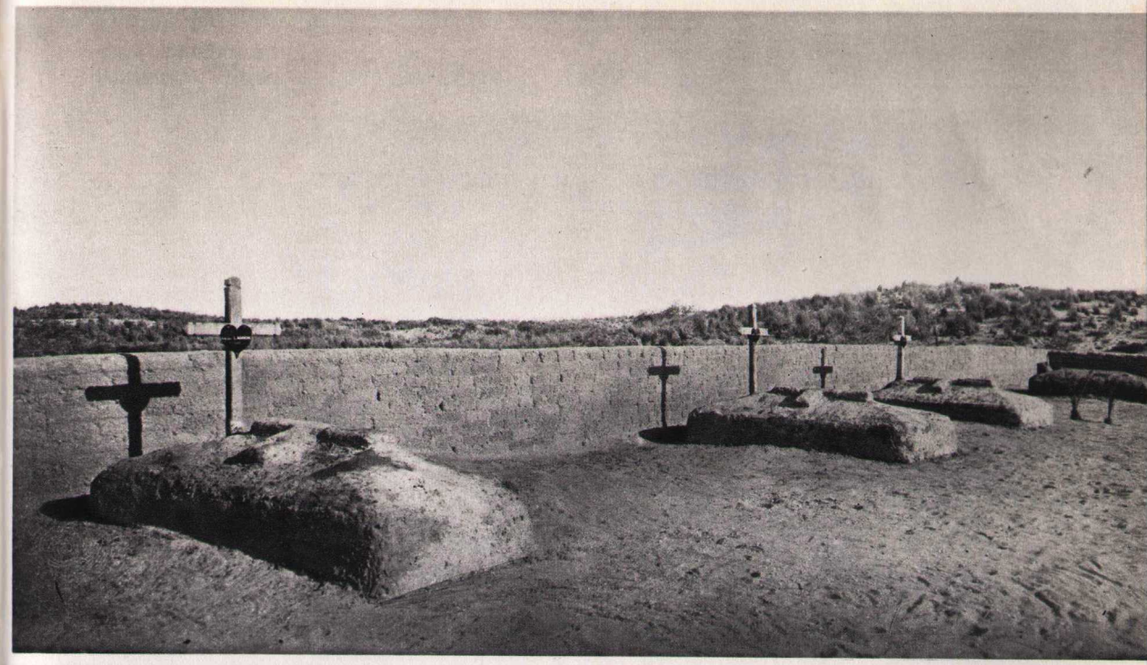
L'action des troupes d'Afrique Équatoriale vers le Nord commença par le raid sur Mourzouk du 4 au 12 janvier 1941, à l'issue duquel le colonel Colonna d'Ornano fut tué et le capitaine Massu blessé. Des éléments du Groupe Nomade du Tibesti, que commandait le capitaine Sarazac, firent un raid difficile sur le poste italien de Tedjéré mais celui-ci, alerté par l'attaque sur Mourzouk et un guide déserteur, ne put être pris, de nuit, par surprise.

En revanche. deux pelotons partis du Groupe Nomade de l'Ennedi, non montés, participèrent à la prise de Koufra le 12 mars 1941.

Au printemps 1942, plusieurs patrouilles motorisées furent lancées au Fezzan, appuyées par une réserve qui comprenait, en particulier, le Groupe Nomade du Tibesti à dos de chameau. Nos forces s'emparèrent de l'oasis de Gatroun, de Brach, Tebessa, Oum el Kébir, Oum el Aranch et Tedjéré mais les méharistes, fractionnés, n'eurent que des rôles ingrats, décevants, épuisants, un peu démoralisants même, comparés aux brillants succès des éléments motorisés.

Dans ces affaires, les méharistes trouvèrent qu'ils n'avaient eu « que sandales à user ». « os à ronger », « casquettes à ramasser », ce qui conduisit l'un d'eux, le lieutenant de Bazelaire, à faire, pour le G. N. T. (Groupe Nomade de Tibesti) un amusant projet de fanion, avec sandales sur fond de sable, casquettes sur fond d'azur, etc., lequel fut, par bonne humeur, affiché à la popote de Zouar.

Lors d'un de ses passages au Tibesti, le général Leclerc en fit prendre copie et demanda aux Sœurs de Brazzaville d'en faire un vrai fanion



Le cimetière des militaires tués à la prise d'Aïn Galakka en 1914.

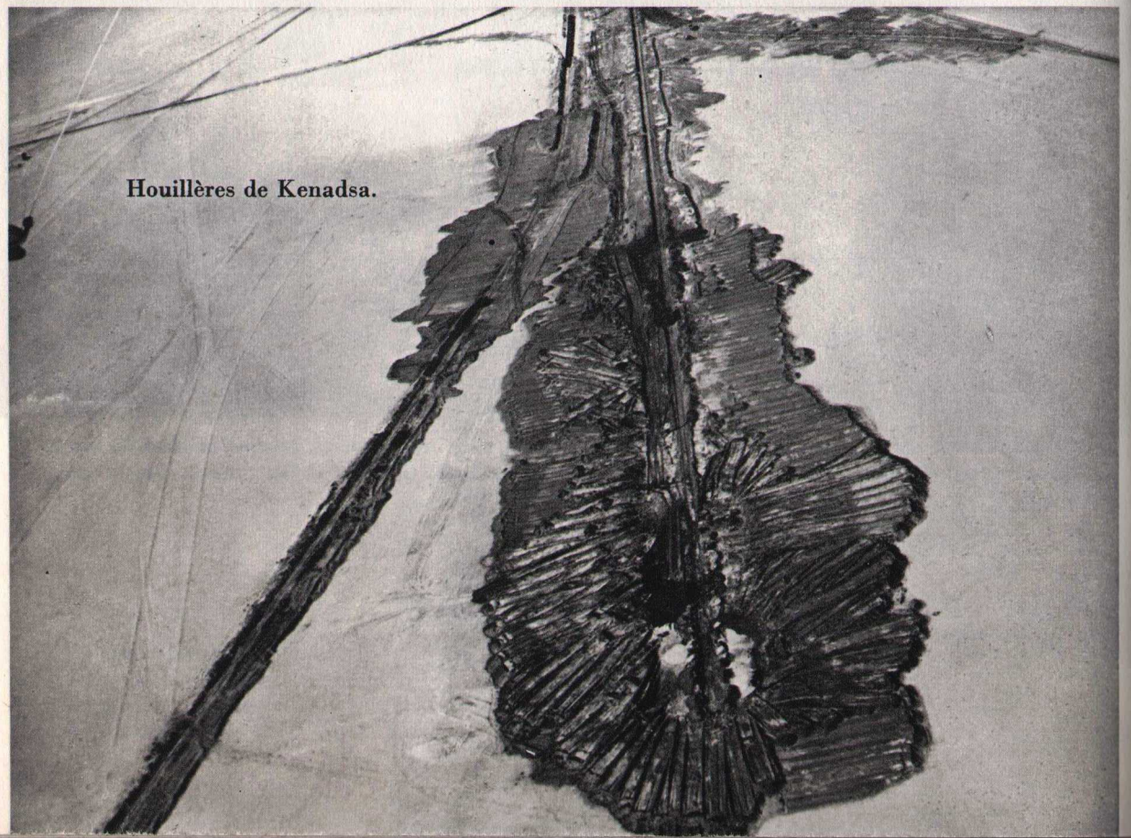
L'ancien poste de Gouro au Nord de Faya-Largeau, rasé en 1926.

Le colonel Largeau, pacificateur du Tchad.

« La faille Leclerc » près de Zouar, au Tibesti, où furent abandonnés maints véhicules hors d'usage.

La Kœdia d'Idjil ou montagne de fer. Au pied des rochers l'ancien jardin du chef du poste militaire de Fort-Gouraud, devenu poste administratif. Caché par les rochers du premier plan, à gauche, le puits de Fdérik.

Edjelé 101 - Premier puits producteur de pétrole au Sahara (1956).



Houillères de Kenadsa.

pour le G. N. T. en lui donnant pour devise : « *G*loire *N*'aura *T*rop ». Ce fanion fut remis aux méharistes (1).

Cette déception des méharistes ne fut que passagère car, au cours de la campagne de 1943 que dirigeait le général Leclerc, le Groupe Nomade du Tibesti, toujours commandé par le capitaine Sarazac, prit Oum el Araneb le 4 janvier et Gatroun le 12 janvier.

Ainsi l'histoire des méharistes noirs du Tchad, commencée en 1903 à Fort Pradié, au cœur de l'Afrique, près du lac Tchad, aboutissait non loin des rives de la Méditerranée quarante ans plus tard, laissant dans le passé un sillage de paix, fruit des efforts, des fatigues, des privations et des souffrances d'une poignée de Français qui avaient su insuffler à leurs tirailleurs, venus d'abord d'A.O.F., puis d'A.E.F., l'amour du plus beau métier.

(1) Il figurait à l'exposition des souvenirs de la 2e D.B. qui eut lieu aux Champs-Elysées en 1945.

Sixième Partie

L'AVENIR DU SAHARA

ORIGINE DE L'ORGANISATION ACTUELLE

Dans l'histoire du Sahara, la dernière guerre mondiale semble avoir formé une période de transition entre le Sahara des explorateurs et des méharistes d'une part, et celui des savants et des industriels d'autre part.

Le Sahara de l'or noir a succédé à celui de l'or blanc.

Toute guerre est cause d'expériences et de progrès et ceux-ci, appliqués au désert, allaient en changer la physionomie. Les conquêtes de la science, le perfectionnement des techniques, adaptés à l'industrie minière et aux moyens de transport, mais surtout l'examen du Sahara dans ses trois dimensions allaient transformer nos perspectives sur son avenir.

Le Sahara d'antan était un Sahara-surface comme une sorte d'immense plan en relief piqué de petits trous contenant de l'eau, tacheté d'un peu de végétation, où subsistaient quelques troupeaux qui buvaient cette eau et mangeaient le végétal, où vivaient aussi quelques groupes d'individus qui gardaient ces troupeaux, se les volaient, qui grattaient les salines et tiraient du sol une partie de leurs moyens d'existence.

Après la guerre, l'idée de surface fit place à l'idée de volume, la troisième dimension prit de l'importance : volume aérien où avions et hélicoptères allaient apporter leurs possibilités de transport, d'atterrissage et d'étude du sol, mais surtout volume souterrain, dont allaient s'emparer les géologues, les géophysiciens et les sondeurs. Le passé restait aux méharistes, l'avenir appartenait à cette nouvelle promotion de Sahariens.

Il en résulta que dans les cinq années qui suivirent la guerre et qui, en même temps, suivirent la création du Bureau de Recherches du Pétrole (B.R.P.), l'idée de Sahara évolua. On cessa de penser qu'il existait, entre l'Afrique du Nord et l'Afrique noire, des terres stériles couvertes de roches et de dunes, balayées de vents de sable, pauvres et ensoleillées, pour y voir au contraire des richesses potentielles, terres que les géologues

commençaient à connaître et qu'ils pouvaient comparer à des terres analogues exploitées sur d'autres continents.

C'est alors que dans les milieux sahariens et coloniaux se répandit l'idée de M. Bélime. En mai 1951, le constructeur du barrage de Sansanding et l'ancien directeur de l'Office du Niger, faisait paraître dans la revue « Hommes et Mondes » un article dans lequel il lançait l'idée de nationalisation du Sahara. L'Office du Niger et le barrage de Sansanding avaient divisé un peu les coloniaux; ce projet saharien allait engendrer une plus grande division, mais l'idée allait être prise, disséquée, discutée, attaquée, amendée et, en définitive, aboutir.

Que voulait M. Bélime? Nationaliser le Sahara, en faire une unité politique pour des raisons économiques et stratégiques. Sans doute aussi s'agissait-il de mettre des déserts à l'abri, en face d'une aspiration à l'indépendance des pays noirs que seules des personnes très averties remarquaient alors; et même, dirent certains, en prévision de l'indépendance de l'Afrique du Nord, ce qui ne manqua pas de créer quelque émotion à Alger.

A la suite de l'article de M. Bélime, Bernard Simiot, dans « Hommes et Mondes », se livra à une vaste enquête sur le bien-fondé du projet proposé et sur sa réalisation. Comme l'écrivit le général de Boisboissel, spécialiste des questions sahariennes, le débat fit couler à pleines séguias une encre pas toujours limpide, et il y eut à ce sujet une séance mémorable à l'Académie des Sciences Coloniales.

L'idée, pourtant, était bonne, mais comment retirer à d'autres pays de l'Union Française leur morceau de désert pour l'annexer à la France? A cette époque, cela était encore possible pour les territoires de l'A.O.F. et de l'A.E.F., mais le Maroc et la Tunisie? Quant à l'Algérie, elle ne voulait pas se faire amputer de territoires qui relevaient déjà du Ministère de l'Intérieur. Et puis, même en supposant déjà effectué ce remembrement politique, et bien que l'on répétât sur tous les tons, comme l'avait dit M. Bélime, qu' « historiquement ces millions de kilomètres carrés n'avaient pas connu de maîtres » et que « privés de détenteurs prioritaires ils étaient vacants », on ne pouvait résoudre le problème, comme d'ailleurs on ne peut le poursuivre aujourd'hui, sans avoir à l'esprit que le désert n'est pas seulement « un simple lieu de passage par les transhumants et les pillards ». Ce qui peut être vrai pour le Tanezrouft, le Majâbat-al-Koubra, le Ténéré et certains ergs, ne l'est pas pour le reste du Sahara.

Toutes ces discussions, auxquelles prenaient part journaux et revues, eurent l'avantage de porter les esprits vers ces terres jusqu'alors un peu trop délaissées, et de contribuer à l'instruction des Français et de ses élites. Le Sahara, à l'ordre du jour, fut considéré non sans raison comme

le patrimoine de la France et chacun pensa qu'il fallait faire quelque chose, surtout qu'au fur et à mesure que le temps s'écoulait, le désert semblait prêt à tenir ses promesses et celles des géologues.

Aussi l'année qui suivit le lancer du ballon remembrement, vit-on apparaître un Comité du Sahara Français, ainsi que le projet de loi de M. July tendant à ériger en une circonscription administrative autonome « l'Afrique Saharienne Française » placée sous l'autorité d'un Haut Commissaire de la République. Les limites n'étaient pas fixées mais le seul fait que ce projet prévoyait un comité consultatif où entraient des représentants de l'A.O.F. et de l'A.E.F. laissait supposer une Afrique saharienne d'envergure allant jusqu'aux déserts riverains du Sud. Le siège administratif de ce territoire serait provisoirement fixé à Colomb-Béchar.

Immédiatement, ceux qui connaissaient bien le désert et qui savaient que ses axes administratifs et économiques sont Nord-Sud pour l'Algérie et Sud-Nord pour l'A.E.F. et l'A.O.F. virent les difficultés de réalisation d'un tel projet. Il est impossible à un Haut Commissaire siégeant à Colomb-Béchar de se faire entendre efficacement du chef du district de l'Ennedi qui vit à Fada. Les critiques étaient faciles, mais chacun avait beau se creuser la cervelle, on ne voyait pas de solution idéale.

La question se simplifia. La Tunisie et le Maroc secouaient notre autorité et, en même temps, se réservaient leurs portions de désert, le Maroc émettant même des prétentions qui ne furent pas sans nous gêner dans l'extrême Ouest algérien et en Mauritanie. Puis ce furent les territoires d'Afrique noire qui obtinrent leur autonomie interne ou leur indépendance. En devenant des républiques il semblait qu'ils enlevaient à la France la possibilité d'intégration de leur large frange désertique (et par là même, des Maures et des Touareg devinrent des Soudanais!)

Pas plus que « Le Sahara territoire national », « l'Afrique Saharienne Française » de M. July ne prit corps, et l'on songea alors — c'est M. Alduy qui en déposa le projet à l'Assemblée de l'Union Française en 1953 — à une organisation économique. Ainsi naquit le 10 janvier 1957 (c'est-à-dire après la découverte du gaz de Djebel Berga, d'Hassi R'Mel et du pétrole d'Edjelé) et sur intervention de M. Houphoüet-Boigny, l'Organisation Commune des Régions Sahariennes ou O.C.R.S., conçue à l'origine comme un organisme fédéral auquel on prêtait un caractère politique. Son statut fut modifié en 1959 de manière qu'il ne conservât qu'un caractère économique et social. Du fait de l'émancipation de l'Afrique noire, sa compétence fut limitée aux départements des Oasis et de la Saoura nés en 1957. La même année — le 13 juin — était créé un Ministère du Sahara.

Mais le Sahara méridional? Les états membres de la Communauté sont à même de travailler en commun à la mise en valeur de leurs zones arides respectives au moyen d'accords de coopération. C'est ainsi qu'un protocole d'accord a été conclu le 8 mai 1959 avec la République du Niger dont le territoire entre dans l'O.C.R.S. pour ce qui est de sa compétence, laquelle ne s'étend d'ailleurs pas au Sud d'une ligne allant de Niamey au lac Tchad. Un second protocole, signé le 3 août 1959, avec la République du Tchad, lui apporte le concours technique et financier de l'O.C.R.S. au Nord d'une ligne allant, grosso modo, de Mao à Abéché.

La compétence de l'O.C.R.S. s'étend aux questions suivantes. Dans le domaine social, promouvoir toute mesure propre à améliorer le niveau de vie des populations et à assurer leur promotion sociale en tenant compte de leurs traditions.

Dans le domaine économique, sa mission se présente sous cinq aspects : 1° Préparer et coordonner les programmes d'études et de recherches nécessaires au développement des régions sahariennes; 2° Établir des inventaires et des programmes dans les domaines énergétique, minier, hydraulique, industriel et agricole; 3° Établir et réaliser un plan d'infrastructure; 4° Susciter l'installation d'industries extractives et de transformation et, éventuellement, créer des ensembles industriels.

Tout ce qui n'est pas de la compétence de l'O.C.R.S. est du ressort de la Direction des Affaires Administratives et Sociales du Sahara (D.A.A.S.).

O.C.R.S. et D.A.A.S. dépendaient du Ministère du Sahara jusqu'à ce que celui-ci fut dissous; ils dépendent maintenant du Ministre délégué auprès du premier Ministre, qui a les pouvoirs qu'avait sur les Territoires du Sud le Gouverneur Général de l'Algérie.

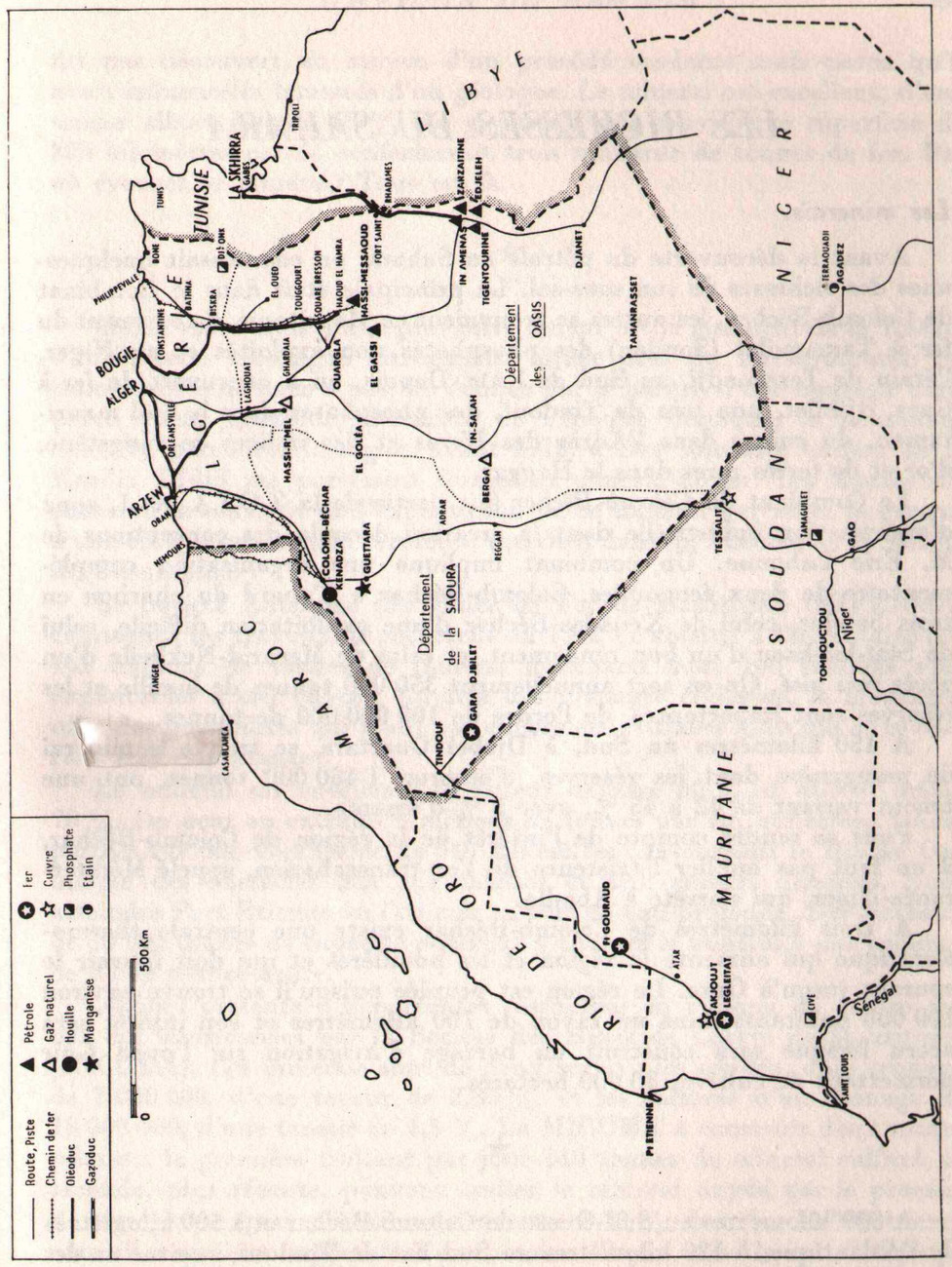


Figure 16. — *Les richesses du sous-sol.*

LES RICHESSES DU SAHARA

Les minerais.

Avant la découverte du pétrole au Sahara, on connaissait quelques-unes des richesses de son sous-sol. La principale était dans le Combinat de Colomb-Béchar, les autres se trouvaient en Mauritanie, du cuivre et du fer; à Tamaguilet (Soudan) des phosphates non exploités et au Niger, l'étain de Terrouadji, au Sud de l'Aïr. Depuis, on a découvert du fer à Gara Djibilet, non loin de Tindouf, des phospbates dans le Sud mauritanien, du cuivre dans l'Adrar des Iforas et des indices de tungstène, d'or et de terres rares dans le Hoggar.

Le Combinat de *Colomb-Béchar* fait partie de la Z.O.I.A. nº 1, zone d'organisation industrielle dont la création découla des conceptions de M. Eric Labonne. Un combinat implique une organisation complémentaire de deux économies. Colomb-Béchar a d'abord du charbon en trois bassins, celui de Kenadsa-Béchar d'une exploitation difficile, celui de Sfaï-ksi-ksou d'un bon rendement, et celui de Mezarid-Nekheila d'un accès peu aisé. On en sort annuellement 350 000 tonnes de houille et les réserves sont importantes, de l'ordre de 100 000 000 de tonnes.

A 150 kilomètres au Sud, à Djebel Guettara, se trouve le minerai de manganèse dont les réserves, d'environ 1 400 000 tonnes, ont une teneur variant de 42 à 45 %, avec 5 % d'arsenic.

Pour se rendre compte de l'intérêt de la région de Colomb-Béchar, il ne faut pas oublier l'existence de l'ex-transsaharien, appelé Méditerranée-Niger, qui s'arrête à Abadla.

A trois kilomètres de Colomb-Béchar existe une centrale thermo-électrique qui alimente la région et les houillères et qui doit fournir le courant jusqu'à Oran. La région est peuplée puisqu'il se trouve environ 100 000 habitants dans un rayon de 100 kilomètres et son intérêt sera accru lorsque sera construit un barrage d'irrigation sur l'oued Guir permettant de cultiver 30 000 hectares.

★

A 800 kilomètres au Sud-Ouest de Colomb-Béchar et à 500 kilomètres de l'Atlantique, à 120 kilomètres au Sud-Est de Tindouf, se situe un des plus importants gisements ferrugineux du monde : *Gara Djibilet*. Il ne

fut pas découvert au moyen d'un procédé moderne mais parce qu'il avait influencé la boussole d'un géologue. Le minerai est excellent, d'une teneur allant jusqu'à 55 %. Le gisement, qui couvre une superficie de 300 kilomètres carrés, renfermerait trois milliards de tonnes de fer. Par où évacuer ce minerai? Tout est là.

★

Moins vaste mais d'une plus forte teneur est le gisement de la *Koedia d'Idjil*, cette montagne ferrugineuse située près de Fort-Gouraud. Sa connaissance ne nous a pas été donnée par le hasard d'une boussole mais parce qu'un intrépide méhariste de l'époque héroïque, le lieutenant Schmitt, parcourut la région avant 1912. « Des sommets entiers de la Koedia d'Idjil me paraissent formés de minerai de fer. Les Maures ont conservé le souvenir de l'exploitation de ce minerai par leurs forgerons, à une époque encore peu reculée », écrivit-il dans un bulletin de la Société de Géographie.

La Société Anonyme des Mines de Fer de Mauritanie (MIFERMA) commença les travaux de recherche en 1952 et aboutit à l'inventaire des 145 millions de tonnes de minerai marchand dont 100 millions sont exploitables à ciel ouvert. Au delà des tonnages ci-dessus, la montagne offre des possibilités qui n'ont pas encore été évaluées mais qui se révéleront très importantes.

Le minerai est excellent; sa teneur dépasse 60 % et atteint même 70 %. On peut en extraire 6 millions de tonnes par an, qui seront transportées sur une voie ferrée de 640 kilomètres contournant le Rio de Oro malgré des obstacles dus aux falaises et aux massifs dunaires, pour atteindre Port-Etienne où l'on crée un port en eau profonde. Des bateaux de 30 000 tonnes de capacité pourront y charger le minerai à une cadence de 6 000 tonnes-heure.

Akjoujt présente d'importantes ressources en minerai de cuivre qui ont été inventoriées par la Société des Mines de Cuivre de Mauritanie (MICUMA). Les minerais sont de deux sortes : les oxydés, d'un tonnage de 7 000 000, d'une teneur de 2,80 %, et les sulfurés d'un tonnage de 18 000 000, d'une teneur de 1,5 %. La MICUMA a construit deux usines pilotes : la première traitant par jour 140 tonnes de minerai sulfuré, la seconde, plus récente, pouvant traiter le minerai oxydé par le procédé de ségrégation, pour obtenir un concentré à 70 %, dont les 14 000 tonnes annuelles seraient exportables par camion. Il y a, sous le sol d'Akjoujt, 500 000 tonnes de cuivre métal et une quarantaine de tonnes d'or.

Mais le pays est également riche d'un minerai de fer à 52 % susceptible de donner, pendant 15 ans, 1 million de tonnes de minerai par an. Le gisement se trouve à Legleitat, à 20 kilomètres d'Akjoujt. Enfin, à Tabrinkout, à 45 kilomètres à l'Est, on a décelé d'intéressants gisements de wolfram susceptibles d'une exploitation artisanale.

Au charbon, au fer, au cuivre, au manganèse du Sahara, il faut ajouter l'étain qui se trouve à Tarrouadji, à 120 kilomètres au Nord-Est d'Agadès. Les réserves du gisement sont estimées à 1 000 tonnes de concentré à 72 %. Plusieurs centaines de tonnes de casseterite s'écoulent chaque année par camions vers la côte. Comme en Mauritanie, on trouve aussi en Aïr un peu de minerai de tungstène.

Enfin il faut signaler, en bordure est mais hors du Sahara septentrional, les phosphates et le pétrole de Djebel Onk qui vont donner naissance à un petit combinat.

Les hydrocarbures.

Les hydrocarbures peuvent se rencontrer dans plusieurs zones distinctes que je classerai, pour la commodité, en trois catégories.

La première est celle dont une partie des richesses est connue. Elle est délimitée au Nord par l'Atlas saharien, au Sud par le Hoggar, à l'Est par la frontière libyenne et à l'Ouest par le Tanezrouft.

La seconde, où les recherches se poursuivent, est formée par le bassin de Tindouf, situé entre l'Anti-Atlas et le massif des Eglab.

Enfin, en troisième lieu, le Sahara noir où les zones d'intérêt pétrolier sont nombreuses et d'où l'ordre d'urgence et l'éloignement ont, jusqu'à présent, écarté les efforts.

Si l'on tient compte des résultats obtenus dans la première zone, on est en droit d'espérer beaucoup du Sahara entier.

Plusieurs sociétés sont intéressées au pétrole, qui furent successivement constituées en France : en 1946, la Société Nationale de Recherches de Pétrole en Algérie (S.N. REPAL); en 1949, la Compagnie Française des Pétroles d'Algérie (C.F.P.A.); en 1951, la Compagnie de Recherches et d'Exploitation du Pétrole au Sahara (C.R.E.P.S.) et la même année, la Compagnie des Pétroles d'Algérie (C.P.A.); enfin, en 1955, la Compagnie d'Exploration Pétrolière (C.E.P.). Des capitaux étrangers entrent dans certaines de ces compagnies et des permis de recherche, accordés pour une période limitée, sont périodiquement redistribués, parfois à des compagnies étrangères, mais en sauvegardant toujours le caractère national de la gestion. Le groupe anglo-hollandais Royal Dutch-Shell a d'importants intérêts dans la C.P.A. et la C.R.E.P.S. et, depuis 1958, la

plupart des importantes associations mondiales sont apparues au Sahara où la recherche et l'exploitation des hydrocarbures restent cependant français. Actuellement, plus de cinquante sociétés, rattachées directement ou indirectement au pétrole, cherchent fortune au Sahara.

C'est en mars 1954 que le gaz a été pour la première fois trouvé à Djebel Berga, par la C.R.E.P.S., à 1 400 mètres de profondeur, dans le massif de l'Ahnet, à 100 kilomètres au Sud-Ouest d'In Salah. Sans doute s'y trouve-t-il quelques dizaines de milliards de mètres cubes d'un gaz très pur, sec et sans soufre, mais dont la rentabilité n'est pas certaine à cause des 1300 kilomètres qui séparent le forage de la côte.

Au début de 1956, un gisement de pétrole fut découvert par la C.R.E.P.S., à 450 mètres de profondeur, dans la région d'Edjelé, non loin de la frontière, à 280 kilomètres à l'Est de Fort Flatters, puis un second à Zarzaïtine et, les années suivantes, six autres gisements dont on peut estimer les réserves probables à 150 millions de tonnes : 30 pour Edjelé, 100 pour Zarzaïtine et 20 pour les autres. L'évacuation de ce pétrole se fait par pipe-line vers Skirrah près de Gabès.

En 1956 également, la même compagnie et la C.F.P.A. découvrirent du pétrole à Hassi Messaoud, à une profondeur de 3 300 mètres. L'importance du gisement peut aujourd'hui être évaluée à 500 millions de tonnes. En 1959, la découverte du gisement d'Hassi El Gassi, à 80 km au Sud d'Hassi Messaoud accroît ces réserves de 150 000 tonnes. L'évacuation se fait par pipe-line jusqu'à Bougie, distant de 650 kilomètres. Les deux pipe-lines trans-algérien et trans-tunisien permettront d'atteindre progressivement l'exportation de 28 millions de tonnes par an.

Pendant que s'effectuaient ces découvertes, la SN REPAL faisait, dans la région d'Hassi R'Mel, à 450 kilomètres au Sud d'Alger, des recherches qui aboutissaient à la découverte d'un important gisement de gaz humide, à une profondeur moyenne de 2 400 mètres. Le débit du puits est très élevé et les réserves de gaz récupérables peuvent être évaluées supérieures à 500 milliards de mètres cubes, c'est-à-dire qu'elles sont bien plus importantes que celles de Lacq. Il faudrait donc prévoir leur utilisation non pas à l'échelon Algérie mais à l'échelon Europe.

Toutes ces découvertes s'accroissent de jour en jour et, lorsque les recherches seront terminées dans les premières zones sahariennes, elles se poursuivront sans doute dans le reste du Sahara, ce qui laisse prévoir un bouleversement de l'économie de l'Afrique noire.

Le Sahara commence à changer de face. On ne sait ce que deviendra le Méditerranée-Niger, mais ce dont on est certain, c'est qu'aujourd'hui il s'est produit une profonde transformation dans les esprits. On ne songe plus tant à la traversée du Sahara, c'est-à-dire au transport d'hommes

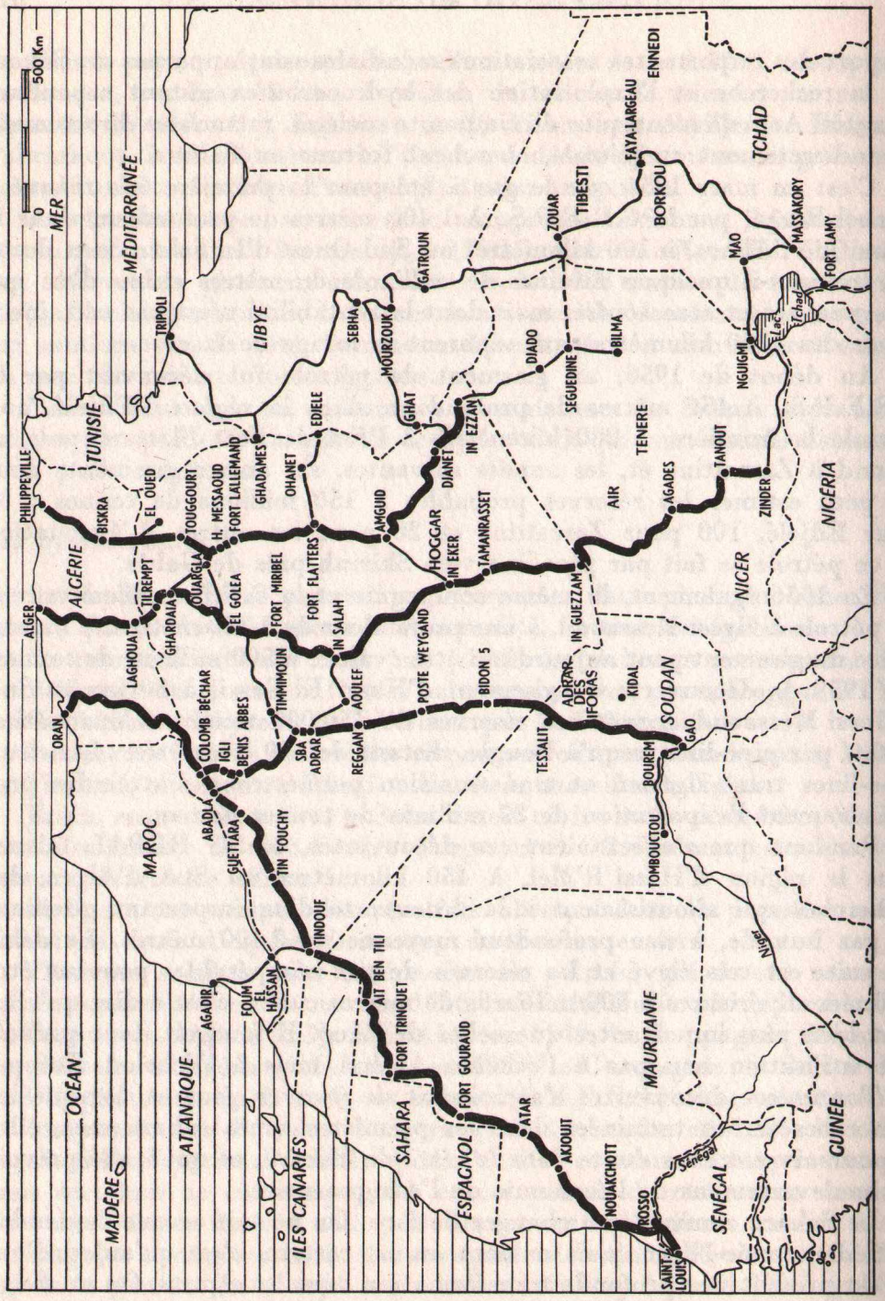


Figure 17. — *Les principaux accès routiers.*

et de denrées d'Afrique noire en Afrique du Nord, et vice versa, mais aux transports sahariens. C'est le Sahara lui-même qui a besoin d'être desservi. Le transsaharien suivra peut-être son petit bonhomme de chemin, d'abord jusqu'à Guettara, dans l'intérêt du combinat de Colomb-Béchar, puis jusqu'à Adrar, pour desservir la vallée du Touat dont la modernisation agricole peut transformer l'économie, et enfin jusqu'à Tombouctou et Ségou, d'une part, Gao et Niamey, d'autre part, au profit de trois états de la Communauté, le Niger, le Soudan et la Haute-Volta. En attendant, les efforts se portent sur les voies de communication nécessaires à la mise en valeur du Sahara du pétrole.

Les anciennes pistes existent toujours et elles sont au nombre de quatre :

1° La piste transsaharienne n° 1 (2 000 km) reliant Colomb-Béchar à Saint-Louis du Sénégal. C'est l'ancienne piste mauritanienne qui, à partir de Tindouf, reste en territoire algérien tandis qu'elle aboutissait jadis à Agadir. Elle n'est guère parcourue sauf à ses extrémités.

2° La piste transsaharienne n° 2 (2 000 km), dite du Tanezrouft, très vivante, qui n'est autre que l'itinéraire que suivit la Croisière Noire. Les essais nucléaires dans la région de Reggan ont accru son intérêt.

3° La piste transsaharienne n° 3 (3 000 km) aussi vivante que la précédente. Elle joint Ghardaïa à Zinder par El Goléa, In Salah et Tamanrasset et c'est sans doute la plus connue des touristes.

4° La piste Biskra-Fort-Lamy (5 000 km) est la piste des Ajjer et du Tibesti qui n'est pas à vrai dire une piste transsaharienne, mais une succession de tronçons unissant des postes et évitant de traverser la frontière. Comme la piste n° 1, ce sont ses extrémités qui sont le plus utilisées; surtout celle du Nord, mais celle-ci fait partie du réseau routier réalisé par l'O.C.R.S. pour la mise en valeur d'Hassi Messaoud et d'Edjelé. Là toute idée de piste transsaharienne est bannie, il s'agit de vraies routes construites à prix d'or, dont l'une traverse le Grand Erg Oriental.

★

Trains, camions, avions, hélicoptères, pipe-lines, bulldozers, scrappers, gaz, pétrole, énergie nucléaire, énergie électronique, énergie solaire transforment le Sahara ou sont en instance de le bouleverser au point de lui permettre peut-être d'aider l'Europe à résoudre tous ses problèmes énergétiques.

L'HOMME

A quoi tout cela serait-il bon si ce n'était à servir l'homme? Et serait-il juste que des biens sahariens enrichissent tous ceux dont les capitaux se sont répandus sur les sables, qu'ils profitent ainsi à de lointains Européens ou autres, si d'abord ils n'aidaient à tirer de la misère morale et matérielle les nomades et les ksouriens? L'homme passe avant tout; il n'a pas été créé pour le pétrole, mais le pétrole a été créé pour lui.

Avant l'ère saharienne des hydrocarbures, les Français qui servaient au désert, qu'ils fussent civils ou militaires, y avaient apporté, comme ailleurs outre-mer, des biens précieux : l'ordre, la paix, la justice et en même temps une prospérité relative. J'ai connu un Sahara où les coups de fusils étaient assez fréquents. Après en être resté longtemps éloigné, je l'ai retrouvé transformé. En Algérie, à Tindouf, le chef tadjakant m'a dit à peu près ceci : « Je suis reconnaissant à la France d'avoir pacifié le pays. Nous avons été pillés, ruinés et chassés par les Regueïbat. Grâce aux Français, nous avons pu revenir chez nous et ils nous ont donné à manger en attendant que nous puissions reconstituer nos jardins et nos troupeaux. C'est à la France que nous devons d'être aujourd'hui rassemblés là où s'élevait la kouba de notre vénéré Sidi Belahmed qui avait fait construire la plus belle mosquée du Sahara ». Plus au Sud, un goumier rencontré à qui je demandais des nouvelles de la Mauritanie, me répondit que grâce à la France le pays était prospère; celui qui élevait des chamelles était assuré maintenant d'en boire le lait; on ne vivait plus dans la crainte d'être razziés; les étoffes étaient moins rares et les enfants pouvaient être vêtus. J'en vis quand même beaucoup qui étaient nus, mais je ne pus pas ne pas constater que la paix avait transformé le pays. Seuls quelques guerriers en mal de razzia ne trouvaient aucun avantage à la fraternisation inter-tribale! Surtout que nous avions émancipé leurs tributaires.

Cette époque, sans doute, est-elle révolue à son tour. Le temps de la seule charité individuelle semble être également révolu car la planète est rapetissée par le progrès, ce qui facilite, entre peuples, la charité collective. Aussi est-ce un devoir pour la France, après avoir apporté l'ordre et la paix au Sahara, d'y apporter le bien-être et la promotion sociale, avec tout ce que celle-ci comporte dans le domaine de l'instruction et de l'éducation. Ce n'est pas facile. Plus aisé est de faire un forage souterrain qui n'exige que de l'intelligence, des capitaux. de la technique. La

pâte humaine ne supporte pas toutes les mains et l'amour ne se transmet pas par pipe-line, Le plus gros problème à résoudre au Sahara est donc le problème humain tel qu'il se pose en face de l'industrialisation.

Un problème analogue s'est posé dans les pays européens qui ont eu bien du mal à assimiler la révolution industrielle. Mais cette révolution s'est faite lentement, les esprits s'y sont peu à peu préparés, la société des cités s'y est adaptée, non sans souffrances; seuls les milieux ruraux ont pu vivre à l'écart des grosses perturbations.

Au Sahara, l'industrialisation n'est pas, comme ce le fut en Europe, une naissance précédée d'une gestation mais plutôt une génération spontanée. D'autre part, les travailleurs, qu'ils soient à la mine ou aux derricks, n'ont pas ce triste sort de cobaye qui fut celui de tant d'ouvriers du siècle dernier; ils profitent de l'expérience technique et sociale des Européens; ils sont admis d'emblée dans un domaine éprouvé, amélioré, au point, et, brutalement, ils accèdent à un niveau de vie si supérieur à leur niveau habituel qu'il en résulte un déséquilibre. Il n'y a là, en soi, rien de grave. C'est le cas, assez répandu en Europe, d'enfants qui poursuivent leurs études dans un modeste milieu familial où ils sont mal logés, médiocrement vêtus et nourris simplement, et qui tout à coup, grâce à l'instruction, entrent dans la vie avec un haut salaire qui transforme leurs conditions d'existence. Leur période de bonheur passée, ils se trouvent adaptés : bien logés, bien vêtus, bien nourris, comme s'ils l'avaient toujours été.

Le travailleur saharien, citadin, se retrouve, lui aussi, bien logé, bien vêtu, bien nourri. A tout ce bien-être, il ajoute l'utilisation des loisirs. C'est parfait si l'on admet que le bonheur de l'individu réside là, et si l'on oublie que le bonheur des uns fait parfois le malheur des autres. Mais envisager le problème humain sous l'aspect d'un certain nombre de milliers d'individus atteignant, par un nouveau travail, un niveau de vie plus élevé, et s'en satisfaisant, reviendrait à se munir d'œillères car la mise en place de travailleurs a des incidences dans les domaines familial, tribal, oasien et nomade.

L'homme fait partie d'un milieu familial auquel il doit rester soudé. Si on l'en sépare, son adaptation à la mine n'en est que plus difficile, quels que soient les efforts des entreprises pour créer de bonnes conditions d'existence. Il est donc doublement nécessaire d'implanter les familles sur le lieu de travail ou à proximité, car le système des congés qui permet aux ouvriers de ne pas rester trop longtemps séparés des leurs n'est qu'un pis-aller. Et même dans ces conditions, compte tenu que sur un chantier certains indigènes gagnent en une semaine de quoi vivre simplement

durant un mois, on ne trouve parfois qu'une main-d'œuvre ne cherchant du travail que d'une façon discontinue.

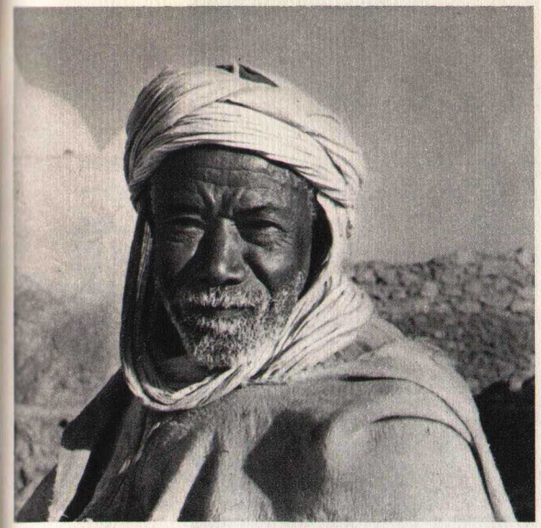
Dans le domaine tribal, la désintégration s'accélère. Nous l'avions déjà amorcée par l'émancipation des harratin, elle se poursuit par la séparation de l'ouvrier de son milieu, par son enrichissement engendrant un esprit d'indépendance, ou par l'indépendance pure et simple des jeunes qui sont moins soumis au père ou au caïd et ont tendance à vouloir vivre leur vie.

Dans les oasis, à cette double désintégration, il faut ajouter la disparition de la main-d'œuvre ancestrale, celle qui gardait les petits troupeaux, fécondait les dattiers, arrosait les jardins, curait les foggaras ou cultivait simplement le sol et, naturellement, ce sont les meilleurs hommes, les plus aptes à une petite spécialisation, qui ont quitté les premiers les ksour au moment même où l'on espère multiplier par quatre la production agricole des oasis grâce à l'exploitation de la nappe albienne.

Mais là n'est pas le plus grave parce que la main-d'œuvre locale, attirée par le pétrole, ne constitue qu'une faible partie de la population saharienne, et surtout une très faible partie des nomades moins nombreux que les sédentaires. Rappelons que la population du Sahara, telle que nous l'avons largement évaluée, n'atteint pas 2 000 000 d'habitants et que l'industrialisation, utilisant les moyens modernes, sera très économe en main-d'œuvre. Dans les mines, le travail en galerie est très souvent supprimé pour faire place au travail à ciel ouvert, et une mine comme Fort-Gouraud, lorsqu'elle fonctionnera à plein, compte tenu du chemin de fer et du port minier, emploiera 2 000 individus. Akjoujt en fera seulement travailler quelques centaines, ce qui, apparemment, n'aura guère de répercussion sur la vie de la Mauritanie dont la population est de 650 000 habitants.

Mais, à la réflexion, le problème est grave parce que l'enrichissement de quelques milliers d'individus est remarqué du reste de la population, assez pauvre. Certains nomades, dans les régions pétrolières, tendent à se sédentariser, mais le mal n'a atteint ni les grands nomades, ni même l'ensemble des nomades qui se comptent par centaines de mille, tandis que les salariés nouvellement promus sont en petit nombre. Les vrais nomades ont une vie qui les retient encore, ils préfèrent leurs tentes aérées et propres aux cases obscures des ksour, ils sont attachés au désert qu'ils parcourent parfois au hasard des pluies, et ils aiment conduire aux points d'eau leurs troupeaux, montés sur leur méhari. Cette vie leur plaît aussi parce que leurs troupeaux leur permettent de vivre décemment.

Mais il est d'autres nomades, et surtout des sédentaires, qui ne sont pas contents de leur sort, surtout lorsque l'industrialisation leur fait



Hartani de la région de Ouargla.

Hartania de Timmimoun.

Harratin dégageant — en musique — un puits recouvert par une dune.

Rose des sables moderne : l'explosion atomique de Reggan en février 1960.

L'avenir du Sahara est dans le pétrole, mais lorsque celui-ci coule, les compagnies pétrolières n'ont plus guère besoin de main-d'œuvre. Il en résulte que l'avenir des Sahariens n'est pas dans le pétrole, mais plutôt dans l'élevage du chameau pour les nomades, dans la culture pour les sédentaires.

toucher du doigt leur pauvreté. En pays européens, les usines et les villes ont fait peu à peu déserter la terre. De même, le luxe qu'arboreront ceux que le pétrole et le minerai auront enrichis, provoquera lentement l'exode de Sahariens vers les nouvelles cités industrielles; s'ils restent sur place, l'envie leur donnera l'esprit de revendication. Aussi, quelles que soient les perturbations qu'apporteront les salaires distribués, les déplacements de travailleurs locaux et la sédentarisation de petits nomades, l'industrialisation du Sahara, en plus de ses problèmes propres dont le moindre n'est pas la formation d'une main-d'œuvre qualifiée, en soulève deux qu'il est important de résoudre. Le premier est l'élévation du niveau de vie de l'ensemble de la population, et sa promotion sociale, le second est la coexistence harmonieuse des milieux européens, des salariés sédentaires nouveaux promus dans la hiérarchie de l'argent, des nomades qui jadis les avaient sous leur domination, et de la main-d'œuvre importée, soit qu'elle vienne des départements algériens pour le Sahara blanc ou de l'Afrique tropicale pour le désert sahélien.

De tels problèmes ne peuvent se résoudre comme des problèmes analogues se résolvaient, avant l'ère du pétrole, par une circulaire du Gouverneur Général ou des instructions d'un chef de territoire. Ils nécessitent des études approfondies par un personnel spécialisé, une coordination de tous les efforts dans des domaines dispersés, beaucoup d'autorité et de célérité. Le Centre d'Etudes et d'Information des Problèmes Humains dans les zones arides communément appelé PROHU ZA s'y emploie en liaison avec l'O.C.R.S. Mais ses initiatives ne seront pas fructueuses si les grandes entreprises qui recherchent, exploitent, construisent, fournissent et transportent, ne participent à cette œuvre primordiale, et si tous ceux qui, de France, sont ou seront appelés dans ces lieux torrides, ne se souviennent qu'ils ont un rôle à jouer auprès d'hommes d'une autre race dont la religion diffère de la leur.

Maintenant que l'or noir a atteint les rives de la Méditerranée, que l'on s'apprête à réaliser les programmes d'embarquement de minerais sur la côte atlantique, et que des légions de géophysiciens et de géologues continuent à parcourir le Sahara, on serait tenté de croire que, selon l'expression du Professeur Gautier, le Sahara est dompté.

Pour dompter une bête, il faut la connaître et, malgré les apparences, le Sahara reste peu connu. C'est dire que les organismes spécialisés comme l'Institut de Recherches Sahariennes (I.R.S.) à Alger et l'Institut Français d'Afrique Noire (I.F.A.N.) à Dakar, nés tous deux avant que ne jaillisse le pétrole, témoins du Sahara d'antan, conservent encore devant eux un vaste et merveilleux champ d'action.

Parmi les transformations que l'industrialisation apportera au Sahara, il en est deux qui peuvent avoir sur l'aspect du pays une action imprévue.

Le Sahara est désert, on le sait, à cause des alizés et de l'harmattan qui le dessèchent, à cause de son immensité et de son éloignement du golfe de Guinée qui ne permettent guère à la mousson de l'arroser efficacement au delà de sa limite méridionale. Mais les troupeaux contribuent aussi à sa désertification en dévorant les pâturages qui y poussent. On le constate facilement lorsque l'on passe au Nord d'Atar, près d'un vaste enclos où un grillage protecteur a permis aux végétaux de se développer normalement.

D'autre part, les sédentaires coupent les arbustes à des lieues à la ronde, rendant plus déserts les abords des cités.

La sédentarisation d'un grand nombre de nomades et la diminution des cheptels feront que la végétation croîtra plus librement. Quant aux habitants des villes et des oasis, il est permis de prévoir, à long terme, qu'ils cesseront leurs lointaines corvées de bois et délaisseront — grâce au gaz et au pétrole — les moyens de cuisson ancestraux. Les arbres et les arbustes pousseront plus librement.

Si l'on ajoute à cela l'exploitation judicieuse mais très limitée des eaux souterraines, on peut penser que le Sahara aura tendance à reverdir.

Mais il restera toujours un désert.

Kernavéno - Mars 1960

Paris - Septembre 1960

BIBLIOGRAPHIE

Un ouvrage prime tous les autres : le Sahara français de Capot-Rey, où l'on trouvera plus de 900 titres bibliographiques. D'autre part, le Commandant Blaudin de Thé a établi une bibliographie du Sahara français et des régions avoisinantes où sont cités plusieurs milliers d'auteurs d'ouvrages et d'articles.

J'ai limité les titres figurant ci-dessous aux principaux livres qu'il m'est arrivé de lire ou de consulter, laissant de côté les très nombreux articles parus dans des périodiques le plus souvent spécialisés, bien que ce soient eux qui, au jour le jour, nous fassent découvrir et mieux connaître le Sahara.

AUTEURS ARABES

EL AYYACHI. - *Voyage dans le Sud de l'Algérie. - Etapes du pèlerin de Sidjilmassa à la Mecque et Médine.*

EL BEKRI. - *Description de l'Afrique septentrionale.*

EL IDRISI. - *Description de l'Afrique et de l'Espagne.*

IBN KHALDOUN. - *Histoire des Berbères.*

ES SADI EL TOMBOUCKTI. - *Tarikh es Soudan.*

IBN BATTOUTA. - *Voyages.*

IBN HAOUQAL. - *Description de l'Afrique.*

LÉON L'AFRICAIN. - *Description de l'Afrique, tierce partie du monde.*

MAHMOUD KATI. - *Tarikh el fettach.*

MOHAMMED EL TOUNSI. - *Voyage au Darfour. - Voyage au Ouadaï.*

AUTEURS EUROPÉENS

ABADIE (Col). - *La Colonie du Niger.*

ADAMS (Robert). - *Nouveau voyage dans l'intérieur de l'Afrique.*

ALIBERT. - *Méhariste.*

AUDOUIN-DUBREUIL. - *La première traversée du Sahara en automobile.*

AUGIERAS (Ce). - *D'Algérie au Sénégal - Mission Augiéras-Draper La pénétration au Sahara occidental.*

BARTH. - *Voyages et découvertes.*
BARY (VON). - *Journal de voyage.*
BATAILLON. - *Le Souf. Etude de géographie humaine.*
BAUMIER. - *Le premier établissement des Israélites à Tombouctou.*
BAZIN. - *Charles de Foucauld, Explorateur au Maroc, Ermite au Sahara.*
BENHAZERA. - *Six mois chez les Touareg du Ahaggar.*
BOURBON (Prince Sixte de) et Comte de BÉARN. - *Au cœur du grand désert.*
BOUCART. - *Un voyage au Sahara.*
BRISSON (de). - *Histoire du naufrage et de la captivité de M. de Brisson...*
BONAMY. - *Les deux rives du Sahara.*
BROSSET. - *Sahara. (ou Un homme sans l'Occident).*
BRUNEAU DE LABORIE. - *Du Cameroun au Caire par le désert de Libye.*
BURTHE D'ANNELET. - *A travers l'Afrique française...*
CA DA MOSTO. - *Relation de voyage sur la Côte occidentale d'Afrique.*
CAILLÉ. - *Journal d'un voyage à Tombouctou et à Djenné dans l'Afrique Centrale.*
CAPOT-REY. - *Le Sahara français.*
CARBOU. - *La région du Tchad et du Ouadaï.*
CARL et PETIT. - *Tefedest. Méharée au Sahara central. - La ville de sel. Du Hoggar au Tibesti.*
CAUVET (Ct). - *Le Chameau.*
CHAILLEY (Ct). - *Les grandes missions françaises en Afrique occidentale.*
CHAPELLE. - *Nomades noirs du Sahara.*
CHARBONNEAU (Général). - *Sur les traces du pacha de Tombouctou. La pacification du Sud marocain et du Sahara occidental. Charles Le Cocq, officier de France.*
CHARBONNEAU (R.). - *Essais sahariens : au Tibesti.*
CLAPPERTON. - *Voyage et découvertes dans le Nord et les parties centrales de l'Afrique. - Second voyage dans l'intérieur de l'Afrique.*
COCHELET. - *Naufrage du brick* La Sophie.
CORNET. - *Au Tchad. Trois ans chez les Senoussi, les Ouadaïens et les Kirdis.*
CORTIER (Ce). - *D'une rive à l'autre du Sahara.*
LE CŒUR. - *Dictionnaire ethnographique téda...*
DENHAM et CLAPPERTON. - *Voyages et découvertes dans le Nord et les parties centrales de l'Afrique.*
DESOMBRES. - *La Guémira. - Aventures sahariennes.*

DESPLAGNES (Ct). - *Le plateau central nigérien.*
DOULS. - *Voyage d'exploration à travers le Sahara occidental et le Sud marocain* (Le Tour du Monde).
DUBOC (Général). - *Mauritanie. - Méharistes coloniaux.*
DUVEYRIER. - *Exploration du Sahara. - Les Touareg du Nord.*
ESME (D'). Jean - *Les chevaliers sans éperons. - Sables de feu.*
EYDOUX. - *L'exploration du Sahara.*
FERNANDES (Valentin). - *Description de la Côte d'Afrique de Ceuta au Sénégal.*
FERRANDI (Lt Col.). - *Le Centre africain français. Tchad, "Borkou-Ennedi". Leur conquête.*
FOLLIÉ. - *Voyage dans les déserts du Sahara.*
FOUCAULD (Père DE). - *Poésies touarégues.*
FOUREAU. - *D'Alger au Congo par le Tchad.*
FROMENTIN. - *Une année dans le Sahel.*
GAUTIER et REYGASSE. - *Le monument de Tin Hinan.*
GAUTIER. - *La conquête du Sahara.*
GENTIL. - *La chute de l'empire de Rabah.*
GILLIER (Ct). - *La pénétration en Mauritanie.*
GOICHON. - *La vie féminine au Mzab.*
GORRÉE (R.P.). - *Charles de Foucauld.*
GOURAUD (Général). - *Mauritanie-Adrar. Zinder-Tchad.*
GRUVEL et CHUDEAU. - *A travers la Mauritanie occidentale.*
HAARDT et AUDOUIN-DUBREUIL. - *La croisière noire.*
HÉRISSON. - *Avec le Père de Foucauld et le Général Laperrine.*
HILAIRE (Ct). - *Du Congo au Nil...*
HORNEMANN. - *Voyage dans l'Afrique Septentrionale.*
INGOLD (Colonel). - *Soldats du Tchad.*
JEAN (Lt). - *Les Touareg de l'Aïr.*
JOALLAND. - *Le drame de Dankori.*
KERILIS (H. de). - *De l'Algérie au Dahomey en automobile.*
LABAT (Le Père). - *Nouvelle relation de l'Afrique Occidentale.*
LA RONCIÈRE (Ch. de). - *La découverte de l'Afrique au Moyen-Age.*
LEBEUF (Annie). - *Les populations du Tchad.*
LEHURAUX (Ct). - *Le conquérant des oasis : Le Colonel Pein. - Sur les pistes du désert.*

LE MORE (Comte René). - *D'Alger à Tombouctou.*

LENZ. - *Tombouctou. Voyage au Maroc, au Sahara et au Soudan.*

LHOTE. - *Aux prises avec le Sahara. - Les Touareg du Hoggar. - Dans les campements touaregs.*

LOYEWSKI (d'Otton). - *Rezzou sur l'Adrar.*

LYON (Captain). - *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique Septentrionale.*

MALACHOUSKI et DOUARD. - *La traversée du Sahara en moto.*

MAUNY. - *Gravures, peintures et inscriptions rupestres de l'Ouest Africain (I.F.A.N.)*

MAUZIN (Dr). - *Les caravanes françaises au Soudan. - Relation de voyage d'Ali Ben Mekrin, conducteur de caravane.*

MEYNIER (Général). - *Les conquérants du Tchad. - La pacification du Sahara et la pénétration saharienne.*

MONOD. - *Méharées.*

MONTEIL (Colonel). - *De Saint-Louis à Tripoli par le lac Tchad.*

MOUSSET. - *Ce Sahara qui voit le jour.*

NACHTIGAL. - *Voyage dans l'Afrique Centrale. - Sahara et Soudan.*

PEYRÉ. - *L'escadron blanc.*

POTTIER. - *Histoire du Sahara.*

PSICHARI (E.). - *L'appel des armes. - Le voyage du Centurion. - Les voix qui crient dans le désert.*

PSICHARI (H.). - *Ernest Psichari, mon frère.*

PUIGAUDEAU (O. du). - *Pieds nus à travers la Mauritanie. - La grande foire aux dattes. - Tagant. - Le sel du désert. - La piste.*

REYBELL (Général). - *L'épopée saharienne. - Carnets de route de la Mission Foureau-Lamy.*

RICHARDSON. - *Routes du Sahara. Itinéraires dans l'intérieur du grand désert d'Afrique.*

ROHLFS. - *Voyages à travers le Nord de l'Afrique. - Voyages du Maroc à Tripoli.*

TILHO (Général). - *Du lac Tchad aux montagnes du Tibesti.*

VERGNIAUD. - *Sahara petite planète.*

VERLET. - *Le Sahara.*

VIEUCHANGE. - *Smara.*

VIGNAUD. - *Frère Charles.*

WAUTHIER (M.). - *Connaissance des Sables. Du Hoggar au Tchad à travers le Ténéré.*

Récompenses décernées par la SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

GRANDE MÉDAILLE D'OR

1830 - René CAILLÉ. - Voyages à Tombouctou.
Major LAING.

1856 - BARTH. - Voyage à Tombouctou.

1864 - DUVEYRIER - Exploration du Sud algérien et du pays des Touareg.

1876 - NACHTIGAL. - Voyage dans l'Afrique Centrale.

1893 - Commandant MONTEIL. - Voyage de Saint-Louis à Tunis par le lac Tchad.

1901 - FOUREAU. - Misson transsaharienne (Foureau-Lamy) 1898-1900.

1902 - Capitaine JOALLAND. - Mission Afrique Centrale (Joalland-Meynier).

1918 - Commandant TILHO. - Missions en Afrique Centrale (1899-1901).

1924 - Bruneau de LABORIE. - Voyage du Cameroun au Caire par le lac Tchad et le Désert de Libye.

1952 - Th. MONOD. - Directeur de l'IFAN. Pour l'ensemble de ses voyages et de ses travaux africains.

1957 - Henri LHOTE. - Pour ses voyages et ses découvertes archéologiques dans le Sahara.

MÉDAILLE D'OR

1867 - MAGE. - Voyage au pays de Ségou.

1868 - ROHLES. - Voyage dans le Maroc et dans les oasis du Sahara occidental et central.

1882 - LENZ. - Voyage de Tanger à Saint-Louis par Tombouctou.

1884 - Charles de FOUCAULD. - Voyage au Maroc.

1889 - CARON. - Reconnaissance du Niger et voyage par le fleuve jusqu'à Tombouctou.

1900 - Commandant PEIN. - Explorations du Sahara et occupation d'In Salah.

1923 - Madame Rosita FORBES. - Exploration à l'oasis de Koufra.

1924 - Professeur OLUFSEN. - Voyages au Sahara français.

1928 - M. HASSANEIN BEY, Chambellan de S.M. le Roi d'Égypte, pour son œuvre sur les explorations dans le Sahara Oriental.

MÉDAILLE D'ARGENT

1908 - Capitaine AYASSE. - Pour ses levés et ses collections de roches de Nguigmi à Bilma.

MÉDAILLE DE VERMEIL

1935 - Capitaine WAUTHIER. - Exploration du Ténéré.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS 7

PREMIÈRE PARTIE. — LE SAHARA 11

LES LIMITES DU SAHARA 11

ASPECTS PHYSIQUES DU SAHARA 14

Le sable et les dunes 14
Le relief montagneux 27
Hydrographie 30
Singularités et légendes 39

LES PAUVRES RICHESSES 46

Le dattier 47
Le sel 51
Le chameau 62
Le captif 76
Autres facteurs de l'économie 85

DEUXIÈME PARTIE. — LES POPULATIONS 89

LA PRÉHISTOIRE 89

LES GRANDS MOUVEMENTS DE POPULATIONS 93

Le peuplement du Sahara septentrional 93

LES RACES 105

Les Chaamba 105
Les Maures 108
Les Touareg 114
Les Toubous 125
Les femmes du Sahara 131

LA VIE SOUS LA TENTE ET DANS LES KSOUR 136

La tente arabe 141
La tente touarègue 144
La case des Toubous 145
Les ksour 147
L'habillement 150
La parure 155
L'artisanat 161

TROISIÈME PARTIE. — CONNAISSANCE HISTORIQUE..... 165
LES ARABES..... 165
LES EXPLORATEURS..... 170
LES MISSIONS SAHARIENNES..... 205
Les missions Flatters..... 205
La mission Monteil..... 208
La mission Foureau-Lamy..... 209
Les liaisons transsahariennes..... 213
L'ÈRE DU MOTEUR..... 215
L'automobile..... 215
L'avion..... 223
QUATRIÈME PARTIE. — LA VIE MÉHARISTE..... 225
LES REZZOU..... 225
LES GUIDES..... 228
LA VIE MÉHARISTE..... 231
DEUX SAHARIENS D'ÉLECTION..... 246
Charles de Foucauld..... 246
Ernest Psichari..... 249
CINQUIÈME PARTIE. — LA PÉNÉTRATION FRANÇAISE.... 253
LES ADVERSAIRES..... 253
LES MÉHARISTES ALGÉRIENS..... 256
LES MÉHARISTES MAURITANIENS..... 272
LES MÉHARISTES SOUDANAIS..... 284
LES MÉHARISTES NIGÉRIENS..... 288
LES MÉHARISTES TCHADIENS..... 290
Aspects méharistes de l'épopée Leclerc.
SIXIÈME PARTIE. — L'AVENIR DU SAHARA..... 303
ORIGINE DE L'ORGANISATION ACTUELLE..... 303
LES RICHESSES DU SAHARA..... 308
Les minerais, les hydrocarbures.
L'HOMME..... 314
BIBLIOGRAPHIE..... 321
RÉCOMPENSES DÉCERNÉES PAR LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.... 325
TABLE DES MATIÈRES..... 327
TABLE DES ILLUSTRATIONS..... 329
LES PHOTOGRAPHES..... 333

TABLE DES ILLUSTRATIONS

P. 15 et suivantes :

Vue prise du Nouakchott, capitale de la Mauritanie, située hors du Sahara des géographes. Il y tombe en moyenne 16 cm d'eau par an.
Formations dunaires :
Massif,
Chapelet,
Barkhanes.

P. 33 et suivantes :

Reg.
Nebka.
Le poste de Faya.
En haut : 1923, une partie du poste est abandonnée aux sables. La porte monumentale n'est pas encore construite.
Au-dessous : 1925, la dune a progressé et grossi.
En bas : le mur s'est effondré; la corne Sud-Est est mangée.
En 1950, il ne reste plus que la porte monumentale.
Piste automobile sur le reg.
Pâturages sahariens.

P. 44, hors-texte couleur :

Abreuvage des chèvres à une guelta du Sahara blanc.

P. 53 et suivantes :

La passe d'Amokjar permettant d'accéder au plateau de l'Adrar (Mauritanie).
Guelta aux environs de Tamanrasset.
Le col de Botoum (Tibesti).
Le trou au Natron (Tibesti).
Le Souf. Cultures en entonnoirs (Ghout).
Remplissage des guerba :
à une daya,
dans une guelta.
Puits dans le Tamesna (Niger).

P. 65 et suivantes :

Mirage,
Simoun,
Trombe de sable (d'après de vieilles gravures).
La récolte des dattes (Tibesti).
Palmeraie et ksar de Chinguetti.
Répartition de l'eau à l'aide de « peignes » dans une oasis du Tidikelt.
Arrosage par le système du balancier.
Salines d'Idjil.
Azarzir décapant une dalle de sel.
Salines de Ndagamcha.

P. 77 et suivantes :

Transport des dalles de sel.
Pains de sel aux salines de Bilma.
Abreuvage.
Castration d'un chameau au Niger.
Chameau se reposant (Goulimine).
Abreuvage à une source. Fallé près de Faya (Tchad).
Tam-tam de captifs libérés. 1925 - Faya.
Convoi d'esclaves (gravure du XIXe siècle).

P. 88 hors-texte couleur :

La pêche aux mulets au Cap Timiris.

P. 97 et suivantes :

Pêcheur Imraguen.
Rivages mauritaniens. Vue prise d'El-Hadjra, seul éperon rocheux entre Saint-Louis et le Cap Timiris.

Au fond, la dune de coquillages de Chédala au sommet de laquelle se trouvent d'anciens tombeaux.
Au centre d'élevage de Tadmit.
Objets préhistoriques ramassés dans le bled et restés en usage (Mauritanie).
Char gravé près de Foum el Hassan.
Peintures rupestres découvertes et photographiées en 1935 à Gonéké (Tibesti) par d'Alverny.

P. 108 hors-texte couleur :

Musiciens Ngoussi (région de Ouargla).

P. 117 et suivantes :

Méharistes Chaamba.
Le Sultan d'Agadès.
Groupe de Maures attendant d'être reçus par le chef de subdivision de Moudgéria.
Groupe de Toubous.
Femme arabe du Gourara.
Fillette maure aux environs d'Atar.
Rabbi, Targui du Niger.

P. 137 et suivantes :

Mosquée de Temassin.
Mosquée d'Agadès.
Mosquée de Chinguetti.
Tentes maures.
Tente sordide aux environs d'un village (Mauritanie).
Tente touarègue du Hoggar.
Tente d'Arabe Mekhadma.
Intérieur d'une case touboue.
Dans la palmeraie de Faya. Au deuxième plan, village de nattes et séchoir à dattes.

P. 148 hors-texte couleur :

Mauresse Imraguen.

P. 157 et suivantes :

Atar :
Harratin vêtus de peaux.
Faya :
Jardiniers kamadjas vêtus d'un caleçon de cuir.
Coiffure d'une hartania du Touat.
Parures de danseuses à Faya (1925).
Parures de femmes sahariennes :
Atar,
Agadès,
El Oued.
La préparation du thé vert.
Bouilloire.
Pains de sucre.

P. 168 hors-texte couleur :

La Sahara nous fut d'abord connu par ses rivages atlantiques (document manuscrit de la Bibliothèque Nationale datant de la fin du XVII^e siècle).

P. 177 et suivantes :

Mauresse de couleur écrasant du mil (Communauté musulmane de Boumdeit - Mauritanie).
Femme touboue écrasant des noix de doum.
Femmes de la communauté musulmane de Boumdeit tissant un tapis de laine.
Carte d'Idrisi (Bibliothèque Nationale) représentant la 3^e Section du 1^er climat. Le Sud est en haut Sur cette carte figurent le Kanem, le Kaouar, Zaghawa et la Nubie.
Paysage du massif de l'Eglab correspondant à la description de Mardochée.
René Caillé.
La ville de Tombouctou (Gravures extraites de l'atlas illustrant son journal de voyage édité à Paris en 1830).

P. 197 et suivantes :

Rassemblement de guerriers arabes pour une fête à Timmimoun (Attaqué au début du siècle par deux ou trois cents Berabers, le poste fut sauvé par les « joyeux »).
Le Tassili des Ajjer.
Foum el Hassan que l'explorateur Lenz vit le premier en 1880.

L'oasis de Tindouf prise de l'ancien camp des légionnaires; au second plan le poste actuel. A l'horizon, à droite, le premier poste militaire.
« Télamides à pied » qui accompagnaient l'explorateur Foureau en 1893.
La revue de Pâques de la mission Foureau-Lamy le 2 avril 1899 à Iférouane.
Les auto-chenilles de la « Croisière Noire » sur la hammada entre Colomb-Béchar et Béni-Abbès.
Les premiers transports réguliers au Sahara.

P. 208, hors-texte couleur :

L'abreuvage des chameaux à Char.

P. 217 et suivantes :

Mission Berliet-Ténéré :
L'hélicoptère fait le plein d'essence grâce à une « gazelle ».
Près de l'arbre du Ténéré, les 9 « gazelles » rencontrent l'azalaï de Bilma (400 chameaux transportant approximativement le même poids que les 9 véhicules).
Bidon V :
Autrefois les locaux étaient constitués par des carrosseries de cars posées sur des tonnelets.
Aujourd'hui ce sont des logements pré-fabriqués.
Sur les rives du Gribingui :
Arrivée de l'hydravion du lieutenant de vaisseau Guilbaud en 1927. Au premier plan, la femme de l'administrateur de Fort-Archambault.
La côte du Rio de Oro contraste avec les rivages mauritaniens. C'est en un lieu semblable que débarqua l'explorateur Douls en 1887.
Moussa Ag Amastane, Amenokal des Touareg Hoggar.
Pendant que les Touareg se font photographier à Paris, les Français se font photographier au Sahara.

P. 237 et suivantes :

Traces de chameaux.
Medjbour de Maures.
Détachement de méharistes sénégalais égaré dans les dunes du Ténéré.
Tirailleurs sénégalais d'un groupe nomade mauritanien dans la tranchée. Méhariste chaambi. Sur le dos de la monture la selle touarègue.
Selle arabe.
Selle maure.
Matriculage d'un chameau au Groupe Nomade du Niger-Est.

P. 248 hors-texte couleur :

Marché arabe saharien.

P. 257 et suivantes :

Le Père de Foucauld en 1901 à l'ermitage de Béni-Abbès. A ses côtés le catéchumène Joseph, esclave racheté.
Ernest Psichari, méhariste en Mauritanie.
Méharistes du Tchad.
Méharistes de Mauritanie à Boutilimit.
Méharistes Touareg de la Compagnie des Ajjer.
Lieu du combat du Tit :
Au premier plan, ossements de chameaux, au second plan, près des rochers, tombes touarègues
Janvier 1919, le général Laperrine s'apprête à quitter In-Salah pour une reconnaissance dans le Sud.
Le ksar de Djanet.
Vue aérienne du ksar de Djado.

P. 277 et suivantes :

Le colonel Gouraud montant en Adrar.
Le village d'Akjoujt.
Détachement de méharistes mauritaniens se rendant à Aïoun Abd el Malek pour y rencontrer les Algériens en 1928. Le même détachement arrêté dans les dunes.

Prisonniers du détachement du Sud-marocain venus avec l'intention de « libérer » Atar en 1957.
Le Groupe Nomade d'Araouane.
Le salut aux couleurs au Groupe Nomade du Niger-Est.

P. 288 hors-texte couleur :

Environs de Ouargla : l'eau de la nappe « albienne » vient de la foggara forée pour l'irrigation d'une nouvelle palmeraie, au profit des Arabes Mekhadma.

P. 297 et suivantes :

Le cimetière des militaires tués à la prise d'Aïn Galakka en 1914.
L'ancien poste de Gouro au Nord de Faya-Largeau, rasé en 1926.
Le colonel Largeau, pacificateur du Tchad.
« La faille Leclerc » près de Zouar au Tibesti, où furent abandonnés maints véhicules hors d'usage.
La Kœdia d'Idjil ou montagne de fer :

Au pied des rochers l'ancien jardin du chef du poste militaire de Fort-Gouraud, devenu poste administratif.
Caché par les rochers du premier plan, à gauche, le puits de Fdérik.
Edjelé 101 - Premier puits producteur de pétrole au Sahara en 1956
Houillères de Kenadsa.

P. 317 et suivantes :

Hartani de la région de Ouargla.
Hartania de Timmimoun.
Harratin dégageant - en musique - un puits recouvert par une dune.
Rose des sables moderne : l'explosion atomique de Reggan en février 1960.
L'avenir du Sahara est dans le pétrole, mais lorsque celui-ci coule les compagnies pétrolières n'ont plus guère besoin de main-d'œuvre.
Il en résulte que l'avenir des Sahariens n'est pas dans le pétrole, mais plutôt dans l'élevage du chameau pour les nomades, dans la culture, pour les sédentaires.

LES PHOTOGRAPHES

D'Alverny : p. 100.
Berliet : p. 217, 260 (en bas).
Bibliothèque Nationale : p. 179 (en haut), 180.
Bourdelon : p. 239 (en bas dr.).
Bourçau : p. 54 (en bas), 298 (en bas).
R. et J. Brunon (collections) : p. 199 (en bas).
Bruté de Rémur : p. 139 (en bas).
Carl : p. 177 (en bas).
Citroen : p. 200 (en haut).
C.R.E.P.S. : p. 300 (en haut).
Durand-Gosselin : p. 280 (en haut).
Ferry (Lt-Col.) : p. 159 (en bas), 317 (en haut g.).
Foureau : p. 199 (en haut).
Gerschel : p. 220 (en haut).
Huet (S.E.I.T.O.M.) : p. 35 (en bas à droite), 258 (en haut).
P. Grandin : p. 33 (en bas), 280 (en haut).
P. Grandin (Multiphoto) : p. 16 (en bas dr.), 54 (haut), 240.
Grévin : p. 16 (en bas g.), 55, 137 (en haut dr.).
Harlingue : p. 200 (en bas), p. 277 (en bas), 298 (en haut).
Information A.O.F. : p. 258 (en bas g.), 279.
Lambert (Dr) : p. 179 (en bas).
Le Rumeur : p. 15, 33 (en haut), 34 (les 2 en bas), 35 (en haut et en bas à gauche), 36, 53 (en haut), 56, 65, 66, 67 (en bas), 68, 77 (en haut), 78, 79, 80, 97, 99, 117, 118 (en haut), 119, 120, 137 (en bas), 138 (les 2 en haut), 140, 157, 158 (en bas), 159 (en haut et en bas g.), 160, 177 (en haut), 178, 198, 218 (en haut), 219, 237, 238 (en haut), 277 (en haut), 278, 297, 299.
Mangin : p. 53 (en bas).
A. Maure : P. 220 (en bas).
Méditerranée-Niger : p. 218 (en bas).
Ministère F.O.M. : p. 257 (en haut).
Musée de L'Homme : p. 239 (en bas g.), 138 (en bas).
O.F.A.L.A.C. : p. 98, 259, 318 (en bas dr.).
Perrigault : p. 238 (en bas).
J. Petit : p. 16 (en haut), 67 (en haut), 77 (en bas), 118 (en bas), 137 (en haut g.), 139 (en haut), 158 (en haut).
S.C.A. : P. 258 (en bas dr.), 260 (en haut), 300 (en bas), 317 (en haut), 318.
S.E.I.T.O.M. : p. 35 (en bas), 257 (en bas), 258 (en haut).
Service Inf. Affaires Algériennes : p. 197.
Simon : p. 34 (en haut).

IMPRIMERIES OBERTHUR - RENNES-PARIS.